

LES

Southey.  
1799.

403

# MEMOIRES ET VOYAGES

DE

Maurice Auguste Comte de Benyowsky;

MAGNAT DES ROYAUMES D'HONGRIE ET DE POLOGNE,  
UN DES CHEFS DE LA CONFEDERATION DE  
POLOGNE, &c. &c.

ECRITS PAR LUI-MEME,

ET PUBLIES D'APRES LE

MANUSCRIT ORIGINAL.

EN DEUX TOMES.

---

TOM. II.

---

A LONDRES:

Chez G. G. J. & J. ROBINSON, dans PATERNOSTER  
Row.

M.DCC.XC.

1870  
MICHIGAN

120

1870 MICHIGAN

## TABLE DES MATIERES

D U

### SECOND TOME.

#### CONTINUATION du Journal d'un Voyage, depuis la presqu'ile de Kamchatka, jusqu'à Macao en la Chine

Page 1

Mémoire sur l'Expédition de Madagascar, touchant la Formation de l'Etablissement Royal, en cette Ile; dont l'Exécution et le Commandement en Chef ont été confiés par sa Majesté, à Mons. le Comte de Benyowsky, Colonel Propriétaire d'un Corps de Volontaires, 1772.

101

Mémoire détaillé, concernant l'Etablissement Royal de Madagascar, confié à Mons. le Comte de Benyowsky: depuis son Arrivée en cette Ile, 14 Fevrier 1774. 123

Pièces annoncées dans les Mémoires - - - 301

Observations sur les Maladies de l'Ile de Madagascar 365

Reflexions sur le Projet d'une Colonie à Madagascar, en cas qu'une Puissance adopterait le Système de Civilisation, fondé sur la Base d'une Alliance - - - 370

Supplément pour servir de Suite au Mémoire de Madagascar - - - 378

Copies

Copies des Lettres Ministérielles de France, du Serment des Madagafés envers le Comte de Benyowsky, de l'Acte de son Election à la Dignité d'Ampansacabé, de ses pleins Pouvoirs pour traiter en Europe, de sa Déclaration en Angleterre, et de ses Propositions faites au Gouvernement d'Angleterre - 390

**MEMOIRES**

MEMOIRES ET VOYAGES

DU

Comte Maurice-Auguste Benyowsky.

*Continuation du Journal d'un Voyage, depuis la Préf-  
qu'il de Kamchatka, jusqu'à Macao en la Chine.*

LUNDI le 15 d'Aout, 1771, à terre, le navire étant échoué à l'ile Usmay Ligon. Après un sommeil léthargique de quatre heures, je reçus des soins particuliers par un frottement continu qui me remit, et alors Mons. Panow m'apprit, que nous nous trouvions dans une île habitée par un peuple très civilisé, et dont j'allois recevoir la visite; un moment après Mons. Crustiew m'annonça deux insulaires, qui

Tom. II.

B

se

## 2 MEMOIRES ET VOYAGES DU

se trouvoient à l'entrée de ma tente. Je les reçus de mon mieux, et espérant me faire entendre d'eux dans la langue Japonaise, par la voye de Mons. Bocfarow, je les fis venir; mais tous nos efforts furent inutiles, car ils remuèrent la tête, pour nous faire entendre qu'ils ne nous comprenoient point; mais un d'entre eux nous remit un papier, sur lequel je reconnus des lettres Latines; je le reçus avidement, et je le lus avec plaisir. Voici ce qu'il contenoit écrit en Latin.

“ Salut en Jésus au Lecteur.”

“ L'année 1749, le 24 de Mai, je suis arrivé en  
“ cette île, avec trois autres compagnons de la so-  
“ ciété Jésus. Reçu hospitalièrement par les insu-  
“ laires, je m'y suis fixé pour y propaguer la pa-  
“ role de Dieu. Les chefs de cette île parlant la  
“ langue Mandérine, ont témoignés le plus grand dé-  
“ fir de s'instruire sur la religion Catholique, seule  
“ bonne et seule sanctifiante. Leur zèle alla jusqu'à  
“ m'assister dans la charge pénible de la proposition  
“ de la foi, et j'eus, par l'assistance miraculeuse du  
“ saint patron de la compagnie, la satisfaction de  
“ voir dès la première année, deux cent soixante  
“ Néophytes batisés, qui par leur zèle, leur con-  
“ stance, et leur patience, ont confirmés mon es-  
“ poir. L'année 1750, nos trois autres frères se  
“ sont rendus dans les autres îles adjacentes, où  
“ sans doute, ils ont remplis avec autant de zèle  
“ que moi leur devoir. L'année 1754, me voyant  
“ accablé

“ accablé par des maladies, je crus devoir communiquer la présente déclaration aux chefs de l'ile, afin qu'ils pussent donner les connoissances les plus nécessaires à ceux de la compagnie de Jésus, qui pourront être conduits par la Providence en cette ile, afin qu'ils employent leur zèle et leurs forces pour le bien de la chrétienté, en promulgant le nom de notre Sauveur, auprès de ce peuple sobre et de bonnes meurs, qui vivent dans l'indépendance la plus absolue, soit de la Chine ou du Japon. Excepté quelques vaisseaux marchands Chinois et Japonois, on n'en voit jamais aborder d'autres en cette ile ; quoique j'aye eu le loisir d'y voir à un très petit éloignement, passer des vaisseaux Hollandois. A. M. D. G. B. V. M. E. S. P. N. I. Fait le 18 Septembre, 1754, à l'Île Usmay Ligon.

“ IGNACE SALIS, Missionnaire des Indes, de la Société de Jésus, Portugais.”

Après que j'eus pris la lecture de cette information, je la rendis à celui qui me l'avoit présentée : mais avant de le faire, je baissai le papier. Ce témoignage de respect et de vénération de ma part, nous concilia leur confiance, et ils nous firent comprendre par des signes, qu'ils vouloient s'en retourner pour apprendre à leurs compatriotes la nouvelle. Après leur départ me voyant tout à fait remis, je sortis pour voir les travaux, et j'eus la satisfaction de savoir que tout étoit déchargé du navire, et que

#### 4. MEMOIRES ET VOYAGES DU

les compagnons s'occupoient à se faire des logements; mais ma douleur fut extrême de voir que toutes nos pelleteries étoient mouillées. J'ordonnai donc sur le champ d'ouvrir les caisses, et de remettre tout à l'air, afin d'en sauver pour le moins une partie, et je chargeai Mons. Baturin de veiller à cet intérêt, qui nous restoit pour seule et unique ressource, quand nous arriverions à la Chine. La nuit étant arrivée, nous disposâmes une garde et des factionnaires, pour veiller à notre commune santé, et la nuit se passa dans une tranquilité profonde.

Au jour on m'annonça encore des habitans du pays, qui se présentèrent au nombre de trois cent, sans armes, n'ayant d'autre chose que chacun un parafol dans leurs mains. Deux chefs qui se trouverent à leur tête, s'approchèrent de moi, et après avoir répétés plusieurs fois le signe de la croix, me donnerent leurs mains; ensuite, ils me présentèrent un vieux bréviaire, qui fut porté sur un tapis par quatre hommes. Par son inscription je reconnus que le bréviaire appartenoit au Missionnaire Salis; pour répondre au respect que les insulaires témoignèrent à la mémoire de ce Jesuite, je baisai aussi ce livre, et ensuite j'ordonnai que mes compagnons allassent chercher un grand crucifix, qu'ils avoient pris de l'église de Bolsha, et j'ordonnai de le présenter aux insulaires; ce crucifix étoit couvert d'une voile, et à l'instant qu'on ôta ce voile, les insulaires tomberent à genoux, et levant les mains vers le ciel, s'écrierent, *Hisos, Hisos, Cbrisos, Cbrisos*; et comme je voyois qu'ils ne vouloient pas se lever,

lever, tant que ce crucifix étoit devant leurs yeux, je le fis remporter; sur quoi les deux chefs se leverent, m'embrassèrent alternativement, et me firent comprendre que leur amitié étoit sincére. Malheureusement ne pouvant nous comprendre par des paroles, et reduits aux signes, nous eumes bien de la peine à nous entendre; je réussis pourtant de m'expliquer par des gestes et par des signes, que notre vaisseau étoit endommagé, que nous désirerions être logés, et que nous souhaiterions des vivres frais.

Ayant ainsi compris ma demande, ils me quittèrent, et sous une heure, nous vimes arriver plusieurs bateaux qui portoient des nattes et du bois, et d'autres gens qui s'occupoient à dresser des cabanes. Un autre parti d'insulaires arriva avec du ris, des patates, des bananes, des cannes de sucre, une espèce d'eau de vie, des provisions de poisson, de la viande, et une quantité de fruits. Eux mêmes s'occupèrent à faire la cuisine pour nous tous. Enfin vers le midi, un autre parti arriva avec des instruments de charpenterie, montrant qu'ils vouloient travailler à bord; mais comme je voulois laisser quelque repos à mes compagnons, je leur fis des signes que ce n'étoit qu'en deux jours que le travail commenceroit.

Selon le rapport cinq malades: le navire échoué à l'ile Usimay Ligon.

Mardi le 16 d'Aout, tous les compagnons s'employèrent, pour aider les naturels du pays à nous construire des cabanes, dans lesquelles quatre compagnons pouvoient loger, ou deux officiers; et il y en eut une

## 6 MEMOIRES ET VOYAGES DU

seule pour moi à la tête du camp, alentour de laquelle on éleva une pallisade flanquée de quatre canons.

Le désagrément que nous éprouvions à ne pas pouvoir nous faire comprendre par les insulaires, me détermina d'ordonner à tous les compagnons qui savoient écrire, d'écrire une espèce de dictionnaire de mots Russes, en demandant aux naturels leurs significations dans leur langue. Ce moyen me paroissoit seul praticable pour pouvoir nous faire entendre.

A deux heures les compagnons furent servis à dîner. Le repas confisstoit en ris, bananes, et pata-tes, cuites avec de la viande, et les cuifiniers naturels du pays, nous indiquerent que chaque jour, il y avoit trois repas. Pour le boisson ils nous servirent une espèce d'hydromel et du rack.

Ce jour voulant mettre l'ordre pour tout ce qui regardoit nos intérêts, je remis les travaux du bord à Mons. Csurin, à qui je donnai quatorze compagnons; Mons. Kuzneczow se chargea de faire racommoder les voiles et les manœuvres; Mons. Baturin prit soin de la conservation de la cargaison; Mons. Crustiew de notre subsistance; Mons. Panow du service militaire; et moi, je restai chargé de traiter avec les gens du pays, dont le caractère bonasse et aimable, excita souvent dans moi le désir de partager avec eux le bonheur de la vie; car cette île étoit fertile en tout. Le climat quoique chaud me paroissoit excellent; et la nation étoit indépendante; quels motifs pour un homme las de se voir le jouet de la fortune; malheureusement l'heure de mon repos

pos n'étoit pas encore arrivée, il falloit plus long temps soutenir le fardeau dont je m'étois chargé.

Vers le soir, plusieurs insulaires vinrent chez moi, et s'étant assis répéterent souvent Dzignaro, en levant leurs mains vers le ciel. Mons. Panow fut le premier qui soupçonna qu'ils vouloient prononcer Ignatio ; effectivement en voulant répéter ce nom, ils dirent toujours Dzignaro. Le respect avec lequel ils prononcerent ce nom, me convainquit que le missionnaire avoit su adroitement saisir leurs dispositions, pour leur imprimer un profond respect pour sa religion. Ils me quitterent enfin, après beaucoup de soupirs. Après leur départ je me fis apporter les différents noms, notés selon mon ordre en langue du pays, et j'eus la satisfaction d'en recueillir plus de cent mots, qui me dévoient être d'un grand secours. Mons. Kuzneczow me demanda la permission de parcourir l'île avec quelques compagnons : mais je lui refusai cette satisfaction, lui observant que je craignois les occasions qui pourroient faire naître des mal-entendus, entre nous et les insulaires.

La nuit se passa tranquillement ; au matin je fus visité par un insulaire de distinction, que je voyois pour la première fois. Il avoit à sa suite un cortège, parmi lequel je remarquois plusieurs de nos premiers amis, et comme tous les insulaires lui marquoient une profonde vénération, je crus lui dévoir aussi des avances particulières. Il étoit habillé d'une robe de taffetas bleu de ciel, ayant une longue camisole blanche, aussi en soie, une ceinture noire, et des galoches en bois, couvertes de satin. Sur sa tête

## 8. MEMOIRES ET VOYAGES DU

il avoit une espèce de chapeau d'un poil très fin. En s'approchant de moi il fit aussi le signe de la croix, et me prit par la main; moi je fis de même, et comme j'avois appris quelques mots de la langue d'U'smay, je le saluai en prononçant la parole *Tho*. Il plia sa tête, et sourit à mon embarras; mais ce qui me surprit beaucoup, fut de l'entendre parler en très mauvais Portugais, mais suffisant pour me faire comprendre. Il me dit, *Sinor eo sono Tonquino vni con Padre Dzignaro estas Islas U'sma Padre vay morte eo fies a ea Capiton di Genté*. Je lui compris, car il vouloit me dire, qu'il étoit né à Tonquin, qu'il étoit venu en ces îles avec le pere Ignace, que ce pere étant mort, il étoit resté, et se trouvoit chef du peuple. Cette découverte de pouvoir me faire entendre me ravit, et je saisis le moment pour lui en exprimer ma joye. Il me demanda si je voulois voir le tombeau de Dzignaro; et comme je répondis affirmativement, il me donna trois vieillards distingués pour m'accompagner; mais comme il falloit traverser l'anse, nous nous embarquames dans la chaloupe, ayant pour mes compagnons Mess. Panow, Kuzneczow et Baturin.

Nos conducteurs nous conduisirent à l'entrée d'une rivière; mais la chaloupe ne pouvant pas y entrer, j'y mouillai, et nos conducteurs appellerent des bateaux qui nous mirent à terre. A notre descente, nous trouvames une cinquantaine de personnes des deux sexes, qui se mirent à genoux criant *Ilo Dzignaro*. (ami d'Ignace) Nos conducteurs nous menèrent dans un jardin, dans lequel nous trouvames un vieillard

vieillard occupé à ramasser des fleurs et des plantes. Il nous introduisit dans une cabane très commodément et très proprement bâtie, où il nous régala de thé, mais sans sucre. Nos conducteurs parlerent en particulier à l'hôte, qui sur le champ nous fit signe de le suivre, et nous mena vers un monticule, qui étoit au delà d'une vallée agréable, très régulièrement plantée en légumes et en cannes de sucre. Arrivés au sommet du monticule, nous trouvâmes un petit édifice quarré, au fond duquel nous vimes un autel, sur lequel il y avoit un crucifix, et une image de la Sainte Marie, quoique très mal signée, mais reconnaissable par le croissant qui se trouvoit sous ses pieds, et par la couronne sur sa tête, sur laquelle je distinguai des lettres Grèques.

Le gardien de cette chapelle me montra encore deux urnes, dans lesquelles étoient renfermées les cendres de Dzignaro. (Pere Ignace) A la sortie de cette chapelle, je pus bien distinguer les lettres I. H. S. O. H. M. D. G. B. V. M. O. S. Nque JESU, Anno 1751. Je remarquai encore quelques vers, mais l'écriture en étoit si ternie que je n'en ai pu récomposer aucune ligne.

Après avoir visité le monument sacré de ce bon peuple, je m'en retournai. Rendu chez moi, j'apris avec la plus grande satisfaction, que les dommages du vaisseau seroient facilement réparés, et que les compagnons s'occupoient à faire de nouvelles pompes, les anciennes étant hors d'état de pouvoir servir. Mons. Csurin m'ayant aussi instruit que la vergue du hunier étoit endommagée, j'ordonnai d'aller

ler chercher dans les bois, une pièce pour la remplacer, mais je reçus information que les insulaires avoient apportés plusieurs pièces excellentes pour cet usage. Ce jour je fis distribuer des piéces d'étoffes de soie et de cotton aux compagnons, pour se faire des gilets, des chemises, et des pantalons, afin qu'ils fussent tous uniformes. Mons. Wynbladth qui nonobstant ma défense, fit une excursion, m'informa qu'il avoit vu, de très belles habitations et villages, et qu'il y avoit trouvé différents fruits en grande quantité, comme cocos, oranges, citrons, ananas, bananes, melons d'eau, melons doux, raisins, patates, du ris, du mahis, du mille, des poix, et différentes autres légumes ; que dans les plantations il avoit vu des ruches à miel, des cannes de sucre, du tabac, et du cotton ; et il m'affura qu'il avoit visité une potterie de porcelaine, et une distillerie d'eau de vie ; et que dans les villages toutes les femmes étoient occupées à faire de la toile de cotton ou des étoffes de soie ; je vérifiai moi même ces informations ce même jour, et le séjour de cette île fortunée, fomenta l'ardeur de m'y voir établi.

Selon le rapport deux malades ; le navire au radoube.

Mecredi, le 17 d'Aout, à peine eumes nous finis notre repas, que le capitaine Tonquinois arriva ; je lui communiquai mes souhaits, et l'idée avantageuse que je m'étois formée sur la félicité de ce peuple ; il me répondit qu'il ne tenoit qu'à moi de m'y fixer. Que si je le voulois, il proposeroit à la nation de me donner du terrain, mais auparavant il vouloit être instruit

instruit qui j'étois, comment nous étions venus en cette île, &c. Je lui avouai la vérité ; ma narration quoiqu'il lui étoit impossible de la bien comprendre, l'émut, et il pleura en me protestant son amitié ; pour reconnoître ma confiance il me conta aussi ses aventures, dont voici les détails.

Qu'il étoit né à Tonquin, d'une famille libre ; qu'il avoit étudié à Siam dans le collège des Missionnaires, et enfin qu'il avoit suivi à la Chine un Missionnaire, qui s'étoit joint à trois autres à Nankin, avec lesquels il s'étoit embarqué sur un Champan, (vaissseau Chinois) qui les avoit porté sur une des îles d'Usmay. Que le Pere Ignace s'étoit établi à cette île, Usmay Ligon, et que les autres étoient partis pour d'autres îles. Il me détailla ensuite les moyens employés par le Pere Ignace pour convertir au Christianisme les insulaires ; il finit son discours en me protestant que le dit Pere, jouissoit d'un pouvoir suprême en cette île jusqu'à sa mort, mais qu'après cela les insulaires lui avoient forcés de se marier chez eux, parmi lesquels il jouissoit de la plus grande vénération, mais il me déclara que pour tout cela, il n'avoit aucun droit particulier, le gouvernement de cette île dépendant d'une assemblée de vieillards, à laquelle souvent les chefs des familles des îles voisines étoient invités. Cette forme de gouvernement me surprit, et je ne pus m'empêcher de lui faire mille questions, qui me conduisirent à prendre une juste information sur la constitution et le gouvernement de ce peuple, dont je crois devoir donner un récit à la

à la fin du journal de mon séjour heureux en cette île.

Nous fumes interrompus dans notre discours par l'arrivée d'une troupe d'insulaires, auxquels notre ami Nicolas interpréta que j'avois un désir de vivre avec eux et de m'y établir. Cette déclaration leur fut agréable, car ils m'affurerent qu'ils partageroient avec nous leurs possessions, qu'ils nous instruiroient au travail, et à la culture, et qu'ils nous donneroient leurs filles en mariage; mais comme je vis que l'idée de notre établissement les emportoit dans la joie, et que pour former une colonie, il m'auroit fallu des hommes d'un autre genre que ce qu'étoient mes compagnons; je crus devoir les prévenir que mon établissement ne pourroit avoir lieu qu'en deux années de tems; tems nécessaire pour me rendre en Europe, et pour en pouvoir revenir. Je n'eus pas de peine à faire adopter ma volonté à ces bonnes gens; leurs réponses naïves, marquoient une ame pure et innocente, incapable de vices; ils m'affurerent qu'ils prioient Dieu pour que j'eusse un bon voyage, et que je revinse bientôt, et qu'en attendant toute la durée de mon séjour je les dévois regarder comme mes frères.

Après cette déclaration ils me demanderent pourquoi je ne venois pas chez eux, et ils insisterent que je permisse à mes compagnons de vivre avec eux cordialement. A Nicolas je déclarai que mon unique crainte étoit, de voir rompre notre bonne intelligence par l'inconduite de mes compagnons, qui pourroient irriter les insulaires en caressant leurs femmes; mais il me tranquilisa sur ce point en disant qu'il leur

leur seroit permis de lier librement le commerce d'amour avec les filles, pourvu qu'ils s'abstinsent des femmes mariées, qui étoient reconnoissables par un voile dont elles étoient couvertes. Sur cette assurance je promis que dès aujourd'hui, ne les regardant pas autrement que comme nos frères, nous les visiterions; mais j'insistai auprès de Nicolas de m'excuser, sur ce que je ne les avois pas prévenu en politesse, et de leur dire franchement mes craintes et mes raisons la dessus. Ils se contentèrent d'y répondre en riant, que leurs filles étoient plus jeunes que leurs femmes, et qu'ainsi je ne dévois apprêhender rien de ce côté.

Après cette explication les insulaires se retirerent, sans doute pour prévenir leurs familles afin de nous bien recevoir. Après leur départ, je fis assebler la compagnie, à laquelle je communiquai mon appréhension sur leur conduite, et j'exigeai de chaque individu de me promettre solennellement, de se conduire avec la plus exacte circonspection envers les insulaires; et ayant reçu leurs serments, je leur déclarai qu'ils étoient libres de visiter maintenant toute l'île, pourvu que le tiers resta chaque jour employés au travail. Cette nouvelle répandit la joie universelle sur mes compagnons, qui dès le moment se séparèrent, mais sans armes que je fis disposer tous chez moi. Le soir je tins une assemblée, composée de Mess. Crustiew, Panow, Kuzneczw, Baturin, Wynbladth, Meder, Gurcsin, et Csürin, et nous examinâmes les moyens de mettre à notre profit, la découverte et la connoissance que nous avions acquises de cette île fortunée

fortunée ; et nous fixâmes notre résolution, qu'avec la disposition de nos compagnons, il nous feroit impossible de laisser aucun en arrière : car mon désir auroit été d'y fixer un parti, afin de disposer les esprits à recevoir une colonie par la suite. Frustré de mon espoir je sentis des vives regrets, de ne pouvoir profiter d'une occasion aussi favorable, et après avoir dissolus l'assemblée, je me vis plongé et abymé dans des réflexions qui émurent toute ma sensibilité.

Au jour je me rendis moi même au premier village, qui n'étoit distant que d'un quart d'heure de notre camp, mais sa vue étoit masquée par un bois épais. Arrivé près de l'enceinte, je fus reçus dans une maisonnette en bois un peu élevée, de laquelle je pus bien voir à découvert toutes les maisons ; ce village étoit composé d'environ quatre-vingt maisons, ayant chacune une cour, un jardin, et plusieurs cabanes attenantes ; toutes les maisons bâties en bois et couvertes de planches, formerent une seule rûe qui étoit large, propre, et bordée des deux côtés d'arbres très hauts et touffus ; entré dans le village, je rencontrais Nicolas qui me mena à sa maison devant laquelle s'assembla tout le peuple. Il me demanda si je voulois faire le choix d'une fille, mais comme je lui répondis négativement, il me déclara que mes compagnons étoient d'une meilleure composition ; effectivement, je les vis presque tous accompagnés de filles, dont plusieurs étoient des beautés réelles. Mon ami Nicolas me regala de thé et de fruits, et il engagea les insulaires d'abord à me donner le spectacle de la lutte, (en ce jeu ils sont très adroits) ensuite

les

les filles danserent au son de plusieurs instruments à corde, et ces amusements ne finirent qu'avec le repas, qui fut servi dans la cour de la maison, ombragée d'un quarré d'arbres. Chaque chef de famille fit apporter de sa maison les plats apprêtés, et tout fut servi de manière que chacun contribuant, l'assemblée ne tomba à charge de personne. Les femmes mangerent séparément, et les filles servoient les hommes et les femmes.

A la fin du repas, le jus de cannes de sucre que nous bumes, fut melé avec une espèce d'eau de vie faite de ris et de cannes; cette boisson fut très spiritueuse; elle égaya la compagnie, et la conduisit de discours en discours, à me faire des propositions de me choisir une fille; ces propositions se changerent en exigence, et je ne pus m'en dédire, qu'en déclarant que j'en voulois bien faire le choix en ce moment, mais que je me reserverois d'accomplir le mariage à mon retour: à peine eus-je prononcé ces paroles, que les chefs se leverent et toute la compagnie disparut. Resté ainsi seul avec quelques uns de mes compagnons et mon ami Nicolas, je reçus de lui l'information, que les insulaires n'étoient partis que pour nommer sept filles, qui me seroient bientôt présentées pour que je pusse choisir une femme parmi elles. Effectivement à peine eumes nous le tems de visiter sa cour, son jardin, et les maisonnettes de ses femmes, (car nonobstant la religion du Pere Ignace, la pluralité est établie et constitutionnelle) qu'on nous annonça l'arrivée des insulaires.

d'abord

D'abord les vieillards formerent dans la cour un cercle en s'assoyant sur des nattes. Sept femmes, dont les visages étoient couverts, amenoient chacune une fille, toutes vêtues en étoffe de soie blanche avec une ceinture bleue, les cheveux flottants et entrelacés de fleurs naturelles. Les sept filles entrerent dans le cercle, et l'ami Nicolas m'y mena aussi, en me disant de m'asseoir, et en me recommandant d'examiner bien ces charmants objets, pour déterminer mon choix ; pendant ce tems un vieillard prononça un discours assez long, à la fin duquel il me présenta un voile, et me fit interpréter par Nicolas, que je devois couvrir de ce voile celle qui auroit fixée mon cœur. Le choix auroit été difficile à faire, si véritablement j'aurois du me décider à le faire tout de bon, car il y en avoit trois parmi ces filles, qui pouvoient disputer le prix, au plus parfait ouvrage de la nature vivante ; mais comme cette appréhension ne pouvoit être qu'idéal, je me bornai à demander à mon ami, si mon choix n'offenseroit pas les autres ; il me répondit que non ; la dessus je me levai d'après l'instruction, et je mis le voile sur une de ces filles ; dans l'instant les autres se mirent autour d'elle à danser et à la caresser, et la conduisirent enfin hors de la maison, pour la mener dans la rûe précédée des instruments. Mon ami me disoit que la cérémonie dureroit plus d'une heure, car la fille seroit ménée à chaque maison, pour annoncer elle même son mariage et recevoir des présents. En attendant leur retour, les chefs se régalerent de thé, en fûmant.

Vers

Vers les cinq heures, je vis revenir la nouvelle mariée, conduite par sa mère, une femme d'environ trente-quatre à trente-cinq ans. A leur suite étoit un vieillard respectable, grand pere de la fille. Ce vieillard me harangua et m'embrassa, la mère me remit sa fille, et la laissant auprès de moi, ils disparurerent subitement, ce que les autres chefs firent de même ; alors Nicolas me prévint, que je dévois reconduire moi même cette fille à sa maison. C'est en quoi il m'aida en me conduisant lui même ; et rendus à la porte de sa maison, elle me quitta, et je fus reconduis à mon camp par Nicolas.

Pendant notre promenade, il me révéla que la fille prétendue mariée, étoit fille d'une femme très dévote et Chrétienne, qui avoit été constamment attachée au Pere Ignace ; et comme il me nomma son grand pere, sans vouloir dire le nom de son pere, je lui en fis une question positive ; il fit d'abord le mystérieux, et à la fin il m'avoua, que le Seigneur Dzignaro étoit son pere, et qu'elle avoit encore deux soeurs ainées, qui avoient été dans le nombre des sept filles, parmi lesquelles j'avois fait le choix : il me dit ensuite que la fille se nommoit Tinto Volangta, (lune lumineuse) et que certainement je dévois m'attendre à la voir bientôt rendue chez moi ; après quoi il me quitta, me promettant de me venir voir dans la matinée.

Aussitôt que je me vis seul, je prévins mes compagnons sur mon aventure, dont plusieurs se sont déterminés à passer avec moi la nuit, afin d'éviter certains embarras ; et pour m'en mettre encore mieux à l'abri, je réquis de toutes les femmes compagnes de

notre voyage, de s'y trouver, afin d'amuser celles qui pouvoient arriver du village. A neuf heures on m'annonça une troupe, qui venoit en chantant vers notre camp; elle étoit composée d'une vingtaine de filles, qui furent reçues et introduites par nos femmes; mais aussitôt que Tinto Volangta entra dans ma cabane, les autres se retirerent, ainsi je me voyois forcé d'avoir une compagne; heureusement, qu'une de nos passagères ou voyageuses, s'intéressa vivement à elle, et lui procura toute la satisfaction possible, par les amusements du chant et de la musique, mais le reste de la conversation se passa en pantomime.

Le jour nous surprit sans penser au sommeil, excepté l'Ufmayenne, qui succomba, et se reposa jusqu'à huit heures. A son réveil elle fut attendue par deux autres filles, qui vinrent l'habiller et resterent ensuite auprès d'elle. A dix heures, mon ami Nicolas arriva, avec une suite très nombreuse. Je le reçus au devant de ma cabane, et ayant compris qu'il venoit pour faire un pacte et un serment avec moi, j'ordonnai sur le champ à la compagnie de se rassembler. Les points du serment étoient, que les habitans d'Ufmay Ligon me reconnoissoient pour leur ami, et que je m'engageois d'attachement envers eux; que les quittant dans la vue de revenir pour m'établir avec eux; ils défricheroient le terrain au sud de l'ile, le planteroient, et batiroient sur ce terrain, un village de deux cent maisons, pour me loger avec tous ceux qui viendroient avec moi. Que rendu à Ufmay, je me conformerois avec tous mes amis, à leurs usages, et à leurs loix.

Ces

Ces points du serment, ayant été ratifiés par l'invocation du Dieu, créateur de tout ; je crus devoir faire des présents à mes nouveaux compatriotes, et ainsi je leur fis donner quatre-vingt fusils, vingt barriques de poudre, dix barriques de balles, six cent sabres Japonais, autant de lances, et douze cent livres de différents férails. Ce présent leur fut très précieux, car à peine avoient ils sur l'île dix mousquets, et ceux-là encore étoient servis par des méches. C'étoit bien malheureux pour moi, de ne pouvoir pas laisser un détachement dans cette île.

Selon le rapport, un malade : le navire radoubé et en carénage.

Jeudi, le 18 d'Aout, vers les deux heures, les insulaires m'amenerent dix bœufs, quarante cochons, une quantité de ris, du mille, et autres objets de vivres. Ce jour, ayant fait entendre aux chefs mes raisons par le crédit de Nicolas, je ramenai Tinto Volangta à sa maison, et je comblai la mère de présents, provenant de la prise Japonaise. Quant à mon ami Nicolas, je lui fis un présent considérable en pelletteries, quoiqu'il ne m'en restoit qu'un petite partie, l'eau de la mer ayant gâté ou endommagé presque toutes les caisses. Vers le soir j'annonçai aux insulaires, mon départ prochain ; ils en furent attristés et me témoignèrent leurs regrets. Leur franchise, et leur caractère naturellement bon, me feront constamment regretter de n'avoir pu me fixer en ce lieu, où les vices et la méchanceté des Européens, n'ont pas encore pris racine, et où le gouvernement n'est fondé que sur les principes de l'humanité.

C 2

Après

Après le départ des insulaires, j'ordonnai à mes compagnons, de remettre le vaisseau à flot, et de le charger. Avec le jour notre travail commença. Vers les neufs heures, cinq compagnons se présentèrent, et me demanderent la permission de s'établir dans l'ile. Voyant leur résolution prise, et craignant qu'ils n'excitassent un plus grand nombre à une nouvelle sédition, je crus devoir leur représenter qu'ils avoient tort de prendre une telle résolution en ce moment, étant assurés qu'ils reviendroient en cette ile ; car je leur protestai, que je serois en Europe tout mon possible pour pouvoir obtenir un armement, afin d'établir une colonie en cette ile. Ils parurent d'abord vouloir quitter leurs résolutions ; mais un d'entre eux, Lap-siew, me déclara que je perdrois tous mes efforts, et qu'ils ne changeroient pas leurs résolutions ; ainsi, que si je voulois leur témoigner une amitié, je leur laisseroit des provisions en instruments, en armes, et en amunicions, &c. Je leur promis ces choses, afin de les tranquiliser ; mais je me fis assurer qu'ils ne débaucheroient plus aucune personne de ma société, ce qu'ils me promirent sous serment.

Après leur retraite, je convoquai un comité, auquel j'exposai la demande des cinq compagnons. Le comité jugea d'en faire la proposition à toute la compagnie, ce que j'exécutai sur le champ, et le résultat de la délibération, fut qu'on permettroit à ces cinq compagnons de rester en cette ile ; à ce nombre se sont joint encore trois autres. Mons. Stephanow désira aussi de s'y fixer, mais les compagnons qui prirent la résolution de rester en l'ile, le refusèrent, disant que

que n'ayant pris cette résolution que pour vivre paisiblement, ils ne vouloient pas avoir parmi eux un boute feu.

En conséquence de la résolution prise, j'ordonnai à Mons. Crustiew, de faire huit lots de tout ce que nous pouvions donner à ces huit compagnons, afin que le partage étant fait en notre présence évitât toute discussion ultérieure. A onze heures, nous vîmes entrer trois grandes barques dans le port, qui mirent à terre. Mon ami Nicolas me rapporta, que c'étoient des Japonois, venant de la côte de la Chine, et qui étoient forcés d'y relâcher à cause d'une tempête; il me pria de les faire venir, et ils se présentèrent en m'apportant quelques présents en thé, en porcelaine, et plusieurs perles.

Vendredi, le 19 d'Aout. Ce jour plus de mille insulaires nous visiterent, et chacun apporta quelques présents, le tout montant à plus de mille, huit cent aunes de toile, deux cent cinq parasols, une quantité de vases de porcelaine, et des figures en ivoire, garnies en or. Vers le soir je recommandai aux insulaires par la voix de Nicolas, les compagnons décidés de s'habiter en cette île; ils jurerent tous de les recevoir, de les reconnoître pour leurs frères, et de partager avec eux leurs terres et leurs biens, et c'est ainsi que j'affurai leurs intérêts respectifs. Vers les quatre heures, je donnai les ordres nécessaires pour l'embarquement. La valeur de ma cargaison en pelleteries fut tellement réduite, que d'un million et demi de piastres, que je comptois recevoir à la Chine, à peine m'en restoit-il pour réaliser une somme

de vingt à ving-cinq mille piastres. La nuit fut employée au travail, et j'eus enfin la satisfaction avec le jour, de voir tout mon monde à bord. Avant de quitter la terre, je crus devoir m'assurer de la disposition des habitans, par un serment et par un contrat formel, qui fut dressé en langue de Léqueio et en langue Latine; les deux contrats furent signés des deux parties, dont je pris avec moi celui écrit en langue de Léqueio, et eux garderent l'autre, dont voici le contenu :

“ Traité conclu entre les chefs et les peuples des  
“ îles Léqueio, et le Baron Maurice-Auguste de  
“ Benyowsky, au nom de la compagnie sous sa  
“ conduite, contracté et signé l'année 1771, le 19  
“ d'Aout, à l'île Usmay Ligon; une des Léqueios.”

“ En présence du Dieu, qui a créé le ciel et la  
“ terre, nous, les chefs et peuples de l'île Usmay  
“ Ligon, et des autres Léqueios d'une part; et de  
“ l'autre, moi, Baron Maurice de Benyowsky, stipu-  
“ lons : ”

“ Que moi, Baron Maurice-Auguste de Benyows-  
“ ky, m'oblige et promet sous ma foi de Chrétien,  
“ de revenir le plutôt possible en cette île, avec une  
“ société d'hommes vertueux, bons, et justes, pour  
“ m'habiter en cette île, et pour y adopter les moeurs,  
“ les usages, et les loix des habitans.”

“ Et nous, les chefs et peuples, attestons par ce  
“ Dieu, créateur du ciel et de la terre; que nous  
“ recevrons en tout tems, notre ami Maurice, avec  
“ tous ceux qui feront ses amis; que nous partage-  
“ rons avec eux nos terres, et que nous les soutien-  
“ drons

“ drons en tous leurs travaux, jusqu'à ce que leurs  
“ établissements soyent égaux aux nôtres ; et qu'en  
“ attendant son retour, ceux de ses amis qui resteront  
“ chez nous, seront reconnus pour des enfans de  
“ nos familles, et seront traités comme nos frères.”

“ MAURICE, au nom de  
“ la compagnie Euro-  
“ péenne.”

“ NICOLAS, pour les chefs  
“ et peuples d'Usimay, et  
“ des îles Léqueio.”

Après la conclusion de ce traité, j'assemblai ceux des compagnons qui s'étoient résolus de se fixer parmi cette bonne nation ; je leur donnai des instructions pour régler leur conduite, et enfin en les embrassant, je les quittai pour me transporter à bord ; une foule prodigieuse d'insulaires me suivit, qui par leurs cris et par leurs pleurs, me donnerent un spectacle de bonté et d'attendrissement. Avec le jour étant prêts à mettre à la voile, je priai mon ami Nicolas, d'en prévenir les insulaires, afin qu'ils se retiraient ; mais plusieurs des principaux, laissant à la traîne leurs canots, résolurent de m'accompagner jusqu'à ma sortie ; j'appareillai donc à dix heures, et j'eus le bonheur de sortir heureusement de cette anse.

Selon le rapport, tout en bon état ; le navire ne faisant pas d'eau.

Samedi, le 20 d'Aout, en mer sous les deux huniers, beau temps mais excessivement chaud ; le

vent frais, et la mer unie. Une grande quantité d'oiseaux pêcheurs alentour de nous. A une heure et demie, les insulaires enfin, prirent congé de nous, et s'embarquèrent dans leurs canôts, pour s'en retourner sur l'ile. Vers les six heures, nous rencontrâmes une grande quantité de marsouins ; la nuit commença belle, et continua ainsi toute sa durée. Vers les onze heures, nous découvrîmes terre devant nous, et comme elle s'étendoit vers le nord-ouest et sud-ouest, ayant sondé, je mouillai par vingt-huit brasses, fond de sable fin. Je profitai de mon mouillage pour arrimer le navire de nouveau, cette partie ayant été en défaut. Avec le jour nous apperçumes que toutes les manœuvres jouoient, ainsi je fus forcé de continuer ce travail. Durant ce tems plusieurs bateaux arriverent, qui échangerent avec nous, contre des couteaux, et quelques autres bagatelles, une quantité de coquillages supérieurement travaillés.

Selon le rapport, tout en bon ordre ; le navire ne fesant point d'eau.

Arrivé,  $28^{\circ} 43'$  latitude;  $327^{\circ} 18'$  longitude, Vent E. N. E. Courant du Nord. Route S. S. O.

Dimanche, le 21 d'Aout. Tems beau et clair, la mer toujours unie ; j'appareillai donc à une heure, et ayant mis toutes les voiles dehors, je serrai le vent pour doubler l'ile au sud. Vers les six heures, nous doublâmes une autre petite île, qui nous restoit au nord. Vers le jour nous en vîmes une autre, droit par notre tribord au sud.

Selon le rapport tout en bon état ; le navire ne fesant point d'eau.

Arrivé,

Arrivé,  $28^{\circ} 8'$  latitude ;  $329^{\circ} 2'$  longitude. Vent E. N. E.  $\frac{1}{4}$  N. Courant du N. au S. Route S. E. Lundi, le 22 d'Aout. Beau tems, la mer toujours unie, mais une chaleur insupportable. Le vent, après avoir chancelé vers le point du midi, déclina au sud, et se fixa au sud-est. Profitant donc du beau tems, et ayant mis tout dehors, je fis un beau chemin ; avec le jour le vent continua un peu, et recula à l'est. Vers les neuf heures, on découvrit deux navires, faisant voile du S. au N. droit vers nous, j'ordonnai donc de préparer tout pour un combat ; et je posai une garde des meilleurs tireurs sur les huniers. A onze heures, nous nous trouvâmes à portée du canon, et je reconnus alors ces deux bâtiments pour Hollandois, dont l'un portoit dix-huit pièces de canon, et l'autre douze.

Selon le rapport tout en bon état, prêt au combat ; le navire sous ses deux huniers, ne faisant pas d'eau.

Arrivé  $26^{\circ} 20'$  latitude ;  $327^{\circ} 2'$  longitude. Vent Est. Point de courant. Route S. E.  $\frac{1}{4}$  S.

Mardi, le 23 d'Aout. Un des deux bâtiments s'étant approché de nous, presque à la portée d'un mousquet, tira sur nous à boulet, en nous hélant de venir à son bord, et d'y porter nos papiers. Cette conduite du Capitaine Hollandois me surprit d'autant plus, qu'ignorant entièrement les lois maritimes, j'ignorois ce qu'il me demandoit par les papiers ; c'est pourquoi je lui répondis par quatre coups de canon, et la fusilade commença du haut des huniers ; elle l'incommoda fortement. Il attendit son compagnon, qui à la fin vint à son secours ; mais se contentant

26 MEMOIRES ET VOYAGES DU

tentant de le rallier sans vouloir nous approcher. Je fis arborer le pavillon de la république de Pologne, et je continuai ma route droit au sud; ils prirent un moment la résolution de me donner la chasse; mais ayant observés que je me mettois en devoir de les attendre en carguant mes voiles basses, ils prirent le parti le plus sage pour eux, de révirer et de continuer leur route, car le mien étoit pris d'en aborder un des deux, et de leur faire payer très cher ce qu'ils auroient fait. Ce petit combat, le premier que je vis en mer, ne nous couta que quelques drises et manœuvres. Quant aux Hollandois, j'ignore le fruit qu'ils en retirerent. La nuit continua toujours belle, et nous fimes encore une belle route.

Selon le rapport tout en bon état; le navire ne faisant point d'eau.

Arrivé,  $24^{\circ} 45'$  latitude;  $327^{\circ} 00'$  longitude. Vent est. Point de courant. Route sud.

Mecredi, 24 d'Aout. Le tems un peu disposé à l'orage, mais sans pluie, la mer un peu battue, toutes les voiles dehors. Les compagnons, d'après l'indication qu'ils avoient trouvés dans le voyage de l'Amiral Anfon, me prierent de rechercher l'île Formose, afin qu'ils pussent ajouter à la découverte, la connoissance de cette île. La proposition me flattta aussi, et je leur promis d'exécuter leur volonté.

Selon le rapport tout en bon état; le navire ne faisant point d'eau.

Arrivé,  $23^{\circ} 18'$  latitude;  $327^{\circ} 00'$  longitude. Vent d'est. Courant du sud. Route O. à S. O.

Jeudi, le 25 d'Aout. Le tems toujours disposé à l'orage

l'orage, la pluie par intervalles. Conforme à la demande des compagnons je changeai la route, la prenant à l'ouest, et à l'ouest à S. O. où je m'aperçus d'un courant violent du sud.

Selon le rapport, tout en bon état ; le navire ne faisant point d'eau.

Arrivé, 23° 22° latitude ; 320° 0' longitude. Vent d'est. Courant du sud. Route O à S. O.

Vendredi, le 26 d'Aout. Vers les trois heures, l'orage se déclara par une violente brise, qui ne me permit de me servir que de la mizaine. Vers les six heures, une pluie copieuse calma le vent qui passa au N. E. Vers les trois heures après minuit, on m'éveilla pour m'annoncer la terre, et je n'eus que le temps de pousser la barre sur le tribord, pour faire venir le bâtiment au sud ; alors ayant cargué la mizaine, je sondai, et je mouillai par dix-huit brasses de fond corail et rochers. Avec le jour nous nous trouvâmes mouillés sous un rocher, ayant l'île Formose devant nous, dont la hauteur des montagnes nous surprit. Incessamment je levai l'ancre, et doublant l'îlot par son nord, je m'approchai de la grande terre, et je pris le parti de mouiller à l'ouverture d'une anse, par quatorze brasses d'eau, sable verdâtre. Toute la durée de la nuit, les compagnons s'occupèrent à mettre les bateaux en état, et les armes furent nettoyées et distribuées avec les amunicions nécessaires. A quatre heures du matin, Mons. Kuzneczow et Mons. Windbladth furent détachés avec le canot et la chaloupe, avec seize compagnons. A huit heures, nous entendîmes trois coups de fusil tirés

tirés à terre, auxquels je fis répondre par un coup de canon, sur lequel nous entendimes encore une fusillade suivie. A neuf heures et demie, nous vimes enfin nos bateaux doublant une pointe revenir ; de ce détachement il y eut trois blessés à coups de flèches, et ils m'amenerent cinq prisonniers, dont deux étoient dangereusement blessés

Rapport de Mons. Kuzneczow.

Ayant mis heureusement à terre dans une anse commode, que je sondai en différents endroits, ayant par tout huit, cinq, ou trois brasses, je m'avançai avec un détachement de dix compagnons, vers un feu que nous découvrimes. Mons. Windbladth demeura pour garder les bateaux. Nous trouvâmes auprès du feu, deux Indiens et une femme, auxquels nous fimes comprendre que nous voulions manger. Tout de suite un d'eux se détacha, et revint en moins d'une heure, avec trois autres Indiens armés de lances, qui nous firent entendre de les suivre. Ils nous conduisirent à un village, et comme nous réfusâmes d'entrer dans leurs cabanes, ils nous portèrent du riz cuit, avec du cochon roti, et une quantité de citrons et d'oranges. Les insulaires parurent tranquilles, et en petit nombre autour de nous ; mais comme j'avois remarqué un attroupement au bout du village, et que plusieurs bandes armées en sortoient, je m'imaginai qu'ils alloient nous chercher dispute ; c'est pourquoi j'engageai mes compagnons de se remettre en route, pour rapporter à bord la nouvelle d'avoir trouvé un endroit, très propre au mouillage ; ainsi après avoir donné quelques cou-  
teaux

teaux aux insulaires pour notre repas, nous nous remimes en route ; mais à peine avions nous atteint l'endroit où nous vîmes auparavant le feu allumé, que nous entendimes un cri, et nous fûmes assaillis par une grève de flèches, dont trois de nos compagnons furent blessés. J'ordonnai donc sur le champ de faire feu sur les ennemis, et la première décharge calma leur ardeur, voyant une demie douzaine étenus parmi eux. Quant à moi, ne voulant pas m'amuser en ce lieu, j'ordonnai de porter un des mes compagnons, qui ne pouvoit pas marcher, et j'effectuai ma retraite. Les insulaires alloient donner une seconde fois sur nous, heureusement que le coup de canon, tiré à bord, les intimida, et fit qu'ils nous laisserent encore aller librement ; mais arrivés au bord de la mer, nous fûmes attaqués par une quantité de ces sauvages. C'étoit par bonheur que Mons. Winbladth se trouva sur le lieu. Alors nous donnâmes sur eux, et après avoir mis, pour le moins, une soixantaine bas, nous fîmes cinq prisonniers sur eux, et nous ramassâmes une quantité de lances et d'arcs, qui furent mis dans les embarquations.

Sur cette information, j'aurois voulu quitter cet endroit, ne voulant pas m'exposer à une guerre avec les gens du pays ; mais les compagnons exigerent de moi d'entrer dans l'anse, et comme il me fut impossible de calmer leur rage, je consentis enfin. Nous levâmes l'ancre, et profitant d'une petite brise de l'est, ayant mes embarquations en avant, j'entrai dans cette anse, et j'y mouillai à cent toises de la terre.

Selon

Selon le rapport trois blessés, et cinq prisonniers de guerre.

Samedi, le 27 d'Aout. A l'ile de Formose, mouillé dans l'anse à l'embouchure d'une rivière. Auffitôt amarré, j'en détachai vingt-huit à terre sous le commandement de Mess. Baturin, et Crustiew, qui s'embarquèrent dans la chaloupe, et ramerent vers la côte. Ayant mis pied à terre, ils furent abordés par une cinquantaine d'insulaires, qui avoient des branches d'arbres à la main, et comme ces gens venoient sans armes, Mons. Baturin les reçut avec bonté. Ils se jetterent d'abord aux pieds de mes gens, et firent entendre par leurs signes, qu'ils demandoient grâce. Cette soumission volontaire désarma la fureur de mes compagnons, et plusieurs coururent au rivage, et crierent à bord que tout alloit bien. Sur ces apparences pacifiques, les compagnons crurent pouvoir se rejouir dans les habitations des Indiens, et déclarerent à Mess. Baturin et Crustiew qu'ils vouloient aller au village ; leur frénésie fut insurmontable, et nonobstant les rémontrances de Mess. Baturin et Crustiew, vingt-deux partirent au village. Instruit de cette mutinerie, je pris le parti de descendre moi même à terre avec quinze autres compagnons, et sur le champ, je m'acheminai vers le village, qui n'étoit pas éloigné ; mais à peine eus-je fait quelques pas, que j'entendis une fusilade violente, et des cris horribles. Le bruit augmenta, et je vis enfin mes droles revenir en retraite, poursuivis par une foule de noirs, qui les pessloient vivement. Arrivés près de moi, ils se ralièrent ; mais

il

il n'y en eut que sept armés, et les autres se présentèrent tout nuds, ayant plusieurs flèches fichées dans leurs corps. J'ordonnai donc à ceux qui n'avaient pas des armes, de se retirer vers le navire, et je ralliai les autres, avec lesquels j'arrêtai la fougue des insulaires, parmi lesquels j'en observai plusieurs armés de nos mousquets. Malheureusement pour eux, ils ne furent pas s'en servir, et comme ils s'étoient plus avancés que les autres, ils se trouverent immolés par notre feu, et il n'y en eut que deux qui s'enfuirent, jettant encore leurs fusils pour mieux pouvoir se sauver. Au moment où les Indiens prirent la retraite, ou plutôt la fuite, Mons. Kuzneczow arriva avec vingt compagnons frais, qui chassèrent les Indiens de leur village, et y mirent enfin le feu à plusieurs endroits. Après le retraite totale des insulaires, on compta les morts, et il y en eut plus de deux cents étendus, sans compter ceux qui s'étoient retirés blessés.

En revenant de cette expédition, un parti de compagnons avoit découverts dans la rivière un petit port, dans lequel ils trouverent sept bateaux et une barque en construction. Ils mirent le feu à la barque et ramenerent les bateaux, qui furent chargés des armes des insulaires. Cette opération terminée, je me rendis à bord, où je fis mettre aux fers trois compagnons chefs de l'insubordination, témoignée envers Mess. Baturin et Crustiew.

L'accident arrivé dans cette anse, abattit l'envie des compagnons d'y prolonger le séjour, et ils me prièrent de rechercher une autre relache.

Profitant

Profitant donc du calme, je fis lever l'ancre, et à l'aide de mes bateaux, je me fis remorquer au dehors de l'anse, et à peine eus-je doublé la pointe du nord de l'anse, que le courant nous porta vers le nord. A la pointe du jour nous nous trouvâmes à travers d'une petite baie, et je me suis résous d'y entrer, mais comme le courant nous la fit dépasser, j'y mouillai par vingt-six brasses. Vers les huit heures une petite brise se leva, et je me mis en devoir d'appareiller, quand je vis deux canots à la rame venir vers nous. A dix heures, ils nous abordèrent, et l'un d'eux me héla criant, "Signor Hou-  
" vritto, vai, vai." Ensuite ils nous firent des signes pour les suivre, ce que je fis aussi, ayant mis toutes mes embarquations à la mer, en cas d'événement ; mais heureusement nous entrâmes dans un des plus beaux ports du monde ; et je pris le parti de mouiller dans l'enfoncement du côté du sud, pour me trouver à l'abri de tout vent. Nous mouillâmes par trois brasses, et le batiment fut amarré à terre, de manière qu'on pouvoit sauter du bord à terre.

Selon le rapport onze blessés, trois prisonniers de guerre, deux étant morts.

N. B. Il faut que je remarque ici, que je trouvai dans cette saison, un courant violent le long de l'île Formose, qui me porta  $1\frac{1}{2}$  lieues par heure ; mais je remarquai que ce courant, en me faisant suivre toutes les sinuosités de la côte, me tint toujours dans le même éloignement de la terre.

Dimanche, le 28 d'Aout. Mouillé dans le port Maurice à l'île Formose, le temps beau et clair,  
mais

mais toujours une chaleur excessive; à peine eumes nous le tems de mettre en ordre nos manœuvres, qu'une quantité prodigieuse d'insulaires, femmes et hommes, se présentèrent avec de la volail, du ris, des cannes de sucre, des cochons, des oranges, et d'autres fruits, qu'ils nous vendirent pour des épingles, des aiguilles, et autres chiffons; et quoique ces gens se conduisirent avec circonspection, je n'osois leur donner ma confiance, ainsi j'entretenai constamment une douzaine de compagnons armés. Vers les trois heures, une foule d'insulaires se présentèrent, ayant à leur tête un homme drolement vêtu, dont l'habillement étoit en partie Européen, et en partie Indien; ayant sur sa tête un chapeau bordé, une grande épée au côté, des bas faits en toile, et des souliers, sans doute faits par lui même. Cette apparition me surprit, et j'envoyai sur le champ au devant de lui, Mons. Kuzneczow; mais comme il ne pouvoit comprendre sa langue, il me l'amena à bord, où je sus de lui même, qu'il étoit Espagnol de Manille, vivant depuis sept ou huit ans, parmi ces insulaires, dont il avoit acquis la confiance de plusieurs cantons; il m'offrit sa maison très honnêtement; mais comme je crus devoir bien examiner mon homme, avant de lui donner ma confiance, il m'informa, qu'il s'étoit réfugié de Manille à l'ile Formose, dans un bateau armé par six de ses esclaves, et qu'il avoit été contraint à cette fuite, pour avoir dans un moment de rage, massacré sa femme et un Dominicain, qu'il avoit trouvé près d'elle; et qu'il s'appelloit Don Hieronimo Pacheco,

TOM. II.

D

ci-dvant

ci-devant capitaine du port de Cavith à Manille. Cet Espagnol m'assura que je pouvois me livrer aux gens de ce canton, qui étoient les meilleurs gens du monde, et qui se croyoient m'avoir une obligation, pour avoir maltraité leurs ennemis; car il me dit qu'ils étoient déjà informés, de la manière dont j'avois chatié les autres insulaires.

Sur cette bonne nouvelle, je lui fis un présent d'un bon habit complet, avec quelques chemises, et un bon sabre; je lui promis en outre, de lui donner des armes à feu, et d'autres utensiles, pourvu qu'il voulut nous féconder pendant notre séjour; ce qu'il me promit, me déclarant qu'il ne me quitteroit plus, tout le tems que je séjournerois en cette île; effectivement, après avoir parlé un instant aux insulaires, ils se retirerent, et il resta auprès de nous cette nuit.

Le soir, ayant reçu le rapport que l'eau étoit corrompue, j'ordonnai de faire de l'eau à la pointe du jour; et en conséquence je pris information du Don Hieronimo, sur l'endroit où nous pourrions faire la meilleure eau; il me dit que les insulaires m'apporteroient de bonne eau de fontaine, mais qu'il se trouvoit un ruisseau près d'un rocher avancé, qu'il me montra, dans lequel nous pourrions faire la meilleure eau du monde; mais il me prévint en même tems, que les insulaires de ce canton, étoient en guerre avec ses amis, qu'en conséquence il falloit aller armés, et veiller sous les armes, tandis que les matelots feroient l'eau nécessaire. Sur son information, je donnai la commission à Mons. Panow d'aller de bonne heure, avec douze compagnons pour

pour remplir cet objet, et je lui recommandai en même tems, d'être sur ses gardes contre une surprise. Non content de cette précaution, je me fis réveiller avant leur départ, et les ayant fait tous appeler, je leur recommandai encore, d'être sur leurs gardes. Ils partirent enfin à huit heures, ayant été retenus pour raccommoder quelques barriques.

Après le départ de mes bateaux, je m'entretins avec l'Espagnol, qui me paroiffoit parfaitement bien connoître l'ile. C'étoit lui qui m'instruisit, qu'une septième partie de l'ile à l'ouest, appartenoit aux Chinois; mais que les autres parties étoient indépendantes, dont pourtant il n'y avoit que le tiers de sauvages; et que c'étoit précisément parmi ceux-la que nous nous trouvions. Il me dit, qu'avec très peu de moyens, il croyoit pouvoir obtenir la supériorité dans l'ile, et déloger les Chinois. Ses raisons, et ses combinaisons me plurent, et je l'écoutai d'autant plus favorablement, que je concevois le projet de l'exécution de son plan. Je saisis un moment pour lui proposer de revenir avec moi en Europe; mais il me refusa tout net, me disant qu'il connoissoit assez bien l'Europe, pour bénir le ciel de ce qu'il l'avoit quitté; qu'il avoit contracté une habitude de vivre à la manière Formosienne, et qu'ayant une bonne femme, et plusieurs enfants, il ne pouvoit, ni de dévoit les délaisser. Nous finimes notre conversation pour nous mettre à table.

Selon le rapport, onze blessés, trois prisonniers.

Lundi, le 29 d'Aout. Mouillé au Port Maurice, Don Hieronimo me dit, que vu la proximité de

l'aquade, qu'il étoit étonné ne ne pas voir revenir nos gens, et qu'il me prioit d'envoyer la chaloupe à la découverte. Mons. Kuzneczow s'embarqua tout de suite avec huit compagnons, et partit ; il reparut vers les deux heures, ayant à la traîne le canôt et la périgaua. Les ayant lorgné de loin, je m'apperçus qu'une partie de mes gens étoient tout en sang, et avoient plusieurs flèches dans leurs corps ; et comme je ne pus voir Mons. Panow, ni Mons. Loginow, j'opinois fort mal. La chaloupe nous ayant enfin abordée, Mons. Kuzneczow m'instruisit, que Mess. Panow et Loginow étoient mortellement blessés, et que Jean Popow, avoit été tué le premier. Ayant d'abord reçu à bord Mess. Panow et Loginow, pour leur donner des secours, je pris l'information sur le fait, et je m'instruisis que Mons. Panow, après avoir visité les environs, et n'avoir rien découvert, avoit voulu profiter du moment que les compagnons travaillaient à remplir les barriques, pour se baigner ; et que c'étoit lui même qui avoit invité les autres à suivre son example. Mais à peine avoit il oté ses armes et ses habits, qu'il se vit assailli par une vingtaine d'Indiens, qui avoient tirés sur lui avec des flèches ; que le Popow étoit tombé, qu'ensuite que Panow et Loginow avoient succombés aux coups, et que tous les autres avoient été blessés ; que certainement, aucun d'eux ne se seroient échappés, si Volinsky et André n'avoient pas tirés contre les insulaires, du canôt, dans lequel ils étoient rétirés. Qu'ils n'avoient pas osés revenir à bord, pour ne pas abandonner Mons. Panow, qui de temps à autre, ainsi que

que Mons. Loginow, donnoit signe de vie, et que dans cette circonference la chaloupe les avoient délivrés.

Après cette information, je courus chez mon ami Panow, alentour duquel je trouvai toute la compagnie assemblée ; mais comme je voulois être témoin de ce qu'il disoit, je me tins à l'écart, et voici les mots que j'entendis de la bouche de cet admirable ami, dont la mémoire me sera toujours présente.

“ Dites mes frères, au commandant, mon ami,  
 “ que je ne regrette ma vie, que pour ne plus pouvoir  
 “ voir soutenir et féconder ses travaux. Hélas ! il  
 “ est encore bien loin de voir leurs fins. Dites lui  
 “ que je l'aime autant que ma vie, et que je me  
 “ mourrois content, si j'avois vu son mérite et sa  
 “ vertu récompensés. Priez lui en mon nom, qu'il  
 “ ne venge point ma mort, et qu'il se contente de la  
 “ faire savoir à mon frere. Prenez example en moi  
 “ mes amis ; si j'avois suivi les conseils de mon chef,  
 “ de mon ami, je vivrois encore. Aimez lui comme  
 “ votre pere, obéissez lui ; et toi, Stephanow, ami  
 “ malheureux, quitte ton orgueil, quitte la haine  
 “ que tu tenferme dans ton cœur, contre cette ami  
 “ respectable ; remplace moi auprès de lui.” A ces  
 mots je m'approchai de lui : ah Dieu, quel spectacle !  
 il sembloit avoir repris toutes ses forces en me voyant.  
 Il me serra fortement la main, pleura et m'embrassa,  
 bien long tems, sans pouvoir parler. A la fin il me  
 dit, “ Hélas, cher ami ! bientôt je ne serai rien pour  
 “ toi ; et j'en suis moi même la cause. Pardonne  
 “ moi ma faute. Mes derniers voeux sont que le ciel

“ te donne constamment des amis comme moi ; tu  
“ en est digne, et heureux ceux qui te connoiront  
“ aussi bien que moi : fasse le ciel que cete terre  
“ qui couvrira bientôt mes os, soit ton patrimoine.”  
C'est avec ces paroles qu'il finit le cours de sa vie.

Loginow avoit aussi payé le tribut à la nature quelques instants avant. Je résolus de les enterrer sur le champ ; mais comme je ne voulois pas, que leurs corps fussent exhumés, je priai Don Hieronimo de parler avec les insulaires, ses amis, pour les déterminer à permettre cet enterrement sur leur terrain. Ils y consentirent volontiers, et nous les enterrâmes avec le plus grand ordre possible. Je fis tirer vingt-et-un coups de canons, et j'ordonnai au nommé Andréanow, de graver sur une pierre les mots ci joints.

“ Ci git Vafili Panow, gentilhomme Russe, d'une  
“ naissance et d'un merite illustre, ami fidèle de  
“ Maurice Benyowsky, tué en trahison, avec deux  
“ autres compagnons, Jean Loginow, et Jean Popow  
“ par les habitans de l'ile, le 29 d'Aout, 1771.”

Après l'enterrement, Don Hiéronimo me déclara que ses amis avoient décidés de venger la mort de mes compagnons, et que pour cet effet ils alloient attaquer leurs voisins. A cette proposition se joignirent mes compagnons, qui crièrent à la vengeance ; leur détermination me fut annoncée par le massacre des trois Indiens déjà prisonniers. Pendant que je me voyois ainsi pressé à fixer ma résolution, l'Espagnol me dit, que le canôt que nous voyions ramer vers nous, étoit rempli de nos ennemis. Mes compagnons

compagnons sans attendre un ordre ultérieur, se jetterent dans le bateau et l'attaquerent. Dès la première décharge ils en tuèrent treize et amenerent les autres à bord, ou ils les pendirent sur les vergues ; je leur représentai que cette exécution me paroiffoit suffisante, et qu'il étoit prudent de ne plus guerroyer ; mais hélas ! mes sermons furent préchés à des sourdes. Ils persisterent d'aller à la recherche des Indiens, et de leur faire sentir leur vengeance. Ne pouvant plus rien sur les esprits de ces enragés, je me vis forcé de leur promettre que je conduirois leurs mésures, afin de ne pas exposer leurs vies inutilement.

Ayant une fois pris cette résolution, je m'y occupai sérieusement, et je priai l'Espagnol de vouloir bien conduire ma troupe vers l'habitation principale de ces forcenés, qui avoient si mal reçus mes compagnons ; et comme il me promit d'accompagner mon parti, je lui fis donner une bonne carabine ; il me demanda aussi la permission d'amener avec lui, une couple de centaines d'insulaires nos amis ; mais je lui représentai, que ces malheureux pourroient devenir les victimes de leur bonne volonté, car il pourroit bien se faire que mes compagnons les tuaissent faute de pouvoir les reconnoître. Il leva mon objection, en proposant que chacun de notre parti s'attacheroit au bras gauche, un morceau de toile blanche. Cette précaution me paroifflant suffisante, j'acquiesçai à sa demande, et il descendit sur le champ à terre pour faire ses dispositions ; l'attaque se dévant faire à la pointe du jour.

40 MEMOIRES ET VOYAGES DU

Vers les sept heures du soir, je désafourchai le navire, et je le fis remorquer par des bateaux jusqu'à la rivière du massacre. Vers les trois heures, quarante-six compagnons furent commandés à terre, conduits par Messrs. Crustiew, Kuzneczow, Baturin, Wyn-bladth, et Stephanow; et nous n'attendimes que Don Hieropimo, qui arriva vers les quatre heures. Alors le débarquement eût lieu, et nous n'entendimes rien jusqu'à six heures trois-quarts; mais alors le roulement de la mousqueterie, m'indiqua que l'on étoit aux prises. Bientôt nous vimes une quantité d'insulaires se retirer vers une montagne escarpée, alors mes compagnons du bord, pointerent les pièces sur eux, et firent un massacre effroyable. Ces misérables se voyant pressés d'un côté par ma troupe, de l'autre par les insulaires du parti de l'Espagnol, se jetterent tous par terre, et je me vis forcé de faire dire à tous, que si l'on continuoit le massacre, que je me verrais forcé de tirer sur mes gens. Sur ce message les partis se contenterent à faire des prisonniers, dont on en fit six cent quarante-trois, et on en comptoit onze cent cinquante-six de tués. Mais ce qui me surprit le plus étoit d'apprendre, que parmi les tués les blessés et les prisonniers, il s'en trouvoit une grande quantité de femmes, armées comme les hommes.

Voyant ainsi terminer cette expédition, sans qu'aucun de mes compagnons ait reçu la moindre égratignure, je descendis à terre. Alors les Indiens me présenterent les esclaves; mais comme je leur déclarai que je n'en voulois garder aucun, je vis que l'Espagnol s'étoit choisi une cinquantaine, et qu'il avoit

avoit abândonné les autres à ses amis. Je me contentai de faire porter toutes les armes à bord. Vers les dix heures un parti d'insulaires, nos amis, parut encore ayant à sa suite près de deux cent femmes, avec des enfants et des vieillards qu'ils amenerent aussi prisonniers. Toute cette troupe parut joyeuse et reprit le chemin de ses habitations : quant à moi, voulant aussi m'éloigner de cet endroit, qui n'offroit plus que la désolation, car le village avoit été mis en feu, je me retirai avec le vaisseau, à ma première station.

Selon le rapport onze blessés.

Mardi, le 30 d'Aout. Ce jour ayant indiqué à mon ami Espagnol que je voulois établir un camp, il me pria de lui permettre de faire les dispositions nécessaires à terre. Il débarqua donc, et nous vimes vers les trois heures arriver plus de cinq cent insulaires, qui s'occupèrent à nous dresser des cabanes ; plusieurs en furent achévées vers le soir, et je pris la résolution de débarquer moi même, avec les blessés, les femmes, et une garde de seize compagnons. A l'entrée de la nuit, les insulaires établirent une garde de quarante hommes sur notre flanc droit, afin de nous mettre à l'abri, à ce qu'ils dirent, des alliés de la nation à laquelle nous fimes la guerre.

À la pointe du jour, Don Hieronimo me présenta sa famille, et un grand nombre de ses amis. Il m'annonça encore que le Huapo, (prince de la contrée,) alloit venir pour me témoigner sa reconnoissance de ce que j'avois vengé ses sujets sur deux nations ses ennemis. Il me détailla que le Huapo demeuroit

demeuroit dans une ville éloignée de trente à trente-deux lieues dans l'intérieure de l'ile ; que le centre de sa possession étoit bien civilisé, ainsi que toute la partie vers l'ouest, et qu'il n'y avoit que la côte de l'est, dans l'état sauvage, quoiqu'on en dévoit distinguer l'étendue appartenant au Huapo, dont les habitans étoient doux et industrieux. Quant à sa force, il me dit que le Huapo pouvoit mettre sous les armes vingt, à vingt-cinq mille hommes armés, et qu'avec tout cela même il se voyoit souvent forcé dans sa capitale, soit par le parti Chinois, ou par leurs alliés.

Après cette information, il m'insinua qu'il me seroit aisé de former avec ce Prince un traité, pour pouvoir former des établissements dans un pays, dont les productions consistoient en or, en cristal, en cinnabre, en ris, en sucre, en canelle, en soie, et surtout dans des plus beaux bois de construction, qui formaient des branches avantageuses de commerce ; et qu'en échange de ces marchandises, on débiteroit une quantité de quincailleries, du fer, et des draps d'Europe, sur lesquelles on gagneroit deux cent pour cent. Tels étoient nos discours, quand on nous annonça le Bamin, (Général de l'Armée.) L'Espagnol courut sur le champ au devant de lui, et je lui rendis des honneurs en fesant faire trois décharges à mes compagnons. Arrivé près de ma baraque, il se fit dresser une tente, dont le parterre étoit couvert d'un tapis riche, et il s'assit, en m'invitant de faire de même, et l'Espagnol se tint debout pour nous servir d'interprète.

Après

Après les premières civilités, il me demanda qui j'étois, d'où je venois, quelle étoit la cause qui m'avoit déterminée à venir à Formose? &c. Je lui répondis brièvement à ces questions, disant que j'étois Général d'un royaume et qu'ayant été fait prisonnier de guerre, je m'étois sauvé avec un parti de mes gens pour m'en retourner dans mon pays. Qu'ayant trouvé Formose sur mon chemin, j'y relachai pour me pourvoir d'eau, mais que la crûauté que deux nations avoient commises envers mes gens, avoit exigée ma vengeance. Que l'ayant en ce moment satisfaite, j'allois me mettre en route pour me rendre dans mon pays.

Il me répliqua qu'il falloit différer mon départ jusqu'à l'arrivée du Huapo, qui ayant entendu tant de merveilles de moi, s'étoit déterminé à venir lui-même en personne me faire visite, et qu'il l'avoit détaché avec un parti de sa troupe pour me défendre contre mes ennemis. A ce compliment je lui répondis, que j'étois sensible aux bons dispositions du Prince, que je serois infiniment flatté de faire sa connoissance, mais encore plus de l'obliger en tout ce qui seroit en mon pouvoir. Que quant à l'envoi de ses troupes pour me garder, la précaution étoit superflue, car je pouvois lui déclarer qu'aucune force ne pouvois rien sur moi. J'accompagnai cette déclaration par des éloges flatteurs au Bamini, à qui je fis sur le champ un présent d'un beau sabre, mais il se réfusa de l'accepter, me disant poliment qu'il ne pouvoit recevoir aucun présent sans le consentement de son maître. Après ces discours, il se fit apporter

du thé et du tabac, dont il me régala aussi, me faisant présenter d'un moment à l'autre, du betel avec de la noix d'areque et de la chaux qu'il me falloit manger, et dont je trouvai le gout très mauvais; notre pourparler nous conduisit au dîner qu'il accepta volontiers.

L'habillement de ce Général consistoit en un long pantalon rouge, des bottiches Chinoises, une chemise blanche avec une veste noire, et un surplis rouge, sur lequel il avoit quelques boutons de corail enchaissés en or. Sa tête étoit couverte d'un chapeau de paille, extrêmement pointu, dont le bout d'en haut étoit garni de crin teint en rouge. Son armure étoit un sabre, une lance, et un arc, avec un carquois garni de vingt-cinq flèches. Les Indiens qui composoient sa suite étoient tous nuds, hormis une pièce de toile bleue qui les ceignoit le corps; ils étoient aussi armés de lances et d'arcs.

Selon le rapport, sept blessés.

Mecredi, le 31 d'Aout. Ce jour toutes les cabanes étoient construites. Je fis débarquer tout mon monde, et ayant fait élever deux épaulements, je fis placer quatre pièces de canons à terre, dont il y en eut deux sur chaque flanc de mon camp; il ne resta qu'une garde de huit hommes à bord.

La durée de notre repas ne fut pas longue, car le Général Formosien mangea avec une rapidité surprenante sans dire un mot, et aussitôt qu'il avoit mangé une bonne partie du ris, avec quelques morceaux de viande rotie, il se leva et se mit à manger du betel et à fumer du tabac. Voulant lui faire ma cour je suivis son exemple quoique je sentis que mon palais

en souffroit. Après le dîner nous nous promenâmes alentour de mon camp ; arrivés près d'une batterie, le Barnini me demanda de faire tirer quelques coups de canons ; j'ordonnai donc sur le champ d'établir un bût à cinq cent pas de distance, et je pointai moi-même les pièces. Au second coup, le bateau que les insulaires avoient exposé fut fracassé, et le Général de l'île marqua sa surprise ; pour l'augmenter, j'ordonnai que mes compagnons prissent les armes, et tiraissent aussi au blanc que je fis poser à quatre-vingt pas ; très peu de coups manquèrent, et comme la planche fut percée, cet exercice le contenta infiniment, et il n'y eut point de flatteries, qu'il ne me dit à cette occasion.

Vers les cinq heures, le Barnini reçut un courrier qui lui annonça l'arrivée prochaine du Huapo ; son Général me quitta donc pour faire asséoir un camp, et je profitai de ce moment pour ordonner un feu d'artifice, et en même tems pour préparer à lui donner le divertissement de l'exercice militaire. Les insulaires se familiarisèrent avec nous, au point qu'ils laissèrent leurs filles librement dans notre camp ; et ce qu'est à observer qu'il n'y eut aucun vol ou larcin commis par eux, quoique les compagnons fussent très negligents. Je passai moi-même la nuit à composer différents fusés, et une grande serpentine pour le feu d'artifice.

Vers le jour j'étois déjà attendu par Don Héronimo, qui m'annonça l'arrivée du Prince, et me conseilla de ne pas aller au devant lui, mais d'envoyer deux de mes officiers ; et comme il s'offrit d'être leur

leur interprète, j'ordonnai sur le champ à Mess. Crustiew et Kuzneczow, d'aller à la rencontre du Prince, prenant à leur suite six compagnons armés ; après leur départ, je montai une hauteur pour voir le camp préparé, et j'eus le loisir de voir que dans son placement régnait un certain ordre ; la tente du Prince étoit au centre, et les autres toutes alentour de lui. Vers les huit heures je vis la marche des troupes, et enfin l'entrée du Prince avec elles dans son camp ; en voila l'ordre qu'ils observerent.

D'abord, six cavaliers marcherent avec un espèce d'étendart ; ils furent suivis par une troupe d'infanterie ayant des piques. Une autre troupe de trente à quarante cavaliers suivit cette infanterie, et après cette seconde troupe de cavaliers, marcha encore l'infanterie armée d'arcs, qui fut suivie d'une autre troupe armée de massues et de haches ; le Prince y parut enfin, avec un nombre de douze ou quinze officiers distingués montés sur de petits, mais de très beaux chevaux. Après le Prince sa troupe suivit en foule mêlée et sans aucun ordre. Arrivés au camp chacun se logea comme il put, et il n'y eût aucune garde établie.

Vers les onze heures, Don Hiéronimo revint pour me prier de la part du Prince, de venir le voir, et il m'amena plusieurs chevaux, quoique notre éloignement fut très courte. Je montai sur le champ un bidet et me présentai devant la tente du Prince, dont la personne me frappa ; c'étoit un homme de trente à trente-cinq ans, haut de cinq pieds trois pouces, fort et vigoureux, ayant l'oeil vif et le poit majestueux.

tueux. Introduit chez lui je trouvai Mons. Crustiew déjà en très grande familiarité avec lui ; il me dit en Russe, que ce garçon feroit notre fait, si nous voudrions nous établir à Formose ; et sa bonne disposition lui permettroit de m'affurer que je serois Roi de l'ile quand je le voudrois. A peine eut il fini, que le Prince m'addressa la parole par la voye de notre interprète ; il me fit dire que j'étois bien venu dans son royaume, qu'il avoit appris, avec la plus grande satisfaction, la manière dont nous avions usés envers ses ennemis, et qu'il se croyoit devoir me témoigner sa reconnoissance ; il ajouta qu'il ne doutoit pas que c'étoit moi en personne qui lui avoit été annoncé par les devins, dont la prophétie déclaroit, qu'il viendroit un jour un étranger avec des hommes forts, qui délivreroit les habitans de Formose du joug Chinois, et que c'étoit en conséquence qu'il s'étoit déterminé à me faire la visite, et à m'offrir toutes ses forces et ses facultés pour me soutenir et pour m'obéir. Ce debut changea mon systeme, et l'Espagnol me conduisit insensiblement à jouer un nouveau rôle, assurant au Huapo, que j'étois un grand Prince, et que je n'étois venu à Formose, que pour m'affurer de la position des Chinois, et des voeux que la nation fefoit de se voir délivrés de ces gens sans foi.

Sur cette information, je remerciai le Prince de ses bons dispositions envers moi, l'affurant que je me ferois toujours une gloire, de pouvoir contribuer au bonheur d'une nation, qui avoit celui d'être gouverné par un Prince aussi sage et clairvoyant que lui ; mais qu'en ce moment, n'étant venu que pour contracter  
des

des liaisons d'amitié, avec les naturels de l'île et surtout avec le Huapo ; je me réservais de m'expliquer avec lui, plus amplement, ces affaires et ces intérêts devant être traités secrètement. Le Prince parut content de ma réplique, il me proposa de dîner avec lui, et Mess. Crustiew et Kuzneczow y assisterent ainsi que l'Espagnol, que le Prince prit en faveur, le faisant habiller sur le champ à la mode du pays, et lui donnant un ceinturon avec un sabre, marque de distinction.

Après notre dîner, le Prince me proposa de le conduire à mon camp, et en attendant que l'on nous amenoit les chevaux, Mons. Crustiew partit pour disposer les hommes à rendre les honneurs nécessaires au Prince, qui fut accompagné de plus de cinquante officiers à cheval, et toute la troupe le suivait à une distance de trois cent pas. Arrivés à la vue de notre camp, la canonade commença, et le pauvre Prince craignant de subir le sort de ses officiers, dont la plupart avoit été démonté par les sauts et les bonds de leurs chevaux, qui n'étant pas accoutumés à ces bruits, ne vouloient pas faire un pas en avant, mit pied à terre et nous arrivâmes près du camp ; alors les compagnons le saluèrent par trois décharges de mousquets, et la cérémonie finit par le salut du vaissseau qui tira vingt coups de canons. Cette manière honorifique et bruyante plut infiniment au Prince, et pour me marquer son amitié il mit sa main dans la mienne et nous entrâmes ainsi dans ma tente, et le Prince ne se fit suivre que par son général et trois autres officiers. Il me recommença bientôt son discours en me détaillant

détaillant les raisons qui le déterminoient à vouloir chasser et déloger les Chinois de l'île, et il ne me laissa aucun doute sur ce que sa vanité le portoit à leur déclarer une guerre. Certainement sa passion m'auroit servi avantageusement si j'avois voulu me fixer dans le pays ; mais mon but étant d'arriver le plutôt possible en Europe, je crus qu'il seroit très dangereux de m'engager dans des entreprises, dont les évènements les plus heureux ne me dispenseroient point de me rendre en Europe. Persuadé d'un autre côté, qu'en formant une alliance avec ce Prince, je pourrois un jour proposer à une puissance Européene, de former un établissement en cette île, je me décidai à faire tout pour conserver ses dispositions.

Vers les quatre heures, le Prince témoigna avoir envie de voir le vaisseau, ainsi j'ordonnai que trente de mes compagnons se rendissent à bord tout de suite, et ensuite je détachai Mons. Crustiew avec lui, avec ordre de le retenir et de l'amuser le plus longtems possible, afin que j'eusse le tems de disposer mon feu d'artifice. Tout fut prêt à sept heures, et le Prince revint à terre à sept heures et demie ; alors, allant au devant de lui, je le conduisis à une place d'où il pouvoit voir tout le feu, qui commença après avoir été annoncé par trois coups de canons. Ce spectacle fut admiré par le Prince, mais il me dit que les Chinois en faisoient de pareils. Après le feu d'artifice, le Prince se retira en me donnant sa ceinture, et son sabre, en témoignage qu'il partageroit avec moi le pouvoir sur son armée, dont la force montoit à huit mille hom-

mes, parmi lesquels il n'y eut que deux cent soixante cavaliers.

Après son départ, j'assemblai un comité, dans lequel je déclarai Mons. Stephanow notre égal, et susceptible de toute notre confiance, et je donnai en conséquence à Mons. Crustiew l'ordre de le faire reconnoître pour tel par la compagnie; je donnai de même des ordres pour faire préparer des présents pour le Prince Huapo, qui consistoient en deux pièces de canons que j'avois en liste, trente bons fusils, six barriques de poudre de guerre, deux cent boulets en fer, et cinquante livres de mèches. Au jour je détachai Mess. Crustiew, Wynbladth, et Kuzneczow, pour annoncer les présents au Prince, et que je les fis en attendant couvrir par un etente; à ces présents j'ajoutai trente sabres Japonois ordinaires, un pour le Prince très joliment travaillé, et vingt autres destinés pour être partagés entre ses principaux officiers.

Vers les huit heures, Don Hiéronimo vint pour m'annoncer la visite du Prince, qui ne venoit qu'avec ses plus intimes officiers, tant pour recevoir les présents, que pour traiter avec moi sur des objets de la plus grande importance. Vers les dix heures il arriva; et comme j'avois eu tout le tems de prendre toute l'information du bon Espagnol, j'étois prêt avec mes réponses. D'abord le Prince se fit dresser une tente magnifique près de la mienne, dans laquelle il fit étendre des tapis riches; c'étoit dans cette tente qu'il me reçut, et me témoigna des remercements, sur les présents

présents qu'il avoit accepté da ma part ; après quoi, voici les demandes qu'il me fit :

1<sup>o</sup>. Si je pourrois lui laisser un parti de ma troupe pour demeurer avec lui jusqu'à mon retour ?

2<sup>o</sup>. Si je pouvois lui amener un nombre de troupes armées de fusils, et sachant manier le canon ; et ce qu'il faudroit pour entretenir le nombre de mille hommes ?

3<sup>o</sup>. Si je pourrois lui procurer des vaissceaux armés de canons, et des capitaines pour les commander ?

4<sup>o</sup>. Si je voulois accepter la concession qu'il me feroit de la province de Havangsin, qu'il me céderoit en propriété, avec les villes, les bourgades, et tous les habitans y demeurant, à condition que je le soutiendrois avec une troupe d'Européens jusqu'à ce qu'il eut délogé les Chinois, et qu'alors il me céderoit son royaume en entier ?

5<sup>o</sup>. Si enfin je voudrois l'assister dans une expédition qu'il alloit faire, contre un de ses voisins, à condition qu'il me fourniroit une certaine somme en or, et d'autres concessions ?

6<sup>o</sup>. Qu'ayant reçu les réponses de ma part, il me proposeroit de former avec lui un traité d'amitié constante, et une liaison permanente ?

Ces questions me parurent bien l'ouvrage de Don Hiéronimo, quoiqu'il ne voulut jamais les reconnoître pour le crû de son cerveau ; en voici ma réponse.

1<sup>o</sup>. Qu'ayant encore un voyage très long à faire, je ne pouvois pas laisser aucun de mon monde en arrière.

2°. Que je pourrois bien amener avec moi des troupes armées et munies de canons, mais que le transport de mille hommes couteroit quinze cent livres d'or; et l'entretien de cette troupe chaque année cinq cent livres.

3°. Que je pourrois lui procurer des vaisseaux armés et tels qu'il les demandoit; mais que chaque vaisseau de vingt canons reviendroit à cinquante livres d'or.

4°. Que j'accepterois la concession de la province de Havangsin, tel qu'il la vouloit faire, à condition que je le soutiendrois contre les Chinois, jusqu'à ce qu'ils feroient délogés, et qu'alors il me donneroit en propriété son royaume.

5°. Que quoique la saison me pressoit pour partir, néanmoins pour témoigner au Prince Huapo mon attachement, j'étois prêt à le séconder dans ses opérations militaires, sans en exiger aucune récompense, excepté ce qu'il voudroit donner à mes compagnons gratuitement.

6°. Que j'étois prêt à conclure avec lui le traité d'amitié, et que j'espérois que pourvu qu'il se portat avec autant de sincérité que moi, je le verrois bientôt souverain de toute l'île de Formose, et en état même de venger sa famille de la persécution qu'elle avoit effuyée de la part de l'Empereur Chinois, dans les tems précédents.

Le Prince ayant écouté mes répliques avec la plus grande attention les fit écrire sur un papier, sur lequel ses demandes (à ce que je m'étois apperçu) étoient aussi comprises: il me fit encore faire la question,

si j'étois invariable dans ma résolution, ce qui lui étant répondu affirmativement, il me proposa de faire la cérémonie du serment avec lui, à quoi je consentis de tout mon cœur; et pendant que l'on préparoit les choses, je fis l'instant pour lui présenter un sabre, et une paire de pistolets choisis; je fis autant à son Généralissimo, que je priai de vouloir bien distribuer les autres sabres aux officiers les plus distingués de son armée.

Le Prince fut averti que tout étoit prêt pour le serment; il sortit donc avec moi de sa tente, et nous nous approchames d'un petit feu allumé, sur lequel nous jettames plusieurs pièces de bois; ensuite on me donna un encensoir, et un autre au Prince; les encensoirs furent remplis de braises, et nous jettames là-dessus de l'encens, avec laquelle tournés vers l'orient, nous fimes plusieurs pirouettes en l'air. Après cette cérémonie, le Général lut dans sa langue les questions et mes réponses; et à chaque moment qu'il s'arrêtat, nous nous tournames à l'Est, et exécutames la cérémonie de l'encensement. A la fin de la lecture, le Prince prononça des imprécations et des malédictions sur celui qui romproit le traité d'amitié entre nous, et Don Hiéronimo me fit connoître d'en faire autant, et interpréta ensuite mes paroles; après quoi nous jettames notre feu par terre, et nous enfonçames nos sabres jusqu'à la garde. Les assistants apporterent sur le champ une quantité de rochers, avec lesquels ils recouvrirent nos armes; après quoi le Prince m'embrassa, et déclara qu'il me reconnoissoit pour son frere.

Revenu dans la tente, il me fit apporter un habillement complet à la mode du pays, dont je me suis revêtu ; et puis nous partimes pour le camp du Prince, où nous fumes reçus avec une entière démonstration de joye. Arrivés chez le Prince, nous fumes servis à dîner plus copieusement qu'auparavant ; et comme le Prince avoit exigé que tous mes officiers y assiflassent, je les fis venir, à l'exception de Mons. Baturin, à qui j'avois confié le commandement. Tout le tems du repas, nos oreilles furent remplies par une musique très bruyante, et par un tintamarre de tambourins. A la sortie de la table, je ne fus pas peu surpris de voir les deux pièces de canons plantées à l'entrée du camp ; mais Mons. Wyndbladth m'avertit que c'étoit l'ouvrage des mes compagnons, qui firent au Prince cette gallanterie, qui en fut très satisfait. A quatre heures tous les principaux officiers étant assemblés, le Bamini à leur tête, le Prince leur parla long tems ; et après avoir fini son discours, il les renvoya. Une demie heure après, le Prince et moi, accompagnés de l'Espagnol, nous montâmes à cheval, et passâmes dans le camp, où je fus salué par tous les officiers ; et la manière de cette salutation étoit, que chaque officier toucha de sa main gauche, l'étrier de celui qu'il saluoit. Après plusieurs tours faits dans le camp, nous retournâmes à la tente du Prince, qui me propoſa de me resoudre enfin de l'accompagner dans son entreprise ; et comme j'avois pris la résolution de le seconder, je crus devoir lui demander les éclaircissements nécessaires, qu'il me donna aussitôt, et voici ce que j'en appris. Que son voisin Prince

Hapuasingo,

Hapuasingo, allié et tributaire des Chinois, sur une querelle particulière des habitans, exigea que le Huapo puniroit de mort plusieurs de ses sujets ; et comme Huapo ne vouloit pas condescendre à sa volonté, il lui fit une guerre, dans laquelle Huapo ne fut pas heureux, et fut constraint à la fin de payer une amende considérable à Hapuasingo ; et quoiqu'il eut satisfait à sa convention, le Gouverneur Chinois exigeoit encore un dédommagement, sous pretême qu'il avoit fait des dépenses pour mettre ses troupes en campagne ; et qu'enfin, sous ce pretême les Chinois, avec l'affistance de Hapuasingo avoient usurpé une de ses plus belles et fertiles provinces. Que voyant en ce moment, un instant favorable de pouvoir se venger sur son voisin, et les Chinois, il attendroit de mon assistance une heureuse réussite. Il me dit donc que l'armée de Hapuasingo n'étoit que de cinq à six mille combattans, et que le nombre de Chinois qui pourroient venir à son secours, n'excédoit pas mille hommes, dont il n'y en avoit pas cinquante armés de fusils ; que l'éloignement de la ville capitale de Hapuasingo, de l'endroit où nous étions, n'étoit qu'un jour et demi de marche, et que les routes étoient très praticables.

Sur ces informations je promis à mon allié de soutenir sa querelle, et que je ne demandois qu'un jour pour me préparer, et soixante chevaux pour mes compagnons, et leurs équipages. Ma promesse transporta le Prince à la plus grande joye, et le conduisit à déclarer Don Hieronimo son Général de cavalerie. Je le remerciai de cette marque de confiance, mais

comme j'avois besoin de lui auprès de moi, afin de pouvoir me servir d'interprète, je priai le Prince de vouloir bien le faire reconnoître en attendant, comme principal officier, portant les ordres du Prince et les miens, auquel il faudroit obéir aveuglément. Le Prince me promit de faire tout selon ma volonté, et alors je le quittai pour m'en retourner avec l'Espagnol à mon camp. Dès mon arrivée j'assemblai mes intimes amis, auxquels j'exposai mes intérêts et mon intention ; elle fut appuyée par l'affurance de pouvoir un jour former une colonie en cette île, sous la garantie, et sous l'amitié du Prince Huapo ; mais comme il étoit du plus grand intérêt que les compagnons y consentissent, j'ordonnai à mes amis de les exciter, et même de les conduire à me demander l'exécution de ce projet. Avec le jour la démarche surpassa mon attente. En sortant de ma tente, ou plutôt baraque, je vis deux députés, qui au nom de la compagnie me prièrent de permettre à un certain nombre d'entre eux, d'assister le bon Prince Huapo dans sa guerre contre les Chinois. Sur ce message je fis assebler la compagnie, à laquelle j'exposai, que je croirois devoir me refuser à leur demande, parce qu'il seroit inconséquent de notre part de nous mêler d'une querelle aussi légèrement, que d'envoyer quelques uns de nous pour y assister ; qu'une entreprise pareille pourroit détruire toutes les espérances que nous avions conçus sur Formose ; car il suffiroit pour cela que le Prince Huapo fut battu. Mon discours abattit la contenance de mes compagnons ; mais je les relevai bientôt, en leur déclarant que je sentois

sentois aussi bien qu'eux l'importance des services que nous pourrions rendre à Huapo ; mais comme je croyois que de cette mesure dépendroit toute notre réputation dans l'ile, je les priois de choisir parmi eux, quarante compagnons résolus, avec lesquels j'irois moi même, pour faire la guerre. Sur cette déclaration ils demanderent de tirer au sort, en m'assurant qu'ils approuvoient unanimement ma résolution ; ayant donc laissé les soins à Mons. Crustiew, de regler la conduite du sort, je nommai les officiers ; en voici l'ordre

| <i>La Gauche.</i>           | <i>Le Centre.</i>            | <i>La Droite.</i>          |
|-----------------------------|------------------------------|----------------------------|
| M. Kuzneczow, Moi,          |                              | M. Wyndbladth,             |
| M. Bocsarow, 13 Compagnons. | M. Stephanow, 13 Compagnons. | M. Baturin, 13 Compagnons. |
|                             | 16 Compagnons.               |                            |
| — 15                        | — 18                         | — 15                       |

Après avoir déclaré et fixé cet ordre, je fis distribuer les ammunitions, et je fis préparer quatre pierriers, dont nous nous servions dans la chaloupe ; et pour chaque pierrier on prépara soixante coups à boulets, et vingt coups à mitrailles ; et afin que le service de ces pierriers devint plus commode, je fis faire des piquets ferrés par le bout, pour pouvoir les fixer en terre, et poser sur eux les pierriers en chandeliers ; et cette commission fut très ingénieusement remplie par M. Baturin. Vers les dix heures nous reçumes soixante chevaux ; mais comme il m'en manquoit encore huit pour transporter nos pierriers

riés et nos ammunitions, je détachai Don Hieronimo, qui me les ammena. Ce jour nous dinâmes tous ensemble, et après avoir remis le commandement à Mons. Crustiew, et sous lui à Mess. Gurcafinin, Meder et Czurin, je pris mon départ.

Jeudi le 1 de Septembre, 1771.\* A Formose, en marche pour assister le Prince Huapo, dans sa guerre. A quatre heures j'entrai dans le camp du Prince, qui le fit lever sur le champ, et se mit en marche à ma suite, m'ayant encore donné cent vingt cavaliers pour éclaircir notre route, et quatre cent fantassins. Nous ne nous arrêtâmes qu'à onze heures près d'un ruisseau nommé Halavith. A quatre heures du matin nous reprîmes notre marche, et vers les sept heures, en descendant une montagne, Don Hieronimo me fit observer une petite ville, qui appartenoit à Huapo ; mais comme nous la laissâmes près d'une lieue sur la droite, je ne pus que très confusément observer son étendue ; mais ses alentours me paroissoient bien cultivés. A neuf heures nous fîmes encore halte pour rafraîchir nos chevaux, qui furent nourris avec du ris ; et ayant formés notre

\* Il faut ici observer une erreur du Comte à l'égard des dates. Il comprend sous la date du 31 d'Aout, les avantures de trois jours entiers, à ce qu'il paroît par les heures indiquées. Il est très probable que pendant son séjour à terre, il fesoit des minutes des principaux événements, et qu'après, il les divisa en transactions journalières, se fiant à sa mémoire ; qu'ainsi la date présente devoit être du 3 Septembre, laquelle supposition en renfermant les trois jours suivants, dans l'espace d'un jour, s'accorde avec l'assurance du Prince (page 55) que la capitale de Hapuafingo n'étoit qu'à la distance d'une marche d'un jour et demi.

camp sur la lisière d'un bois, nous y restames jusqu'à quatre heures de l'après midi, afin de laisser passer la chaleur qui étoit extrême.

Vendredi, le 2 Septembre. A quatre heures de l'après midi, nous reprimes notre marche, et la continuames jusqu'à dix heures du soir ; nous nous arrêtames dans une vallée, où nous reçumes près de cinquante bœufs chargés de ris, une quantité de fruits, et plusieurs casques d'une espèce d'eau de vie. A trois heures du matin nous reprimes notre route, et nous ne nous arrêtames qu'à neuf heures près d'un village, auprès duquel se trouvoit un étang, dans lequel nous pêchames de très beaux et de très bons poisslons. Ayant trouvé ce village abandonné et rempli de vivres, je m'imaginai qu'il étoit soumis à l'ennemi, en quoi je fus confirmé par l'Espagnol. Cet évènement ne me laissa aucun doute, sur ce que Hapuasingo étoit instruit de notre invasion, et sur cette persuasion j'aurois désiré de pouvoir m'aboucher avec le Prince ; mais comme il ne fesoit que me suivre à la distance d'une marche, je crus devoir prendre sur moi de l'attendre.

Samedi, le 3 de Septembre. Campé près d'un village désert. Le Prince Huapo ne parut que vers les cinq heures du soir, avec son armée, et je me permis de lui faire des reproches sur sa lenteur ; mais il s'excusa sur ce que sa troupe étant chargée de vivres, ne pouvoit pas marcher si lestement. A trois heures du matin, nous nous remimes en marche ; et à quatre heures et demie étant à la tête avec Don Hieronimo, nous observames trente à quarante cavaliers devant nous. Je me détachai, sur le champ,

avec

60. MEMOIRES ET VOYAGES DU

avec six compagnons et l'Espagnol ; ils ne firent aucune attention à nous jusqu'à ce qu'ils nous crurent à leur portée, alors tournant vers nous, ils nous approcherent en galop avec des lances à la main ; mais leur hardiesse fut déconcertée par le premier coup des armes à feu, dont le bruit en démonta deux que nous fimes prisonniers. Examinés par Don Hieronimo, ils nous apprirent que nous verrions bientôt l'armée s'avancer vers nous, et que nous n'étions éloignés de la capitale, que d'une marche de six heures.

Le restant de ma troupe m'ayant rejoint, je continuai ma marche jusqu'à dix heures, sans avoir rien découvert de l'ennemi, si non quelques villages sur notre droite et notre gauche, et une quantité prodigieuse de troupeaux. Me voyant ainsi à la proximité des ennemis, j'établis mon camp avantageusement, et je fixai mes pierriers pour sa défense. Vers le midi nous découvrîmes encore une troupe, d'environ cent cavaliers, qui s'approcha de nous jusqu'à pouvoir nous examiner avec tout le loisir, et je crus devoir les laisser faire, pour les apprivoiser avec nous.

Dimanche, le 4 de Septembre. A deux heures, nous vîmes une autre troupe de plus de cinquante cavaliers sur notre droite ; et enfin un nombre infini de troupes, dont le total monta au moins à dix ou douze mille hommes, mais très peu de cavalerie ; et comme je ne fis aucun mouvement, cette troupe se disposa à m'attaquer : alors je mis aussi mon monde en ordre, pour pouvoir entretenir un feu bien servi,

et

et quant à moi, voulant faire servir moi même les pierriers, je les approchai du centre. Vers les trois heures et demie, une vingtaine de cavaliers s'approchèrent pour insulter une vedette que j'avois placé ; mais à peine furent ils arrivés à bonne portée, que je leur fis passer les biscayes, qui ne firent d'autre effet que de les étonner. Revenus de leur frayeur, ils engagerent toute leur troupe à m'attaquer ; mais à son approche, elle fut si bien reçue, que près de deux cent hommes en furent couchés. Cette perte, au lieu de calmer leur fureur, les irrita davantage, et ils recommencèrent leur attaque, dans laquelle ils perdirent encore bien du monde, et se retirèrent enfin. Je les suivai pas à pas pendant deux heures ; alors l'approche de la nuit me força de faire halte.

Le Prince n'arriva qu'à onze heures, et nous tîmes conseil pour nous décider d'attaquer à notre tour les ennemis. C'étoit à deux heures que je mis notre troupe en ordre, fixant sur chacune de ses ailes une division de mes compagnons ; quant à moi, j'étois dans le centre. A trois heures nous nous avançames vers les ennemis, et nous tenant à leur proximité, nous n'attendions que la pointe du jour pour les attaquer. A quatre heures et trois quarts l'attaque commença : mais le bruit seul de nos pierriers et des fusils, suffit pour les mettre en fuite. Leur perte fut d'autant plus grande, qu'ils n'avoient point songé à la retraite ; le plus grand nombre se retira dans la ville. La vivacité de la troupe de Huapo les emporta aussi hors de notre portée, et alors les ennemis ne craignant plus nos coups, firent volte face,

face, et commencèrent un carnage effroyable, qui cessa pourtant à notre approche, du moment que nous pouvions faire usage de nos armes.

Pendant que le combat recommençoit de ce côté de la ville, Don Hiéronimo me proposa de passer avec une cinquantaine de cavaliers de l'autre côté, afin que Hapuasingo ne put pas se retirer; j'ordonnai donc sur son avis vingt de mes compagnons, conduits par Meff. Stephanow et Baturin de le faire; et ils furent assez heureux de prendre Hapuasingo prisonnier de guerre, avec quatre de ses femmes, avec lesquelles il vouloit se retirer. Sa prise décida toute la querelle; car il promit à Don Hiéronimo, de condescendre à tout ce que Huapo exigeroit de lui, pourvu qu'on épargnat sa vie, et celle de sa famille. Lorsqu'il fut amené chez moi, je lui déclarai qu'il étoit mon prisonnier, et que bien loin de vouloir sa mort, je rechercherois son amitié, à condition qu'il voulut donner toute satisfaction à Huapo, qui étoit justement irrité. Vers les onze heures tout bruit de guerre étant appasé, je fis chercher Huapo, pour lui remettre Hapuasingo; mais comme ce Prince avoit voulu être spectateur, et non acteur, il ne revint que vers le midi; alors lui ayant délivré Hapuasingo, avec la condition qu'il ne lui feroit point de mal, je crus devoir camper de l'autre côté de la ville.

Lundi le 5 de Septembre. Campé près de la ville de Xiaguamay à l'ile Formose. Vers les trois heures, ayant reçu la visite de Huapo, accompagné de Bamini, j'étois comblé de protestations d'amitié,

et

er de reconnaissance ; et comme je reçus information que les opérations guerrières étoient terminées, je déclarai au Prince ma résolution de me retirer, et de mettre à la voile le plutôt possible. Cette nouvelle fut très désagréable pour lui, mais étant assuré qu'il ne changeroit pas mon intention, il se borna à me conjurer de revenir aussitôt que je pourrois ; ce que je lui promis solemnellement, et nous réglâmes ce jour l'ordre de mon départ, et les fournitures que la province devoit me faire par ordre du Prince, afin de pourvoir aux provisions. Le soir Don Hiérônimo me pria de lui laisser un de mes compagnons, pour le seconder dans ses fonctions. Sur sa prière pressante, je persuadai le jeune Loginow, dont le frere avoit été tué, d'y fixer son séjour jusqu'à mon retour, afin d'apprendre la langue du pays, et nous servir en futur.

Au jour je reçus des présents, qui confistoient en quelques perles fines, huit quintaux d'argent, et douze livres d'or. Le Prince s'excusa sur la modicité de ce présent, sur ce qu'il étoit éloigné de chez lui, et que la précipitation de mon départ l'empêchoit d'augmenter cet objet. Quant à moi, privativement, il m'envoya une caffette contenant cent pièces d'or, qui pésèrent ensemble treize livres un quart. Il ordonna à Bamini de m'accompagner avec cent vingt cavaliers, et de pourvoir à notre subsistance. Don Hiérônimo me suivit aussi pour être mon interpréte, et je donnai ordre pour la marche à quatre heures de l'après midi.

Mardi le 6 Septembre. Après avoir renouvellé  
les

les serments de nos engagements avec le Prince Huapo, nous nous séparames à trois heures, et j'eus la satisfaction de le voir verser des larmes. A quatre heures précises nous nous mimes en marche, et au moment que la troupe défiloit, je fis présent au Prince de mes pierriers, avec la plus grande partie des amunicions que nous avions apportes, en lui demandant la faveur de nommer Loginow (compagnon, qui s'étoit décidé de rester à Formose) pour son général d'artillerie, ce qu'il me promit en sa présence. Notre marche fut d'autant plus aisée que nous étions tous montés sur de bons chevaux, et que nous primes la route la plus directe, étant toujours bien fournies et approvisionnées sur nos stations.

Mecredi le 7 de Septembre. Nous continuames notre marche au travers d'un pays agréable, et assez bien cultivé; arrosé de belles rivières, et très bien peuplé, à ce que nous observames par la proximité des villages, l'un à l'autre. A chaque station nous fumes entourés d'une foule de peuple, dont chacun apporta quelques dons; et leur bonne volonté nous tomba souvent à charge. Ce jour je proposai à Bamin, de lui donner en présent une partie de l'or et de l'argent que j'avois reçus du Prince; mais il me refusa tout net, disant, qu'il se contenteroit de mon amitié, et qu'il me prioit de la lui conserver jusqu'à mon retour.

Jeudi le 8 de Septembre. A trois heures de l'après midi, nous arrivames enfin dans notre camp, très fatigués et abattus par la grande chaleur que nous

nous eumes pendant toute la durée de notre course, sans que le tems se fut une seule fois rafraichi par la pluie. Le Général Baminini, après avoir donné les ordres nécessaires aux chefs des habitations de la contrée, pour ce qui regardoit notre approvisionnement, prit congé de moi pour partir. Il embrassa tous mes compagnons l'un après l'autre, et enfin au moment de son départ, il me remit un colier de perles de la part du prince, et une tente riche, avec des tapis supérieurement travaillés.

Après le départ du Baminini, je reçus des félicitations de la part de mes compagnons ; et j'eus la plus grande satisfaction en voyant que Mons. Crustiew avoit tout très bien disposé. Vers le soir voulant marquer une libéralité à mes compagnons, je distribuai parmi eux tout l'argent et l'or par poids ; quant à mes amis intimes, les officiers et les femmes, je leurs remis les perles, et la cassette d'or, qui m'avoit été donnés privativement. Les compagnons, instruits que je n'avois rien conservé pour moi, me proposerent de partager avec chacun par moitié, mais je leur refusai, en les priant de vouloir bien conserver le tout, et de me garder cette générosité pour l'avenir, en cas que j'eusse besoin de leurs secours, et qu'alors je ne rougirais pas d'avoir recours à eux à titre d'emprunt.

Cette conduite de ma part sembloit éléver leurs ames ; ce fait m'acquit sur eux une autorité sans bornes, et je sentis en ce moment, qu'un génie peut se prévaloir de sa supériorité sur les ames communes ; mais je fus convaincu qu'un trait de géné-

rosité bien placé, vaut mieux que mille discours bien prononcés.

Après la séparation de la compagnie, je ne conservai auprès de moi que mes amis, qui tacherent de m'inspirer la résolution de me fixer à Formose, dans la province que le Prince Huapo m'avoit cédé ; ils me représenterent que les compagnons aujourd'hui encore, témoins à la douceur de mon commandement, et conduit par le plus profond respect envers moi, suffroient pour former une colonie ; que d'ailleurs nous pourrions envoyer par la suite, par la voie de la Chine, quelques émissaires en Europe, pour engager quelque puissance dans nos intérêts, ou bien de faire recrues de quelques individus particuliers. Ils appuyerent si fortement leurs opinions, qu'à la fin je n'eus que mon intérêt particulier à leur opposer ; c'étoit celui d'avoir une femme qui m'aimoit, qui m'étoit attachée par le lieu du mariage, et qui probablement se trouvoit en ce moment avec un enfant, ayant été grosse à mon départ ; mais afin de cacher mes sentiments particuliers, quoique je leur fis une confiance nécessaire, je leur représentai que la présence fesoit plus que mille écrits ; qu'en conséquence étant rendu-en Europe, je pourrois espérer d'obtenir la faveur d'une cour, vu que nous pouvions lui assurer les plus grands avantages, comme ceux de former un établissement dans les îles Aleuthes pour exploiter le riche commerce des pelleteries, d'ouvrir le commerce du Japon, de former un établissement aux îles Léqueios, et enfin de former une colonie Européenne à l'île Formose. Que certainement ces propositions dévoient

dévoient nous assurer un heureux succès, et qu'en cas que les cours d'Europe nous abandonnoient, que nous ferions toujours à même d'exécuter un armement particulier. Ce raisonnement les décida enfin, et ils me demanderent la permission de l'exposer à toute la compagnie ; car ils m'assurerent que tous les individus étoient résolus de me demander la permission de ne plus quitter l'île Formose.

Ayant ainsi gagné ce point essentiel, je me retirai pour prendre du repos, qui m'étoit très nécessaire, et je ne m'éveillai qu'à dix heures. A ma levée je reçus les députés de la compagnie, qui ayant été instruits par Mons. Crustiew sur mon intention, m'assurerent qu'ils la respecteroient, quoiqu'ils avoient déjà pris une autre, et qu'ils se borneroient à me demander l'assurance que je ne quitterois pas l'île que le douze de ce mois, afin qu'ils eussent le tems de se remettre des fatigues et des peines qu'ils avoient eus. J'accordai leur demande d'autant plus volontiers, qu'en vérité la fatigue de notre marche avoit été excessive, et que la bonne conduite des mes compagnons me porta d'inclination à faire tout ce qu'ils exigeroient de moi. Je leur promis donc de continuer mon séjour jusqu'au douze ; et ma condiscendance les conduisit à me témoigner la plus vive reconnoissance. Ce jour encore nous dinâmes tous en société.

Vendredi, le 9 de Septembre. Après le diner je fis publier l'ordre du repos, afin que tous les compagnons pussent vaquer à leurs récréations, excepté une garde de six à bord, et de quatre à terre. Mess. les officiers profiterent aussi de ce moment pour faire

quelques courses dans le pays, et moi je m'occupai à rédiger quelques notes, et le projet de former une colonie sur cette île. Les voici :

Quelques notions et détails sur l'île Formose, et le plan de former une colonie Européenne.

L'île Formose est nommée par les Chinois Touai-ouai ; et par les naturels Paccahimba. C'est une des plus belles et des plus riches îles du monde connu. Le sol y produit dans une infinité d'endroits deux moissons de riz, et d'autres grains, avec une grande variété d'arbres, de fruits, de plantes, d'animaux, et d'oiseaux. Les bestiaux, les moutons, les chevaux, le gibier, y sont en abondance. L'île Formose est coupée par des grandes rivières, des lacs, et des étangs très poissonneux. Ses côtes offrent plusieurs ports très commodes, des anses, des baies, et des havres. Ses montagnes produisent de l'or, de l'argent, du cinabre, du cuivre blanc et brun, et le charbon de terre n'y manque pas non plus.

L'île Formose est divisée en huit principautés, dont trois sont situées à l'ouest, gouvernées par les Chinois, et peuplées de la même nation. Chaque année il y vient de la Chine un ambassadeur pour lever le tribut de ces trois provinces, qui se paye par tête ; et l'Empereur de la Chine entretient cinq cent barques, destinées annuellement à l'exportation de ce même tribut, qui consiste en une grande quantité de riz, de froment, de millet, de sel, des féves, de la soye crue, du cotton, de l'or, de l'argent, et du mercure. Les gouverneurs de ces trois provinces, soit par alliance,

liance, soit par intrigue, étendent d'un jour à l'autre leurs possessions, de manière qu'ils ont absorbés plusieurs villes et districts de leurs voisins.

Les habitans de l'ile sont civilisés, si on en excepte une partie de ceux qui vivent sur la côte de l'est. Les Formosiens sont d'un naturel efféminé, lache, et sans aucune marque de courage : ils sont paresseux, et ne doivent leur conservation qu'à la bonté du climat, qui les nourrit presque sans travail. A l'exception des trois provinces Chinoises, on ne voit nullement travailler aux mines ; ils se contentent de laver le sable pour en tirer de l'or ; et s'ils trouvent des perles dans les coquilles, c'est par hazard. Le simple peuple Formosien n'est vêtu que de la toile de coton bleue. Les villes sont toujours bâties dans les plaines, les villages sur des montagnes ; les maisons des personnes de qualité parmi eux sont vastes et belles, mais unies ; celles du peuple ne sont que des cabanes ; ils n'ont pas la liberté de les bâtrir mieux, aussi la plus part sont couvertes de chaume et de roseaux ; elles sont divisées et séparées l'une de l'autre par un rang de pallissades. Les Formosiens n'ont que les meubles nécessaires. Chez les nobles il y a toujours des salles avancées où on mange, reçoit les étrangers, et où ils se rejouissent. Les appartements des femmes sont toujours séparés de la maison, et quoiqu'ils soient bâties dans l'enceinte de la cour, personne n'a la liberté de les approcher. Le pays n'a pas d'hôtelleries pour les voyageurs, mais ceux qui voyagent s'assèment près de la première maison qu'ils rencontrent, et aussitôt le maître de la

maison les reçoit, leur donne du ris cuit, avec quelque viande, du tabac et du thé.

Les habitans de Formose n'ont guère d'autre commerce, qu'avec quelques barques Japonaises qui y relachent, et avec les Chinois.

Dans chaque province il y a cinq ou six villes, et l'on y trouve des établissements pour instruire la jeunesse à lire et à écrire. Les caractères de l'écriture et de l'arithmétique, sont difficiles comme ceux des Chinois ; leur prononciation est quelques fois vite et élevée, et quelques fois lente et basse ; ils tirent leurs livres de la Chine. Ils ont des sorciers, et des devins qui les dominent ; la religion de Formose est réduite à adorer un Dieu, et à être bon envers son prochain. Les principautés qui ne sont pas soumises, sont gouvernées par des Princes ou Rois, qui ont un pouvoir absolu sur leurs sujets ; aucun d'eux, sans même en excepter les grands, n'a la propriété de leurs terres ; ils en tirent les revenus sous le bon plaisir du Prince, comme aussi celui que leur revient de la multitude de leurs esclaves ; quelques uns en ont mille et deux mille. Les princes composent toujours leurs conseils de leurs principaux officiers militaires, et entretiennent constamment des troupes sur pied, partagées en quatre, cinq, et six divisions, qui se tiennent toujours sur les frontières, et ils ne gardent pour leurs personnes, qu'une troupe de cinq à six cent jeunes gens nés des principales familles parmi leurs sujets. Ils employent les anciens soldats au commandement des villes et villages ; car il n'y a pas un village à Formose qui ne soit pas commandé

par

par un soldat, et chaque commandant est obligé de présenter à son supérieur une fois l'année, la liste du peuple qu'il a sous sa juridiction. Formose étant environnée par la mer, les Princes entretiennent toujours un certain nombre de vaisseaux, dont chacun a deux mats, et vingt-quatre rames ; ils ne se servent point de canons, mais de beaucoup de feux artificiels.

#### Plan pour former une colonie à l'île Formose.

Avant de m'arrêter sur le projet de la fondation d'une colonie, voici les maximes que je me suis formé.

1. Avant de fonder une colonie, il faut connoître si c'est sur une base guerrière ou mercantile, qu'il faut l'asseoir, et ensuite si c'est le commerce d'échange, d'oeconomie, ou d'industrie qu'il faut embrasser.

2. Pour former une colonie, il faut se concilier la bienveillance, la confiance et l'attachement des naturels du pays ; en acquerrant la supériorité sur leurs esprits, l'on sera, par leurs propres impulsions, maître du pays, et alors, l'on sera en état d'établir telle constitution que l'on voudra, ou d'adopter tel commerce que l'on souhaitera : on pourra aussi contenir avec peu de force la constitution, et défendre le pays contre les attentats des étrangers.

3. Il faut que la base de la colonie, soit guerrière : animée par la gloire, elle sera peut-être conquérante, mais jamais conquise.

4. Il faut s'assurer de la salubrité des endroits qu'on veut établir, et ne rien négliger pour se procurer

curer par des travaux, ce bien, nécessaire à l'humanité.

5. Il faut s'assurer des bons ports, des terreins fertiles, et des cours des rivières principales, pour embrasser toutes les branches du commerce, pousser la culture au plus haut degré, et faciliter enfin par ces deux branches, les différentes parties de l'industrie.

6. Dans une colonie naissante, il faut éviter les fortifications du premier ordre, établir les chefs lieux dans l'intérieur du pays, et conséquemment à l'abri d'un coup de main. Se rendre ainsi maître de la campagne, afin qu'un abord des ennemis, et la prise d'un poste établi sur la côte, n'en décident point de la possession.

7. Il faut réduire la multiplicité des conseils, et le nombre des emplois, à l'indispensable de l'étendue des affaires d'une colonie.

8. Il faut bannir le luxe, mais établir un faste, accordé aux différents rangs des citoyens.

9. Il faut encourager et récompenser l'industrie, par la transition d'une classe des citoyens à l'autre, graduellement, et en procurant aux colons, la vente de leurs denrées; l'argent qu'on séme entre les colons pour l'achat des productions, revient toujours par le révirement de l'échange au gouvernement.

10. Il faut banir et interdire à jamais, la gêne de conscience. Heureux celui qui établira la tolérance, et fixera la croyance d'un seul Dieu.

11. Il faudra établir un code en faveur de l'esclavage, et fixer les moyens à cette malheureuse caste,

de

de pouvoir parvenir à force de travail et d'industrie, au rang de citoyens libres.

12. La population étant la seule vraye fondement de la force nationale, il faut que le gouvernement l'encourage par des sacrifices, et qu'il la conserve par des loix. Il y parviendra en punissant le libertinage sévérement, et en accordant des priviléges, et des gratifications, aux peres et meres qui auront présentés plusieurs enfants, issus de leurs mariages.

C'est donc sur ces principes que je voudrois fonder une colonie à l'ile de Formose, en cas qu'une puissance Européenne agréat mes offres.

1. J'exigerois que cette puissance, se borneroit à la Suzérainité, et que sur ce principe elle se borneroit aussi aux avantages qu'elle en retireroit par des subsides, et par le commerce de ses sujets Européens.

2. Conformément à ce plan, j'exigerois qu'elle me fourniroit trois batiments de mer armés, un de quatre cent cinquante, un autre de deux cent cinquante, et le troisième, de cent cinquante tonneaux, approvisionnés pour dix-huit mois.

3. Qu'elle me permettroit de lever un corps d'ouvriers en différents genres, et qui seroit composé de douze cent hommes, avec les officiers nécessaires, dont je ferois le choix.

4. Qu'elle me fourniroit une quantité nécessaire d'armes, et d'amunicions, et la valeur de douze cent mille livres en marchandises de traite, que j'indiquerоis.

5. Que pour l'espace de trois années elle me permettroit de faire recrue de quatre cent hommes par année,

74 MEMOIRES ET VOYAGES DU

année, et le transport de deux cent enfants-trouvés, males et fémelles par année.

6. Qu'elle permettroit à tous ses sujets, de faire le commerce avec la nouvelle colonie en concurrence.

7. Qu'elle me permettroit d'établir dans ces colonies, des dépots et des comptoirs.

Ces articles accordés, je stipulerois :

1. Que la nouvelle colonie fourniroit tel ou tel somme d'argent, à titre de reconnaissance, annuellement à la puissance qui l'auroit protégée.

2. Que la colonie assisteroit sa protection à tout évènement de guerre, en lui fournissant tel nombre de guerriers et de matelots.

3. Que les marchandises, et objets de luxe Européens, ne seroient point portés dans la nouvelle colonie, sans qu'ils soyent produits, ou manufacturés dans les états de sa protection.

4. Que le montant des avances, en batiments de mer armés, fournis d'amunicions et d'objets de commerce, faites à la nouvelle colonie, seroit porté à sa charge; que les trois premières années, les intérêts seroient payés, et à la quatrième année, le capital remboursé.

Ces intérêts ainsi fixés, que je me rendrois dans le port Maurice, où conformément au traité stipulé avec le Prince Huapo, j'exécuterois mon débarquement, et après avoir formé mon poste, je me rendrois à la capitale de la province qui m'a été cédée.

Samedi, le 10 de Septembre, les compagnons s'attachèrent d'eux mêmes au travail, et travaillerent au chargement du vaisseau. Ce jour Don Hieronimo fit

fit un serment avec moi, en présence de toute la compagnie, par lequel il s'engagea de contenir le Prince dans ses dispositions favorables envers nous ; je lui fis présent de plusieurs livres Latins et de quelques armes.

Dimanche, le 11 de Septembre, j'ordonnai l'embarquement, et les naturels du pays nous assisterent avec le plus grand zèle, en tout ce que nous pouvions exiger d'eux. Ce jour Mons. Stephanow me demanda de le laisser débarquer, à quoi je n'osois consentir, ayant à craindre la méchanceté de son caractère, qui certainement auroit perdûe tout notre crédit et tous nos intérêts en cette île ; mais comme je ne voulois pas faire connoître ce refus de mon chef, je lui promis d'exposer à la compagnie ses souhaits, et que du moment qu'elle consentiroit, je n'aurois rien à dire en contraire ; et j'ordonnai dans l'instant, que la compagnie s'assemblât à bord au matin, pour terminer cette affaire : mais à peine Stephanow s'étoit-il retiré, que j'assemblai un comité, auquel je communiquai l'intention de Mons. Stephanow. Tous les individus, conduits par les mêmes motifs que moi, résolurent de ne pas permettre son débarquement ; en conséquence de cette résolution, plusieurs d'entre eux se chargerent de conduire les compagnons au refus. Je passai la nuit entière à rédiger par écrit, les instructions pour Don Hieronimo ; au jour, accompagné de lui, je me rendis à bord, après avoir pris un congé formel des insulaires. Vers les dix heures, je remis à Don Hieronimo, une lettre pour le Prince Huapo, et des instructions pour Mons.

Loginow,

Loginow, qui enfin prit congé de nous et repartit. Immédiatement après son départ, la compagnie s'assembla, et délibéra sur la proposition de Mons. Stephanow. Elle détermina enfin qu'il étoit impossible de laisser débarquer aucune personne de plus, et surtout Mons. Stephanow, qui avoit donné tant de preuves de ses mauvaises intentions ; ce malheureux emporté par le désespoir et par la rage, voulut se jeter dans la mer, et me força enfin par son déportement effréné, de le faire mettre aux arrêts. En attendant je fis lever les ancras, et j'appareillai, sous mes deux huniers, conservant mes bateaux à la mer, ainsi que cinq ou six batiments du pays, pour venir à mon secours au besoin, car la sortie étoit bien difficile.

Selon le rapport, tout en bon état ; le navire n'efasant point d'eau.

Lundi, le 12 Septembre. Tems beau et clair, une petite brise de l'E. S. E. A trois heures, au moment où je me trouvai dans la passe, le vent me manqua, et les bateaux se mirent à la remorque, et me conduirent au large, où je mouillai par seize brasses. Au soleil couchant, recevant la brise du S. E. j'appareillai en prenant la route du nord, pour doubler l'ile Formose par son Nord. Dans la nuit le vent revint, et nous découvrimes sur la côte une quantité de feux. A huit heures du matin, nous découvrimes deux iles devant nous, et comme j'observai que leur canal étoit assez grand, je me décidai de l'enfiler. A onze heures nous découvrimes encore un grand vaisseau, à la distance de trois lieues au Nord de nous ;

nous : je me mis donc en devoir de lui donner la chaffe, mais comme il piqua au vent, je le laissai aller en paix.

Selon le rapport, tout le monde en bon état ; le navire ne fesant point d'eau.

Arrivé  $24^{\circ} 15'$  latitude.  $324^{\circ} 08'$  longitude. Vent S. E. Courant du S. au N. Route N. N. E.

Mardi, le 13 Septembre. Beau tems, mais un peu disposé à l'orage. Ce jour je fis sortir Mons. Stephanoz des arrêts, et je déclarai à la compagnie, que j'étois résolu de me rendre à Macao. La nuit resta tranquile, et nous voguâmes très agréablement.

Selon le rapport, tout en bon état.

Arrivé  $25^{\circ} 15'$  latitude.  $323^{\circ} 56'$  longitude. Vent S. E.  $\frac{1}{2}$  E. Courant du S. au N. Route N.  $\frac{1}{2}$  N. E.

Mecredi, le 14 Septembre. Le tems se disposant à l'orage. Ce jour nous vimes une quantité de serpents ; la nuit nous donna une pluie continue, avec du tonnerre, et des éclairs ; je fis fonder à plusieurs reprises, mais nous n'eumes aucun fond.

Selon le rapport, tout en bon état.

Arrivé  $24^{\circ} 41'$  latitude.  $322^{\circ} 00'$  longitude. Vent S. E. Courant du N. au S. Route S. O.  $\frac{1}{2}$  O.

Jeudi le 15 Septembre. Le tems toujours sombre avec une pluie copieuse. A trois heures après minuit, nous eumes fond par trente brasses de sable fin, et de coquillage pourri, et nous observâmes un très fort courant du N. ou S. Avec le jour, nous vimes une quantité de pêcheurs autour de nous. Vers les neuf heures enfin, nous eumes la côte de là Chine en vue, et je m'étois résolu d'entrer dans un port.

Vers

Vers les dix heures, ayant plusieurs barques près du bord, ils nous proposerent d'acheter des poisssons, et sur notre acquiescement, plusieurs canôts nous abordèrent sur le champ, desquels ayant achetés tous leurs poisssons pour douze piaftrés, deux Chinois parmi ces pêcheurs, parlerent quelques mots Portugais, et se laissèrent enfin engager à me servir en qualité de pilotes pour me conduire à Macao. Ils fixerent leur prix à cent piaftrés ; mais en attendant, ils me prirent de les laisser descendre à terre, pour prendre leurs hardes, à quoi je consentis, à condition que tandis que l'un iroit à terre, l'autre resteroit à bord. Cet arrangement pris, ils me conduisirent dans un port au mouillage, et le vaisseau fut mouillé, par dix-huit brasses fond de sable fin, et vase.

Vendredi, le 16 Septembre. Un des pilotes étant revenu à bord, me fit entendre de lever l'ancre et de filer la côte, pour nous rendre à Tanafoa ; et pour m'en expliquer la raison, il me dit, Mandarin hop-chin malas, Mandarin Tanajou bon bon malto bon ; ce que je compris à merveille ; j'appareillai donc incessamment, et nous fimes voiles en côtoyant la terre. Avec le jour mon pilote m'indiqua la baie de Tanafoa, dans laquelle nous entrames, et mouillâmes par cinq brasses vis-à-vis d'un chateau, que je saluai de trois coups de canons, et le fort me répondit aussi trois coups. Aussitôt mon pilote descendit à terre, et ne revint qu'à dix heures avec un Mandarin, qui avoit un interpréte avec lui. Il me demanda, qui j'étois, à quelle nation appartennoit le navire, d'où je venois et où j'allois. Je lui répondis que j'étois Européen,

ropéen, noble d'Hongrie, que le vaisseau avoit appartenu aux Russes, et que l'ayant pris sur eux, comme sur mes ennemis, il m'appartenoit en propre : que je venois de Kamchatka et que j'allois en Europe, me proposant néanmoins de relâcher à Macao. Le Mandarin écrivit avec un pinceau mes réponses, et me dit qu'il étoit surpris de voir arriver des Hongrois à la Chine ; il me demanda ensuite ce que je pourrois avoir besoin, et ayant compris que je défirois d'avoir des provifions fraiches, il consentit qu'un parti de compagnons iroit avec l'interprète à terre, pour en faire l'achat. Je profitai de cette occasion pour envoyer Meff. Wynbladth et Kuzneczow à terre, accompagnés de six compagnons pour porter des présents au Gouverneur ; ils confistoient en une peau de castor, et deux martres zibelines.

Samedi, le 17 Septembre. Mouillé à Tanafoa, devant la ville. A cinq heures, mes officiers revinrent, et me rapporterent que le Mandarin avoit accepté mes présents avec graces, et qu'il m'envoyoit en revanche, un service de porcelaine, avec deux caisses de thé, six vaches, et douze cochons, avec une quantité de volailles, et une espèce de rack ; les compagnons rapporterent cent espèces différentes de confitures, et des petits ouvrages très joliment travaillés. L'interprète me dit, que le Mandarin avoit désiré d'acheter quelques pelleteries, mais en secret ; je lui envoyai donc cent cinquante peaux de castors, et trois cent martres zibelines, et il m'envoya en trois barriques, six mille huit cent piastrs. Hélas ! que je regrettois la perte de mes pelleteries. Les compa-

compagnons ouvrirent aussi la traite, et ils vendirent jusqu'aux lambeaux des peaux d'ours. Dans la nuit plusieurs bateaux Chinois, mouillerent près de nous; mes compagnons les visiterent, et m'assurerent que dans chaque bateau, il y avoit plusieurs cabanes remplies de filles, qui vendoient leurs faveurs. Au jour, je fis rodir les manoeuvres, et nous nous occupames à nettoyer notre navire; la quantité de fruits que mes compagnons mangerent à terre, les incommoda, et j'en eus six malades.

Dimanche, le 18 Septembre. Mon pilote m'indiqua que le vent étant favorable, nous en dévions profiter; ainsi je fis appareiller, et après avoir mis le vaisseau au large, je pris la route du Sud, ce qui désola mon pilote, qui vouloit absolument ne pas perdre la côte de vue. La quantité de barques de pêcheurs que nous vimes fut innombrable; vers le soir, elles se retirerent toutes vers la terre, et comme je me vis molesté par mon pilote, je pris aussi ce parti. Au jour nous vimes une quantité de serpents autour du navire, et j'en fis prendre plusieurs, que le pilote mangea. A neuf heures le vent calma, et à midi nous eumes  $22^{\circ} 32'$  de latitude. Ce jour nous eumes dix-huit malades, et j'en attribuai la cause, à l'excès de l'eau de vie que mes compagnons avoient bus.

Lundi, le 19 Septembre. Les pilotes me demanderent si mon navire tiroit plus de six pieds d'eau, et comme je leur disois qu'il tiroit huit pieds passés, ils me prierent de mouiller, me donnant pour raison, qu'en cet endroit à la quatrième heure de la marée, à huit

à huit et dix pieds de profondeur d'eau, le courant étoit contraire à celui de la superficie ; je mouillai donc pour satisfaire à leur volonté, et je marque cette observation dans mon journal, afin qu'un jour des navigateurs plus habiles, puissent en faire la vérification. A six heures, nous levâmes l'ancre, ayant une petite brise de l'est, et un courant favorable ; cette nuit, une des femmes, attachée à Mons. Clurin, accoucha à bord. Les barques Chinoises, dont nous étions entourés toute cette nuit, firent un bruit épouvantable par les craquements de leurs rames. Avec le jour, nous vimes une flotte, à la tête de laquelle se trouvoit un vaisseau d'une grandeur prodigieuse, presqu'entièrement doré, et ayant des pavillons sans nombre ; mes pilotes me dirent, que c'étoit la flotte de Canton, qui portoit les revenues à Peking, et nous comptâmes cent quatre-vingt six navires.

· Ce jour nous n'eumes que huit malades.

Mardi, le 20 Septembre. Ce jour je fus attaqué par une violente fièvre, et les pilotes me conseillèrent de manger une orange, cuite dans son jus, avec du sucre et force de gingembre ; ils me préparerent ce remède et la fièvre se dissipâ après une sueur très forte ; mais Mess. Wynbladth, Baturin, Gurcsinin, et Kuzneczow, avec douze autres compagnons, ressentirent aussi la fièvre. A huit heures de la nuit, Mons. Sibaew me prévint, que le Sieur Stephanow, profitant de ma crise, avoit formé un parti ; mais comme il ne pouvoit pas encore m'en dire l'objet, il me promit de découvrir ses machinations. A peine

TOM. II.

G

Sibaew

Sibaew eut-il fini son discours, que j'entendis du tumulte à bord; je sortis donc de ma chambre, et ayant trouvé Mons. Crustiew en querelle avec Mons. Stephanow, j'ordonnai d'arrêter ce dernier, et sur l'information que ce malheureux avoit proposé aux compagnons, de signer un acte de plaintes contre moi, pour le délivrer au Gouverneur de Macao, à notre arrivée, je le fis mettre aux fers. Ce jour nous eumes vingt-deux malades.

Mecredi, le 21 Septembre. Vers les six heures, nous mouillames entre les îles que l'on nomme les Larrons, et nous passâmes la nuit à l'ancre. A cinq heures du matin, nous appareillâmes, et à dix heures les pilotes me montrèrent une île, qu'ils nommoient Omy; à la fin ils me dirent qu'Omy en langue Chinoise, vouloit dire Macao. A onze heures et demie, nous découvrîmes un fort, et le pavillon Portugais flottant. A midi précise, me trouvant par le travers du fort, je le saluai de douze coups de canons.

Jeudi, le 22 Septembre. Vers une heure et demie, nous découvrîmes en plein, l'entrée du port, et nous vîmes plusieurs vaisseaux mouillés. A deux heures, en passant la passe, je fus hélé de mouiller, mais comme je ne croyois pas devoir m'arrêter à des cérémonies superflues, j'entrai dans le port, et je mouillai enfin par quatre brasées, près d'une frégate de quarante canons. Aussitôt mouillé, je saluai le pavillon Amiral, de vingt-quatre coups de canons, et il me répondit douze.

Immédiatement après, je suis descendu à terre; en passant près du vaisseau du commandant, je lui

fis ma visite, et arrivé chez le Gouverneur, je fus introduit dans la salle, que je trouvai remplie de prêtres, et de moines, parmi lesquels j'y trouvai plusieurs nègres des Canaries. Enfin le Gouverneur, Mons. de Saldagna, arriva et me reçut avec la plus grande civilité; l'ayant instruit sur mes fatalités et sur ma relache, il m'accorda permission de louer des maisons dans la ville, pour me loger avec ma suite, en attendant que je pus trouver une occasion favorable, de m'assurer d'un passage pour l'Europe. Plusieurs personnes de la magistrature qui étoient présentes, témoignèrent quelque défiance envers moi; je crus donc, pour éviter ces débats, devoir remettre au Gouverneur mon vaisseau en garde, avec tous les amunicions et les armes, ne reservant pour chacun de nous, que des armes nécessaires, comme fusils, pistolets et sabres, que je fis mettre aussi en dépôt dans le chateau. Après cette convention, Mons. le Gouverneur chargea le Sieur Hiss, François d'origine, mais établi depuis quelques années à Macao, de me servir d'interpréte et de se charger de mes intérêts. A six heures, la garde étant arrivée à bord, je fis descendre tout mon monde, et pour ce premier jour, les compagnons logerent dans une maison de cabaret. L'excès avec lequel ils donnèrent sur les viandes, et sur le pain, couta la vie à treize parmi eux qui furent trouvés mort, étouffés; vingt-quatre autres tomberent dangereusement malade.

Le 23 Septembre. Mons. Hiss ayant trouvé deux maisons commodes, je les louai, et j'y logeai mes

compagnons. Ce jour je dinai avec Mons. le Gouverneur, en compagnie d'une foule de prêtres, qui dès ce moment, aspirerent à la gloire de convertir mes compagnons, à la religion Romaine. De retour chez moi, je trouvai tout le monde bien logé, et un appartement complet préparé pour moi ; Mons. le Gouverneur lui même ayant fourni des meubles de sa maison. J'employai ce jour à faire mes visites chez l'Evêque de Mitéropolis, le Procureur de la ville, les différents couvents, et les principaux habitans. J'ordonnai ce jour de faire habiller uniformément mes compagnons en rouge et blanc, ainsi que les officiers ; et les dames Portugaises, se chargèrent de pourvoir à l'habillement des femmes ; tout compte fait, les frais furent évalués à huit mille piastrès, et l'entretien par mois, pour le logement et la nourriture, à six mille deux cent piastrès.

Le 24, je reçus des visites de Mons. le Gouverneur et des principaux de la ville, ainsi que de Mons. l'Evêque, accompagné des différents ordres religieux, et tous ensemble me mènerent chez le Hoppou, Gouverneur Chinois, qui nous regala de thé et de confitures. Ce jour, encore trois compagnons moururent, dont la conversion fut publiée dans la ville. Au soir, un prêtre Dominicain, nommé Zunitta, ami de Mons. le Gouverneur, vint chez moi, et m'offrit toute assistance ; et comme je crus par son moyen me défaire de mes pelleteries, je lui en fis la proposition, et il l'agréea : je lui confignai donc à son départ quatre cent quatre-vingt peaux de castors, cinq cent martres zibelines, et cent quatre-

quatre-vingt douzaines d'hermines, et il convint de me remettre pour chaque peau de castor, cinquante piastrés, pour chaque martre zibeline, six, et pour chaque douzaine d'hermines, huit ; ce qui me produisit la somme de vingt-huit mille quatre cent quarante piastrés, toute et unique bien, d'une fortune aussi considérable que j'avois prise de Kamchatka ; foible reste ! qui à peine pouvoit me suffir pour défrayer ma dépense de relache.

Ce même jour, je fis délivrer le Sieur Stephanow de ses arrêts, ayant reçu de sa part, des excuses formelles. Ce jour, la ville me fit présent de mille piastrés en or, quarante-deux pièces de toile bleue, et douze pièces de satin noir, me demandant de déposer une copie de mon journal dans ses archives. Je promis aux députés, de leur en donner un extrait historique, ne pouvant me porter un préjudice aussi considérable, que de me priver du mérite de mon manuscrit. Ce jour je dinai chez Mons. l'Evêque de Mitéropolis, originaire François, Mons. le Bon, et je convins avec lui, que je reclamerois le pavillon François, pour mon passage en Europe ; en quoi il me promit ses conseils et son assistance.

Le 25, Mademoiselle Aphanasia paya le tribut à la nature ; et sa mort prématuée me chagrina d'autant plus, qu'elle me priva de la satisfaction de pouvoir reconnoître son attachement, par son mariage avec le jeune Popow, fils de l'Archimandrite, à qui j'avois déséré le surnom de ma famille. Ce jour j'expédiai Mons. Crustiew, avec deux compagnons à Canton, avec mes lettres à Mess. les Directeurs de

la Compagnie Françoise, portant ma réclamation du pavillon de sa Majesté Très Chrétienne. Le 29, Mons. Crustiew revint, et me rapporta une réponse très favorable, et l'assurance pour mon passage; cette nouvelle me charma.

Le 3 d'Octobre, 1771, à Macao. Un certain Mons. Ghor, Capitaine de la Compagnie Angloise, me vint voir, et m'offrit de la part de Mess. les Directeurs Anglois, des secours, et un passage libre en Europe, pourvu que je m'obligeasse de confier mes manuscrits à la Compagnie, et que je me m'engageasse d'entrer à son service, et de ne rien communiquer sur ce que j'avois découvert dans mon voyage. Cette proposition aussi évidemment intéressée me choqua, mais je me bornai à lui répondre, que j'étois très sensible aux offres obligeantes qu'il venoit de me faire, mais qu'ayant accepté ceux de Mess. les Directeurs François, il n'étoit plus en mon pouvoir de changer ma résolution: que relativement à mon entrée au service de la Compagnie, la chose ne me paroissoit pas si facile; car non seulement il me falloit avoir des assurances sur un grade supérieur, mais en même tems placer tout mon monde, assurer notre fort commun, et l'exécution de différents projets. Ma réponse surprit Mons. Ghor, et il prit congé de moi avec affectation; un moment après son départ, j'appris que le Sieur Stephanow l'avoit accompagné, et j'inférai de là, que bientôt j'aurois de nouveaux sujets de mécontentement de sa part; ce qui arriva aussi, comme on le verra dans la suite.

Le 4 d'Octobre, je reçus une lettre de Mons. L'Heureux, Directeur pour la Compagnie Hollandoise,

doise. Il m'envoya en présent, des toiles, du vin, de la bière, de l'eau de vie, des provisions salées, et deux mille piaftrés : il accompagna sa lettre et les présents, d'une proposition de me faire avoir le passage pour Batavia, et l'assurance d'être reçu au service de la Compagnie ; mais comme il me fesoit la même proposition que l'Anglois, je refusai d'accepter ses présents à l'exception des boissons.

Le 6, Mons. Jackson, négociant Anglois, établi à Macao, arriva avec Mons. Beg. Ils me renouvelèrent les propositions faites par Mons. Gohr, et me présenterent des pleins pouvoirs, signés du Conseil Anglois à Canton, pour regler avec moi les conditions de mon engagement, et un dédit de quinze mille guinées. La première *fine qua non* fut, que la Compagnie, contre la consignation de mes manuscrits, et ma soumission de la servir, m'accorderoit une pension de quatre mille livres sterlinc, reversible sur mes enfants ; et qu'elle assureroit pour chaque officier, cent livres sterlinc, et pour chaque compagnon, trente par année ; et qu'elle me donneroit toute l'assistance possible pour former des établissements au de là de la Chine. Sur cette première condition, Mess. les Plenipotentiaires reconnurent qu'ils n'avoient pas une autorité suffisante pour conclure avec moi, et se retirerent en me priant de bien considérer leurs offres. Ce soir Mons. le Gouverneur m'avertit que les mêmes Anglois, avoient été chez lui, et qu'il croyoit que plusieurs de mes compagnons étoient gagnés par les Anglois ; en vérité ces Messieurs, piqués de ce qu'ils n'avoient pas réussis auprès de

moi, me susciterent des embarras parmi mes gens, en quopi le Sieur Stephanow les séconda à merveille.

Le 12, je reçus une lettre de Mons. de Robien, Directeur de la Compagnie Françoise à Canton ; il m'informa que deux vaisseaux de la compagnie, le Dauphin et le Laverdy, étoient prêts pour me recevoir avec tout mon monde, à leur bord. Ce même jour, Mons. Kuzneczow m'instruisit, qu'il avoit découvert un complot, à la tête duquel étoit Stephanow, qui s'étoit engagé de livrer à Mess. les Anglois, mes papiers et mes journaux, pour la somme de cinq mille livres sterling ; et pour me prouver le fait, il me communiqua un billet de Mons. Jackson, par lequel ce négociant manda, que Mess. Gohr, Hume, et Beg, étoient prêts à livrer la somme, pourvu que tous mes papiers leur fussent livrés. Sur cette connoissance, je tirai de mon coffre tous mes papiers, et je les déposai chez l'Evêque de Mitéropolis, sans qu'aucun de la compagnie s'en fut apperçu.

Le 15, les compagnons s'assemblerent par mes ordres ; je les prévins sur ce que j'étois instruit qu'un nombre d'eux, témoignoit du mécontentement envers moi, et qu'ainfi je croyois devoir prendre l'expédition de leur déclarer, que tous ceux qui vouloient chercher leur fortune ailleurs, étoient les maîtres de me quitter ; et qu'ayant tous reçus de ma part à Formose une rétribution, je me croyois être acquitté envers eux. A peine eus-je fini ces paroles que Stephanow m'invectiva, en disant que je voulois usurper sur la compagnie, les bénéfices que j'allois me procurer par les connoissances acquises dans mon voyage ;

age ; que la modération que je leur avois témoigné à Formose, en ne pas voulant partager avec eux les présents du Prince Huapo, n'avoit été qu'une feinte, pour les dépouiller de plus grands biens. Il excita ensuite les compagnons à se soustraire à mon autorité, en leur faisant connoître qu'il leur assureroit une très grande fortune, au moment où ils se seroient déclarés de vouloir lui remettre en dépôt mes papiers, et suivre son parti. La trame indigne de ce malheureux, n'avoit rien d'extraordinaire ; mais entendant que Mons. Wynbladth, mon ancien Major, le compagnon de mon exil, et mon ami, le soutenoit, voila ce qui excita toute ma fureur, et je ne pus m'empêcher de déclarer leur procédé infame ; et pour les confondre, je communiquai leurs trames à la compagnie en leur présence, en justifiant mes paroles par le billet de Mons. Jackson, qui convainquit les compagnons, que les Sieurs Stephanow et Wynbladth, sous prétexte de servir la compagnie, vouloient s'affurer de cinq mille livres sterling, et mettre cette somme à leur profit. Les compagnons, justement indignés contre ces deux officiers, les ménacèrent vivement, quoique Stephanow eut conservé un parti d'onze compagnons, avec lesquels il passa dans mon logement, et tandis que je continuai à m'entretenir en assemblée avec mes amis, il s'empara de mon coffre, dans lequel il croyoit mes papiers. Ayant connaissance de cette violence, je me rendis à sa chambre, suivi d'une vingtaine de compagnons, et comme il refusa d'ouvrir la porte, je la fis enfoncer. A mon entrée, il me tira un coup de pistolet, sans pourtant

me

me toucher ; sur cet attentat, je le fis arrêter et garder soigneusement, et comme il m'importoit aussi de m'assurer de Mons. Wynbladth j'allai à sa chambre ; mais il s'étoit retiré dans le jardin, armé d'une paire de pistolets, et d'un sabre, et je pris le parti de l'y faire enfermer, assuré qu'il ne pourroit pas franchir les murs qui étoient très élevés. Toute cette affaire se passa sans le moindre bruit, les portes de la maison ayant été fermées.

Le 16, Mons. Wynbladth, fatigué par une pluie continue, et peut-être pressé de faim, demanda sa grâce, et se rendit à deux compagnons, que j'avois posté pour le surveiller ; assuré ainsi de ces deux esprits turbulents, je crus devoir les séparer de la compagnie, et ils furent conduits au chateau, par la permission du Gouverneur. Mess. les officiers de la compagnie, voulant se venger sur les émissaires Anglois, leur jouèrent un tour, dont tout l'effet tomba sur un entremetteur Juif, qui fut fouetté d'importance. Sur ce malheureux on trouva des notes formées en propositions qu'il fesoit aux compagnons ; les voici.

1. Que les Anglois payeroient à chaque compagnon, mille piastrs, en cas qu'ils voulussent servir la compagnie, et lui remettre mes papiers.

2. Qu'en cas que les compagnons refuseroient de prendre le parti Anglois, que la compagnie les arrêteroit de force, au nom de l'Impératrice de Russie, pour les livrer.

3. Que la compagnie assuroit d'obtenir le pardon de l'Impératrice pour eux, s'ils vouloient se déterminer

minier à faire encore un voyage au Japon, et aux îles Aleuthes.

Une pareille démarche ne pouvoit pas être attribuée à des gens sensées, et je la crus faite à plaisir, et concertée entre Mons. Stephanow et le Juif, pour émeuter les compagnons.

Le 22, je fus attaqué par une fièvre violente, et Mons. le Gouverneur eut la confiance de m'offrir un logement dans sa résidence ; je l'acceptai avec d'autant plus de plaisir, que le bruit que les compagnons fesoient étoit insupportable. Ce jour donc, je remis à Mons. Crustiew les soins du commandement, et je me retirai chez Mons. le Gouverneur. Ma maladie continua jusqu'au 18 de Novembre, et durant ce tems moururent, encore quatre compagnons et trois femmes ; voici la liste des morts dans mon séjour à Macao :

Mademoiselle Aphanasia de Nilow,

Mons. Maxim Csurin,

Asaph Baturin,

Philippe Zablikow,

Nicolas Perevalow,

Jean Perevalow,

Femme de Perevalow,

André Maschinskoy,

George Panow,

Gregoire Novozilow,

Etienne Kazakow,

Alexandre Ziran,

George Volinkin,

George

Mons. George Voronow,  
 Alexi Juska,  
 Catharina Cusmina,  
 Alexi Zacharka,  
 Boleslas Sipskoy,  
 Laurent Chodin,  
 Prince Zadskoy,  
 Nicolas Zariskoy,  
 Casimir Levontiew,  
 Jaques Lubimoy.

Le grand nombre de morts en si peu de tems, me fit concevoir une idée très défavorable du climat de la Chine ; au moins des Provinces situées au Sud de cet empire.

Le 25 de Novembre, Mons. le Gouverneur me voyant rétabli, et résolu de me loger dérechef auprès de mes compagnons, m'informa que durant ma maladie, il avoit eu de grands débats avec les Chinois à mon sujet, sur ce que les Directeurs Anglois avoient informés le Gouverneur Chinois de Canton, que j'étois un pirate, et un transfuge des Russes ; et que sur cette information, le Gouverneur ou Vice Roi de Canton, avoit exigé du Gouverneur de me livrer, ou bien de me faire partir sur le champ ; et qu'il n'avoit obtenu ce délai pour exécuter la chose, que jusqu'à mon parfait rétablissement ; il me conseilla de prétêter la continuation de ma maladie, jusqu'au moment où les vaisseaux François seroient en état de partir. Je m'apperçus par son embarras qu'il craignoit de se compromettre, je le priai donc

d'être neutre dans l'affaire, et je me chargeai de la terminer avec les Chinois.

Le 26, je détachai secrètement, Mess. Hiss et Crustiew à Canton, avec un mémoire au Vice Roi, et une note pour Mons. Robien, afin de la présenter à l'audience du chef Chinois.

Mes députés ne revinrent qu'au trois de Décembre, et ils me rapporterent un *chappe*, ou permission, de me rendre auprès du Vice Roi à Canton. Cet officier d'empire, envoya pour me chercher un vaisseau superbe, armé de soixante-quatre rames, et me fit écrire, qu'instruit de la fausseté des infinuations qu'on lui avoit inspiré contre moi, il espéroit de me convaincre de la justice que l'on rendoit à la Chine, aux héros tel que moi. Cette disposition me flatta ; mais ma satisfaction fut d'une courte durée, car au cinq, jour fixé pour mon départ, le Mandarin, Hop-pou de Macao, me fit savoir, que si je n'étois pas intentionné de faire le voyage jusqu'à Pékin, il étoit inutile d'aller à Canton ; le Vice Roi n'ayant rien à me dire. Ce changement subite surprit tout le monde, et surtout Mons. l'Evêque de Mitéropolis, qui s'intéressoit vivement en ma faveur. Ce jour, en doute avec moi même si je dévois me résoudre d'aller jusqu'à Pékin ou non, je me trouvai très affecté ; car j'aurois désiré de voir la capitale, et l'intérieur du pays de l'empire de la Chine. L'occasion qui se présentoit, étoit favorable, mais il m'auroit fallu renoncer à mon projet, et différer enfin mon retour en Europe, et ce n'étoit qu'après bien des débats

débats avec moi même, que je me décidai de renoncer à mon voyage de Canton.

Le 6 de Décembre, mon voyageur Japonois repartut, ayant subi une maladie de dix semaines. Sa convalescence me fut très agréable, car sa personne m'intéressoit fortement. Ce jour ayant visité mes coffres, je trouvai que mes petites collections que j'avois fait en différents genres, dans le cours de mes voyages, avoient disparues, et j'appris enfin à ma plus grande douleur, que Stephanow et Wynbladth avoient vendus le tout au Juif Anglois. Je le fis immédiatement chercher, mais ce filou, après sa correction, s'étoit retiré à Canton. Mons. Sibaew m'affura que le Juif avoit acquis toutes mes collections pour le prix de mille cinq cent piastres, tandis que les seules perles que j'avois, valoient cinq fois autant.

Le 7, Mons. l'Evêque de Mitéropolis m'informa, qu'il étoit instruit par le Secrétaire du Hoppou, (Chretien tacite) que la déclaration de son maître étoit fausse, et que le Vice Roi avoit été faché de ne me pas voir. Il attribua la conduite du Hoppou à l'intrigue de Mons. Jackson, il tenta donc de me persuader d'écrire encore un mémoire au Vice Roi, mais comme je crus cette démarche peu convenable à mes intérêts, je refusai, content de pouvoir séjourner tranquillement à Macao.

Le 10, je fis assembler toute ma compagnie, pour lui proposer l'embarquement à bord des vaisseaux François, afin de passer en Europe. Elle y consentit, et se soumit à ma volonté et disposition. Ce jour,

jour, ayant reçu des excuses et des prières de la part de Mons. Wynbladth, je le fis sortir des arrêts, mais comme je ne pouvois pas témoigner la même confiance à Mons. Stéphanow ; je lui fis payer quatre mille piaftrès, avec le congé de s'en aller ou il voudroit ; il prit sur le champ parti avec les Hollandois, dont le Directeur, Mons. l'Heureux, croyant pouvoir tirer quelques lumières de lui sur notre voyage, le reçut et l'envoya à Batavia.

Le 20, j'ordonnai de préparer tout pour notre départ, ayant reçu ce jour les conventions signées entre moi et Mons. de St. Hilaire, Capitaine de la Compagnie Orientale Françoise ; ces conditions furent ratifiées par Mons. Robien, Directeur de la Compagnie, à laquelle je m'obligai de payer une somme de cent quinze mille livres Tournois pour mon passage, avec toute ma suite jusqu'à l'Orient.

Le 26, ayant reçu information qu'il me falloit avoir un *chappe*, ou ordre du Vice Roi de Canton, pour pouvoir entrer dans la rivière du Tigu, j'envoyai Mons. Hiss, mon commissaire, vers le dit Vice Roi.

Le 1 Janvier, 1772, Mons. Hiss revint, et m'apporta l'ordre désiré, qui me couta quatre cent cinquante piaftrès pour trois bateaux, auxquels on avoit permis de me porter avec ma suite à la bouche du Tigu.

Le 2, je vendis mon vaisseau à un armateur Portugais pour la somme de quatre mille cinq cent piaftrès comptant, et autant à crédit, Mons. le Gouverneur se réservant tout l'armement du navire.

Le

Le 5, 6, et jusqu'au 12, j'arrangeai mes comptes pour liquider tout, et après avoir tout soldé je me vis destitué de tout secours. Le 13, je pris mon congé du Gouverneur et de tous les notables de la ville; et vers le soir je m'embarquai à bord de trois champans, avec tout mon monde, pour aller au devant des vaisseaux François, qui sortant du port de Canton dévoient nous recevoir à leur bord.

Le 14, nous sortimes du port de Macao, et le Gouverneur me fit saluer de vingt-et-un coups de canons de la principale forteresse; et après une pénible navigation, nous arrivâmes le 18 à la bouche du Tigu, où nous fumes reçus par un Mandarin, très civilement, quoiqu'il nous défendit de mettre pied à terre au commencement; mais sa rigueur céda à la vue d'une bourse de piaffres, qui le changea si bien qu'il nous offrit encore de prendre nos logements dans le fort. Sa complaisance me vint bien à profit, car les vaisseaux n'arriverent qu'au 22; et en attendant, j'eus toute la liberté de me promener à cheval, accompagné de quelques Tartares.

Le 22, nous vimes enfin paroître les deux vaisseaux, dont le premier, le Dauphin, de soixante-quatre, étoit commandé par Mons. le Chevalier de St. Hilaire, à bord duquel je m'embarquai avec la moitié de ma troupe, et le second, le Laverdy, de cinquante canons, qui reçut l'autre moitié de ma suite. Après notre embarquement nous fimes route pour l'île de France.

Le 27, nous passâmes le banc Anglois, et trouvâmes

vames fond par trente-six brasses de sable et de coquillages pourris.

Le 4 Fevrier, nous passâmes la ligne.

Le 6, dans le Détroit, nous rejoignîmes une frégate Espagnole, armée en guerre nommée Pallas ; et le 16 de Mars, nous arrivâmes heureusement à l'île de France. Mon arrivée me fit d'autant plus de plaisir, que durant tout mon voyage j'étois excédé des questions que les François me firent sur mes découvertes, et mon voyage précédent ; et ce voyage me procura une ample connoissance du caractère prédominant d'une nation, à laquelle probablement j'allois m'attacher. Aussitôt que nous fumes mouillés, et que Mons. le Gouverneur, le Chevalier de Roche, fut instruit sur ma présence, il m'envoya un canôt du gouvernement pour me recevoir. En entrant dans la ville, je reçus les honneurs de la troupe, et j'eus enfin le bonheur d'être reçu très amicalement de Mons. le Gouverneur, qui m'offrit un logement chez lui. Je l'acceptai avec d'autant plus de plaisir, que sa connoissance me dévoit mettre à portée, de former un plan de conduite envers la cour et ses Ministres en France. Après le premier jour de délassement, Mons. le Gouverneur m'invita pour l'accompagner dans ses courses dans l'île ; et ces petits voyages me mirent à portée de connoître quelques intérêts du Gouvernement François, quoique je ne pus jamais être d'accord sur le titre d'une colonie ; car l'île de France, ne peut jamais devenir autre chose qu'un poste militaire.

TOM. II.

H

L'arrivée

L'arrivée de Mons. de Kreguelin, Lieutenant de vaisseau, me fut du plus grand avantage ; car ce navigateur, revenant du voyage des terres australes, occupa tous les politiques, raisonneurs, et fainéants de l'île, qui jusqu'à son apparence n'eurent que moi pour objet. Je fis connaissance avec cet officier ; mais je ne pus croire, d'après ce que j'avois vu dans le Nord, qu'il ait pu trouver des pays aussi agréables qu'il les supposoit, dans son continent austral.

Le 1<sup>er</sup> d'Avril, le Capitaine m'annonça son départ pour le 4, et je pourvus à mes petits commodités par l'assistance généreuse de Mons. le Gouverneur, qui me prêta une somme d'argent. Le 4, ayant pris mon congé, je me rembarquai, et Mons. le Gouverneur avec tous les officiers, vint me faire une visite à bord ; vers le soir nous mimes à la voile.

Le 12, nous passâmes près de l'île de Madagascar, où je mis pied à terre au Fort Dauphin. Quelques détails que je reçus de Mons. le Gouverneur de l'île de France, me firent souhaiter de prendre des connaissances plus amples sur cette belle et vaste île ; malheureusement je n'y pus prolonger mon séjour et je me suis rembarqué le 14.

Le 27, nous doublâmes le Cap de Bonne Espérance.

Le 28, nous parlâmes à deux vaisseaux de la compagnie, venant de la France, et allant aux Indes.

Le 24 Mai, nous vimes encore deux vaisseaux Anglois, par la hauteur de Sainte Hélène ; et le 18 Juillet, nous arrivâmes heureusement sous l'île de Croix.

Croix. Aussitôt mouillé, j'envoyai un officier chez le Lieutenant du Roi, de Port Louis, qui me permit de me loger avec toute ma suite à Port Louis.

Le 19, descendu à terre, je fus très bien accueilli par le Commandant, qui m'accorda d'expédier un courrier au Ministre, avec mes paquets; et je les adressai à Mons. le Duc d'Aiguillon.

Le 2 d'Aout, je reçus une invitation de la part de Mons. le Duc d'Aiguillon, qui me fut apportée par un courrier du cabinet.

Le 8 d'Aout, j'arrivai à Compiègne où s'y trouvoit le Ministre, et où je fus reçus de lui avec bonté et distinction. Il me proposa de la part de son maître son service, m'offrant un régiment d'infanterie, que j'acceptai, à condition que sa Majesté voudroit bien m'employer pour servir à la formation des établissements au de là du Cap. En France j'eus encore le bonheur de retrouver mon oncle, Mons. le Comte de Benyow, Commandant du chateau et de la ville de Bar, Commandeur de l'Ordre Royal de St. Lazar, et Chevalier de St. Louis. Le secours de ce bon parent, et les bienfaits de sa Majesté, me mirent en état d'expédier un exprés en Hongrie, pour y chercher mon épouse et mon fils. Elle arriva vers la fin de l'année, mais à l'instant que mon courrier arriva, elle vit expirer son fils; fort d'autant plus cruel pour moi, que je me vis en état de pouvoir lui faire un fort avantageux en France. Dans le courant du mois de Décembre, Mons. le Duc d'Aiguillon me proposa de la part du Roi, de former en l'ile de Madagascar, des

100 MEMOIRES ET VOYAGES DU

établissements sur le même pied comme je les proposai pour l'île Formose; et je me suis enfin rendu au désir de ce Ministre, à qui je dévrai toute ma vie une reconnaissance, une estime, et un attachement personnelle\*.

\* C'est ici que finit le second tome, dans le manuscrit du Comte, qui y ajoute sa signature abrégée.

MEMOIRE

soz tribulations des armes au combat, et dans les  
sous lequel un combat de deux ou trois heures, et il fut alors  
que nous nous sommes rendus à l'abri dans une habitation  
qui nous a été donnée par un habitant de la ville qui nous a été  
assez bien accueillis et qui nous a été très utile.

## M E M O I R E,

qui a été composée et colligée des notes de nos  
relations et aussi de nos observations et de nos

## S U R

### L'EXPEDITION de MADAGASCAR,

Touchant la formation de l'Etablissement Royal, en  
cette Isle; dont l'Exécution et le Commandement  
en Chef, ont été confiés par sa Majesté, à M. le  
Comte de Benyowsky, Colonel propriétaire d'un  
Corps de Volontaires, 1772.

## PRELIMINAIRES.

LA réussite de toute entreprise lointaine, qui a pour  
base la formation d'un établissement Européen, dé-  
pendant toujours d'ordres et d'instructions précis, de  
préparatifs et d'opérations rédigés sur la connoissance  
du pays, et proportionnés aux avantages qu'on se pro-  
pose d'en retirer, je le crois nécessaire de détailler les  
circonstances qui précédèrent mon arrivée en cette  
isle; circonstances, qui prouveront, que malgré les  
peu de moyens que l'on me fournit, je suis parvenu à  
former des traités d'amitié, et d'alliance, avec la ma-  
jeure partie de cette île spacieuse; et que conséquem-  
ment, sans l'abandon, je pourrois dire total, de la part

du Ministre, source des misères, des maladies, et des mortalités, auxquels j'étois exposé avec ma troupe. Madagascar, allié aujourd'hui à la France, auroit non-seulement formé une puissance, en état de soutenir les colonies Françaises de l'île de France, et de Bourbon, et défendu les établissements de l'Inde, mais aussi en assureroit encore des nouvelles branches de commerce à la France, qui verseroient dans le trésor royal, des sommes immenses.

Pour mettre dans un plus grand jour les différents obstacles que j'ai effuyé depuis mon arrivée en cette île, et pour développer les évènements, qui, par des révolutions subites, m'ont procurés les avantages favorables pour former cet établissement, j'entre dans le détail des dispositions primitives du Ministre, sur lesquelles je devois régler mes opérations.

Exposé :

Le 15 Décembre, 1772, M. De Boynes, Secrétaire d'état, ayant le département de la marine, me communiqua, que les intentions de sa Majesté étant de faire une entreprise considérable à Madagascar, elle s'étoit déterminée à me confier cette expédition, et qu'en conséquence il me prévenoit que je devois prendre les plus promptes, et les plus justes mesures, pour exécuter cette entreprise, aussi importante qu'honorabile.

Après avoir remercié le Ministre de la confiance dont il m'honoroit, je lui observai, que n'ayant aucune connoissance de Madagascar, et ignorant absolument la nature de l'entreprise que sa Majesté voulloit bien me confier, je ne pouvois régler moi-même les

méasures nécessaires pour une telle expédition, dont la réussite dépendoit des ordres et des moyens, auxquels je subordonnerois mes opérations avec la dernière exactitude.

Le Ministre, après m'avoir assuré que rien ne me manqueroit de tout ce qui pourroit assurer la réussite de ma mission, ajouta que l'intention de sa Majesté étoit de former à Madagascar un établissement, à la faveur duquel on put par la suite, exécuter un plan beaucoup plus vaste, en gagnant la confiance des Roi, des Princes, et des chefs du pays, et en les engageant de remettre leur île sous la protection du Roi. A quoi lui ayant représenté, que pour être en état d'exécuter une entreprise de cette nature et de cette importance, dans un pays aussi éloigné, et dont l'intempérie du climat, jointe à la défiance des insulaires, avoit si souvent dérangé les projets, et anéanti les tentatives précédentes, cette opération exigeoit des dimensions bien combinées, des forces considérables, et des secours suivis, afin de ne rien laisser au hazard. Le Ministre approuva mes représentations, et me promit de pourvoir à tout, se réservant de régler avec moi à la fin du mois, les différents détails qu'exigeoit ma mission.

Quelques jours après, le Ministre m'ayant fait appeler à son hôtel, me dit que les intentions de sa Majesté étoient de me confier un corps de militaires, composé de douze cent têtes ; et que pendant que j'en ferois la levée, il s'occuperoit à donner les ordres les plus précis, pour que rien ne manquat pour l'expédition de l'entreprise considérable, dont j'étois

chargé. Je représentai au Ministre, que le nombre de douze cent hommes, me paroisoit trop considérable pour une entreprise où il ne s'agissoit que de s'insinuer dans la confiance des naturels du pays, et je lui priaï de ne faire monter qu'à trois cent hommes, la troupe destinée à passer avec moi à Madagascar, et le Ministre accepta ma proposition.

Le 20 Janvier, 1773, les recrues étant faites, j'en prévins le Ministre, et je lui demandai les ordres, et la communication des instructions sur l'entreprise pour laquelle sa Majesté m'avoit destinée ; il me répondit qu'il n'avoit pu encore y travailler, et qu'il en avoit chargé le premier Commis. Je me rendis chez ce dernier, que je trouvai à former le plan, mais son travail n'étant pas achevé, je ne pus rien savoir de précis.

Au commencement de Fevrier, le Ministre m'ayant fait appeler de nouveau, me déclara que le plan dressé par son Commis, n'étoit pas de son gout ; qu'il me laissoit le maître de le rédiger moi-même, et qu'il m'ordonnoit d'y ajouter les demandes nécessaires pour l'exécution de ma mission ; que les intentions de sa Majesté étoient de former à Madagascar un simple établissement, à la faveur duquel on put assurer la subsistance à l'île de France et de Bourbon, ou bien des nouvelles branches de commerce ; et pour ménager des secours en hommes que l'on pourroit faire servir dans l'Inde à l'évènement de la première guerre : qu'enfin il m'exhortoit à ne rien omettre dans ce plan de toutes les demandes nécessaires pour son exécution. D'après les connoissances que

que je venois de prendre de la bouche même du Ministre concernant ma mission, je continuai à concerter avec Mons. Audat, premier Commis, mais qui ne connoissoit Madagascar que sur les relations contradictoires des marchands, plus capables d'obscurcir que de donner les plus légères éclaircissements sur mon expédition. Il me communiqua plusieurs mémoires de Madagascar, et une carte de cette île, sur lesquels, ainsi que sur le récit particulier de Mons. Joannis, Capitaine de vaisseau qui avoit fait plusieurs voyages à Madagascar, j'établis le plan que je communique ici :

*Plan que je présentai au Ministre, pour assurer mes Opérations à Madagascar.*

#### ARTICLE I.

Il plaira au Ministre d'ordonner mon transport avec mon corps de volontaires pour l'île de France, avec une année d'approvisionnement en vivres, boissons, et solde.

#### ARTICLE II.

Il lui plaira d'ordonner aux chfs de l'île de France, de me fournir, deux batiments de la capacité de cent vingt, à cent cinquante tonneaux chacun, qui me serviront à transporter la troupe et les approvisionnements nécessaires pour l'établissement de Madagascar, dont l'un en restera sous mes ordres, pour être employé au cabotage de l'île, et l'autre sera renvoyé en France, afin de pouvoir informer le Ministre

nistre de la position et du succès de l'entreprise, avec les informations nécessaires.

### ARTICLE III.

Il plaira au Ministre d'ordonner aux chefs de l'ile de France, de me fournir en effets de traite, pour la valeur de deux cent mille livres un approvisionnement d'artillerie et de munitions de guerre, des utensiles pour les hopitaux, et des ouvriers, avec leurs instruments et utensiles, pour la construction des logements nécessaires pour la conservation des gens du Roi.

### ARTICLE IV.

Pour éviter les ravages que l'intemperie du climat de Madagascar pourroit occasionner, en attendant qu'on puisse parvenir à en construire sur les lieux mêmes, il plaira au Ministre d'ordonner aux chefs de l'ile de France, de me fournir quatre batiments batis en bois, dont un me servira de magasin général, le second d'hopital, le troisième de caserne, et le quatrième pour mon logement.

### ARTICLE V.

Il plaira au Ministre de joindre à ma mission, des personnes attachées à l'administration, pour régler et maintenir les affaires de finances et de comptabilité, et qui en même temps pourront être chargées de la traite et d'une partie du commerce, pendant que je m'occupera à la formation de l'établissement.

ARTI-

## ARTICLE VI.

Il plaira au Ministre d'ordonner aux chefs de l'ile de France, de me secourir, en cas de besoin, en hommes, vivres, munitions, effets de traite, et argent pour la solde de la troupe.

## ARTICLE VII.

Il plaira au Ministre de me faire passer la première année, cent vingt hommes de recrues, pour soutenir l'établissement, en attendant que sur mes informations je puisse recevoir les dernières instructions.

Ayant présenté au Ministre ce plan, reduit en sept articles, je lui protestai que je réussirois de gagner la confiance des naturels du pays, et que je parviendrois à y former l'établissement désiré, si on remplissoit exactement mes demandes ; mais que comme des opérations de cette nature exigeoient indispensablement une connoissance particulière et étudiée du local, je me reservois l'honneur de lui addresser un plan étendu et combiné, des détails circonstanciés avec des cartes topographiques du pays, et des informations sur les moeurs, les usages, les loix, et le gouvernement des insulaires ; et enfin un état rédigé, des demandes propres à l'exécution certaine d'un aussi vaste projet.

Le Ministre, ayant pris lecture de mes propositions, les approuva au point de m'assurer qu'il en rendroit compte à sa Majesté, et que je pouvois être persuadé que tout seroit exécuté à ma plus grande satisfaction. Les conférences particulières, que j'eus dans le courant

rant de Fevrier avec Mons. De Boynes et Mons. le Duc d'Aiguillon, me confirmerent de plus en plus que rien ne me manqueroit pour mon expédition.

Le 19 Mars, appellé de nouveau chez le Ministre, j'en reçus une lettre qui contenoit les intentions de sa Majesté, concernant la formation de l'établissement de Madagascar, avec la copie d'une autre adressée aux chefs de l'ile de France; et il me recommanda en même temps, de passer au plus vite avec tous mes hommes à l'Orient, où je recevrois ses ordres pour mon passage à l'ile de France.

J'entrevis alors, que ma mission étoit en quelque façon, abandonnée à la discrétion des chefs de cette île, et que la plus petite indisposition, ou un mal-entendu de leur part, étoit capable, nonseulement de nuire à mes opérations, mais encore de les détruire entièrement. J'en fis mes représentations au Ministre, en le priant de changer le contenu de la lettre qu'il leur addressoit, et de me faire fournir de la France, les secours les plus indispensables. Sa réponse fut, qu'il n'étoit plus temps de rien changer à ces dispositions, qu'il étoit assuré de la bonne disposition et du zèle des chefs de l'ile de France, qui certainement ne me laisseroient manquer d'aucuns secours; et qu'enfin étant sur ce lieu, je pourrois faire tout ce que je jugerois avantageux au bien du service; il ajouta qu'il pourvoiroit d'ailleurs par des nouveaux ordres, aux secours particuliers qu'exigeoit la sûreté de l'établissement.

Malgré cette réponse décisive, je hazardai des nouvelles représentations sur les inconvénients qui pour-

pourroient résulter d'un tel arrangement ; mais le Ministre persista dans sa première réponse, et ajouta que les intentions de sa Majesté étant que je me rendisse au plutôt à l'ile de France, je ne pouvois trop hater mon départ. Je sortis alors de chez le Ministre, l'idée remplie des maux et des souffrances auxquels j'allois être exposé avec mon corps. Pour tacher de les prévenir, je m'addressai à Mons. le Duc d'Aiguillon, à qui je communiquai les ordres et les dispositions du Ministre sur ma mission, et les justes craintes qu'ils me donnoient d'en voir manquer la réussite ; mais le Duc me consola en me promettant qu'il conférereroit avec Mons. De Boyne, que les choses changeroient sûrement de face, et que je pouvois me tranquiliser.

Le lendemain, Mr. Audat, premier Commis de la marine, vint chez moi et me dit, que le Ministre étant occupé d'affaires importantes et pressées, il ne pouvoit conférer en ce moment avec moi sur ma mission, mais qu'il l'avoit chargé de m'assurer, que tout se ferroit à ma plus grande satisfaction ; qu'il s'étoit décidé à changer la lettre addressée aux chefs de l'ile de France, et même d'augmenter les demandes que j'avois fait ; que je pouvois partir incessamment pour cette île, où je serois bientôt rejoint par des secours envoyés directement de France, et qu'en attendant qu'ils me fussent parvenus, les chefs de l'ile de France me fourniroient conformément aux ordres qu'il leur en donnoit, les secours dont j'aurois besoin avant l'arrivée de ceux que je recevrois incessamment à Madagascar, et qui me mettroient en état de me passer désormais de ceux de l'ile de France ; et enfin, qu'à l'égard de

de la lettre addressée aux chefs de cette île, on en avoit changé les articles les plus essentiels, pour leur faire connoître qu'on me laissoit maître de mes opérations, et qu'ils n'étoient intéressés dans ma mission, que pour me fournir les secours indispensables dont je serois privé.

Cette ouverture du premier Commis, me satisfit d'autant plus que j'en conçus la douce espérance de pouvoir m'acquitter avec honneur, de la commission importante dont il avoit plu à sa Majesté de me charger.

Le 22 de Mars, je pris mon audience de congé, et j'eus la satisfaction d'entendre de la bouche du Ministre, qui me remit les lettres et les instructions, ces paroles, " je pourvoirai toutes vos demandes, " et vous aurez lieu d'être content de moi." Expédié aussi par le Ministre, je partis pour l'Orient, où je me suis embarqué à bord du navire La Marquise de Marbeuf.

Le 22 Septembre, je débarquai à l'île de France, où je trouvai un détachement de mon corps qui y étoit arrivé avant moi ; le surplus étant resté à l'Orient pour y attendre des batiments de transports. Lors de mon arrivée en cette colonie, Mons. De Ternay, le Gouverneur, étoit absent, et n'y revint que dans le mois d'Octobre ; et comme Mons. Maillart avoit refusé de conférer seul avec moi, sur les affaires de ma mission, avant le retour du Gouverneur, j'attendis jusqu'à ce moment, et alors je demandai quatre jours pour régler ensemble sur ma gestion à Madagascar ; à quoi ces messieurs me répondirent, que leurs objets étant

étant séparés ils ne vouloient conférer avec moi que chacun en particulier. Je me rendis donc le 22 du même mois, chez Mons. De Ternay, auquel après lui avoir communiqué mes ordres, je demandai les fournitures et les secours nécessaires à mes opérations ; mais il me répondit, qu'il ne lui avait été adressé aucun ordre particulier relatif à ma mission ; que la lettre commune du Ministre regardoit plus Mons. Maillard que lui, puisque les fournitures et les secours dont j'avois besoin, dépendoient des fonds du trésor, dont il ne se mêloit point ; qu'il feroit son devoir pour ce qui regardoit la formation de mon corps, et remettoit à mes ordres le senault du Roy, le Postillon, expédié par la cour pour le service de ma mission, et qu'enfin tout le reste regardoit l'intendant.

Après cette entrevue, je fus chez Mons. Maillard, à qui je communiquai de même les ordres du Ministre, et lui remis un état des demandes des fournitures et des secours nécessaires à l'exécution de ma mission, dont je lui détaillai les circonstances, en l'engageant par les raisonnements qui me parurent les plus persuasifs, à concourir en tout ce qui dépendoit de lui, au bien du service en cette occasion ; mais quelle fut ma surprise de l'entendre dire, qu'il étoit très étonné que la cour entreprît une expédition si préjudiciable à l'île de France, dont tous les négociants alloient être ruinés, si l'établissement réussissoit à Madagascar ; où, par la concurrence ils fesoient un commerce avantageux, qui ne pouvoit légalement être interdit sur une simple lettre du Ministre ; que cependant il alloit voir ce qu'il pourroit faire jusqu'à ce qu'il eut reçu des ordres

plus

plus positifs de la cour, mais qu'il ne pourroit pas s'empêcher d'instruire la cour, que le projet étoit inexécutable ; car les habitants de Madagascar ayant depuis cent cinquante ans, repoussés les attentats de la France, ils ne se soumettroient pas en ce moment, où ils se trouvoient réunis sous un gouvernement solide, qu'ils s'étoient formés eux mêmes.

Une pareille réponse, de la part d'un second d'une colonie, confirma de plus en plus les craintes que j'avois conçu à Versailles, sur ce que j'allois être abandonné à un parti jaloux, qui, comme plusieurs rapports me l'ont confirmés, déclamoit publiquement contre l'établissement de Madagascar, et lui portoit déjà les premiers coups, qui, comme on le verra par la suite ont mit cet établissement dans le plus douloureux état.

Le 23 Octobre, Mons. De Maifonville, que le Ministre avoit nommé à la place de sous-commissaire, faisant fonction d'ordonnateur auprès de moi, ayant refusé de passer à Madagascar, Mons. Maillard nomma à sa place le Sieur Vahis, écrivain de vaisseaux, connu pour un mauvais sujet, qui par ses impostures publiques, s'étoit rendu indigne de remplir ce poste, qui exigeoit autant de probité que de capacité. J'en fis mes réprésentations à Mons. Maillard, en l'assurant que je ne souffrirois jamais auprès de moi un homme taché, et qu'il fit sur le champ un choix d'une personne plus digne d'une telle place. Il se contenta de me dire, que le Sieur Vahis étoit suffisant pour Madagascar, où il ne vouloit pas exposer des bons sujets, et d'honnêtes gens, pour les envoyer à un massacre certain ;

tain ; l'indignation que m'excita une telle réponse, me fit prendre le parti le plus prudent, celui de lui tourner le dos.

Le 24 du même mois, je conférai de nouveau et plus amplement avec Mons. De Ternay sur ma mission, et je lui représentai le tableau touchant de la triste position dans laquelle j'allois me trouver avec mon corps, et des souffrances auxquelles nous étions sur le point d'être exposés, si on persistoit dans le refus des secours que je demandois ; mais, je ne pus rien obtenir de ce Gouverneur, qui disoit publiquement, que l'établissement de Madagascar ne pouvoit réussir, parce que le Ministre avoit fait la faute de ne pas consulter les chefs de l'île de France sur les moyens qu'on y dévoit employer.

Mons. Maillard, d'un autre côté, répétoit continuellement, que c'étoit aux seuls chefs de l'île de France, que le Ministre auroit du confier cette expédition, parce qu'êtant personnellement intéressés, ils auraient pourvus à tous les secours qu'elle auroit exigée ; mais qu'au contraire, les ordres du Ministre concernant les secours qu'ils dévoient fournir à cet établissement étoient si ambigus, qu'ils n'osoient s'engager en avant.

Je vis dont qu'il ne me restoit plus d'autre parti à prendre, que celui d'accélérer mon départ pour Madagascar, au risque d'y être exposé à la dernière misère, et au plus cruel abandon, jusqu'à l'arrivée directe des secours de France que j'attendois du Ministre. Ce parti, quoique violent, convenoit mieux à mes engagements, et à mes sentiments d'honneur. Je glissai sur tous les inconvénients, et je donnai des ordres pour le départ de la corvette du Roi, le Postillon, avec un

détachement de trente hommes, et des instructions pour qu'on prit connoissance du local, des mœurs, et des facultés des insulaires, afin, qu'en y arrivant, je fusse plus à portée d'accélérer mes opérations, et d'exécuter les ordres dont sa Majesté m'avoit honorée.

Le 7 Novembre, le Sieur Saunier, Lieutenant de frégate, et Commandant de la corvette du Roi, le Postillon, mit à la voile, et partit le même jour, avec mon détachement, pour faire route pour Madagascar ; il m'écrivit de la rade une lettre, qui m'apprenoit que Mons. Maillard, malgré la demande que je lui avois fait pour le bien du service, et les promesses réitérées qu'il m'avoit donné de la faire remplir, cet intendant n'avoit donné des ordres, que pour des petits objets, et même insuffisants pour faire les présents ordinaires aux chefs. Il ajouta qu'il lui avoit refusé de l'eau de vie pour la subsistance du détachement, et qu'il seroit contraint d'en délivrer de celle de son équipage.

Justement étonné de ce que j'appris, je fus trouver Mons. Maillard, pour m'expliquer avec lui sur l'expédition du Postillon ; mais sa réponse fut, que la cour le laissoit maître de ses opérations pour ce qui concernoit Madagascar, et qu'il étoit inutile que je lui en parlasse désormais.

Dans plusieurs conversations que j'eus les sept jours suivants avec Mons. De Ternay, je le priai d'engager Mons. Maillard à se rapprocher davantage de son devoir au sujet de ma mission, et de faire conjointement signifier aux marchands qui fréquentoient la côte de Madagascar, d'y suspendre leur commerce, jusqu'aux nouveaux ordres du Ministre, afin que je pussé pren-

dre connoissance des abus qui s'y commettoient, et de le faire mettre sur un pied plus convenable au bien général, et à celui de l'établissement en particulier. Il acquiesça à ma demande, mais ayant su qu'il s'étoit contenté de l'écrire, sans la faire publier, je redoublai mes plaintes, et j'eus le désagrément d'entendre répondre à Mons. Maillard, qu'il le trouvoit extraordinaire que j'insistasse sur un objet qui m'étoit d'autant plus étranger qu'il ne regardoit que le commerce, et même un commerce autorisé, et que conféquemment, une simple lettre du Ministre ne pouvoit interdire et encore moins abolir.

Le 22, l'armement de mon corps n'étant point encore arrivé de France, et ayant été obligé de l'exercer avec des armes d'emprunt, j'en demandai à Mons. De Ternay de l'arsenal de l'île de France ; après plusieurs contestations, j'en obtins de ce Gouverneur, et j'en armai convenablement ma troupe, par le soin que je pris de faire réparer la majeure partie des armes à feu.

Le 25, instruit qu'un navire particulier alloit faire voile pour Madagascar, et voulant profiter de cette occasion pour faire passer mes ordres à Mons. Saunier, et au Sieur D'Esterleng, j'envoyai chercher le Sieur Vahis, qui fesoit encore les fonctions d'ordonnateur, pour prendre de lui connoissance de l'état des fournitures qui avoient été faites concernant mon expédition ; mais il se contenta de me faire dire qu'il n'étoit comparable qu'à Mons. Maillard, et qu'il n'avoit aucun compte à me rendre, et pas même le moindre conseil à prendre de moi. Une réponse aussi inattendue de la part

d'un homme, qui, par la nature du service, étoit subordonné à mes ordres, me fit prendre le parti d'en porter mes plaintes à Mons. Maillard, qui me répondit froide-ment, que le Sieur Vahis en agissant ainsi, suivoit ses intentions et que je ne dévois m'attendre à rien de plus.

Le 28, je fus chez Mons. De Ternay pour l'engager de nouveau à conférer avec Mons. Maillard, sur les secours qu'exigeoit ma mission ; mais il me répondit, que le Ministre ayant addressé ses ordres directement à Mons. Maillard, c'étoit lui seul qui étoit chargé de leur exécution. Je me rendis alors avec mon Major, et un Capitaine de mon corps, chez cet Intendant, auquel je fis les plus vives représentations, en lui observant que mes demandes étoient fondées sur les ordres du Roi signifiés par le Ministre ; et qu'il ne pouvoit, sans manquer au service, me refuser les choses indispensables qu'exigeoient mes opérations ; mais quelle fut sa réponse ? et pouvois-je l'attendre d'un homme en place ? Il s'exhala en propos les plus indécents sur ma mission, et oſa dire, que si Mons. De Ternay vouloit suivre ses conseils, il arrêteroit mon expédition, parce que la cour n'avoit pas réfléchi sur ce projet, formé par un fantastique, et que quand bien même le Ministre lui donneroit des ordres plus positifs, il aimeroit mieux se démettre de sa place, que de se prêter à une entreprise aussi mal conçue. Une réponse aussi indécente, me fit sortir de chez lui, sans répliquer un mot, et je profitai d'un navire partant pour la France, pour instruire le Ministre de tout ce qui s'étoit passé entre les chefs de l'ile de France et moi.

Au

Au commencement de Décembre, ma troupe restée, étant arrivée à l'ile de France sur le Laverdy, et voulant accélérer mon départ pour Madagascar, je demandai aux chefs de l'ile de France, des vaisseaux pour mon départ. Je leurs présentai en même temps, un état des demandes des choses les plus indispensables, des outils, des médicaments, et particulièrement douze barriques de vinaigre, et trois pierres à filtrer. J'insistai d'autant plus sur ces deux derniers objets, que j'étois pleinement instruit de la mauvaise qualité des eaux de Madagascar, qui étoient ou vaseuses ou chargées de parties métalliques, et que les pierres à filtrer et le vinaigre étoient les seuls moyens de les rendre moins malfaisantes, et dont on se sert même dans différentes garnisons de l'Europe, avec beaucoup de succès.

Le 11 Décembre, Mons. Maillard m'invita à une conférence chez lui ou chez Mons. De Ternay ; je me rendis par préférence au gouvernement, où Mons. Maillard, en présence de Mons. De Ternay et de Mons. De Belcombe, ancien Commandant à Bourbon, me fit des excuses sur sa conduite passée, me demanda mon amitié, et m'affura que le voile qui lui avoit jusqu'à ce moment bandé les yeux sur ma mission étoit tombé ; qu'il connoissoit actuellement que le Ministre avoit des raisons particuliers pour m'employer à l'établissement de Madagascar, dont il partageroit avec moi les travaux, en m'aïdant de tout ce qui dépendroit de lui concernant les secours dont j'aurois besoin ; qu'il me prioit enfin de passer l'éponge sur le passé, et de lui accorder l'amitié

qu'il me demandoit. Ma réponse n'avoit pas besoin d'être étudiée ; cet intendant paroiffoit reconnoître ses torts ; il protesta qu'il alloit travailler au succès de mon entreprise avec le plus grand zèle ; je l'affurai donc que mon estime et mon amitié marcheroient toujours ensemble, et que dès ce moment je lui vouois l'un et l'autre. Cette protestation de ma part étoit d'autant plus sincère, que je ne pouvois m'imaginer qu'un homme en place fut jamais capable d'imposture et d'hypocrisie à ce point ; mais la suite prouvera jusqu'à quel point cet intendant les pouffoit alors.

Le 17, Mons. De Ternay me fit fournir l'artillerie et les munitions de guerre dont j'avois besoin pour mon départ, et je m'occupai sérieusement dès ce moment à exercer à cette manœuvre une partie de ma troupe, qui s'en acquitta à ma plus grande satisfaction. Mons. Maillard de son côté, retira d'entre les mains du Sieur Vahis la caisse du trésor, et la confia au Sieur Senaut que je ne connoissois pas. Ces deux chefs quelques jours après, me firent dire qu'ils destinoient pour mon transport le vaisseau, Le des Forges, et qu'on l'attendoit de jour en jour de Bourbon ; mais Mons. Maillard m'observa qu'il ne pouvoit m'expédier par ce même vaisseau qu'une très petite portion d'effets de traite ; que les magazins étoient absolument dépourvus de vinaigre, et qu'il ne savoit ce qu'étoient devenues les pierres à filtrer l'eau, mais qu'il n'oublieroit rien pour me faire parvenir tous ces objets par le premier batiment, dût-il les faire acheter chez les marchands. Le dernier

du

du même mois, je priai Mons. De Ternay de faire avec ce Commissaire la revue de mon corps ; je fis suppléer à l'habillement de ma troupe, l'envoi qu'on venoit de m'en faire s'étant trouvé des plus défectueux.

Le premier Janvier, 1774, ayant reçu de Madagascar un pacquet, qui me répétoit que les fournitures qu'on avoit livré au Postillon étoient si modiques, que mon détachement avoit à peine reçu pour trois mois de comestibles, et que ma présence étoit d'autant plus nécessaire dans cet établissement, que quelques chefs des insulaires avoient déjà commis quelques hostilités contre ma troupe, je m'addressai à Mess. De Ternay et Maillard, en les priant de me fournir au plutôt un vaisseau, pour me transporter au lieu de ma mission ; mais ces Mess. m'ayant répondu qu'ils ne pouvoient m'en procurer dans le courant du mois, parcequ'ils avoient besoin pour le service de la colonie, des navires qui étoient actuellement à leurs ordres, je me décidai d'en fréter un, pour porter à mon détachement des secours et un renfort d'hommes, lorsque je fus arrêté par la promesse de Mons. De Ternay, qui m'assura qu'avant l'expiration de Janvier, j'aurois le vaisseau que je demandois. Je disposai alors mon corps à son départ, mais sur le rapport que soixante trois de mes hommes étoient à l'hôpital, je pris le parti de les y laisser jusqu'à leur parfait rétablissement, sous les ordres de Mons. Marin, mon Lieutenant Colonel, et sous la conduite de Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine, avec ordre de passer à Madagascar le

plutôt possible. J'appris en même tems de mon Major, qu'une partie de ma troupe étoit débauchée par les autres régiments, que quelques uns de mes volontaires étoient déjà désertés, et que les propos désavantageux qui les avoit entraînés dans cette débauche, étoient sortis de bouches si vénimeuses, que le poison commençoit à gagner mes officiers, dont une partie se disoient malade pour retarder leur départ pour Madagascar. J'appris d'ailleurs que les chefs de l'ile de France, avoient envoyés des émissaires à Madagascar chez le Roi Hyavi, et chez les autres chefs, pour les prévenir que j'allois attenter contre leurs libertés, et que mes vues n'étoient autres que d'imposer le joug de l'esclavage à toute l'ile.

Dans cette douloureuse position, et craignant avec raison que le service de sa Majesté ne souffrit d'une si horrible prévention, je haranguai ma troupe et particulièrement le corps de mes officiers, qui, vaincus par la force de mes raisonnements, et leurs propres sentiments d'honneur, rentrèrent dans le devoir, et se disposèrent avec résolution à me suivre. Alors je fis publier mon départ pour Madagascar, et je fis dire en même tems, que les personnes de bonne volonté, particulièrement les ouvriers qui youdroient m'accompagner, pouvoient venir chez moi faire leurs conditions ; il s'en présenta un très grand nombre, mais ignorant s'ils étoient libres, et ne voulant donner matière pas même au plus léger réproche, je les adressai par un de mes officiers à Mess. De Ternay et Maillard. Le prenier répondit qu'il ne pouvoit donner, à qui que ce fut, permission de sortir de l'ile

l'île; et Mons. Maillard dit et le répéta publiquement, qu'il s'opposeroit ouvertement à ce que personne ne me suivit à Madagascar, parce que ce seroit les envoyer à la boucherie, car il disoit avoir reçu des nouvelles certaines, que plusieurs corps des insulaires armés m'attendoient pour me combattre. Cet Intendant poussa les choses au point d'essayer de gagner un de mes premiers officiers, et de le faire consentir à lui envoyer par chaque occasion, un état détaillé de mes opérations; c'est ainsi que ce chef travailloit à l'exécution des ordres du Ministre.

Le 22, je profitai du départ de la flûte du Roi L'Africaine, pour envoyer mes pacquets en cour. Les jours suivants je travaillai à l'embarquement des effets de ma troupe, et Mons. Maillard m'ayant assuré qu'il pourvoyoit de son côté à la livraison de tous les objets qu'il avoit ordre de fournir pour Madagascar, je me tins tranquile de ce côté. Mes visites de part et d'autre étant faites, je donnai, le 2 de Février, une fête à l'occasion de la naissance de mon fils, à la grande Rivière; et ensuite je donnai ordre à ma troupe de se rendre au fort, les drapeaux déployés, où étant arrivée je la fis embarquer, et j'eus le plaisir, si long temps désiré, de nous voir, sur les six heures du soir, faire voile pour Madagascar.

Le 5, les vents Nords nous forcerent de relâcher à Bourbon, d'où nous partimes le 7, et enfin nous mouillâmes dans le port de la baie d'Antongil le 14 du même mois.

Comme les faits que je viens de détailler, n'ont de rapport au mémoire que j'écris, que par les divers enchainements

122 MEMOIRES ET VOYAGES DU

ments qui se sont succédés, dont les suites douloureuses ont pris leur sources dans les indispositions, j'aurois pu dire dans les jalouſies primitives des chefs de l'ile de France, on peut les considerer seulement comme les préliminaires de l'histoire de l'établissement que j'ai formé à Madagascar.

MEMOIRE

---

MEMOIRE DETAILLE,

CONCERNANT  
L'ESTABLISSEMENT ROYAL

DE

M A D A G A S C A R,

CONFIE

A Mons. Le COMTE DE BENYOWSKY,  
Depuis son arrivée en cette Ile, 14 Fevrier, 1774.

---

**A** PEINE le Des Forges fut il mouillé, que je me fis mettre à terre par le canôt, pour connoître plutôt l'état de mon détachement, et la disposition des insulaires. Le rivage étoit bordé de chefs, qui témoignèrent me voir avec le plus grand plaisir ; j'en fus extrêmement flatté, mais ma joie diminua beaucoup en entrant dans la palissade, qui renfermoit ma troupe, qui, par le défaut d'effets pour payer des noirs marmites, avoit été obligée de la construire elle

même.

même. Ce travail forcé, en descendant sur un pays extrêmement chaud, l'avoit épuisée et reduite au plus triste état. Le Commandant et le chirurgien étoient malades ; point de secours, point de médicaments, une garde continue à faire jour et nuit, une irruption avec plusieurs hommes armés sur ce foible détachement, qui malgré son état de langueur s'étoit défendu avec tant de fermeté, qu'on fit sept prisonniers sur le chef, nommé Raoul ; mais par une politique adroite, on les lui renvoya le lendemain sans rançon ; toutes ces circonstances que j'appris par les mémoires de Mons. Saunier, et du Sieur de la Boulaye, volontaire à la suite de mon corps, avoient presqu'entièrement épuisées cette troupe.

Mon premier soin donc, fut de travailler à lui faire donner tous les secours qu'exigeoit sa triste situation. Il n'y avoit aucun magasin de construit, point de casernes, points d'hôpitaux, pas même un logement pour me mettre à l'abri des injures de l'air. Ces différents batiments ne pouvoient être construits promptement, que par les insulaires mêmes ; ainsi je jugeai ne devoir rien négliger pour les faire entrer dans les intérêts de l'établissement, et pour gagner leur confiance. J'en fis assembler le plus grand nombre possible, je leur distribuai des présents, et j'eus la satisfaction de traiter avec eux pour plusieurs cases du pays qui me servirent à loger mes officiers et ma troupe, en attendant les travaux qu'exigeoient les batiments qui nous étoient indispensables. On dressa à la hâte, un bâtiment pour me servir de logement, et ces petits secours furent fournis avec tant de précipitation, que

le

le lendemain je fus en état de faire débarquer la troupe que j'avois amenée avec moi, et avec laquelle je descendis avec la plus grande pompe, et le plus d'ordre possible, pour inspirer aux insulaires du respect.

Pendant que toutes ces choses se fesoient au gré de mes souhaits, je m'occupai du déchargeement. Je demandai à cet effet à Mons. de Saint Felix, commandant le Des Forges, la facture des effets dont il étoit chargé ; mais quelle fut ma surprise de voir, que malgré les protestations, et les brillantes promesses de Mons. Maillard, elle ne contenoit presque ni boissons, ni effets de traite, et que la plus grande partie de la cargaison de ce navire, confisstoit en charbon de terre, objet qui alors étoit de la moindre importance. Dans cette circonstance critique, je fus forcé d'acheter de ce capitaine, des vins, de l'eau de vie, des effets de traite, et des médicaments qu'il me proposa ; et sur son refus d'une lettre de change sur le Roi, ne pouvant indispensablement me passer de ces effets, je lui fournis sur mes propres fonds, une lettre de change, de la somme de quatorze mille, cinq cent livres.

Le lendemain, le 17, lui ayant fait demander des ouvriers pour faire accélérer les travaux, Mons. de Saint Felix me les refusa, en alléguant un ordre des chefs de l'île de France ; mais comme il ne me présenta point cet ordre, après la sommation que je lui en eus fait, je me servis de l'autorité qu'il avoit plu au Roi de me donner.

Le 19 Fevrier, j'envoyai avertir tous les chefs de la province d'Antimaroa, pour qu'ils se rendissent le

1 Mars.

1 Mars suivant à Louisbourg, afin de leur faire savoir les intentions de sa Majesté sur l'établissement que je dévois former à Madagascar, et les faire entrer autant qu'il seroit possible dans nos intérêts ; je donnai en même temps des ordres pour monter l'artillerie, et nous mettre à couvert de toute surprise. Environ deux cents noirs furent engagés de bonne volonté, et employés à transporter des terres pour éléver le terrain au dessus du niveau de la rivière, et commencer à combler les marais circonvoisins.

Le 23, la frégate du Roi, l'Oiseau, commandée par un lieutenant de vaisseau ; et le vaisseau du Roi, le Rolland, commandé par Mons. Kreguelin, ayant mouillé dans la grande rade avec deux cents hommes d'équipage malades, je leurs envoyai tous les secours possible, et surtout une abondante quantité de rafraîchissements qui leur procurerent un prompt rétablissement.

La corvette du Roi, La Dauphine, commandée par Mons. Feron, à la suite de l'expédition de Mons. Kreguelin, mouilla dans la rade le 25 du même mois.

Le 1 Mars, ayant reçu les nouvelles que tous les chefs de la province d'Antimaroa étoient en marche pour se rendre à Louisbourg, où j'avois fixé le lieu de mes conférences ; je donnai de nouveaux ordres pour prévenir toute surprise, et le lendemain je les reçus hors de notre enceinte, accompagné d'un parti de mes officiers, avec un détachement de trente hommes. Ces chefs étoient au nombre de vingt-huit, avec une escorte composée d'environ deux mille noirs

noirs armés, qui formerent un cercle, à l'entrée duquel, m'étant assis, je leur fis dire par mon interpréte, que les intentions du Roi de France étant de favoriser et de prendre sous sa protection les habitans de Madagascar, en reconnaissance de l'attachement qu'ils témoignoient pour les François, il avoit résolu de former un établissement pour les défendre contre leurs ennemis, et d'y entretenir des magazins, où ils trouveroient en tous temps, et à bon compte, les objets de traite qui leur seroient nécessaires, comme toiles, boîtons, poudre, balles, pierres à fusils, &c. que ces effets leur seroient fournis en échange des productions de leur pays, et particulièrement du ris, dont ils ne pouvoient trop multiplier les plantations; qu'en reconnaissance des bienfaits dont sa Majesté vouloit les combler, je leur prescrivois seulement les trois conditions suivantes.

La première, de stipuler avec moi un traité d'amitié et d'alliance, de m'accorder un terrain pour fixer mes établissements, et de concéder à leurs insulaires la permission de vendre des terres aux François, qui voudroient s'établir parmi eux.

La seconde, de m'accorder la permission d'établir dans l'intérieur du pays à la source de la rivière de Tingballe, un terrain commode, des hopitaux, et des magazins.

Enfin la troisième, qu'ils s'engageassent à défendre dorénavant contre toute autre nation, les propriétés de l'établissement, et de confirmer ce traité par un serment, afin qu'ils ne puissent jamais être soupçonnés de trahison.

A peine

A peine mon interpréte avoit-il fini de parler, qu'ils jettèrent des cris de joie, en disant tous qu'ils ne pouvoient douter des bonnes intentions du Roi de France à leur égard, puisqu'il leur avoit envoyé par préférence aux autres provinces, des navires et des troupes pour les soutenir contre leurs ennemis ; qu'ils le reconnoissoient dès ce moment pour leur ami, et qu'ils consentiroient à me céder le terrain sur lequel je m'étois établi, pourvu que je leur fis serment de ne pas construire des forteresses. Qu'à l'égard du terrain que je demandois dans l'intérieur des terres, ils se consulteroient sur ma demande ; qu'ils exigeoient de moi un serment, par lequel je reconnoitrois n'avoir aucun droit sur eux, que je me bornerois au seul titre de leur ami, et qu'en cette qualité je les affisterois contre leurs ennemis.

De ma part, ayant accédé à leurs propositions, nous célébrâmes le serment pour ratifier l'acte de notre union. Cette cérémonie, qu'ils nomment cabare, fut suivie d'une fête, où ils burent une barrique d'eau de vie, que je leur fis distribuer ; après quoi ils s'en retournerent tous dans leurs villages, où étant arrivés, ils célébrerent de nouvelles fêtes pour témoignage de leur joie d'avoir gagné l'amitié du Roi de France.

Le 3, j'expédiai le senault du Roi, le Postillon, attaché à la suite de mon expédition, et commandé par Mons. Saunier, Lieutenant de frégate, avec ordre d'aller à Foul Point, pour en déloger des particuliers qui indisposoient les insulaires contre mon établissement, pour assurer de mon amitié, Hyavi, Roi, et grand Chef de cette province, lui remettre différents

rents présents que je lui envoyai, et l'engager à me demander des hommes pour le soutenir contre les Fariavas, avec lesquels il étoit en guerre. Cette voie me paroifsoit la plus sûre pour établir un poste à Foul Point.

Le 9, la corvette du Roi, la Dauphine, partit pour l'île de France, après que je lui eus fait fournir de l'eau de vie, et du ris, dont son équipage avoit le plus grand besoin.

Sur le rapport de ma troupe, que les noirs, au mépris de leur serment, insultoient la nuit les factionnaires, et le Sieur Senaut, Garde Magasin, m'ayant en même temps porté plainte, qu'on avoit fait quelque vol dans les magasins ; je fis prévenir les chefs, que si quelques noirs approchoient nuitamment les postes, sans répondre comme ils en étoient convenus, au qui vive, je serois forcé de faire faire feu sur eux. Ils se contenterent de répondre à mon interprète, que si on leur tuoit un noir, ils tueroient dix blancs. Le soir même, un noir armé de sa sagaye, s'étant approché avec quelques autres noirs, d'un factionnaire placé devant un magasin ; et au lieu de répondre au qui vive de celui-ci, lui ayant lancé une sagaye, la sentinelle tira sur eux, en tua un, et en blessa deux autres. Cette action, quoique juste, parut au noirs un sujet de plainte, et de soulèvement, que je pris le parti de prévenir en les éloignant à une lieue du poste, et pour y réussir sans exposer ma troupe, je fis proposer à quatre chefs de me vendre leurs villages qui entourroient Louisbourg. Ils y consentirent et les évacuerent dès qu'ils furent payés. Aussitôt je don-

130 MEMOIRES ET VOYAGES DU

nai ordre d'en démolir toutes les cases, et je me vis par là, maître de toute la pointe, et ma troupe moins exposée à des occasions de débauche.

Le 10, les chefs Saphirobay envoyèrent vers moi, des envoyés pour me déclarer, qu'ayant rompu mon serment ils me déclaroient la guerre, et qu'ils renonçoient à leurs engagements. Cette déclaration me détermina d'élever des épaulements, et des batteries pour me défendre.

Le 11, j'envoyai à bord des vaisseaux du Roi, Le Rolland, et l'Oiseau, trente bœufs pour leur approvisionnement. Les noirs, quoique retirés, et satisfaits du payement de leurs villages, n'en conservoit pas moins le déſſein de ruiner l'établissement. Je fus averti par une négreffe libre, qu'ils étoient convenus entr'eux de nous empoisonner tous, à commencer par moi, avec les vivres que nous acheterions d'eux. En conséquence je fis défendre de ne rien acheter des noirs, sans leur en faire gouter ; cette épreuve en couta la vie à un d'eux, qui n'eut pas plutôt gouté du fruit qu'il vouloit vendre, qu'il mourut subitement. Ses complices, instruits de cette évènement tragique, qui rendoit publique leur intention secrète, se réfugièrent vers le haut de la rivière, où ils travaillerent à la barrer avec des arbres pour en empêcher la navigation, et firent même une décharge sur un détachement que j'avois envoyé pour la reconnoître.

Le lendemain, un chef nommé Siloulout, sous prétexte de venir rendre hommage au gouvernement, me demanda une entrevue près du bois. Cette demande extraordinaire, jointe au refus qu'il fit de venir au gouvernement, me l'ayant fait soupçonner de trahison, j'en-

j'envoyai prendre connoissance de ses mouvements, et je fus bientôt instruit qu'en vertu du serment qu'il avoit fait avec les Saphirobay de m'affassiner, il m'attendoit avec plus de trois cent noirs armés qui l'environnoient, et qu'un nombre beaucoup plus considérable, étoit caché dans les bois. Pour prévenir ce brigand, je fis fortir deux pièces de campagne, et j'envoyai au devant de lui cinquante volontaires, commandés par deux officiers, qui marcherent à l'ennemi en si bonne contenance, que la frayeur ayant faisie cette grande multitude de noirs, il s'en jeta une grande partie dans les marais, et le reste se jeta dans les pirogues, d'où ils firent, mais sans effet, les décharges les plus violentes ; ce qui m'obligea à faire pointer sur eux, et à leur envoyer un boulet, qui bouleversa une de leurs grandes pirogues, et leur tua plusieurs hommes. Deux jours après cet évènement, je fus averti par une négresse espionne, que les chefs Saphirobay et Siloulout, avoient formés avec le chef Raoul, le projet de se liguer avec les provinces voisines, et de nous détruire de fond en comble. Ne pouvant troptôt prévenir un complot aussi dangereux, je donnai ordre au Major de mon corps, de se mettre en marche à onze heures du soir avec un détachement de soixante volontaires, pour aller à l'aide des canôts et des chaloupes du Rolland et de l'Oiseau, droit au camp des ennemis, éloigné d'environ trois lieues de nous. La troupe débarqua à trois heures du matin, brusqua l'attaque, força les ennemis de fuir dans les bois, réduisit leur village en cendres, et détruisit leurs ouvrages. Ce coup porté si à propos, ramena le calme dans l'établissement : je fus moi

même prendre connoissance d'une petite île élevée qui se nomme D'Aiguillon, et qui n'est éloignée de Louisbourg que d'une lieue; nous la parcourames avec mon Major et mon Ingénieur, à qui je donnai ordre d'y faire construire un four, un hôpital des convalescents, et un réduit pour y entretenir un jardin botanique au pied de la montagne de la découverte.

Le 21, deux vaisseaux du Roi, Le Rolland et le Des Forges, firent voile; le premier pour la France, le second pour l'Île de France. Mons. Kreguelin laissa ici douze hommes attaqués du scorbut.

Le 24, six provinces voisines, enchantées du sort que venoit d'essuier les chefs Raoul, Siloulout, et autres leurs ennemis mortels, députèrent vers moi des envoyés pour me proposer le serment d'amitié, et pour me faire des présents; en reconnaissance desquels, et plus encore pour les attacher à l'établissement, je leur fis délivrer de l'eau de vie en proportion à leur nombre, qui étoit considérable.

Le 26, les Saphirobay envoyèrent des présents, en demandant la paix. Je leurs fis dire, qu'après ce qu'ils venoient de tenter contre l'établissement, c'étoit leur grâce et non la paix qu'ils dévoient demander, et que je ne leur accorderois pas leur grâce, tant qu'ils reconnoitroient pour leur grand chef le nommé Raoul, dont le brigandage s'étoit manifesté tant de fois, par différentes tentatives contre l'établissement; et qu'enfin qu'ils commençassent par nettoyer la rivière, et nous en laisser la navigation libre. Ils se retirerent avec promesse de se conformer à mes intentions; mais les jours suivants nous eumes des preuves évidentes

du

du contraire ; la rivière ayant été couverte d'arbres chargés de leurs fruits. J'ordonnai de voir ce que c'étoit, et je fus dans le moment que les Saphirobay avoient couverts la rivière de tanguin, qui est le plus vif poison connu par les naturels du pays, à dessein d'empoisonner cette eau, la seule dont nous fussions usage. Je fus alors obligé, pour la conservation de ma troupe, de faire nettoyer la rivière, et d'envoyer des noirs engagés et commandés par des volontaires, pour couper, et bruler tous les arbres de cette espèce qui étoient dans le voisinage de la rivière. Cette précaution, quoique couteuse, étoit de la première importance pour nous arracher à une mort assurée.

Le 30, je me transportai à Manambia, sur une montagne, où je découvris une mine de cuivre, dont je donnai avis au Ministre, ayant préalablement fait défense d'y toucher avant les ordres de la cour.

Le 1 d'Avril, 1774. Plusieurs chefs d'Angontzi arriverent pour me proposer leur amitié, en promettant de se conformer à tous les articles proposés dans les Cabares précédentes, et en demandant comme une grace qu'on établit une traite dans leur pays ; ce qui me fit prendre le parti d'y envoyer un Commissaire et quatre volontaires avec effets de traite.

La nuit, du 1 au 2, étant allé moi même faire la visite des postes et des casernes, je vis qu'il manquoit sept volontaires, leurs armes et leurs bagages ; ce qui me fit soupçonner une désertion, qui me fut confirmée par le rapport du lendemain. Ne pouvant en cette circonstance me servir de ma troupe, vu son peu de

connoissance du local, j'envoyai après ces déserteurs, des noirs commandés par des officiers de mon ~~camp~~ ps. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que j'étois déjà averti que plus de cinquante autres volontaires, au nombre desquels étoient deux officiers, dévoient suivre les sept déserteurs. Pour prévenir ce second mal, je fis prendre les armes à toute la troupe, et après en avoir fait la revue, et avoir fait poser les armes à terre, je commandai un demi tour à droite, et les fis marcher sans leurs armes, qui furent toutes remises dans mon appartement. Je fis aussitôt saisir et lier les coupables, et les sept déserteurs ayant été ramenés le soir, on commença à procéder aux interrogatoires, et à tenir un conseil de guerre, dans lequel un du complot fut condamné à passer par les armes, et trente trois volontaires aux travaux du fort. Leur dessein étoit de se liguer avec les insulaires, de détruire l'établissement, et de sortir de l'île, à l'aide de quelque bâtiment particulier.

Le 6, la corvette du Roi, le Postillon, que j'avois expédié le 3 de Mars précédent pour Foul Point, rentra dans le port, et me rendit compte que le chef Hyavi, malgré tout ce que lui avoient dit les marchands particuliers contre l'établissement, demandoit vivement mon amitié, et me prioit d'établir un poste chez lui ; qu'il étoit prêt à faire construire une palissade, conformément à mes demandes, et qu'il me protestoit qu'il contribueroit en tout ce qui dépendroit de lui et des chefs sous ses ordres, pour le bien de l'établissement. Les chefs de Sainte Marie, vinrent le lendemain me demander de stipuler avec eux le

traité de paix et d'amitié, et de prêter le serment avec eux. Ils me prirent en même tems, d'établir un poste sur leur île, en me demandant d'oublier le massacre qu'ils avoient commis, précédemment, contre les François, assurant que les cruautés et les tyrannies de leur part, les avoient forcées à une telle démarche. Convaincu de leur exposé, je promis de ne plus rappeler le passé à ma mémoire, et je fis avec eux le serment, en leur promettant d'y envoyer un commis de traite, de l'eau de vie et des effets, duquel les chefs me répondroient sur leurs têtes.

Le 9, les interrogatoires, les confrontations et les récolements à l'occasion du complot, qui avoient exigés le conseil de guerre le 5 du même mois, donnèrent matière à un second conseil, où on condamna le principal moteur à passer par les armes, un autre par les verges, et les moins coupables à des peines proportionnées.

Le 10, le senault du Roi, le Postillon, qui avoit besoin d'être caréné, manquant de brai et de godron, on y suppléa avec une gomme du pays, nommée par les insulaires Ditti Moenti, et qui paroît être d'une excellente usage à ces travaux.

Le 17, j'expédiai le senault du Roi le Grand Bourbon, pour porter à Foul Point un détachement composé d'un Capitaine, un Lieutenant, deux Serjeants, un Tambour, et dix-huit Soldats, avec des présents pour Hyavi, chef de cette province, qui venoit de députer vers moi son frere, pour prêter en son nom le serment d'amitié.

Le 20, les Saphirobay, qui pour rentrer en grâce avec moi, avoient chassés Siloulout de leurs terres, et avoient dégradés le chef Raoul, vinrent au nombre de vingt-deux grands chefs, et plus de deux mille insulaires désarmés, et après plusieurs témoignages du plus vif répentir et de nouveaux serments, je leurs fis donner de l'eau de vie et des présents, qu'ils emportèrent chez eux avec les marques de la plus grande satisfaction, et des promesses réitérées d'apporter incessamment leurs denrées, dont on avoit réglé le prix dans les Cabares. Le lendemain, le chef Raoul vint demander sa grâce, et la permission de s'établir dans son ancien pays, que je lui accordai, à condition qu'il ne prendroit jamais le titre de prince.

Le 23, jugeant qu'il étoit de la plus grande importance de connoître l'intérieur des terres, où, par l'aveu des insulaires nous devions trouver de très belles plaines, et des rivières favorables à la communication, j'expédiai le Sieur Saunier, Lieutenant de frégate, pour remonter la rivière de Tingballe et en prendre connoissance. Il revint de son expédition le 26, et me rapporta que cette rivière étoit navigable à dix lieues de son embouchure, courant au Nord Ouest dans l'intérieur du pays ; qu'avant d'arriver à sa source, elle se partage en deux branches navigables environs dix lieues au deffus de leur chargement. Il ajouta que cette rivière étoit bordée de très belles plaines en bonne culture, et de montagnes couvertes du plus beau bois de construction, et dont le transport devenoit très facile et peu coûteux, à la faveur de la rivière, à l'embouchure de laquelle

laquelle est le chef lieu de l'établissement. Je fus d'autant plus flatté de cette découverte, que je savois déjà que cette rivière nous ouvroit trois chemins très avantageux ; l'un à l'Ouest de l'ile à Bombetok, l'autre au Nord au Cap d'Ambre, et le troisième à l'Est à Angontzi, dont toutes les rivières de communication se déchargeant dans celle de Tingballe. Je me réservai d'étendre dans ces différentes provinces l'établissement et la culture, dès que j'aurois reçu des secours plus importants que ceux que l'ile de France m'avoit donnée jusqu'à ce jour.

Le 27, le Grand Bourbon fut obligé de rentrer dans le port, et d'y prendre des vivres pour le détachement qu'il portoit à Foul Point.

Les chefs des Provinces du Sud, vinrent avec des présents prêter le serment d'amitié, en me priant de leur envoyer un de mes officiers pour demeurer avec eux, et y établir une traite. J'y envoyai un interprète, avec ordre de prendre connoissance de ces diverses provinces, dont il y en a qui sont éloignées de plus de cent lieues du chef lieu, jusqu'à ce que je lui envoyasse un ordre ultérieur.

Le 28 au soir, ayant été averti du décès du Sieur Senaut, garde magasin de l'établissement, je donnai ordre au Major de mon corps de poser les scellés sur sa case, et sur tous les magasins, et d'y poser des sentinelles. Mes justes préventions contre la mauvaise gestion de cet employé, se confirmerent le lendemain à la procédure de son inventaire, de celui du magasin général, et de toutes les parties de l'administration qui lui étoient confiées ; le tout étoit en si mauvais

mauvais ordre, que tous ses registres, tant d'entrées que de sorties, se trouverent en blanc.

Le 29, pour accélérer la communication avantageuse que je m'étois proposé d'établir par terre jusqu'à la côte de l'Ouest, communication absolument nécessaire pour ouvrir le commerce avec la côte de l'Afrique, et particulièrement avec la province de Bombetok extrêmement riche en boeufs en coton, &c. j'expédiai le Sieur Mayeur, interpréte, avec un Serjeant et cent cinquante noirs qui m'étoient fournis par les chefs alliés, avec des instructions portant de faire dans sa marche différents établissements ; le premier à la source de la rivière de Tingballe où on est obligé de passer dans un bois, l'autre en sortant du bois ; de construire un fort vis-à-vis Angonave, premier village des Seclaves dépendant de Bombetok ; de reconnoître et de nettoyer le chemin le plus court vers la côte de l'Ouest ; de lier amitié avec les chefs de l'intérieur de l'ile, les convaincre des avantages réels qu'ils pourront retirer de leur commerce avec les blancs, et d'en découvrir les branches les plus favorables ; d'observer leurs forces, leurs inclinations, leurs moeurs, et le climat de ce pays ; d'y établir des postes de repos pour les conducteurs qui transporteroient les effets de traite, et pour y déposer les dits effets ; et enfin de ne rien oublier de tout ce qui pourroit contribuer au bien de l'établissement ; de me donner avis de tout ce qu'il exécuteroit dans cette commission, et de s'attacher particulièrement, à faire ouvrir et nettoyer par les noirs, des chemins faciles à travers les bois et les montagnes. Le Sieur Mayeur ayant

ayant reçu ces instructions et les vivres nécessaires pour cette traversée, se mit en marche avec son monde.

Le 30, la corvette du Roi le Nécessaire, commandée par le Sieur Cordé, arriva portant à son bord Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine de mon corps, vingt volontaires, des écrivains d'administration, et quelques particuliers qui venaient s'établir en cette île.

La position où nous nous trouvions alors, étoit d'autant plus triste, que plusieurs de mes officiers étoient absent ou en détachement, ou malade; les magasins étoient mal pourvus, et encore plus mal administrés, peu de médicaments dans les hopitaux, et pas un chirurgien en état de secourir les volontaires, que les travaux indispensables, et la chaleur du climat, avoient énervés. J'avois été forcé de les employer aux fortifications, et à l'encombrement des marais; le service de la nuit, pour notre propre conservation, avoit succédé aux fatigues du jour, j'attendois de moment à autre, l'exécution des promesses de Mons. Maillard, mais nous étions oubliés, ou plutôt délaissés.

Les premiers jours de Mai furent si critiques, et ma troupe si écrasée de maladies, que je fus moi même obligé, en défaut de chirurgien, de lui porter les secours qu'exigeoit ma sensibilité, et mon amour pour le bien du service; mais je me vis bientôt reduit moi même à leur triste état. Je combattis pendant une semaine la fièvre, et des douleurs de tête inexprimable, enfin le 10, ne pouvant plus résister au mal qui

qui m'accabloit, je pris le parti de me faire transporter sur l'ile d'Aiguillon pour y changer d'air, et me remettre un peu de mes fatigues. Le senault du Roi le Grand Bourbon venoit de remettre à la voile le 1, pour porter ma troupe à sa destination. Avant mon départ je confiai le commandement de mon corps à Mons. Marin, Lieutenant Colonel, et celui de la place à Mons. de Marigni, mon Major, et je partis avec ma famille. Ce changement d'air me donna un peu de soulagement, et me mis en état de veiller auprès de ma famille, qui fut aussi attaquée par la fièvre, et n'ayant point de chirurgien, je saignai moi même mon épouse d'une main tremblante; heureusement cette saignée fut efficace et la rétablit.

Le 14, le Grand Bourbon rentra pour la seconde fois, sous prétexte de manquer d'eau, quoique Mons. de Marigni, mon Major, m'eut fait le rapport d'une visite qu'il avoit fait à bord de ce senault, et qui justifioit qu'il étoit pourvu d'eau pour plus de deux mois. Je fus alors convaincu par les manœuvres de l'officier qui commandoit ce batiment, qu'il avoit des raisons particulières, fondées sur ses instructions de l'ile de France; mais ma santé ne me permettant pas de prendre la desfis les éclaircissements nécessaires, je pris le parti de la dissimulation. Ayant appris dans le même temps que le Lieutenant Colonel et le Major de mon corps étoient dans un discussion continual, je me fis embarquer avec ma famille, et je revins à la grande terre, où mon premier soin fut de faire avertir les chefs de ne point venir armés sans que je les eusse fait avertir, et je donnai en même tems ordre

ordre à mon Major de veiller plus que jamais contre les surprises.

Le 18, le senault du Roi le Grand Bourbon partit pour la troisième fois.

Ma convalescence ayant exigée du ménagement, je différai mes occupations jusqu'au 1 Juin. Je me vis beaucoup soulagé par les soins de Mons. Desmasures, Armateur du Bougainville, qui dans le fort de mon mal, entra dans ce port. Notre situation le toucha au point qu'il offrit ses services à Mons. de Marigni, qui les agréa avec le plus grand plaisir. J'appris aussi avec la plus vive douleur, que malgré les soins du Chirurgien Major, il étoit mort pendant mes crises Mons. Marin, Lieutenant Colonel de mon corps, et quinze volontaires. Cette perte considérable, et la trop juste appréhension de la voir augmenter, me fit prendre le parti d'assembler le corps de mes officiers, à qui je proposai d'envoyer dans les terres pour prendre connoissance d'un pays plus sain, et nous y transporter au plutôt. Tous approuverent cette proposition, et en vertu de cette décision, Mons. de Marigni, partit le lendemain matin avec un détachement, sur la rivière de Tingballe afin de découvrir un terrain élevé. Ce jour les chefs des provinces circonvoisines, vinrent me témoigner la joie qu'ils ressentoient de mon rétablissement, et se mirent à célébrer des fêtes publiques, où les coups de fusils ne furent pas ménagés.

Le 8, Mons. de Marigni de retour de sa découverte, me rapporta qu'en remontant la rivière, il avoit découvert plusieurs belles plaines à trois et quatre lieues de l'établissement, mais que cette distance lui ayant paru

paru trop peu éloignée des marais du bord de la mer, il avoit continué à remonter cette rivière jusqu'à neuf lieues ou environ de son embouchure ; qu'il s'étoit arrêté dans un endroit nommé par les insulaires la Plaine de Santé, et que ce lieu lui avoit paru le plus propre à y transporter l'établissement ; que la plaine étoit étendue et profonde, et dominée par une montagne des plus avantageuses, pour y construire un fort qui battrait sur la rivière et sur une grande étendue de terrain. Cette découverte me flatta beaucoup, et j'y envoyai sur le champ un petit détachement commandé par un officier, pour y camper et en essayer l'air, et sur le bon rapport qu'on m'en fit, j'expédiai le Sieur Corbi avec un nombre suffisant d'ouvriers pour y construire promptement des logements, et un hopital pour les convalescents.

Le 9, la troisième rentrée du senault le Grand Bourbon avec mon détachement, m'ayant pleinement convaincu des motifs qui fesoient agir le Capitaine de ce batiment, qui depuis trois mois n'avoit pas voulu sortir de la rade, je fis débarquer la troupe qui étoit à son bord, et je donnai ordre à Mons. Sauzier, commandant du Postillon, de se tenir prêt pour faire route pour Foul Point.

Le 12, sur les rapports du Sieur Pruneau, employé de l'administration, fesant fonction de garde magasin, qu'on avoit fait différents vols dans les magasins du Roi, je fis faire les plus exactes perquisitions, mais comme elles furent infructueuses, et que j'avois de violents soupçons sur les commis mêmes, je chargeai un de mes officiers Major de veiller sur leur conduite.

Le

Le 22, sur la nouvelle que je reçus du Sieur Ma-  
yeur, qu'il étoit parvenu à ouvrir le chemin à l'ouest  
jusqu'à la province d'Antanguin, et que les chefs de  
cette province ne vouloient pas le laisser passer outre,  
j'envoyai sur le champ, le Sieur Corbi avec un dé-  
tachement de seize volontaires, commandés par un  
serjeant, avec quatre-vingt noirs libres aussi armés,  
pour le secourir et le féconder dans ses opérations.

Le 23, le feu ayant pris au village de Siancé, qui  
n'étoit qu'à une portée de fusil de l'établissement, et  
dont nous n'évitâmes les effets qu'en jettant bas une  
vingtaine de nos maisons, je le jugeai de la plus  
grande importance de faire passer ce chef de l'autre  
côté de la rivière, et je lui fis consentir en lui achetant  
celles de ses cases que le feu avoit épargné.

Le 28, les senaults du Roi, le Grand Bourbon, et  
le Postillon, étant sur le point de mettre à la voile, le  
premier pour l'île de France, et le second pour Foul  
Point, et m'ayant demandés des comestibles pour  
leurs équipages, je leurs fis délivrer tout ce qui restoit  
aux magasins de viande salée, et d'eau de vie, des  
fournitures de l'île de France ; et sur les représenta-  
tions de Mons. de Marigni, qu'il étoit indispensab-  
le de renvoyer quelques volontaires, j'ordonnai de les  
passer à l'île de France ; je jugeai en même  
tems, qu'il étoit nécessaire que j'y envoyasse un  
de mes officiers pour porter des lettres communes,  
adressées à Mess. De Ternay, et Maillard, con-  
tenant un état des demandes des choses dont l'éta-  
bissement ne pouvoit indispensab-lement se passer ;  
entr'autres choses des pierres à filtrer l'eau, des  
médicaments, des chirurgiens, quelques noirs ac-  
coutumés

coutumés au service des hopitaux, des personnes en état de veiller à la conservation des magasins du Roi, des farines et des boissons ; je demandai en même temps à ces messieurs des effets de traite, les assurant que si j'en recevois, je serois sous peu en état de leur procurer neuf cent mille livres de ris blanc, et environ trois mille bœufs ; qu'il étoit en conséquence de la plus grande importance pour le bien du service, qu'ils m'envoyassent deux galiotes, pour l'importation et l'exportation des ris et des effets de traite, des comptoirs au chef lieu, et du chef lieu aux comptoirs, ainsi que pour porter mes détachements, qui jusqu'alors avoient été obligés de se rendre aux lieux de leur destination par terre, et à traverser les marais, ce qui avoit beaucoup contribué au dépérissement de ma troupe. J'ajoutai à ces demandes celle du remboursement d'une somme de quatre-vingt seize mille, cent soixante six livres, que j'avois avancé de mes fonds au trésors de Madagascar, à la réquisition des officiers de l'administration, laquelle somme avoit été employée à divers achats d'effets de traite, de vivres, de boissons, et de médicaments, dont le magasin général avoit été entièrement dépourvu ; enfin j'observai à Mons. De Ternay, que l'état déplorable où se trouvoit ma troupe, lui permettant à peine de faire le service ordinaire, je le priois de me donner un secours d'hommes, et de permettre à l'officier que j'envoyois directement pour cela à l'île de France, de faire une levée de soldats, d'ouvriers et d'habitants de bonne volonté.

Le Senault, le Grand Bourbon, mit à la voile le 4 Juillet, et je le vis partir avec l'espoir que mes vives  
répré-

réprésentations feroient prendre à Mess. les Administrateurs de l'ile de France, le parti qu'ils devoient indispensablement embrasser dans une circonstance aussi pressante que douloureuse ; et qu'enfin je verrois sous peu, arriver ces secours tant de fois promis ; mais on avoit juré l'abandon de l'établissement comme on le verra bientôt.

Le même jour, j'expédiai pour Foul Point le sénault du Roi, le Postillon, et je donnai au Sieur Sauzier, commandant ce vaisseau, des ordres précis, d'amener tous les batiments particuliers qu'il trouveroit dans les ports de Sainte Marie, et Foul Point ; et de faire les plus exactes perquisitions sur la conduite des particuliers.

L'état de foiblesse où nous étions, inspira à plusieurs chefs débauchés par les Seclaves, le dessein de violer leur serment d'amitié et d'attachement ; mais j'en fus heureusement averti par des chefs extrêmement attachés à ma personne, et malgré la foiblesse de ma troupe, elle se comporta avec tant de fermeté, qu'elle rompit les mesures de ces malveillants, les força dans leur camp, qu'ils avoient établi la nuit dans les bois, et les mit tous en déroute.

Mons. De Marigni, Major de mon corps, à qui ses anciens services avoient mérités la Croix de St. Louis, et qui m'avoit toujours secondé dans mes opérations, étoit attaqué de la maladie du pays. Son mal empiroit de moment à autre, et je craignois d'autant plus pour la vie de ce brave officier, qu'il l'avoit on peut dire prodiguée par ses travaux continuels. Mon fils en ressentit aussi les funestes accès. J'étois accablé

des tristes reflexions dans lesquelles me jettoit leur douloureuse position, lorsqu'on me fit le rapport que deux ouvriers, l'un charpentier, et l'autre armurier, étoient désertés, et qu'on les avoit vu dans la chaloupe du Grand Bourbon, avant qu'il mit à la voile. J'envoyai faire la fouille à bord de ce batiment, mais on fut si bien les cacher, qu'il fut impossible de les découvrir. Justement irrité des vils procédés du Capitaine du dit navire, qui, quoiqu'au service du Roi, s'étoit permis d'arracher d'un établissement naissant, des hommes d'autant plus nécessaires que je restois sans armurier, et dans l'impossibilité de continuer mes travaux, j'en donnai sur le champ avis aux chefs de l'ile de France, et me reservai d'en instruire le Ministre par la première occasion.

Ma santé, qui étoit encore fort chancelante, effuya quelques jours après, des terribles secousses. Mon fils unique Charles Maurice Louis Auguste, Baron de Benyowsky, mourut de la maladie du pays, le 11 de ce mois, à sept heures du matin, emportant dans la tombe mes justes regrets ; et le 12, Mons. De Marigni, mon Major, pour la vie duquel j'avois tant craint, décéda à 10 heures du matin ; il eut également mes regrets, et ceux de tous les officiers de mon corps. Ma fièvre, qui devenoit plus violente de jour en jour, me força enfin de prendre le chemin de la Plaine de Santé. La palissade de Louisbourg étant construite avec un bois foible, et étant trop grande pour pouvoir être gardée par le peu d'hommes qui me restoient, j'avois fait construire un fort que j'avois nommé le Fort Louis. Il étoit fait du meilleur bois du pays, avec

une triple palissade, soutenue en dehors par des talus de gazon, garnie en dedans d'une banquette très solide, qui favorissoit le feu des meurtriers, et en outre fortifiée par des ouvrages avancés. Je laissai le commandement de ce fort à Mons. De Vienne, premier Lieutenant, avec cinquante-six hommes, et des officiers subalternes, et je fis route pour la Plaine de Santé, avec trente convalescents. Le 20 du mois courant y étant arrivé, je fis établir un marché pour la traite en ris, en bœufs, et en planches, et le tout eut lieu suivant mes désirs. Sous peu de jours je commençai à m'y rétablir ainsi que plusieurs volontaires, quoique nous fussions logés sous des tentes faites avec les pâges du pais, qui laissoient passage à l'eau des pluies.

Le 23, j'appris par le rapport, que le brigantin, le Bougainville venoit de mettre à la voile. J'avois fait acheter de ce bâtiment pour les besoins urgents de la colonie, des effets montant à la somme de quarante mille et quelques livres, dont je donnai mon billet au Capitaine sur le trésor de l'ile de France. Le reste du mois, je m'occupai du soin de faire construire des logements et défricher le terrain.

Le 5 Aout, 1774, les Seclaves envoyèrent des députés pour demander qu'on établît une traite chez eux ; mais ils se refusoient à ce qu'on y batit des forts. Cette demande me paroissant contraire aux intérêts que je me suis proposé, je la refusai.

Le 13, le senault du Roi, le Postillon, de retour de sa mission, entra dans ce port, et le Sieur Saunier, Commandant de ce bâtiment, me rendit compte qu'en passant par Sainte Marie, il y avoit trouvé le Sieur

Savournin Armateur, fesant la traite, et la continuant contre les défenses réitérées qui lui en avoient été faites, et qu'enfin cet Armateur s'étant répandu en propos désavantageux contre l'établissement et sa création, il l'avoit saisi de par le Roi, et amené à la baie ; qu'il avoit de même trouvé le Sieur Olivier se disposant à traiter à Foul Point, et que ce dernier le suivoit pour me rendre compte de ses opérations, et se justifier de son ignorance sur cette défense.

La lettre commune de Mess. les chefs de l'ile de France m'annonçoit, qu'étant informés des besoins pressants de l'établissement de Madagascar, ils avoient frétés le navire particulier, La Flore, pour nous les faire parvenir ; le bien général exigeoit dont que ce bâtiment se rendit immédiatement au chef lieu, pour y faire son déchargement, et recevoir en échange, comme le marquoient encore les chefs de l'ile de France, une quantité de ris équivalente aux effets dont il étoit porteur. Je sus au contraire des Sieurs Savournin et Fayeuse, Capitaines, qu'il n'avoit pas deux tonneaux à remettre au magasin du Roi en cette ile ; que le navire n'étoit point frété au compte du Roi, et qu'au contraire, l'Armateur avoit passé un marché par écrit avec Mons. Maillard, pour aller au Fort Dauphin, s'y établir, et y faire des salaisons pour l'ile de France ; qu'en conséquence il ne pouvoit prendre du ris, malgré la sommation d'en prendre son chargement.

Surpris, comme j'avois lieu de l'être, des procédés de Mess. les Administrateurs de l'ile de France, qui par cette conduite m'autorissoient à croire qu'ils vou-

vouloient me tendre quelque piège, je fis défense de par le Roi au Sieur Savournin, de traiter dans le sud ; sur quoi il me proposa de payer annuellement au Roi, la somme de cent mille livres, pour avoir le droit de la traite, exclusive, depuis la pointe à la baie, jusqu'au Foul Point. Cette proposition m'ayant paru avantageuse pour le bien du service, l'acte en fut passé aux conditions proposées.

Le 15, les noirs de Navan, conduits par le brigand Siloulout, vinrent pendant la nuit, au nombre d'environ deux cents hommes, à dessein de piller le ris ; mais ayant été surpris par le factionnaire, ils prirent la fuite. Le lendemain, j'envoyai chez eux un interprète, pour les exhorter à vivre en paix avec nous, et à ne pas réitérer de pareilles tentatives, s'ils ne vouloient pas s'exposer à une juste vengeance. Ils répondirent à mon interprète à coup de fusil, et trois des Marmites qui l'accompagnoient, furent tués, et six blessés. Sur le rapport que j'en reçus, j'envoyai pour les punir, un détachement de trente-six volontaires, commandés par des officiers, avec ordre de faire leur descente dans la nuit, et de faire main basse sur tous les noirs de Navan. Mais les chefs attachés à mon parti ne voulant pas que j'employasse des blancs, ils se chargerent de cette expédition, et la firent avec sept cents hommes bien armés. Pour les soutenir, j'ordonnai à Mons. De Sanglier, Capitaine, de les suivre avec un détachement. Pendant que cela s'exécutoit, le Sieur Olivier, qui s'étoit pleinement justifié, et à qui j'avois défendu de traiter dans aucun des comptoirs de l'établissement,

voyant que son voyage lui seroit très onéreux s'il étoit contraint de remporter sa cargaison à l'île de France, et connoissant d'ailleurs l'étendu de nos besoins, occasionnés par le défaut de secours, proposa de vendre au Roi son batiment, trente-quatre noirs, et quelques effets que je donnai ordre d'acheter sur les représentations qui m'en furent faites par le garde magasin et autres employés, savoir :

|             |       |               |
|-------------|-------|---------------|
| Le batiment | - - - | 30,000 livres |
| Les noirs   | - - - | 10,200        |
| Les effets  | - - - | 1,600         |
|             |       | —             |
|             |       | 41,800        |
|             |       | —             |

Le 21, le Sieur Savournin et le Chirurgien Major, m'ayant fait le rapport que cet armateur avoit à son bord, plusieurs hommes attaqués d'une maladie contagieuse, j'ordonnai qu'on les fit transporter sur l'île d'Aiguillon, et de leur y faire faire la quarantaine. Cette maladie fut la petite vérole.

Le 23, Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine, commandant le détachement que j'avois envoyé contre les noirs de Navan, rentra dans Louisbourg, et me fit le rapport que le bot qui portoit la troupe ayant été jetté au plein, avoit retardé ses opérations, mais que malgré cet accident, la troupe des chefs nos alliés étoit parvenue à forcer, suivant mes ordres, leur principal village, quoiqu'il fut bien défendu par des fortes palissades, et des profonds fossés, et que

que ce nid des brigands étoit devenu la proie des flammes.

Le lendemain plusieurs chefs de diverses provinces, dans la Cabare qu'ils tinrent à cet effet, déclarerent les Navanistes traitres et parjures, et en conséquence ils furent déclarés esclaves ; ce qu'ayant appris, ces derniers se réfugierent dans le Nord de l'ile.

Le 2 Septembre, voyant que ma position devenoit plus critique d'un jour à l'autre, étant harcelé continuellement par les intrigues des chefs de l'ile de France, qui envoyoient des émissaires à Madagascar pour indisposer les natives contre moi, et devant craindre que notre foibleesse actuelle ne les fortifiât dans le dessein depuis longtems conçu de nous exterminer, je le jugeai de la plus grande conséquence, d'obtenir des chefs nos alliés, des hommes de guerre pour nous fortifier dans le besoin, et je stipulai avec eux qu'ils entretiendroient constamment douze cent hommes armés.

Une coutume aussi cruelle que bizarre, s'étoit observée depuis un tems immémorial chez cette nation. Un enfant né avec des défauts de nature, ou même dans certains jours qu'ils croyoient malheureux, étoit sacrifié en naissant. Le plus ordinairement ils les noyoient, et je fus au moment d'être témoin de cette cruelle coutume, en descendant la rivière, pour me rendre de la plaine à Louisbourg. Heureusement, le hasard fit que je me mis en marche, et ce jour même, je sauvai la vie à trois malheureux enfants qui alloient être noyés ; je les

fis transporter au fort Louis, et ayant à cet effet ordonné une grande Cabare, je fis prêter à tous les chefs le serment qu'ils n'exerceroient jamais une telle cruauté à l'avenir, et ce jour fut pour moi le plus heureux de ma vie, en détruisant cette exécutable coutume, effet d'une religion, ou plutôt d'un préjugé plus exécutable encore.

Le 4, je fus averti par un des chefs Antambouque, que les chefs Mahertombe, Raboet, Campan, et Saphirobay s'étoient ligués pour m'assassiner. J'envoyai sur le champ un interpréte chez ces chefs pour prendre connoissance de leurs intentions. Maher-  
tombe nia qu'il fut de la conspiration, mais Raboet ayant avoué qu'il étoit le huitième qui en avoit fait le serment, les noirs l'eurent à peine su, qu'ils coururent sur lui et l'assassinerent.

Le 5, le fort Auguste, auquel j'avois fait travailler sur la montagne de la plaine dont j'ai parlé ci devant, étant achevé, j'y portai seize hommes pour le garder, jusqu'à ce que j'eus reçu quelque nouvel ordre de la cour, et je leur distribuai dans les environs, six terrains pour y mettre la culture en vigueur.

Le 7, sur le rapport de l'officier commandant, qu'il s'étoit fait aux magasins du Roi, des vols considérables, dont le garde magasin n'avoit dressé aucun procès verbal, je fis arrêter ce dernier, et procéder à l'interrogatoire des nommés Picard et Julien, qui étoient accusés d'avoir vendus des effets aux noirs. Le résultat de cette procédure m'apprit, que ces deux hommes de peine, qui par la negligence du garde magasin avoient presque seuls la manuten-

tion

tion des effets, en avoient divertis une partie considérable; sur quoi ils furent renvoyés, savoir le nommé Julien, en France, sur le senault du Roi le Postillon, et le nommé Picard, à l'ile de France, avec l'information des procédures faites contre lui; et les effets qui furent trouvés chez ces deux coupables furent remis au garde magasin.

Le 8, les Seclaves amenerent à vendre deux cent cinquante bœufs, que j'ordonnai d'acheter d'autant plus volontiers que je sentois qu'il étoit du plus grand avantage pour l'établissement, d'entretenir avec cette riche province, un commerce réciproque.

Le 12, je vis ariver les députés d'Hyavi, grand chef de Foul Point, avec cent vingt hommes armés, qui me dirent que le sujet de leur voyage étoit pour me soutenir contre les Saphirobay, qui s'étoient secrètement ligués avec les noirs du Sud de l'ile, et que ce petit secours de soldats, alloit être fortifié d'un nombre bien plus considérable. Les Saphirobay, instruits de ces démarches, se disposerent sur le champ à abandonner leur pays, mais leur ayant fait dire par mes interprètes, que leur grace ne dépendoit que d'un répentir, et de la confirmation du serment que j'avois exigé d'eux, de discontinue l'horrible coutume de détruire les enfants nouveaux nés dans les cas ci-devant expliqués, ils se rendirent tous à Louisbourg le 13, avec leurs femmes, qui convaincues par mes raisonnements, prêterent avec les marques de la plus douce satisfaction, le serment de ne jamais sacrifier leurs enfants, comme elles avoient fait jusqu'à ce jour. A un serment aussi intéressant, devoit

devoit naturellement succéder une grande fête; et je jugeai qu'il étoit de l'honneur de la nation d'y contribuer; j'ordonnai donc qu'on leur distribuât de l'eau de vie, et qu'on y ajoutât des présents.

Le 14, plusieurs chefs de Sainte Marie et autres provinces alliées, m'envoyerent des députés avec près de six cent hommes, pour me prévenir que les Saphirobay étoient des noirs remuants et traires; que malgré leurs serments réitérés, ils continuoient à mettre les provinces du Sud dans leur parti pour nous exterminer, et qu'ils venoient avec leurs forces pour me soutenir contre eux. La position où je me trouvois lors de cette avertissement, me conduisit à les reflexions suivantes: je ne connois que trop l'esprit traior des Saphirobay, et leur punition seroit un acte de justice, mais en leur fesant la guerre, j'expose les hommes, qui sont précieux en ce pays; d'ailleurs en détruisant les Saphirobay, je détruis la culture; et l'indisposition de l'ile de France, ou plutôt de ses chefs, m'autorisant à craindre que nous n'en recevrions de long temps les secours les plus urgents, il seroit donc du plus grand désavantage pour l'établissement, de chasser un peuple qui nous fournit les besoins les plus essentiels à la vie et au commerce, seul soutient sur lequel je pouvois compter. D'après ces reflexions, je jugeai qu'il étoit bien avantageux de gagner les province du Sud par des présents, de contenir les Saphirobay par des promesses flateuses, et d'engager les Sambarives à venir prendre possession des terres des Saphirobay, en cas que ces derniers

derniers me forçoient par leur trahison, à les chasser de leur province.

Le 15, je convoquai et tins une assemblée générale, où les serments de fidélité furent renouvellés, et on y convint en même tems, que tout chef qui désormais tiendroit une assemblée secrète, seroit chassé de son village, ses terres seroient confisquées au profit de l'établissement, et sa famille reduite à l'esclavage ; que tous ceux qui n'affisteroient pas l'établissement en cas qu'il fut attaqué, perdroient leurs terres, et que les Saphirobay payeroient vingt bœufs d'amande, ce qui fut exécuté sur le champ.

A la fin de cette Cabare, parurent toutes les femmes des diverses provinces, qui voulurent réitérer, et faire réitérer aux chefs, le serment de ne jamais détruire leurs enfants, sous quelque prétexte que ce fut, et elles me prirent instamment de faire revenir mon épouse, que sa maladie avoit forcée d'aller à l'ile de France, pour y changer d'air, afin disoient elles, de prêter entre ses mains un serment, qui, dans la nature des choses regardoit plus personnellement les femmes, puisqu'il tendoit à la conservation du fruit qui avoit germé dans leurs seins. Elles ajouterent, que leurs demandes étant conformes à leur loix, elles se flattroient de revoir bientôt mon épouse. Je trouvai cette demande si naturelle, et si conforme aux vues que je m'étois proposé de gagner leur confiance, que je pensai dés-lors très sérieusement à faire revenir mon épouse, même aux risques de sa santé.

Le

Le 19, j'expédiai l'interprète Descotte chez les Sambarives, pour engager cette grande province à s'attacher entièrement à nous, et je remontai à la plaine, où il ne s'étoit rien passé de nouveau depuis que j'en étois parti.

Le 20, le senault particulier, la Belle Artier, commandé par le Sieur Auger, arriva dans ce port, portant un mandat de Mons. Maillard, pour trois cent mille livres de ris blanc, pour la subsistance de l'île de France ; mais ayant appris du Capitaine de ce senault, que ce ris étoit pour son compte, parce qu'il l'avoit acheté de Mons. Maillard, à raison de seize livres le cent, et qu'il devoit le porter pour le vendre au Cap de Bonne Espérance, je refusai de le lui faire délivrer, vu que je pouvois le vendre à vingt-deux livres sur le lieu ; et comme le Sieur Auger me pria de lui en faire donner la valeur en esclaves, j'acquiesçai d'autant plus volontiers à cette demande que je mettois par là les esclaves, dont j'avois une quantité, à l'abri de la désertion.

Je reçus par ce même senault, une lettre commune de Mess. De Ternay et Maillard, par laquelle j'appris avec le plus grand plaisir, que ces Mess. envoyoient à Madagascar une garde magasin, des employés de l'administration, et le Sieur des Assises pour y faire fonction d'ordonnateur, mais que ce dernier venoit sur le vaisseau, la Belle Poule, qui devoit arriver incessamment à Louisbourg avec des effets pour l'établissement. Je donnai ordre sur le champ, qu'on procédat en présence du Sieur Aumont, Garde Magasin, et ses employés, aux inventaires des magasins du

du Roi, et que tous les effets en fussent remis à sa garde.

Dès le lendemain de l'arrivée de ces nouveaux employés, on me fit le rapport, que noncontent de s'arrêter à des femmes débauchées, ces jeunes gens entroient dans toutes les cases des noirs, et qu'ils vouloient, l'épée à la main, forcer les maris à leurs abandonner leurs femmes. Les plaintes que m'en portèrent en même temps les chefs des Saphirobay, ayant justifiées ce rapport, j'envoyai des hommes de la garde à la recherche de ces forcenés, qui furent arrêtés et mis prison.

Mais comme de ce nombre étoient les nouveaux chirurgiens, et qu'ils étoient absolument nécessaires aux hopitaux, je fus obligé de les faire sortir des arrêts, ainsi que les Commis de l'Administration qui avoient donné dans le même travers, et dont l'inconduite me donnoit beaucoup à craindre qu'il ne se commit quelqu'abus dans les magasins, et particulièrement dans la comptabilité. Mais comme Mons. Maillard me conjuroit par sa dernière lettre, de confier entièrement l'administration aux personnes qu'il avoit nommé à cet effet, je consentis à sa demande, quoique je fusse de bonne part, que le choix qu'il avoit fait, à commencer par l'ordonnateur, pourroit porter un grand échec aux intérêts des magasins du Roi.

Le 24, je remis au Sieur Saunier, commandant le sénat du Roi, le Postillon, mes pacquets pour la cour, avec mes instructions, et vingt-cinq noirs à l'adresse du Sieur Percheron, Agent des îles de France et de Bourbon, pour être remis au Cap au Sieur Auger,

en

en payement des trois cent mille livres de ris ; je le chargeai en même temps des esclaves portés, No. 16. et il mit le lendemain à la voile pour la France.

Le 28, sur les pacquets que j'avois reçu du Sieur La Boulaye, officier de mon corps, que j'avois expédié à l'ile de France, pour les secours d'hommes dont l'établissement avoit besoin, qu'il étoit parvenu après beaucoup de difficultés, à engager plusieurs ouvriers, et qu'il n'attendoit qu'une occasion favorable pour les faire passer à Madagascar ; je jugeai qu'il étoit de la plus grande importance de faire accélérer leur passage, et à cet effet j'expédiai le senault du Roi, le Coureur, commandé par le Sieur Desmousseaux, officier bleu, à qui je remis des pacquets à l'addresse de Mess. De Ternay et Maillard, par lesquels j'instruisois ce dernier de l'inconduite des commis qu'il nous avoit envoyé, et je demandois vivement à Mons. De Ternay un secours d'hommes pour renforcer ma troupe, afin de pouvoir me mettre dans le cas de porter mes établissements au pays des Seclaves.

Le 30, le senault particulier la Flore, commandé par le Sieur Fayeuse, sortit de ce port avec cent soixante milliers de ris, qu'il avoit reçu en échange de sel marin, déposé dans les magasins du Roi.

Le 1 Octobre, l'interpréte que j'avois envoyé à Mananhar vint me faire le rapport, qu'il avoit très bien réussi dans la mission dont je l'avois chargé ; que les Sambarives n'avoient rien plus à coeur que de se concilier notre amitié, qu'ils étoit prêts à quitter leurs montagnes pour venir habiter les terres des Saphiro-bay, où ils pourroient fournir à l'établissement quatre

mille

mille hommes en temps de guerre ; mais que comme l'interpréte ne leur avoit parlé suivant mes ordres, qu'en son nom, ils alloient députer vers moi plusieurs de leurs chefs, afin de conclure cette affaire importante pour eux mêmes, puisqu'elle leur assuroit mon amitié, et les mettoit sous ma sauve-garde. Je fus d'autant plus flatté de cette heureuse nouvelle que je me voyois par là, en état de soutenir une guerre presqu'inévitable avec les Saphirobay, et j'établis sur le champ un poste chez cette nation amie, pour m'assurer de son attachement.

Le 2, je me rendis à la plaine, où je savois que les Sieurs Mayeur et Corbi, que j'avois envoyé à la découverte de l'ouest, devoient se rendre ; en remontant la rivière, je fus flatté pour l'avantage de l'établissement, de la voir en plusieurs endroits bordée de noix, qui fesoient des décharges répétées, en criant en leur langue, vive notre pere.

Arrivé à la plaine, j'apris des Sieurs Corbi et Mayeur, qu'en parcourant l'intérieur de l'ile, qui étoit extrêmement riche en boeufs, cotón, bois d'ebène, gomme gutte, &c. ils avoient trouvés tous les habitants très disposés à se lier à mes intérêts ; mais que la connoissance qu'ils avoient du petit nombre de mes forces, ne leur permettoit pas de tourner en ce moment le dos aux Arabes, qui fréquentoient depuis long-temps leurs côtes, et y avoient acquis un certain empire, tant par la quantité d'objets de traite qu'ils y apportoient, que par les forces qu'ils pouvoient leur opposer ; mais qu'ils n'attendoient pour s'unir à moi,

que

que le moment où ils pourroient faire face aux Arabes.

Sur ce rapport, j'aurois d'autant mieux désiré pouvoir faire une nouvelle expédition dans le pays, que ces deux officiers m'ajouterent, que le chemin de communication n'exigeoit qu'un travail ordinaire par terre, mais le défaut de secours de la part de l'ile de France, me força de suspendre cette opération importante. Les Sieurs Mayeur et Corbi, avoient dans leur voyage traités pour huit cent boeufs, et cela en deux ou trois jours.

Le 7, instruit de l'arrivée de la frégate du Roi, la Belle Poule, commandée par Mons. le Chevalier Grenier, je partis de la plaine, pour me rendre à Louisbourg. En arrivant chez Mahetombe, j'appris de Mons. De Sanglier, Commandant en mon absence, que Mons. Des Assises ordonnateur, étoit arrivé sur la Belle Poule, avec des Commis aux écritures ; je me rendis donc sur le champ à Louisbourg, pour le faire reconnoître en sa qualité d'ordonnateur, et le Sieur Aumont, Garde Magasin.

Les pacquets de Meff. De Ternay et Maillard, m'annonçoient, que le Sieur Des Assises avoit reçu du trésor de l'ile de France, des fonds plus que suffisants pour fournir aux appointements de mon corps, pendant une année. Je demandai à cet ordonnateur la solde pour six mois pour ma troupe, mais au lieu de satisfaire à ma demande il répondit, que non seulement il n'avoit reçu aucun fonds de l'ile de France, mais qu'au contraire il avoit avancé les siens pour satisfaire à divers achats  
des

des choses les plus nécessaires à l'établissement. Je pris le parti de recourir à la bourse de mes amis, pour remettre au trésor sur la demande de l'ordonnateur et du trésorier, une somme qui put remplir les six mois de solde due à ma troupe.

Le Sieur Des Assises, quelques jours après son arrivée, fit convoquer à mon insu plusieurs chefs, auxquels il fit délivrer une barrique d'eau de vie, en les assurant qu'il étoit venu pour les soutenir contre moi, dans le cas que je leurs ferois quelqu'injustice, et qu'ils pouvoient dès ce moment le regarder comme leur protecteur ; qu'il n'étoit venu à Madagascar que pour veiller sur ma conduite et pour les protéger. Des propos aussi criminels, surtout dans la personne d'un subordonné, méritoient sans doute une punition exemplaire, mais comme la chose m'étoit personnelle, je me contentai de lui faire une vive réprimande sur sa conduite absurde. Il me parut touché de mes rémontrances, mais quelques jours après, j'eus lieu d'être persuadé qu'il étoit, à plus d'un égard, la créature de Mons. Maillard.

Mes chagrins et une inquiétude continue, me réduisirent à une telle extrémité, que les chirurgiens désespéroient de moi. Dans le fort de ma maladie, le Sieur Des Assises pria mes officiers de s'assembler chez lui, ce qu'ils refuserent ; mais s'étant lui même transporté chez eux, il leur déclara, que des ordres particuliers de Mons. Maillard, lui enjoignoient de s'emparer de tous mes effets et de mes papiers en cas qu'il y auroit risque de ma vie ; et que vu le danger évident où je me trouvois, il les prioit de le

seconder dans cette opération. Mes officiers ne lui répondirent que par un mouvement d'indignation, en le menaçant de leur vengeance, s'il étoit jamais assez hardi de leur tenir de semblables propos sur mon compte. Cependant dans le moment où le Sieur Des Assises me condamnoit à mort, une crise avorable à ma position, dissipa ma maladie par une évacuation spontanée de la bile, et me mit entièrement hors de danger. Quelle fut ma surprise, lors que mes officiers vinrent me témoigner leur joie sur ma convalescence, d'apprendre en même temps par leur rapport, la conduite que cet ordonnateur venoit de tenir à mon égard. Je l'envoyai chercher sur le champ et je lui reprochai sa conduite. Confondu de son procédé, il m'avoua en présence de mes officiers, que tout ce qu'il avoit fait jusqu'à ce jour, avoit été rédigé sur des instructions particulières de Mons. Maillard ; il me remit en même temps ces instructions particulières, ou plutôt un libelle diffamatoire, dont j'envoyai sur le champ une copie au Ministre, en lui adressant mes paquets par Mons. le Chevalier Grenier, commandant la frégate du Roi, la Belle Poule.

Le 20, le Sieur Des Assises me pria de signer un procès verbal, constatant plusieurs vols considérables faits aux magasins du Roi, et notamment dix-sept barriques de vin coulées depuis son arrivée. Je me contentai de lui répondre, que je ne savois ce que c'étoit que de prêter ma signature pour autoriser des malversations ; que je n'ignorois point la consommation exorbitante de vin qui se fesoit chez lui et chez ses employés, tandis que mes officiers ne pouvoient en avoir

avoir une bouteille; et que quant à ce qui concernoit les effets volés, j'étois encore instruit de la conduite qu'ils tenoient avec les femmes, et qu'il en connoissoit trop bien les voleurs pour vouloir faire travailler à leurs procédures. Cette réponse qui le confondit, lui fit prendre le parti de se retirer sans répliquer.

Cette inconduite de la part de l'administration étoit d'autant plus criante, que non seulement les Magasins en souffroient, mais que comme les effets de traite ne coutoient à ces Mess<sup>rs</sup> que la peine de barbouiller un procés verbal, ils achetoient toutes les denrées à un prix exorbitant, au point qu'il falloit payer trois livres, ce qu'avant leur arrivée on avoit pour dix sols. Je pris alors le parti de donner des ordres, pour que tous les vivres que les noirs voudroient vendres, fussent exposés au Bazar, avec défense en même tems, de les acheter plus cher que le prix convenu dans les cabares précédentes, conformément à la saine police.

Le Sieur Des Affises, nonobstant ma nouvelle défense, fut le premier à y contrevenir, en fesant venir chez lui les vivres que les noirs apportoient au Bazar; mais l'officier de garde fit son devoir, et le Sieur Des Affises en fut quitte, pour la confiscation de ce qu'il venoit d'acheter.

Nous étions encore foiblement fortifiés, et les maisons qu'on avoit construit à l'usage du pays, commençoient à dépérir; je le jugeai donc à propos de faire travailler à l'un et à l'autre. Je fis dresser, ou plutôt, je dressai moi même un plan pour construire un fort, un gouvernement en planches, et cent trente

maisons en bois de bout ; je ne fus pas peu surpris de voir le Sieur Des Affises, animé de l'esprit de Mons. Maillard, se récrier ouvertement contre ces travaux indispensables, et ajouter qu'il ne connoissoit de chef que Mons. Maillard ; et que ses ordres étant contraires à ces augmentations, non seulement il ne vouloit pas qu'elles eussent lieu, mais qu'encore qu'il alloit faire avertir les noirs, qu'il ne payeroit aucun de ceux qui s'y employeroient. Un procédé aussi déplacé n'excita cependant que ma compassion, en me faisant regarder dès ce moment l'ordonnateur comme un homme intriguant, mais incapable d'exécuter un projet si mal conçu. Je fis à cet effet, assembler plusieurs chefs pour leurs proposer cette entreprise, décidé à fouiller encore dans la bourse de mes amis, pour leur payer leurs salaires en cas que le Sieur Des Affises persévéroît dans le refus de payer. Mais leur réponse me confirma dans l'opinion que j'avois conçu de cet ordonnateur ; ils me dirent tous d'une voix qu'ils ne travailleroint pas, parce que le Sieur Des Affises leur avoit assuré, que je n'avois plus que très peu de tems à rester à Madagascar, et qu'il ne les payeroit pas, s'ils travailloient pour l'établissement par mon ordre. Je jetai sur ces hommes pusillanimes un regard d'indignation, et les conjédiai sur le champ.

Telle étoit l'exécution des promesses brillantes de l'Intendant de l'ile de France, même par un homme qu'il nommoit son sub-délégué. Ma troupe étoit épuisée par des travaux immenses, et par des fatigues continues, et les officiers ménacés de perdre le fruit de leur peine, par l'annonce que l'ordonnateur fe-  
soit

soit qu'ils seroient bientôt renvoyés par un nouveau commandant, qu'il affuroit devoir me relever sous peu.

Les insulaires indisposés contre l'établissement, par les calomnies publiques de ceux qui devoient le plus contribuer à l'union ; les individus composant l'établissement, exténués par des fatigues continues, se voyant abandonnés et trahis à chaque pas ; la troupe sans vêtement, bien loin d'être commodément logée, très peu fortifiée ;— voila quelle étoit notre situation. Est-il dans la vie circonstance plus critique ? Surtout, quand la cause, est l'ouvrage des personnes chargées d'ordres pour fournir tous les secours possibles à un établissement, sur lequel on a formé des vuës profondes.

Le 2 Novembre, le Sieur Des Assises, toujours animé de l'esprit de Mons. Maillard, fit assebler chez lui tous les commis et employés de l'administration, et dressa en présence de ses subordonnés, un procès verbal, portant que les instructions particulières de l'Intendant de l'île de France, qu'il m'avoit remis par crainte, n'étoient qu'un écrit de sa main, et auquel Mons. Maillard n'avoit aucune participation ; et que les circonstances l'ayant obligées à faire cette fausse piéce, il s'inscrivoit en faux contre cet écrit. Instruit sur le champ de ce vil procédé, je me transportai chez ce fourbe avec mon état Major, et lui ayant ordonné de nous communiquer ses papiers, l'original des instructions particulières, signé par Mons. Maillard fut trouvé et avoué de cette imposteur.

Le reste du mois se passa et fut employé aux travaux, dont étoient capables les volontaires de mon corps, et auquels se prêtoient par zèle les convalescents. Les nouvelles sottises que firent le Sieur Des Affises et ses employés, toujours fondées sur les instructions particulières et verbales de Mons. Maillard, n'étant qu'une répétition de celles par lesquelles ils avoient commencés en mettant pied à terre, je crois ne pas devoir en grossir ce mémoire. Je me contenterai de dire, que pour exciter aux travaux les insulaires, dégoutés par les propos pernicieux de l'ordonnateur, j'y employai mes propres domestiques noirs, et ceux que j'avois sur mes habitations ; aimant mieux me priver de leurs services personnels, et contribuer au bien de l'établissement.

Les premiers jours de Décembre, furent employés aux travaux ordinaires ; mais le 11, je vis avec la plus douce satisfaction arriver le senault du Roi Le Coureur, portant mon épouse, dont la présence étoit si nécessaire pour l'abolition de la cruelle coutume de détruire les enfants nés en tels jours, ou avec telles incommodeités. Le même senault portoit le Sieur de la Boulaye, que j'avois expédié à l'ile de France, pour les besoins urgents de la colonie, avec ordre de faire faire, avec l'agrément de Mons. De Ternay, une levée d'ouvriers pour travailler aux batiments dont nous ne pouvions indispensablement nous passer. Il me fit le rapport qu'il amenoit avec lui treize ouvriers, six hommes de troupe, et deux passagers, au nombre desquels étoit Mons. le Marquis d'Albergotti de Vezas, Chevalier de St. Louis, et ancien Capitaine d'infanterie,

terie, qui venoit m'offrir ses services, mais que je ne pus agréer avant d'en avoir l'agrément du Ministre. Son ancienneté de service, et ses malheurs qui avoient tant de rapport avec ma position présente, m'attachèrent à cet officier, auquel j'offris un logement et ma table, ce qu'il accepta.

Le 13, les femmes de plusieurs provinces, instruites de l'arrivée de mon épouse, vinrent prêter devant elle le serment de ne jamais sacrifier aucun enfant à leurs coutumes criminelles ; convenant en outre, que ceux ou celles qui contreviendroient à ce serment, seroient faits esclaves, et exportés du pays ; et que les enfants nés avec quelque défaut, que suivant leurs loix, ils condamnoient précédemment à mort, seroient désormais remis à l'établissement pour y être élevés à ses frais, sans que les parents pussent les réclamer.

A ce serment succéda une fête pour témoigner la satisfaction réciproque.

Au comble de la joie d'avoir vu terminer une affaire aussi importante pour l'établissement, et si avantageuse à l'humanité, je tournai mes vues sur une connoissance parfaite du nord de l'île. En conséquence, j'envoyai au Sieur Mayeur, quatre-vingt noirs armés, pour le soutenir dans sa marche, avec ordre d'aller en pirogue reconnoître toutes les baies, les anses, les ports, et les rivières qui se trouveroient dans cette partie, et d'engager dans nos intérêts les principaux chefs de ces provinces, et les exciter même par des présents s'il étoit nécessaire, à prendre parti contre les Seclaves, dont je savois qu'ils avoient été de tous temps les ennemis ; et de finir sa mission par une connoissance exacte de

l'ile Nossebe, et ensuite de se rendre par terre à Louisbourg pour m'y rendre compte de ses observations.

J'ordonnai en même tems à une partie de ma troupe, d'aller prendre connoissance des rivières et des plaines qui étoient dans le voisinage du chef lieu, et au Sieur Garreau de Boispreau, ingénieur en chef de l'ile, de s'embarquer sur le senault du Roi, le Coureur, pour aller relever la Côte du Sud, jusqu'au Fort Dauphin. J'envoyai en outre trois pirogues pour faire sonder la Baie d'Antongil, dans l'est, et dans l'ouest.

Le 19, voyant que le Sieur Des Affises ordonnateur, persiftoit à ne vouloir pas se prêter aux travaux essentiels de l'établissement, et qu'il continuoit de soulever la province des Saphirobay contre moi, aux chefs de laquelle il avoit insinué, qu'en se déclarant contre moi, ils feroient une chose très agréable au gouvernement de l'ile de France, je crus enfin devoir prendre une résolution forcée, et je fis assembler Mess. les officiers du corps, pour leur exposer les circonstances et la conduite du Sieur Des Affises ; je leur demandai leur avis sur ce qu'ils croyoient convenable. Il fut analogue au mien, et j'ordonnai sur le champ de mettre aux arrêts Mons. l'ordonnateur, ce qui fut exécuté à l'heure même. Mais comme il étoit nécessaire de maintenir la comptabilité dans l'ordre, je nommai Mons. Aumont pour le remplacer. Les bruits répandus sur la disgrâce de l'ordonnateur, abolit l'espoir des chefs Saphirobay. Ils se rendirent le 21, au nombre de sept avec six cent ouvriers, pour les employer aux travaux que j'avois résolu d'y faire. Les chefs Saphirobay, stipulerent encore avec moi, de me four-

fournir six mille pièces de bois, et quatre mille madriers ou planches. Voyant ainsi revenir les esprits aliénés, je commençai à banir mes appréhensions.

Le 24, les deux détachements que j'avois envoyé à la découverte, revinrent de leurs expéditions, et les officiers commandants, me rendirent une compte exacte, rédigée en forme d'itinéraires et de journaux, par lesquels je me suis assuré que tout cet immense pays, étoit rempli des plus belles plaines, et arrosé par des rivières ; et qd'il n'exigeoit que des colons, pour en tirer les plus grandes avantages ; le sucre, lecotton, l'indigo, lecaffé, letabac, et toutes les autres productions s'y trouvent par tout en abondance.

Le 27, le senault le Coureur, étant prêt à mettre à la voile, j'ordonnai au Sieur des Mouffeaux avec un interpréte et un détachement, de s'embarquer pour découvrir l'ile au Sud. Le même jour, j'y envoyai Mons. Perthuis, Lieutenant, avec Mons. de Rosière et un détachement de six soldats, et de cent quatre-vingt naturels du pays armés, pour la même expédition par terre.

Les derniers jours de cette année n'offroient rien de remarquable ; tout le monde étant occupé aux travaux que j'avois distribué aux partis.

Le 29, le chirurgien major me rapporta, que le Sieur Des Assises par ses débauches suivies, se trouvoit assailli par une maladie, dont son age devoit le garantir ; ayant une vraie compassion sur son état, je lui envoyai Mons. De Sanglier, pour l'exhorter à une conduite plus régulière, et en même temps je lui offris de le rétablir en sa charge, pourvu qu'il me dé-

déclarat publiquement, et dans une cabare des naturels du pays que je convoquerai exprés, que tout ce qu'il avoit fait et dit, étoit inspiré par une cabale de l'ile de France, dont le gouvernement étoit jaloux de l'état florissant auquel Madagascar parviendroit sous ma conduite ; et qu'il n'avoit suivi sa conduite, que pour s'attirer la bienveillance de Mons. Maillard, qui étoit ennemi d'aucun bien que l'on vouloit faire à Madagascar.

Au retour de Mons. De Sanglier, je fus surpris d'entendre, que Mons. Des Affises avoit accepté ma proposition, et qu'il étoit véritablement répentant sur tout ce qu'il avoit fait de contraire à mes intentions ; qu'enfin, qu'il accepteroit sa charge, et qu'il me promettoit de se conduire dorénavant avec modération. Ce retour en lui même d'un homme qui m'étoit si dangereux me satisfit, et je lui envoyai sur le champ l'ordre de continuer son service ; mais cette pacification domestique ne put calmer mes appréhensions ; le triste tableau de l'état de l'établissement persécuté par l'ile de France, et abandonné par l'Europe, occupoit sans cesse mes idées.

Le 2 Janvier, 1775, ayant fait assebler des chefs Saphirobay, je fis exécuter la soumission de l'ordonnateur, et j'eus la satisfaction de voir que plusieurs chefs jettoient sur lui des regards de mépris. A l'issu de la cabare, le chef Raoul demanda à me parler en secret, et il me révéla, que le chef Cimanongou, chef des Seclaves, de la province d'Antanguin, s'étoit joint au Roi de Boyana pour me déclarer la guerre ; que ce chef Cimanongou avoit expédié des envoyés chez les

Saphirobay, pour les inviter de s'unir avec lui contre l'établissement, et que plusieurs des chefs en étoient disposés de le faire, quoique d'autres restassent dans la résolution, de ne point manquer à leurs engagements avec moi.

Un avis de cette importance exigeoit de ma part des précautions, car il étoit certain, que les Seclaves pouvoient former une armée de quarante mille combattants; mais comme il auroit été dangereux de faire voir mon appréhension, je dissimulai, et je fis presser les travaux publics.

Le 7, je reçus des lettres du Sieur Mayeur, datées d'Angontzi; il me fit une description avantageuse, de cette province; la richesse en productions et en bétails, surpassa mon attente; c'est pourquoi je me suis résous nonobstant l'appréhension des Seclaves, d'envoyer un détachement pour y établir des postes. Les détails que Mons. Mayeur me fit des dispositions aimables des chefs de cette province, me fit espérer que je pourrois les engager à me secourir au besoin. La lettre de Mons. Mayeur m'annonçant aussi qu'il n'oseroit se hazarder de continuer sa mission sans recevoir un renfort, j'ordonnai sur le champ au serjeant Longueteau, de le suivre avec deux cent cinquante naturels armés, et d'y rester sous ses ordres. Les jours suivants furent employés aux travaux des fortifications, et au remplissage du quai que je fis lever sur le bord du bassin formant le port.

Le 12, je reçus les envoyés députés vers moi de la part des Sambarives et d'Antimaroa, qui m'offroient

cinq

cinq mille hommes de guerre pour soutenir une guerre contre les Seclaves.

Le 18, vers le minuit, je fus allarmé d'entendre le bruit de trois coups tirés sur le bord de la rivière ; j'ordonnai donc au piquet de s'y rendre sur le champ, mais le détachement revint sans en avoir rien découvert, et cette allarme n'eut aucune autre suite que celle d'épouvanter Mons. Des Assises, Intendant, qui se réfugia tout nud au fort. Ce jour on me rapporta que la navigation des Pirogues, venant par la rivière de Tingballe et de Rahoumena, étoit devenue dangereuse, par les différentes embuches, que les gens mal-intentionnés du pays, plaçoiient pour tirailleur sur les bateaux ; j'ordonnai donc d'ouvrir une communication par terre, et pour ce travail j'engageai le Rohandrian, Siancé, de n'envoyer quatre mille hommes.

Du 19, au 28, on s'employa à l'établissement de la sur-mentionnée communication par terre.

Le 30, je reçus le rapport des postes de Foul Point, Massouala, Mananhar, Tametave, et Angontzi, que la traite étoit abondante, mais que les magasins étoient dépourvus. Cette information me conduisit à acheter la cargaison entière du brigantin, la Jolie Bourbonnoise, montant à soixante-huit mille livres, dont je pris la somme de ma propre bourse, contre un reçu du Trésorier. Ce même jour je reçus des lettres de Meff les Administrateurs de l'île de France, qui me déclaroient, quoique sourdement, les intrigues et les cabales employées, soit pour me perdre dans l'esprit du Ministre, soit pour me susciter l'inimitié des gens du pays. Je reçus des certi-

certitudes la dessus, par Mons. le Marquis d'Albergotti, ancien Capitaine au service de France, persécuté par le gouvernement de l'île de France, et retiré sous ma protection à Madagascar.

Le 1 Fevrier, je reçus l'information que le nommé Mahertombe, chef établi dans le voisinage du chef lieu, s'étoit engagé envers les Seclaves de me massacrer. M'étant assuré de témoins suffisants, je me suis rendu inopinément chez lui avec plusieurs chefs pour lui représenter sa perfidie, il la reconnut, et demanda grâce pour avoir manqué à son engagement; mais ses sujets déclarerent, qu'ils ne vouloient plus en avoir à faire à ce perfide, de manière qu'il s'eût vu banni et proscrit par ses propres sujets.

Le 2, Mons. Corbi, un de mes officiers le plus affidé, de concert avec l'interprète, m'annonça que la vieille négresse Susanne que j'avois amené de l'île de France, et qui dès sa jeunesse avoit été vendue aux François, et avoit habitée plus de cinquante ans à l'île de France, avoit fait courir les bruits que sa compagne, fille du Rohandrian Ampansacabé Ramini Larizon, ayant été aussi faite prisonnière, avoit été vendue aux étrangers, et qu'elle avoit des marques certaines que j'étois son fils. Cette officier me représenta encore, qu'en vertu de ce bruit, la nation Sambarive avoit tenue plusieurs cabares, pour me déclarer héritier de Ramini, conséquemment propriétaire de la province de Mananhar, et successeur du titre d'Ampansacabé, (chef suprême de la nation) titre éteint depuis la mort de Ramini Larizon.

Cette information me parut de la plus grande conséquence, et je me déterminai d'en profiter, pour conduire

conduire cette brave et généreuse nation à la civilisation, et à l'établissement d'un gouvernement solide et permanent. Sa situation, la force de sa population, la fertilité du sol, l'excellence de son climat, le tout concourroit à me déterminer de jeter le fondement, pour établir une puissance fondée sur la liberté nationale ; mais comme je n'avois personne à qui je pus confier le secret de mon cœur, je gémis en secret de voir le Ministère de Versailles, dans l'aveuglement sur ses véritables intérêts. Je me bornai donc à donner une instruction particulière à Mons. Corbi, sur ce qu'il auroit à dire ou à parler en cas que les gens du pays le questionnoient sur ce sujet. Le même jour j'interrogeai la mère Susanne, sur les bruits qu'elle avoit répandue touchant ma naissance, &c. Cette bonne vieille se jeta à mes genoux, et me demanda excuse de l'avoir fait, se confessant qu'elle n'avoit agit ainsi que par la conviction de la vérité, car elle me dit d'avoir connue ma mère, que j'avois sa physiognomie, et que dans ses rêves, elle avoit été inspirée par le Zahanhār de publier ce secret. La manière dont elle me parla, me convainquit qu'elle le croyoit effectivement ; alors je l'embrassai en lui disant, que j'avois des raisons de garder le secret sur ma naissance, mais que néanmoins, si elle avoit des amis affidés, qu'elle leur pouvoit confier la chose. A ces mots elle se leva et me baissa les mains, me déclarant que la nation Sambarive en étoit instruite, et que le Rohandrian Raffangour, n'attendoit qu'un moment favorable pour faire reconnoître le sang de Ratmini.

Le

Le 3, 4, 5, et 6, furent employés pour creuser le canal, afin de communiquer la rivière avec le port ; et ce canal fut parfait en ces quatre jours, quoiqu'il eut mille cinq cent toises d'étendue ; mais comme j'avois employé près de six mille naturels du pays, tout ce grand ouvrage fut fini facilement.

Le 7, le chef Ciewi, de la nation Sambarive, arriva pour me présenter deux cent jeunes gens de sa nation, pour me servir en qualité de volontaires ; j'acceptai l'offre de cette brave nation, et j'ordonnai sur le champ de les former en compagnie réglée. Mess. les officiers La Tour, La Boulaye, et Evally, furent chargés de discipliner cette nouvelle troupe, dont je nommai le fils du Rohandrian Raffangour commandant.

Le 8, Mons. Des Affiés, Intendant, me repré-senta, qu'il désiroit de se démettre de sa place, voulant se retirer à l'île de France. J'agréai sa demande avec d'autant plus d'empressement, que je ne pouvois tirer aucun parti de lui ; mais comme il falloit mettre en ordre la comptabilité, je lui prescris quatorze jours pour cette bésogne.

Le 9, je reçus par le nommé Descotte, interprète, le rapport, que dans la province de Mananhar, un vieillard avoit répandu des prophéties, sur un changement général du gouvernement de l'île ; et qu'il avoit assuré, que le sang de Ramini alloit rebatir la ville de Palmire, (une caste des Madagassés prétendoit avoir été dépossédée de Palmire par Mahomet.) Il ajoutoit que ces prédictions avoient occasionnées un tumulte parmi le peuple, qui instruit sur ce que les

les Sambarives m'annonçoient comme descendant de la ligne de Ramini, exigeoient de leurs chefs d'en-  
voyer vers moi une ambassade pour s'instruire sur le fait, et en cas que la chose fut vraie, de me porter et m'affirer la soumission de leur province. Sur cette résolution les Rohandrians, Anacandrians, et Voadziri, s'étant assemblés en cabare, avoient nommés des chefs, qui incessamment devoient se mettre en route par mer.

Le 10, je fis une voyage à la plaine, et au fort Auguste, pour presser les travaux des fortifications.

Le 11, Mons. Mayeur, interprète en chef, m'instruisit que deux chefs Saphirobay étoient arrivés, et demandoient une audience. Introduits chez moi, ils me déclarerent, qu'étant instruits, que j'avois conclu un traité avec les Sambarives, leurs ennemis, qu'ils étoient décidés d'empêcher de toutes leurs forces la suite d'une telle alliance, qui par sa nature rompoit tous les serments que j'avois contracté avec eux, et qu'en un mot, ils aimeroient mieux de se déclarer en faveur des Seclaves, que de se lier à la nation Sambarive; ils finirent par me représenter que la manière dont j'avois usé envers Mahertombe avoit été violente, et qu'ils avoient cru devoir le recevoir au cabare, nonobstant la sentence portée contre lui. Justement irrité d'une telle déclaration, je ne leur répondis que par un mouvement d'indignation et en leur ordonnant de se retirer.

Ce même jour Raoul, Rohandrian des Saphirobay, (qui m'avoit prévenu sur les cabales des Seclaves) vint me demander excuse sur la démarche que sa nation avoit faite à l'instigation du vieux Ma-  
hertombe;

hertombe ; quant à lui, il réitéra son serment de fidélité et d'attachement à ma personne, et me consigna son fils en ôtage.

L'ayant accablé de politesse, j'exigeai de lui de me révéler quelle étoit la véritable raison de la mutinerie des chefs Saphirobay ; et il me répondit, que les ancêtres de Mahertombe, et du Rohandrian Onglahé, avoient trempés dans le massacre de la famille de Ramini Larizon, et qu'en son défaut, ils s'étoient érigés en souverains de plusieurs districts au préjudice de la nation Sambarive, qui en ce moment assurée d'avoir retrouvée un descendant du sang de Ramini, reclamoit comme son droit, les différents districts séparés de la province d'Antimaroa.

Sur cette information, je le questionnai si son intérêt ne seroit point aussi de se déclarer contre les Sambarives, et il me répondit que non ; donnant pour raison, qu'étant descendant de la race de Safe Hibrahim, sa famille s'étoit établie en l'endroit où il demeuroit, sous la protection de Ramini Ampansacabé ; et que si aujourd'hui il étoit compris dans la classe des Saphirobay, ce n'étoit que parce qu'il avoit voulu conserver ses possessions. Je le questionnai ensuite, s'il avoit eu quelque connoissance sur l'héritier de Ramini, que les Sambarives annonçoient ; mais comme il me répondit, qu'il ne savoit pas un mot davantage la dessus, je crus ne devoir plus le questionner, et je me suis borné à l'assurer de la constante amitié que je conserverois pour lui et pour toute sa famille.

Content de ma déclaration, il m'affura qu'il voudroit soutenir de toutes ses forces l'établissement ; mais

il me pria de considérer, qu'en cas que cette établissement seroit relevé, quelle seroit sa situation, restant exposé seul à la merci d'une troupe de chefs enragés, qui ne manqueroient pas de l'imiter à leurs ressentiments avec toute sa famille. Ce raisonnement me parut juste, et je lui déclarai pour le faire plaisir pleinement, que je ne lui en voudrois pas, pourvu qu'il restât neutre.

Le 12, L'ingénieur détaché au travail du chemin conduisant à la plaine et vers Ranoumena m'informa, que tout étoit achevé, et je me décidai de visiter le lendemain cette besogne. Ce jour je reçus des rapports sur ce que les Saphirobay s'assembloient en troupes.

Le 13, je fis le voyage à cheval de Louisbourg à la plaine, et j'étois étonné de voir ce chemin en si peu du temps perfectionné; sa largeur étoit de quatre toises, sa longueur de six lieues et demie de France, et du côté du chemin étoit conduit un fossé pour l'écoulement des eaux. Je crus devoir récompenser particulièrement les gens qui s'étoient employés à ce travail, et je leur fis donner à chacun une brasse de toile bleue et une bouteille d'eau de vie. Pour assurer la communication de ce chemin, j'ordonnai sur le champ d'élever une redoute sur la hauteur de Manambia, dans laquelle je fis construire des maisons pour un logement pour vingt-quatre hommes.

Le 14, 15, et 16, je me suis arrêté pour visiter les postes dépendants de Louisbourg, et je distribuai plusieurs terrains aux colons Européens à la plaine de Santé, et à celle du fort St. Jean, sur le bord de la grande.

grande rivière; tous ces terrains produisant naturellement des cannes de sucre, de l'indigo, du tabac, et du cotton; et le bois étant de tacamahacá.

Le 17, étant revenu à Louisbourg, je donnai des ordres pour la continuation des ouvrages de la batisse, et pour l'augmentation de la ville ; après quoi, le 18, je me suis embarqué dans des bateaux du pays, pour me rendre à Angontzi ; je fis ce voyage en huit jours, et profitant de cette course, je visitai tous les chefs établis sur la côte, qui me témoignèrent tous un attachement sincère. Rendu à Angontzi, je fus charmé de la position que mon ingénieur avoit choisi pour établir le comptoir. Que je désirai de pouvoir me procurer des nouvelles forces pour profiter des dons de la nature, qu'elle y prodiguoit si richement ! mais, helas ! l'heure pour l'accomplissement de mes souhaits n'étoit pas encore arrivée, je fesois des souhaits, mais vainement. A la beauté de la situation, et à la bonté du sol, se joignent encore le caractère doux et affable des habitants.

Le Rohandrian d'Angontzi assembla une cabare le 27, dans laquelle je reçus en personne le serment d'attachement et d'alliance de cette nation. Le reste du mois se passa en fêtes que les chefs me donnerent.

Le 2 de Mars, ayant reçu par terre des avis qu'un nombre de députés de différentes provinces du Sud, s'étoient rendus à Louisbourg, et m'attendoient avec impatience, et que les Saphirobay avoient brûlés un village appartenant à Manongamon, je résolus de m'en retourner sur le champ ; et comme la route par terre, quoique difficile étoit la plus courte, je me

décidai de faire ce voyage par terre. Le chef d'Angontzi, instruit sur mon désir, me donna sa litière, avec six cent hommes armés pour mon escorte. Je fis un instant avant mon départ, pour lui représenter les avantages qui en résulteroient, si on établissait un chemin d'Angontzi par terre à Louisbourg ; et il me promit de fournir pour le travail six mille hommes, pourvu que les Antimaroans en fissent autant de leur côté.

Le 6, après un voyage assez pénible, j'arrivai enfin à Louisbourg, où je fus agréablement surpris, en voyant le marais qui se trouvoit à l'entrée de la ville, entièrement comblé ; je devois cet ouvrage à la bonne volonté de mon parti, qui avoit exécuté le chemin de la plaine. Ce jour je reçus les rapports sur les différentes parties du service de l'établissement, et je fus très satisfait, étant convaincu que mon absence n'avoit rien arrêté. Mons. Sanglier, commandant en mon absence, me rapporta aussi, que les députés de cinq provinces du Sud, demandoient à me parler en cabare ; et qu'outre ceux-là, il y en avoit encore six chefs particuliers qui me demandoient la même chose. J'ordonnai de préparer tout pour la tenue de la cabare pour le lendemain.

Le 7, après avoir pris le repos nécessaire, je me suis laissé instruire par Mess. Mayeur et Corbi, sur les différents intérêts, qui avoient envoyés vers moi les députés et les chefs ; et après avoir pris les renseignements nécessaires, je fis assebler la cabare, à laquelle j'admis les députés, les uns après les autres, le premier de la province de Mananhar, le second de

de Tametave, le troisième de l'île Sainte Marie, le quatrième de Mananzari, et le cinquième de Matatanes. Après les députés, je reçus les chefs, et comme leurs intérêts étoient communs, je ne fis qu'un même serment avec eux tous, et après leur avoir fait donner des présents, en échange de ceux qu'ils m'avoient apportés, je les congédiai, les intérêts dont ils étoient chargés exigeant leur prompt retour dans leurs provinces respectives.

Le 8, Mons. Garreau de Boispreau, ingénieur en chef, me proposa de construire un fanal à l'île d'Aiguillon, et d'ériger un mat de pavillon, à la pointe de l'embouchure de la rivière. Il me demanda encore de pouvoir se servir des gens qui avoient été employés avec lui ci-devant. J'agréai sa demande, et je lui donnai les ordres et les pouvoirs nécessaires.

Le 9, ayant reçu la visite de Racul, je lui proposai d'occuper ses sujets à l'établissement d'un chemin vers Angontzi ; et après beaucoup de représentations, j'obtins de lui, qu'il fourniroit quatre mille hommes : Manongamon et Mandingue, deux autres chefs, me promirent deux mille hommes. Assuré de ce nombre, je communis à Mons. de Boispreau, ingénieur, et Mons. de Rosieres son aide, d'exécuter de concert cette entreprise. Le plan en fut formé ce même jour, et Mons. de Rosiere partit pour Angontzi afin de commencer le travail de ce côté là, tandis que Mons. Garreau de Boispreau l'entameroit du côté de Louisbourg ; ce chemin ne devoit pas avoir moins que vingt-huit lieues de France.

Le 10, ayant appris que le Sieur Des Affises avant son départ, avoit tiré une grande quantité d'effets de traite des magasins, et qu'il les avoit distribué parmi les Saphirobay, pour les exciter à se soulever contre moi ; j'envoyai vers eux Mons. Certain, avec la déclaration que ces effets étant volés par le dit Sieur Des Affises des magasins du Roi, je les regarderois comme des voleurs, et que je les traiterois en conséquence.

Le 13, deux chefs Saphirobay arriverent, en me rapportant une grande partie des marchandises réclamées ; mais ils me déclarerent que je ne devois pas attribuer cette complaisance à leur crainte, mais uniquement à leur caractère franc et juste. La valeur des effets ainsi distribués (dans la vue de me perdre) montoit à plus de vingt-trois mille livres, somme exorbitante, vu le refus qu'il m'avoit fait de fournir quinze mille livres, pour les travaux nécessaires pour la construction des édifices de la ville.

Le 15, on signala sur la montagne de Manghabey, de l'île d'Aiguillon, deux navires à deux mats, qui mouillerent dans le port à onze heures. Le premier étoit un brigantin du Roi, commandé par le Sieur Joubert, Lieutenant de frégate ; et le second le sénault du Roi le Coureur, qui revenoit avec les ingénieurs que j'avois expédié pour reconnoître les provinces du Sud et lever la côte.

Le Capitaine Joubert, m'ayant présenté ses lettres signées de Mons. Ternay, Gouverneur de l'île de France, et Mons. Maillard, intendant, j'y vis qu'on ne l'avoit expédié que pour espionner mes opérations ;

car

car le Capitaine déposa, que son ordre portoit de recueillir le débris de ma troupe pour la porter à l'ile de France, et que cet ordre avoit été expédié sur le bruit qu'on avoit répandu, que les Madagasse m'avoient assassinés, et avoient égorgés la plus grande partie de ma troupe, dont le reste s'étoit réfugié à Manghabey. Le Capitaine, voyant par lui même que cette histoire n'étoit fait que pour gratifier Mess. les chefs de l'ile de France, me déclara qu'il étoit prêt pour s'en retourner, ayant ordre positif, en cas que je fus en vie d'y revenir. Une pareille démarche de la part de ceux qui devoient me soutenir, m'outra au dernier point, et j'ordonnai au Capitaine de mettre incessamment à la voile, puis qu'il n'étoit venu que pour insulter l'établissement de la part de ses chefs.

Vers les deux heures, on signala encore un batiment à trois masts, et vers les six heures, la frégate du Roi la Belle Poule, commandée par Mons. le Chevalier de Grenier, Lieutenant de vaiffeau, mouilla au port. Le commandant de cette frégate, me demanda des vivres et des provisions pour son batiment, que je lui fis délivrer des magasins. Cet officier me témoigna la plus vive douleur de voir que les chefs de l'ile de France s'acharnoient contre l'établissement de Madagascar, et il se chargea de mes dépêches pour la Cour. Je m'occupai à la rédaction des comptes avec les comptables, et à l'expédition de ma correspondance avec le Ministre jusqu'au 22 du mois.

## Sommes fournies pour l'Etablissement de Madagascar.

Livres. s. d.

|   |   |               |          |          |
|---|---|---------------|----------|----------|
| 1772 et 1773, pour la levée du ré-<br>giment de Benyowsky, son trans-<br>port à Madagascar, et les four-<br>nitures faites en marchandises de<br>traite | - | 342649        | 12       | 5        |
| Les années 1774 et 1775, jusqu'au<br>20 Mars, tiré en lettres de change   | - | 113000        | 10       | 3        |
| <b>Total du montant reçu</b>  | - | <b>455650</b> | <b>2</b> | <b>8</b> |

## DEPENSES FAITES.

|   |   |        |   |   |
|---|---|--------|---|---|
| Pour la troupe, les années 1772,<br>1773, 1774, et 1775 | - | 396864 | 6 | 4 |
|---|---|--------|---|---|

## POUR LA MARINE.

|   |   |   |        |   |   |
|---|---|---|--------|---|---|
| Entretien du Postillon et Coureur<br>vaisseaux du Roi | - | - | 141432 | 0 | 0 |
|---|---|---|--------|---|---|

## POUR LES ETABLISSEMENTS.

|  |   |                |           |          |    |
|--|---|----------------|-----------|----------|----|
| Batifice du gouvernement, chemins,<br>canaux, et fortifications, &c. | - | 315916         | 11        | 8        |    |
| Fournitures faites à l'île de France<br>en noirs                     | - | -              | 161412    | 0        | 0  |
| En ris   | - | -              | 84000     | 0        | 0  |
| A différents batiments du Roi en<br>vivres                           | - | -              | 41423     | 14       | 7½ |
| <b>Porté en avant</b>  | - | <b>1141048</b> | <b>12</b> | <b>7</b> |    |

|   |   |         |    |       |
|---|---|---------|----|-------|
| Porté en avant                            | - | 1141048 | 12 | 7     |
| A déduire les avances faites              | - | 455650  | 2  | 8     |
|   |   |         |    | <hr/> |
| Excédant de la dépense                    | - | 585398  | 9  | 11    |
| Sur cette somme mes avances               |   |         |    |       |
| montent à                                 | - | 245000  | 0  | 0     |
|   |   |         |    | <hr/> |
| Bénéfice net procuré par l'Administration | - | 340398  | 9  | 11½   |
|   |   |         |    | <hr/> |

Ce détail aussi clair et net, devoit produire un bon effet sur l'esprit du Ministre; car étant assuré qu'il n'y eut que la somme de 455650 livres fournie, et que les seuls objets de l'entretien de la troupe et de la marine, montoient à 538796 livres, il étoit à même de reconnoître les avantages immenses que Madagascar devoit produire sous peu.

Le 23, la Belle Poule mit à la voile, et je reçus ce jour un courrier de Foul Point, par lequel j'appris que les Fariavas et les Betalemenes avoient déclarés la guerre à Hyavi, et que les hostilités avoient été déjà commencées. L'officier commandant à Foul Point, me pressoit de lui donner des ordres, s'il devoit soutenir Hyavi ou non; et en conséquence de cette nouvelle, je pris la résolution de m'y rendre moi même, afin de pacifier les peuples.

Le 24, ayant donné des ordres relatifs à la continuation du service ordinaire au chef lieu, j'établis un camp de quatre-vingt soldats, et de deux mille naturels du pays, pour mettre l'établissement à l'abri des

des surprises des Seclaves; et des Saphirobay, et je partis pour Foul Point, accompagné de deux officiers, et de six cent guerriers Sambarives. Passant par Mananhar, j'y fus joint par la troupe de Siancé, et des Antimakols, et je me vis à la tête de près de cinq mille combattants.

Le 27, mon armée fut renforcée par la troupe de l'Ambarante, et j'arrivai ainsi le 1 Avril à Foul Point.

J'y trouvai le Coureur déjà mouillé, qui portoit mon artillerie et mes ammunitions. Ce jour j'établis mon camp vers Tametave, et le soir je fis venir Hyavi, pour l'examiner sur les motifs de la guerre; il n'avoit aucune bonne raison à me donner, ainsi je différai de m'expliquer avec lui; en attendant, dès la nuit même j'envoyai au camp des Fariavas, et des Betalemenes, pour engager les chefs à venir me parler.

Le 2, je reçus les députés des Betalemenes et des Fariavas, qui me déclarerent, que les deux nations se remettoient entièrement à ma décision, espérant que je n'écouterois que la justice que l'esprit de Dieu m'inspireroit. Alors ils me déclarerent, que Hyavi étoit l'auteur de cette guerre, en ce qu'il avoit défendu aux Betalemenes et aux Fariavas, de fréquenter le marché de Foul Point; qu'il avoit confisqué à plusieurs marchands de leurs nations, des boeufs, des esclaves, et des provisions qu'ils apportoient à l'établissement pour vendre; et qu'en dernier lieu, les soldats d'Hyavi avoient surpris un de leur villages, et avoient amenés

amenés avec eux plusieurs filles, qu'ils avoient ensuite vendus à des marchands François.

Instruit ainsi sur les motifs de la guerre, je renvoyai avec quelques présents les députés, en leur promettant de terminer tous les différends à leur satisfaction, pourvu qu'ils voulussent me donner le temps nécessaire ; ce qu'il me promirent, et s'en retournerent à leur camp, très satisfait de m'avoir trouvé disposé en leur faveur ; car Hyavi avoit fait courir le bruit, que je venois pour l'assister.

Après le départ de ces députés, je fis inviter Hyavi chez moi, à qui je reprochai sa conduite, et la licence qu'il donnoit à ses sujets d'inquiéter ses voisins ; enfin je lui dis tant, qu'il m'avoua d'avoir tort, mais il me prîa de le ménager, pour ne pas le perdre dans l'esprit de ses ennemis ; ce que je lui promis aussi, pourvu qu'il se soumettât à des arrangements que je lui prescrirrois, ainsi qu'au Betalemenes et aux Fariavas. Ayant ainsi obtenu la parole des deux partis, j'ordonnai la Cabare pour le 3 ; à laquelle j'invitai Hyavi avec ses chefs, et aussi les Betalemenes et les Fariavas.

Le 3, à la pointe du jour, je fis prendre les armes à ma troupe, et elle se rangea en bataille, vers les six heures. Les Betalemenes et les Fariavas arriverent au nombre de huit à dix mille hommes armés, et peu après arriva aussi Hyavi avec son monde, de manière qu'en ce jour il y avoit près de vingt-deux mille hommes sous les armes. A huit heures la Cabare commença, et comme je voulois éviter tous les débats particuliers, je proposai aux deux partis de former en

ce jour un traité d'union et d'amitié, dont je resterois le garant, avec les nations Sambarives et Saphirobay, et j'exigeois d'eux de consentir aux points que voici.

1. Que le commerce entre les trois nations, seroit dorénavant libre, et sans réclamation d'aucun droit particulier.

2. Que Hyavi rendroit, ou feroit rendre, les personnes qui avoient été surprises et enlevées en dernier lieu par ses soldats ; et que pour chaque personne que l'on ne pourroit pas rendre, il en restitueroit deux, prises sur ses sujets.

3. Que les Batalemenes et les Fariavas ne recevroient dorénavant aucun transfuges sujets d'Hyavi chez eux, et qu'ils forceroient tous ceux qui depuis trois mois s'étoient retirés chez eux, de remettre deux esclaves chacun pour sa personne.

4. Que les Batalemenes, les Fariavas, et les sujets de Hyavi, fourniroient du monde nécessaire pour ouvrir un chemin le long de la côte depuis Foul Point jusqu'à Bohitimenes, pour que la communication du commerce soit plus aisé entre leurs nations.

Et que considérant que ce dernier article étoit un des plus essentiels pour leurs intérêts mutuels, je déclarai mon intention de proposer ce travail à plusieurs de mes officiers.

Aptès un débat continual de trois heures, qui paroifsoit devoir se terminer à chaque instant par un combat, les esprits se calmerent enfin, et ils convinrent sur le premier article entièrement ; sur le second

second et le troisième, ils convinrent que les choses passées jusqu'à ce jour, seroient complanées par un amortissement de toute réclamation d'un part et d'autre, et qu'à l'avenir les nations se rendroient les transfuges, ou bien les feroient sortir hors de leurs possessions.

Quant au quatrième, ils agréerent de fournir cinq mille homme pour travailler au chemin proposé. Ces conditions, ainsi agréées, furent ratifiées par un serment, auquel les chefs venus avec moi, assisterent comme témoins et garants. Hyavi fit tuer cinquante boeufs, et les Betalemenes et les Fariavas aussi, dont la viande fut distribuée aux troupes.

Le 4, les Betalemenes voulant témoigner leur reconnoissance, offrirent à ma troupe cinq cent boeufs, les Fariavas en firent autant, et Hyavi donna cinq cent boeufs, et cinquante esclaves. Les boeufs furent partagés entre ma suite ; mais aux esclaves je donnai la liberté, à condition qu'ils s'établiroient sur un de mes habitations, en payant dixième sur le produit de leurs cultures.

Ayant ainsi heureusement conclu la paix à la satisfaction de toutes les parties, je me décidai de m'en retourner à Louisbourg, et je ne différai mon départ, que pour recevoir les honneurs que les parties belligérantes voulurent me donner. A l'issue de ce festin, les Fariavas firent présent à ma troupe, de quarante esclaves, et de deux cent boeufs ; et Hyavi de sa part de deux mille piastres.

Le 11, j'arrivai heureusement à Louisbourg, où je trouvai tout en bon état.

Le 12, mon premier interprète m'ayant annoncé l'approche des envoyés du Roi de Boyana, m'avertit encore que les chefs Saphirobay et Antambouque, avoient envoyés des députés au devant des dits envoyés, pour les engager dans leur parti contre le gouvernement. Je reçus encore la confirmation de cette nouvelle, par une vieille femme du pays, qui m'avertit dérechef, que les Saphirobay à force de présents avoient gagnés le chef de l'Ambassade des Seclaves, et que ce dernier s'étoit obligé par un serment, de chercher des moyens pour rompre la négociation, et de trouver des raisons suffisantes pour compromettre sa nation dans leur parti. Toutes ces nouvelles me furent confirmées par d'autres noirs attachés au gouvernement, et qui furent présents au serment.

Me voyant ainsi de nouveau engagé par des apparences critiques, je pris le parti d'expédier le senault la Flore, à l'ile de France, pour demander des secours en hommes et en amunicions, et de renvoyer par la même occasion ma famille avec le gros de mon ménage, afin de me mettre à la légère, pour pousser plus vivement mes opérations contre les Seclaves. Le dit navire fut expédié sans délai pour l'ile de France, à bord duquel j'envoyai Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine de mon corps, afin de presser Mess. les administrateurs de cette colonie, pour m'accorder plus promptement les secours demandés.

Le 21, le chef Raoul vint me prier de lui accorder des secours en hommes, parce que les chefs Saphirobay, avec les Seclaves, avoient décidé sa perte, parce

parce qu'il n'avoit pas voulu se liguer contre le gouvernement. Les détails que ce chef me fit sur les différents partis que les ligueurs avoient pris pour attaquer l'établissement, ne me laissoient plus aucun doute sur la réalité d'une guerre prochaine, que je ne pouvois pas éviter. Mais enfin, comme je n'attendois point de si tôt du secours, et que toute ma force se reduisoit à la fermeté et au courage, je crus devoir donner quelque chose à l'espérance.

Le 23, je fis le voyage à la plaine de Santé de nuit, afin que les ennemis ne fustent pas instruits de mon absence ; et dès mon arrivée je mis tout en l'ordre nécessaire pour la défense de ce poste, que je fis garder par vingt-neuf soldats et cinq cent naturels affidés, commandés par Mons. De Mallendre, Capitaine, et Mons. de la Boulaye, Lieutenant. Pour la plus grande sûreté de ce poste, je fis pallifader le côté du bois, par lequel les ennemis auroient pu faire une attaque avantageuse, en passant au pied de la montagne, à l'abri du canon du fort. Du côté de la rivière je fis pareillement abattre tous les bois et broussailles, afin de pouvoir battre le Cap de Zafaiche. Ayant ainsi mis en état de défense ce poste important, je m'embarquai dans mes bateaux pour revenir à Louisbourg. En passant du côté de Mahertombe, je découvris un camp d'ennemis, duquel on tira sur mes bateaux plusieurs coups de fusil ; mais la distance nous en ayant mis hors de la portée, j'arrivai heureusement à Louisbourg où je trouvai tout en bon état.

Le 28, on m'annonça l'arrivée des envoyés de la nation des Sambarives de l'est, et de l'ouest. Ils me demanderent une assemblée à l'exclusion des autres nations, m'assurant que si je les écoutois favorablement, en leur accordant mon amitié, ils me délivreroient bientôt de mes ennemis. Une telle proposition ne put que m'être très agréable, et j'ordonnai tout pour cette assemblée.

Le 30, Cabare ou assemblée ; à laquelle furent présents : de la part du gouvernement, Mons. le Comte de Benyowsky, Commandant ; Mons. De Mal-lendre, Capitaine ; Meff. Perthuis, De la Bouaye, De Rosiere, Lieutenants ; Urbanowsky, Ingénieur ; et Besse, Interpréte ; et de la part des Sambarives, Raffangour, Prince de cette nation. Propositions et discours des Sambarives :

“ La nation des Sambarives, le peuple de Dieu, établi dans les provinces Mananhar et Massouala, a vue avec douleur que l'établissement de Louisbourg a stipulé des traités d'amitié et d'alliance, en préférence avec les autres nations, à l'exclusion de la leur ; et qu'aujourd'hui toutes ces nations se sont liguées contre leurs bienfaiteurs, ayant invitées même notre peuple à se liguer avec eux contre les blancs. Mais comme les Sambarives ont toujours marchés par les chemins de la probité, notre nation a refusée leurs offres, préférant l'amitié du chef des blancs, à toute union de parenté et d'alliance qui pourroit exister entr'eux et ses ennemis. La nation Sambarive, s'offre donc au secours de l'établissement avec cinq mille hommes, pour être employés contre les ennemis de l'établisse-

l'établissement. Elle espère par cette action, mériter une alliance qui lui doit être chère."

Après avoir écouté cette harangue, je leurs répondis, que j'avois toujours été jaloux de leur alliance, mais que l'éloignement de leur province, ne m'avoit pas permis jusqu'ici de traiter avec eux directement. Que l'offre de secours m'inspiroit une haute opinion de leurs sentiments, et que j'accepterois cette marque d'amitié avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me seroit un garant d'une aveugle confiance, que j'étois résolu de placer dans la nation Sambarive, respectable par le sang de Rainini.

Les envoyés consulterent un instant ensemble, et convinrent de prêter le serment d'alliance usité. Le reste de ce jour se passa en festin; vers le soir, mon interprète me rapporta, que les Sambarives avoient disparus. Cette nouvelle me donna de l'inquiétude, parce que le serment d'alliance étant passé, ils auraient du me prévenir de leur départ.

Le 1 Juin, 1775, à quatre heures du matin, mon interprète m'annonça l'approche des chefs Saphiro-bay, ligués avec les Seclaves, en m'avertissant qu'ils avoient environ trois mille hommes armés en guerre avec eux, et qu'il étoit prévenu que les ligueurs, tramoient une surprise. Une heure après, le chef Raoul vint me demander l'asyle pour lui et pour sa famille, en me disant, qu'il avoit été ravagé par les ligueurs, et qu'il n'avoit eu que le temps de sauver sa vie et celles de sa famille; qu'une partie de son peuple avoit été prise par les ennemis, et que tout son bien avoit été dévoré par le feu. Le malheur

TOM. II.

O

de

de ce chef, qui étoit suivi par un sort fatal, me touchoit sensiblement, et je le priai de se retirer dans le fort avec toute sa famille. Ce chef, au commencement de l'établissement, pour avoir voulu s'opposer à l'élévation d'une fortification, fut vaincu et chassé de sa province par mes alliés ; aujourd'hui, pour être un de mes alliés il étoit encore la victime.

A neuf heures, les Saphirobay et les Seclaves, parurent à portée de canon. Leurs troupes étoient composées de plus de trois mille hommes armés. Ils envoyèrent vers moi des députés, pour me prier de me rendre dans leur camp, pour entendre les plaintes qu'ils avoient à me faire. Cette expression me déconcerta un peu, les voyant soutenus par une armée ; mais enfin, pour ne pas leur laisser croire que leur présence m'en avoit imposé, après avoir mis ma troupe en ordre pour défendre le fort, je me rendis au lieu de leur assemblée. A mon arrivée, j'ordonnai à mon Interpréte, d'écouter leurs propositions et leurs plaintes. Les ligueurs exigeoient la démolition du fort Louis ; ils demandoient que je retirasse ma troupe de l'intérieur de l'ile, surtout du poste établi à la plaine de Santé ; et enfin, que je les dispensasse du serment, par lequel ils m'avoient cédés les bords de la rivière de Tingballe, disant qu'ils avoient été surpris par la promesse que je leur avois fait d'un traité sincère, qui leur devoit procurer les mêmes avantages dont ils jouissoient avec les particuliers, et dont ils se voyoient déchus depuis l'arrivée des gens de guerre. Les ligueurs enfin concurent leur harangue, en disant, que leurs intérêts

communs exigeoient, de ne pas permettre aux troupes un établissement ; ils ajouteroient encore, que les particuliers venant chez eux, avoient toujours payés un certain droit d'entrée au port par navire, et dont ils n'avoient rien reçus depuis que l'établissement s'étoit formé ; ils déclarerent sur tout, qu'auparavant tous les vaisseaux marchands, et même ceux du Roi, avoient salués les chefs par deux coups de canon, et que j'avois malicieusement aboli cette marque de respect envers eux.

Après avoir écouté tranquillement leur harangue, me voyant près d'une crise éminente, je leurs répondis qu'ils devoient bien réfléchir à ce qu'ils alloient entreprendre ; qu'ayant cédés les terrains dont nous étions en possession, ils ne pouvoient pas les réclamer sans contrevéniir à leur serment ; d'ailleurs qu'ayant stipulés une alliance avec l'établissement, toute démarche violente de leurs parts, m'autoriseroit à employer mes forces pour les punir, ainsi que je ne pouvois leur faire aucune satisfaction sans des ordres positifs. Que démolir le fort, et retirer les troupes de l'intérieur de l'ile, étoient des choses impossibles ; quant aux honneurs, que je leur rendrois justice, en ordonnant aux officiers de la marine, de faire comme ci-devant ; mais que pour ce qui regardoit les prétendus droits de l'entrée des navires, je trouvois leur proposition ridicule, parce qu'on n'avoit jamais entendu dire que des amis alliés, reçussent ceux qui ne venoient que pour faire le commerce, que pour servir leur pays.

Mes paroles consternerent le peuple ; mais quelques chefs s'écrierent de venir au fait ; qu'ils tenoient la meilleure occasion, m'ayant entre leurs mains, ainsi que je serois obligé de faire par force, ce que je refusois de faire de bon gré ; en même temps, je me vis environné de tout part, et j'aurois certainement passé des mauvais quarts d'heures, si le commandeur sans remise, à la tête d'une cinquantaine de noirs armés, me voyant dans le danger, n'étoit pas accouru à mon secours. Son attaque brusque, obligea une partie des ennemis de s'opposer à ses efforts, pendant qu'une autre ayant attaquée le fort, et ayant été repoussée vigoureusement, mit la confusion parmi leurs troupes ; leur dispersion me donna du jour, et je ne vis plus que deux chefs qui s'opposoient à mon passage ; ils tirerent sur moi à bout portant, et leurs fusils ayant manqués, ils se sont écriés, il est sorcier, nous sommes perdus. Alors profitant de leur stupidité, je me suis raillé à la troupe de mon commandeur, parmi laquelle je trouvai plusieurs de mes officiers et soldats, qui, voyant mon enveloppement, s'étoient dévoués pour me secourir. Le Commandant du fort, m'ayant pareillement découvert dégagé des ennemis, pointa le canon du fort, se mettant en devoir de tirer, ce qu'il ne vouloit pas faire auparavant, me sachant parmi les noirs, et craignant que je ne fusse la victime de son feu. Les ennemis me voyant ainsi échapé de leurs mains, et craignant le feu du canon, se retirerent précipitamment vers le bois, en tiraillant quelques coups de fusils.

Arrivé

Arrivé au fort, je retrouvai mes soldats, [dont je ne faurois assez louer la subordination] avec la plus grande satisfaction. On pourroit m'objecter sur ma conduite, que je n'avois pas agis avec prudence, de me livrer aux ennemis, comme je l'avois fait, ayant été le maître de leur défendre l'approche, en me servant du canon ; à cela j'ai à répondre pour ma justification.

1. Pour agir contre un nation, que l'on veut civiliser, il faut des faits par lesquels on puisse prouver qu'ils ont été agresseurs.

2. Un chef ne peut pas se dispenser d'écouter des plaintes. Si je m'étois refusé à une demande aussi juste en apparence, la partie plaignante de la nation, auroit pu trouver des moyens pour inspirer à l'autre, des sentiments ambiguës, et ma conduite l'auroit autorisée.

3. Si malheureusement dans une Cabare ou assemblée, je me serois servi de canon qui auroit produit un massacre, les autre nations voisines, étant mal-informées des circonstances, auroient toujours soupçonnées que j'avois prémedité ce coup, et que l'assemblée n'étoit convoquée que pour les y attirer et les exterminer. Un tel évènement, quoique juste, auroit suffit pour aliéner dans un instant, tous les esprits ; mais l'ayant heureusement évité, ma conduite doit procurer des avantages réels. Les peuples voisins, instruits de la conduite des Saphirobay, et des Seclaves, et de la modération avec laquelle je les repoussai, ne tarderons pas à se lier à mes intérêts, et la guerre que nous allons entreprendre sera justifiée avant qu'elle puisse être critique. Pour cette raison encore, je me décidai de

proposer la paix aux ennemis ; ils la refusèrent, et alors nous étions hors de toute réproche.

Le 3, l'interprète que j'avois envoyé vers les Saphirobay et les Seclaves pour leur proposer la paix, revint en rapportant que les ligueurs avoient hautement refusés d'accepter aucune proposition d'accommodement, et qu'ils avoient envoyés un parti de mille hommes pour enlever le poste de la Plaine de Santé ; le lendemain je reçus des nouvelles que les ennemis avoient été repoussés au Fort Auguste à la Plaine.

Le 5, le chef Siancé arriva avec mille hommes armés, pour secourir l'établissement contre les ligueurs. Ce chef étoit descendant d'un Forban nommé Zan. A la nuit de ce même jour, on m'avertit de l'arrivée de trente bateaux du pays, portant six cent hommes de guerre, que la province de Rantabé envoyoit aussi à mon secours.

Le 6, un détachement que j'avois envoyé pour reconnoître les ennemis, étant rentré au poste me rapporta, que les Antambouques, nation alliée aux Saphirobay, avoit établis un camp à la plaine, et qu'ils n'attendoient que la jonction des Seclaves et des Saphirobay pour attaquer ce poste ; et que d'un autre côté, les Saphirobay et les Seclaves avoient formés trois camps entre le poste de la plaine, et le chef lieu, pour en couper la communication. Ce même jour on m'annonça l'arrivée de mille cinq cent hommes armés, de la nation des Sambarives, venant au secours de l'établissement, qui me demanderent d'être employés sans délai pour aller aux ennemis.

Le

Le 10, les Sambarives étant tous réunis avec les chefs Malates, formerent un corps de plus de six mille hommes, avec lesquels je me mis en campagne ; elle devoit être pénible, parce qu'il nous falloit grimper des rochers et des montagnes, et passer des marais, ce qui devoit me priver encore de l'avantage de poster du canon avec moi.

M'étant enfin approché du camp ennemi, assis dans la plaine de Mahertombe, je détachai Mons. l'Armina et certains officiers de mon corps, avec vingt volontaires, et deux mille noirs, en leur ordonnant d'attaquer le poste des ennemis au soleil couchant. Bientôt après, nous entendimes plusieurs décharges suivies, ce qui m'obligea de marcher en avant pour soutenir mon détachement, qui n'avoit pas pu déloger les ennemis, retranchés et campés avantageusement. Mais les décharges ayant tout d'un coup cessées, je jugeai de là, que les partis s'étoient séparés. Néanmoins pour m'en mieux assurer, j'envoyai à la découverte deux volontaires, qui me rapporterent avoir vu les deux camps peu éloignés l'un de l'autre, mais que chacun de son côté travailloit à se retrancher. D'après cette nouvelle, je détachai Mons. La Tour, Lieutenant de mon corps, avec vingt-deux volontaires, et deux cent gens du pays, en lui ordonnant de faire le tour du camp des ennemis, de se tenir embusqué jusqu'à minuit, et ensuite de donner précipitamment sur eux ; et au moment de l'attaque de faire tirer d'un autre côté. Mon officier exécuta mes ordres à la lettre, et j'entendis plusieurs coups de pierriers, à deux heures après minuit ; alors comme

j'étois avec mon monde prêt à marcher, j'allois droit à l'ennemi, mais en leur place je rencontrais les Sambarives dans mon chemin, qui ayant entendus les bruits du canon, crurent que c'étoit moi qui avoit attaqué les ennemis. Réuni ainsi par hasard avec toute mon armée, j'entrai dans la plaine de Mahertombe, où nous ne trouvâmes plus d'ennemis, mais seulement mon officier avec son détachement, qui me fit le rapport, qu'ayant suivi mes ordres, il avoit attaqué brusquement le camp des ennemis, qui ayant entendus les décharges réitérées de canon, crurent que l'attaque étoit soutenue par notre armée entière, et s'étoient sauvés, un parti à la nage, et le reste dans les bois. Mon détachement ramassa plus de deux cent fusils, que les fuyards avoient jettés pour se sauver plus légèrement. On me présenta quarante prisonniers faits sur les ennemis par mon détachement.

Maitre de la plaine de Mahertombe, qui est réellement une des plus agréables, et dans la plus riche partie de la province d'Antimaroa, occupant sur la longueur du cours de la rivière de Tingballe six lieues, et ayant dans sa profondeur plus de treize, par tout parfaitement bien cultivée et bien habitée, j'y crus devoir établir un poste pour la conserver, et pour m'assurer de la communication du chef lieu avec la plaine de Santé; et comme j'avois plus de six mille noirs, je les fis travailler sans délai à mon projet. Pendant que j'occupai ainsi mon monde, je me décidai de renvoyer les prisonniers chez les ennemis pour leurs proposer la paix, et pour les convaincre des bons procédés

procedés de notre part. Mais ces misérables refusèrent encore d'accéder à ma proposition.

Le 12, la redoute fut achevée à la plaine de Matheronbe, dans laquelle je laissai douze volontaires, commandés par un officier, et défendus par quatre canons, que je fis venir de Louisbourg; et ensuite je me rendis avec toute mon armée à la plaine de Santé, où étant arrivé, j'appris que les ennemis rassemblés au nombre de sept à huit mille hommes, n'étoient éloignés que de deux lieues de nous, et que leur camp étoit bien retranché et pallissadé, ce qui m'arrêta pour faire venir de Louisbourg quatre pièces de campagne. Mais les chefs du pays mes alliés, voulant prouver leur courage, sans attendre l'arrivée de mon artillerie, allèrent à l'ennemi à mon insçu, et tenterent plusieurs assaults inutilement; étant enfin repoussés, ils se retirerent jusqu'au pied de la montagne, ayant toujours les ennemis sur leur dos.

A la fin mes quatres pièces de canon y étant rendus, je me mis moi même en marche avec trente volontaires et deux cent naturels du pays disciplinés, et à la solde de l'établissement. Nous partimes la nuit à l'insçu de nos alliés, et à la pointe du jour, après avoir établi mes deux batteries, je commençai le feu qui échauffa bien les ennemis. Dans une demie heure, un côté de leur pallissade fut entièrement emporté, ce qui les mit à découvert; ne pouvant ainsi résister, ils abandonnerent leur première ligne retranchée, et se replierent derrière une espèce de redoute, dont ils furent encore délogés; ils passèrent à la fin un bras de la rivière de Ranoumena dans

la plus grande confusion, ce qui les mettoit hors de la portée de mon canon ; mais nos alliés, instruits que j'étois aux mains avec les ennemis, accoururent, et voyant les camps des ennemis pris, passèrent rapidement la rivière, attaquerent les ennemis, et les mirent à la fuite sans aucune résistance. Toute cette besogne fut faite avec deux volontaires blessés, mon cuisinier et domestique ; les Sambarives perdirent onze hommes, et les ennemis environ soixante-six. Les Sambarives poursuivirent quelques jours les ennemis, et les conduisirent jusqu'à la frontière des Seclaves ; pour moi je suis resté à la plaine de Santé.

Le 21, après avoir remis mon monde de la fatigue, je levai mon camp de la plaine, pour me mettre plus à portée de la seconde division des ennemis, qui s'étoit retirée dans les marais d'Ampangou, sur une île de six lieues de circonférence, entourée de tout part d'eau.

Le 22, arrivé à la plaine de Mahertombe, j'établis mon camp au pied de la nouvelle redoute. On employa cinq jours à la découverte du passage des marais, et de la position des ennemis.

Le 27, je levai le camp de la plaine de Mahertombe, et après avoir passé la rivière de Tingballe, j'arrivai à l'entrée des marais, d'où nous découvrîmes distinctement le camp des ennemis, éloigné de nous environ d'une lieue et demie, et composé de quatre mille hommes.

Le 28, nous eumes un échec à l'entrée de la rivière de Ranoufoutchy, que les ennemis s'opinatoient de défendre. Ils furent battus, et les Seclaves

elaves perdirent du monde considérablement; ce qui les conduisit à quitter leurs alliés, et à affoiblir leur armée par leur défection.

Le 29, plusieurs escarmouches entre les deux partis. Cette nuit quatre volontaires, envoyés avec quelques noirs pour chercher du bois pour notre camp, passèrent les marais, et pour s'amuser attaquèrent le camp des ennemis, et mirent le feu à leurs tentes.

Le 1 de Juillet, les pluies continues augmenterent les eaux d'Ampangou, au point d'occasionner un débordement considérable qui inonda notre camp, et qui m'obligea de reculer à plus d'une lieue. Nos ennemis attribuant notre retraite à une autre cause, s'endhardirent, et commencèrent à nous harceler.

Du 2 jusqu'au 8, une pluie continue, qui fesoit gagner à l'ennemi du temps pour se pallissader et pour entourrer leur camp d'un fossé.

Le 9, on m'avertit qu'un parti d'environ trois mille hommes des ennemis, ralliés après la défaite des Antambouques, avoit rejoint le camp opposé à nous, et qu'un autre inquiétoit le voisinage de Louisbourg. Le même jour on m'annonça l'arrivée d'un vaisseau.

Le 10, l'officier commandant la redoute à la plaine de Mahertombe, que je nommai fort St. Jean, m'écrivit, qu'on avoit répandu parmi les noirs, des nouvelles que les ennemis vouloient traiter de paix avec moi contre les intérêts des Sambarives et les autres nations alliées, qui commençoient déjà à murmurer, surtout parce que je n'attaquois point les ennemis,

nemis, sans considérer les obstacles occasionnés par le débordement.

Le 13, les ennemis manquant de vivres dans leur camp, duquel ils n'osoient point sortir à cause de nos partis qui les tenoient aux prises, commencèrent à se répentir d'avoir voulu guerroyer. Bien instruit de leur situation, j'envoyai dans leur camp plusieurs bateaux chargés de ris et de bananes, et quelque portion d'eau de vie, en leur fesant dire que j'étois bien éloigné de les vouloir anéantir ; que je leur ouvrirai un passage pour leur faciliter la retraite libre, où bon leur sembleroit, pourvu qu'ils voulussent mettre bas les armes. En effet je retirai deux postes, qui gardoient le passage des marais, et la communication avec la terre. Ce mouvement me réussit très bien ; car les ennemis se voyant de jour en jour plus exposés à la famine, commencèrent à se retirer du camp par bandes, et il y en avoit plusieurs qui se rendirent chez moi. Je recevai bonnement les transfuges en leur fournissant des vivres, et je les laissai aller librement où ils vouloient.

Le 14, on m'annonça de Louisbourg, l'arrivée du navire particulier, le Conquérant, commandé par le Sieur Olivier venant de l'ile de France, qui me porta des paquets des administrateurs de cette colonie, par lesquels je fus instruit, que Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine dans mon corps, que j'avois envoyé pour demander des secours, avoit été refusé en tout. Cette nouvelle désagréable me chagrina extrêmement ; mais comme il étoit prudent d'encourager mon monde, je fis courir le bruit,

que

que ce navire étoit suivi de deux corvettes du Roi, qui portoient cent hommes de troupes à notre secours, et je réussis de détruire un peu la consternation de mes officiers.

Du 15 jusqu'au 19, je fus averti que les ennemis entretenoient une correspondance avec une partie de nos alliés, pour établir un trahison. Je mis donc mes affidés en campagne pour découvrir la conspiration.

Le 20 au matin, un détachement sorti du camp pour observer les ennemis, trouva deux noirs désertant de notre camp, dont le plus agé dit à l'autre, "Cours, et dis qu'on va les attaquer, qu'ils ne doivent pas compter sur ceux qu'ils ont crus être de leurs amis, et que je suis pris." Ce noir étant conduit en ma présence, avoua qu'il avoit été envoyé pour seduire quelque partie de nos alliés, mais que n'ayant pu y réussir, il avoit voulu avertir ses compatriotes qu'on alloit les attaquer. Sur sa déposition je fis assembler tout de suite plusieurs chefs pour juger le noir, qui le condamnerent à mort; j'accédaï d'autant plus volontiers à leurs intentions, que ce noir fut reconnu pour le même qui s'étoit engagé au commencement de l'établissement à mettre le feu au fort Louis; il fut exécuté sur le champ.

Le 24, l'officier commandant du fort St. Jean, me rapporta que le nommé La Gonvier, soldat récemment arrivé de l'île de France, avoit tenu des propos séditieux, en assurant la troupe qu'elle étoit abandonnée, et que l'île de France étoit bien éloignée de fournir des secours; qu'au contraire elle cherchoit

choit tous les moyens de nous détruire. Voulant m'assurer moi même du fait, j'ordonnai le silence à mon officier, et je fis venir le dit soldat dans mon camp pour le suivre de près. La nuit entre onze heures et minuit, j'entendis du bruit; je sortis de ma tente, et je vis le dit La Gonvier porter plusieurs coups de sabre à l'officier de la garde, en lui disant les mots suivants que j'entendis distinctement, " Le temps arrivera bientôt, où les soldats com-  
" manderont les officiers à Madagascar." J'appellai donc la garde, qui accourut et se mit en devoir de prendre le mutin, qui se jettant à coup perdu sur la garde, en blessa deux volontaires en criant, " A " moi mes amis." Ce mot me donna à penser qu'il y avoit un complot, mais observant par tout les mouvements des volontaires, je les vis composés dans leur devoir en serrant de près le mutin, qui se retiroit vers le bois; mais enfin il fut atteint par une halle qui le mit à terre. Cette affaire inattendue, et qui auroit pu déconcerter les noirs, me détermina à précipiter son exécution. J'assemblai donc mes officiers à la hâte pour tenir un conseil; le criminel alloit être jugé quand il expira du coup qu'il avoit reçu.

Le 25, voyant toujours les ennemis, qui quoiqu'en très petit nombre, s'opinatoient à ne pas quitter leurs postes, seduits par la promesse des Seclaves, qui leur avoient offerts trente mille hommes de guerre pour les soutenir, je me déterminai enfin à les attaquer. Mais comme mon intention n'étoit point

point de faire un massacre, je les avertis de notre approche, par plusieurs décharges des canons.

Le 26, 27, et 28, les noirs nos alliés poursuivirent les ennemis, qui se retirerent au Nord de l'ile, jusqu'aux frontières d'Antimanahanhar.

Le 1 Aout, le Sieur Bourdé, Armateur, à qui le Ministre avoit accordé la pêche de la baleine à Madagascar, n'ayant pas pu réussir dans son entreprise, me demanda la permission de traiter du ris, pour le dédomager de la perte qu'il avoit fait en manquant son entreprise. Je lui accordai sa demande d'autant plus volontiers, que l'établissement manquant des effets de traite, étoit hors d'état de la faire. J'accordai une pareille permission au Sieur Olivier, Armateur, de l'ile de France.

Le 3, délivrés de nos ennemis, et voyant la province d'Antimaroa sans cultivateurs, je proposai aux Sambarives de remplacer les Saphirobay délogés. Ma proposition fut acceptée par les Sambarives avec joie, et ils se sont convenus sur le champ, de me payer une redevance annuelle, pour conserver la protection de l'établissement.

Le 4, nous tîmes une assemblée générale, pour partager les postes conquis sur les ennemis. Je cédaï aux Sambarives, la rive droite de la rivière de Tingballe, conservant la rive gauche pour l'établissement. Plusieurs partis des Saphirobay, détestant leurs fautes commises envers l'établissement, vinrent me demander pardon. La douceur et la bonté avec laquelle je les reçus, leurs faisant oublier sous peu la perte qu'ils avoient faits, ils détestèrent leurs chefs,

qui

qui pour leurs intérêts particuliers, avoient sacrifiés les peuples. Par la voie de ces transfuges, j'appris encore que les Saphirobay se trouvoient obligés d'errer dans les bois, pour se nourrir de racines, parce que les chefs des autres provinces leurs refusoient un asyle ; je crus donc devoir profiter de cette circonstance pour faire éclater la bonne foi de mes intentions ; et j'expédiai dès le lendemain, des commissaires aux chefs voisins pour les prier d'assister les Saphirobay pour les besoins de la vie, et de les recevoir librement pourvu qu'ils renonçassent à la guerre. Cette démarche ne pouvoit que me procurer un avantage sensible.

Le 5, je me trouvai dans un embarras nouveau. La subsistance des peuples nos alliés, venant à charge à l'établissement, je me déterminai à les congédier ; mais pour suivre les usages, je ne pus le faire sans les récompenser par des présents.

Le 6, 7, et 8, furent employés pour la distribution des dits présents, et je vis avec satisfaction, que les différentes nations avec leurs chefs, retournerent contents de ma façon d'agir.

Le 9, je ressentis encore une attaque de la fièvre.

Le 10, n'étant plus occupé et distraitt par la guerre, je me donnai entièrement aux soins de procurer à l'établissement les commodités de la vie sur un bon pied. Convaincu des inconvénients auxquels les maisons construites en feuilles, à la manière du pays, exposoient les individus, je déterminai dorénavant de les faire construire en bois. Ma troupe, avec deux mille noirs que j'avois à mes gages furent

furent employés à batir un gouvernement, un nouveau hopital, des casernes, et des magasins ; et deux cent autre noirs, à batir soixante maisons, qui devoient former la ville ; durant la batisse, la troupe de Siancé, composée de mille deux cent hommes, fut employée à combler les marais, et il est malheureux que les moyens me manquerent en ce moment, car autrement Louisbourg auroit sûrement bientôt changé de face.

Le 16, ma maladie augmenta, et je sentis une fois blessé par tout mon corps, ce qui m'obligea de remettre le commandement à Mons. De Mallendre, Capitaine, me réservant néanmoins la connoissance de toutes les affaires importantes. Ma maladie augmentant de plus en plus, on me laissa ignorer généralement toutes les affaires.

Le 20, je sentis un peu de soulagement ; on m'annonça ce jour la mort du Sieur Garreau.

Le 1 Septembre, cet officier, brave et intelligent, porta au tombeau, le regret de tout mon corps. La place d'Ingénieur, dont il fesoit les fonctions, étant vacante, je donnai des ordres au Sieur de Rosier, élève du Sieur Garreau, de s'en charger.

Le 21, Messieurs les officiers de mon corps s'assemblerent chez moi, me suppliant de leur donner des ordres, relatifs aux intentions de la cour, à l'égard de l'établissement de Madagascar ; afin que dans aucun évènement, où la maladie me tiendroit encore hors d'état de pourvoir aux besoins de la colonie, ils pussent se conformer au bien du service ; mais me sentant

plus foible ce jour qu'à l'ordinaire, je les priai de s'asseoir chez moi le 22.

Le 22, la fièvre me quitta, et je me sentis un peu de force. Je tins une assemblée ce jour. Pour le résultat voyez la pièce L. X. par laquelle la tenue du conseil étoit ordonnée pour le 25.

Le 25, tenant l'assemblée du conseil, on me rapporta qu'il y avoit huit maisons costruites en bois et en planches, dans lesquelles on avoit logé la troupe.

Le 1 Octobre, le Sieur Olivier, Armateur de l'île de France, par le moyen duquel je fournis à la subsistance de l'établissement, partit avec un cargaison de six cent cinquante mille livres de ris. Le Sieur Bourdé prit pareillement le charge de huit cent cinquante mille livres. Ce secours en vivres dut être bien reçu, et pourvu que l'île de France avoit fourni les magasins en effets de traite, on en auroit pu tirer une quantité prodigieuse, que les insulaires dispoient faute de pouvoir de vendre; et je craignois que ce défaut n'arrêtât point leur industrie pour l'année prochaine.

Le 2, les chefs Sambarives me demanderent la permission d'ériger sur leur terrain des mats de pavillon pour la distinction des chefs. J'accéda à leur demande, en distribuant pour chaque chef un pavillon blanc, barré de différentes raies, en couleurs rouge et bleue pour la distinction des grades. Ce même jour les chefs Saphirobay qui avoient toujours demeurés attachés au gouvernement, me prièrent de leur permettre de batir une ville, sous la protection de fort Louis, pour se mettre à l'abri des incursions

curfions de leurs adversaires. Je le leur accordai avec plaisir, ne pouvant que par ce moyen, parvenir à la fin que je m'étois proposée, de peupler de plus en plus cette province, comme appartenant au chef lieu, où la consomption deviendroit naturellement plus considérable que dans toute autre partie de l'ile.

Le 3, je commençai à sentir revenir mes forces, et je trouvai l'hôpital tout à fait inhabité; ce qui prouve que ma troupe étoit plus en force que jamais. Mais je ne parle pas ici de cette vigueur qui est le partage naturel des Européens dans leur climat, mais qui se perd dans les pays chauds.

Le 4, Hyavi, chef de la province de Mahavelon, me demanda du secours contre les Fariavas et les Betalemenes qui lui avoient encore déclarés la guerre. Comme ce chef de tout temps s'étoit lié aux intérêts des Européens, je me décidai de pourvoir à son secours. Je détachai en conséquence, sept volontaires avec un bas officier, pour se rendre à Foul Point aux ordres du commandant de cette place. J'étois persuadé d'avance, que la seule nouvelle que je prenois le parti de Hyavi, feroit revenir la paix.

Le 6, l'hôpital, avec tous les batiments attenants, fut à la fin achevé, et solidement bati. Heureusement nous fumes en état de les entretenir vuide.

Du 7 au 12, je fis une course pour visiter les terrains que les Sambarives devoient occuper le long de la rivière de Tingballe. Leur partage étoit beau, mais les terrains renfermés à l'établissement étoient bien supérieurs. Quelles richesses n'offre pas un terrain de vingt-deux lieues de longeur, bordant une

rivière navigable. Cette course remit mes forces, et je me sentis tout à fait bien.

Le 13, j'ordonnai de couvrir le poste du fort St. Jean, par un large fossé, et une double pallissade, avec un chemin couvert; et de batir plusieurs maisons en bois, pour le logement de ceux qui y relachoient en allant à la plaine de Santé.

Le 14, je reçus un courrier du Sieur Mayeur, interpréte, et de Mons. Corbi, officier de mon corps, que j'avois envoyé, l'un en bateau pour faire le tour de l'ile par le nord, et l'autre par terre pour côtoyer les bords de la mer, afin de reconnoître tous les anses, les ports, les rivières, et les peuples; leurs commerce, moeurs, forces, industrie, et productions; avec les intérêts mutuels d'un nation à l'autre. Je les ordonnai de pousser leurs courses jusqu'à ce qu'ils parvinrent au pays de Lambouin, un chef qui prenoit le titre de Roi du Nord. Mon intention étoit d'engager ce chef dans nos intérêts, et d'acheter de lui l'ile Noffebe, située au N. O. de l'ile, sous le  $13^{\circ} 15'$  de latitude Sud, et le  $45^{\circ} 6'$  de longitude de Paris. Ces deux officiers m'envoyerent chacun leurs journaux de la côte, m'instruisant qu'ils s'étoient réunis chez le chef Lambouin, duquel ils avoient été reçus amicalement; que ce chef étonné de la renommé des blancs, avoit déjà pris le parti avant leur arrivée d'envoyer vers moi pour se lier d'intérêts avec l'établissement; et que profitant de ses bonnes dispositions, ils l'avoient conduit à prêter le serment d'amitié, à titre duquel l'ile Noffebe étoit acquise; et qu'ayant

enfin

enfin achevés leur mission, ils n'attendoient que mon ordre pour s'en retourner.

Affuré de l'attachement de Lambouin, dont les intérêts étoient de se soustraire aux vexations des Seclaves, je pouvois compter sur un allié respectable, et en état de me fournir dix à quinze mille hommes.

Du 15 au 20, jouissant d'une pleine tranquilité, et voyant ma troupe rétablie de ses fatigues, je fis recommencer les travaux, et on s'occupa à batir un gouvernement.

Le 21, on me rapporta, que plusieurs bandes des Saphirobay fugitifs, s'étoient rapprochés de l'établissement, et qu'ils avoient brûlés plusieurs habitations des Sambarives ; sur quoi je détachai sur le champ douze volontaires, commandés par un officier et soutenus par six cent noirs, pour battre le voisinage des bois et leurs avenues.

Le 22, mon détachement revint le soir, en m'emmenant trois prisonniers qu'ils avoient fait en surpré-  
nant un parti de ces brigands noirs.

Le 23, je reçus un paquet de mon officier commandant à Foul Point, par lequel il m'apprenoit que les ennemis de Hyavi avoient proposés la paix, sous la condition que le commandant de ce poste seroit juge des querelles qui pourroient s'élever entre eux et Hyavi ; mais que ce dernier ne voulant pas y consentir, mon officier me promettoit de mettre Hyavi à la raison, pourvu que je lui permettois d'employer des menaces vis-à-vis d'Hyavi, en cas que ce chef s'obstineroit à ne pas suivre ma volonté. Comme cette manœuvre me promettoit de gagner un peuple

entier à mes intérêts, et que je connoissois la prudence de mon officier, j'acceptai sa proposition, et je lui donnai des ordres précis en conséquence.

Le 24, d'Octobre. Me voyant encore à la fin du mois sans recevoir des nouvelles d'Europe, Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine, que j'avois envoyé à l'ile de France, tardant aussi à venir, tout cela m'étoit d'un mauvais augure, et je n'avois plus rien que ma fermeté à oppofer au fort jaloux qui me poursuivoit. La mauvaise faison s'approchoit, et si on continuoit à me laisser sans secours, ne pouvant pas former des établissements dans l'intérieur du pays, je verrois l'établissement replonger dans des circonstances critiques. La troupe ne voyant pas arriver des secours, dont l'espérance l'avoit soutenue jusqu'ici, se croiroit abandonnée d'autant plus volontiers, que les bruits qu'on avoit répandu à l'ile de France de la réforme de mon corps, malgré les précautions que j'avois pris, s'étoient divulgués à Madagascar. Le courage de mes officiers, qui avoient pris la ferme résolution de ne se donner qu'à leur devoir, en redoublant leurs soins pour encourager la troupe, pouvoit seul me soutenir, et me faire encore espérer de pouvoir affronter le contre coup. Mais qui pouvoit me répondre de la force ? Elle se perd tous les Jours. Quelle triste position pour un officier commandant en chef; qui, après avoir combattu l'intemperie des climats chauds, les maladies dangereuses et les fatigues infinies, et qui enfin, voyant les forces de sa troupe diminuées d'un tiers, se trouve pourtant obligé de faire face à toutes les circonstances, sans y perdre les avantages acquis,

acquis, qu'il est obligé de préserver des révoltes subites, et qui au lieu des secours qu'il demande, se voit exposé à la jalouse et à la calomnie des personnes en place, auxquelles la cour avoit recommandée de fournir les secours ! On me promit d'envoyer de la France tous les ans à Madagascar, un vaiffeau avec des secours et cent vingt hommes de troupe ; l'île de France en attendant, devoit me soutenir dans des circonstances pressantes ; enfin, rien ne me devoit manquer pour assurer ma mission. Mais, helas ! deux ans s'étoient déjà écoulés, et je n'avois point reçu de secours. S'ils tardoient encore, je prévoyois l'instant fatal, où tous mes peines, mes soins, et mes fatigues auroient été employés pour rien. Oui, je verrois en un moment les fruits de mes labeurs s'évanouir, et la France privée de tout espoir de pouvoir jamais regagner la confiance des naturels du pays. Ces reflexions m'accablerent, il vaut mieux penser, que continuer à les écrire.

Du 25, jusqu'à la fin du mois, j'employai la semaine à la visite de tous mes postes, et je trouvai par tout un bon ordre, mais aussi par tout de la tristesse et de l'accablement, qui certainement ne partoit pas d'un esprit mutin. Je connoissois trop ma troupe pour l'oser soupçonner. Elle étoit sans linge, sans habits, sans chaussures. C'étoit ainsi que je la voyois ; il falloit, rémédier à ces inconvénients, et je réussis à ramener la fermeté et la constance.

Le 1 Novembre, 1775, je fis assebler les femmes du pays, que je fis travailler pour faire de la toile, afin de pouvoir couvrir ma troupe, et je choisis dix

volontaires, pour faire le metier de tailleur, et par ce moyen je parvins à vêtir ma pauvre troupe; ayant auparavant réussi à faire tanner des cuirs, et ayant des cordonniers, je la chauffai, et il ne me restoit plus que de dissiper un peu mes soldats. Pour y parvenir, je les fis exercer de tirer au blanc, en donnant des prix à ceux qui se distingueroient par leur habileté; cette exercice les forma davantage, et les dissipa en même temps, je fis donc arrêter les travaux ordinaires de la troupe, pour commencer nos exercices.

Le 4, on m'annonça l'arrivée du chef Saphirobay Effonlahé, envoyé par sa nation, qui me demanda une audience; je lui remis au lendemain, pour donner du temps aux chefs Sambarives pour se rassembler, afin d'être présents aux propositions de cette envoyé.

Le 5, à l'assemblée, l'envoyé des Saphirobay arriva, et se prosternant à terre, ayant la tête rasé en marque de soumission, il prononça ce discours. " Moi, " malheureux chef de la race des Saphirobay Anti- " maroa, me jette aux pieds de la justice et de la " miséricorde du grand chef, pour implorer sa grâce " au nom de toute ma nation, qui demande la per- " mission d'envoyer des députés pour expier sa faute. " Je suis arrivé avant eux, pour offrir ma vie si elle " est nécessaire. Vainqueur, tu ne dois plus voir " en nous que les débris d'une race malheureuse, " obéissante, et soumise à ta loix."

Après avoir entendu son discours, je lui répondis ainsi: " J'ai vu avec douleur, les égarements des " chefs

" chefs Saphirobay. J'atteste par votre propre nation  
 " la douceur avec laquelle je me suis comporté pour  
 " entretenir votre alliance, et pour éviter les évène-  
 " ments d'une guerre qui ne pouvoit qu'occasionner  
 " votre perte. Toi même, chef Effonlahé qui me  
 " parle; n'étois-tu pas chargé de porter à tes com-  
 " patriotes les propositions de la paix trois fois offertes  
 " par moi? Est-ce de ma faute que j'étois refusé  
 " autant de fois? Juge donc aujourd'hui qui a eu  
 " tort, et qui d'entre nous a mérité le châtiment du  
 " Ciel. Les liens du serment de fidélité, qui vous  
 " avoient unis à moi avant cette malheureuse guerre,  
 " n'étoient qu'un jeu pour vous. Vous avez manqué  
 " à nous, à vous, et à Dieu même. C'est lui qui vous  
 " a puni, et qui vous poursuit. Mais si votre ré-  
 " pentir est sincère, je veux suivre les ordres que j'ai  
 " reçu, qui portent de ne jamais refuser l'amitié des  
 " Madagassés, de protéger les malheureux, et de  
 " rendre la justice à qui elle appartient, au prix de mon  
 " sang et de celui des soldats qui sont avec moi. En  
 " vertu de cet ordre, j'accorde la grace à la nation  
 " des Saphirobay; elle peut envoyer sans crainte le  
 " mois prochain, quelques uns de ses chefs, pour  
 " régler avec moi les intérêts convenables à leur  
 " nation."

L'envoyé des Saphirobay, content de ma réponse,  
 réitera ses prières, me remercia, et se retira.

Les chefs Sambarives présents à l'assemblée, m'in-  
 struisirent de leurs craintes; parce qu'ils croyoient  
 qu'ayant accordé la grace aux Saphirobay, je leurs  
 rendrois leur province en entier, et conséquemment

qu'ils seroient forcés d'abandonner leur établissement ; mais ayant reçu de ma part l'assurance que la partie de la province concédée à eux, en vertu du traité conclu avec les Saphirobay, leur demeureroit en propre, enfin ils se tranquilliserent.

Du 6 Novembre jusqu'au 13, je m'occupai toujours à continuer l'exercice de ma troupe, et enfin son habillement étant prêt, je le leur fis distribuer.

Le 14, le courrier de Foul Point, accompagné de deux chefs soumis à Hyavi, arriva. Mon officier m'instruisoit, que Hyavi s'étoit enfin rendu à mes volontés, et que la paix étoit faite ; mais que d'un autre côté, les chefs soumis à Hyavi, médisoient une révolte contre lui, ne pouvant plus souffrir ses vexations. Les deux chefs arrivés avec mon courrier, me rendirent ce détail, en m'assurant que les peuples soumis à la domination d'Hyavi, étoient d'accord de se soumettre entièrement au gouvernement, pourvu que je me déclarasse contre Hyavi. J'aurois pu peut-être écouter cette proposition dans tout autre temps, mais dans l'état où j'étois reduit il n'auroit pas été prudent de m'engager dans une affaire, qui, par sa nature, devoit avoir des suites très considérables. Je me contentai donc, de promettre à ces deux chefs que je mettrois Hyavi à la raison ; en attendant, je leur défendis de rien entreprendre contre lui, jusqu'à ce que je m'étois assuré des faits par moi même. J'accompagnai ma promesse de présents, dont ils furent satisfaits.

L'intérêt de l'établissement, exigeoit bien qu'on borna le pouvoir d'Hyavi ; mais une révolution subite pouvoit

pouvoit compromettre le gouvernement; et ce n'étoit qu'avec du temps qu'on parviendroit à abaisser l'autorité de certains chefs. Il faut en attendant les conduire avec douceur, et les éclairer sur leurs véritables intérêts; car on ne parviendra jamais à subjuger la nation Madagasse par force; sa civilisation ne peut être que l'ouvrage d'un homme qui aura pu acquérir par sa conduite, sa vertu, et sa justice, la confiance des chefs et du peuple.

Le 15 et 16, je fis radoubler tous les chaloupes, pirogues, et canôts, pour être en état de tenir la mer.

Le 17, Le Sieur Aumont, garde magasin, étant mort, j'ordonnai au greffier sur le champ de mettre le scellé sur tous les effets et papiers pour les envoyer à Mons. Maillard. D'un autre côté, pour que le service ne souffrit point, j'ordonnai de faire un inventaire de l'effective des magasins, dont je confiai provisionnellement au Sieur Besse, trésorier, la manutention, conformément à l'intention du Ministre, qui marquoit dans sa lettre que l'on pouvoit charger du trésor et des magasins la même personne. Cette opération fut promptement exécutée; mais je fus bien étonné d'apprendre par le Secrétaire de l'administration, que tous les registres d'entrées et de sorties des magasins, s'étoient trouvés en blanc, sans note et sans pièces. Voila une belle comptabilité, et Mons. Maillard recueillira sans doute les fruits des sujets qu'il y employa.

Le 18, je reçus l'avis par des noirs, qu'un navire Anglois, louvoyant depuis un mois à la côte d'est, avoit été assailli par une tempête, qui l'avoit forcée de

de demander des secours au comptoir d'Angontzi, en tirant plusieurs coups de canon; mais que les vents l'ayant constraint de s'éloigner de la côte, on l'avoit perdu de vue, et qu'on l'avoit revu depuis à Andrawa, à deux lieues au large, tout en feu: il ne s'étoit sauvé qu'un canôt chargé de sept personnes, qui avoient mis à terre à Louquez; j'expédiai des le lendemain, un ordre au Sieur Mayeur, interpréte, qui n'étoit éloigné que de deux jours de l'endroit où ces malheureux avoient abordés, pour leurs donner des secours, et leurs procurer les moyens pour se rendre chez moi.

Le 19, plusieurs noirs venant de la côte d'Ouest, m'annoncerent que les chefs des Seclaves avoient tenus une assemblée, dans laquelle il avoit été décidé de faire la guerre aux François, et d'intéresser dans leur affaire tous les peuples de l'est. Qu'en conséquence ils avoient envoyés plusieurs chefs en différentes provinces, pour les engager à se lier avec eux contre l'établissement. Ces bruits exigeant toute mon attention, j'envoyai pareillement de mon côté des espions pour m'assurer du fait, afin de pouvoir à temps former mes préparatifs, en cas que les Seclaves réussissoient d'achever la ligue avec les peuples de l'est, et qu'ils voudroient fondre sur nous dans la mauvaise saison, ce qui m'auroit bien embarassé.

Le 20, j'envoyai mes espions avec des effets de traite pour acheter des bœufs. Sous ce prétexte ils furent prendre connoissance de la manœuvre des Seclaves, et des intentions des différents peuples.

Le 21, les chefs Sambarives, s'assemblerent chez moi, tous consternés de la nouvelle de la guerre que les Seclaves avoient déclarés à l'établissement. Ils me demanderent pourquoi les secours de la France tardoient tant; et quel parti je prendrois, si avant l'arrivée des secours, j'étois attaqué par les Seclaves dans la mauvaise saison. Ils me dirent encore, qu'avec la peu de monde que j'avois, je ne pouvois résister aux ennemis, et qu'ils deviendroient leurs victimes, comme les plus fidèles et les plus zélés amis de l'établissement. Pour les rassurer, et les faire revenir de leurs appréhensions, je leur répondis que j'avois honte de la crainte qu'une nation aussi brave que la leur témoignoit; que les Sambarives devoient avoir une meilleure opinion de mon courage; que je faurois prendre le parti le plus convenable. Mes réponses ne les satisfirent point, ils réitérèrent leurs plaintes en disant, " Vous allez nous abandonner. " " Votre Roi ne vous envoie plus de monde. Vous êtes prêt à nous quitter; nous seuls seront malheureux pour avoir été vos amis." La voix du peuple et de ses chefs étoit la même. Ils me prièrent de leur faire un serment, par lequel je m'engagerois de ne pas les quitter ni les abandonner. Je donnai plusieurs festins aux chefs et au peuple des Sambarives, et je ne negligeai rien pour leur inspirer toute la confiance nécessaire; mais dans l'intérieur, j'avois besoin moi même d'être consolé; je me voyois à l'entrée de la mauvaise saison sans secours, sans troupes, et entièrement abandonné.

Le

Le 14 de Décembre, arriva une pirogue du Nord, qui m'amenoit une femme Malaise, qui avoit seule survécue aux naufragés à bord du vaisseau Anglois. Elle me raconta que le dit vaisseau Anglois, étoit parti de Bombay avec seize pièces de canon et cent hommes d'équipage, et que la cargaison étoit composée de toiles et d'autres marchandises de l'Inde, des armes et des eaux de vie : que sortant de Bombay, il avoit relaché aux iles de Johanna ; qu'enfin parvenu à la côte de Madagascar, il avoit tenté d'enlever quelques naturels du pays pour leur parler, mais qu'il n'avoit pu réussir, malgré les voyages réitérés que les bateaux du navire avoient fait pour aller à terre ; à l'approche desquels, les naturels du pays se présentoient toujours, ou armés pour défendre la descente, ou fuyants dans l'intérieur des terres ; qu'enfin le vaisseau assailli d'une tempête, fut obligé de prendre le large, et que le feu ayant pris à bord, tout l'équipage s'étoit sauvé dans les bateaux pour descendre à terre ; mais que de trois qu'ils étoient, deux en furent submersés, pour avoir été surchargés, et qu'il n'y avoit de sauvé que le canot avec sept personnes en comprenant le Capitaine ; que ce même Capitaine avec les six autres étoient morts, et qu'il ne restoit plus qu'elle de tout l'équipage du navire.

Le 15, mes espions étant revenus, me confirmèrent que les préparatifs de la guerre des Seclaves contre nous, étoient tres grands, et qu'ils n'attendaient que la mauvaise saison passée, pour se mettre en campagne au nombre de plus de trente mille hommes ; qu'ils avoient envoyés plusieurs émissaires

en

en différentes provinces, pour engager les chefs dans leur ligue; mais qu'ils comptoient beaucoup plus sur leurs propres forces, se flattant que les François n'oseroient pas tenir la campagne; et que pendant qu'ils se tiendroient renfermés dans leurs forts, ils auroient le temps de reduire les provinces de leurs alliés qui seroient forcés de suivre leurs enseignes. Cette nouvelle, quoique très désagréable par la disposition et la situation de l'établissement, me consola, par ce qu'elle m'assuroit que les Seclaves me laisseroient tranquile toute la mauvaise saison, et que les secours si longtems attendus arriveroient enfin.

Le 16, j'expédiai plusieurs envoyés au Nord et au Sud de l'île, pour instruire les chefs des mouvements des Seclaves, en leur enjoignant de se tenir en état pour me rejoindre au premier ordre que je leur donnerois. Je leur signifiai en outre, que tous ceux qui recevroient les Seclaves chez eux, sous tel prétexte que ce put être, seroient réputés les ennemis de l'établissement.

Le 18, on m'annonça l'arrivée des chefs Saphirobay et Antambouque, qui m'avoient demandés une assemblée en me demandant la paix.

Le 21, les chefs Saphirobay et Antambouque furent admis à la cabare. Ils me réprésenterent que les malheurs de la guerre et son droit, les ayant dépossédés de leur province et réduits à une condition vile et abjecte, vagabonds et sans patrie, ils avoient pris le parti unanimement de se livrer à ma discretion; qu'ils ne demandoient qu'une partie de leur province pour la culture, sans prétendre à la propriété, dont le droit appartenoit

tenoit aux Sambarives ; ils conclurent par ces paroles, s'ils devoient être malheureux, qu'il leur fut au moins permis de mourir dans leur pays natal. Instruit par mes interprètes de la sincérité du répentir de ces deux nations, et les intérêts de l'établissement exigeants de peupler de plus en plus la province, je leur accordai grâce, et les chefs prêterent le serment de soumission et de fidélité.

Le 24, on signala sur la montagne de la découverte, un vaisseau à deux masts.

Le 26, ce vaisseau mouilla sous l'île d'Aiguillon vers le midi, et Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine, que j'avois envoyé à l'île de France, étant venu à terre, me présenta quatre recrues qu'il avoit fait, et qui composoient les secours que l'île de France m'envoyoit. Je m'occupai toute la journée à relire mes paquets, espérant y trouver quelques ordres ou lettres du Ministre; mais je n'y trouvai que des railleries, dont les lettres de Mess. de Ternay et Maillard étoient farcées. Mons. de Sanglier me rapporta, qu'on m'avoit suscité plusieurs procès à l'île de France, et qu'enfin on employoit les outrages, les calomnies, et les impostures, pour m'accabler. Je les passe ici sous silence, comme ne fesant aucune partie de mes opérations.

Le 27, on me présenta quatre personnes que Mons. de Ternay m'envoyoit pour être employées en qualité de volontaires d'honneur. Ce commandant croyoit bien servir l'état, en m'envoyant des gens dont la conduite passée avoit été une enchainement de vie et de moeurs dénaturées. Je ne les nomme point

point ici, pour ménager leurs familles ; mais je ne crois pas qu'ils échapperent à Madagascar ; cette île est une vraie pierre de touche, pour connoître la conduite des hommes. J'apris le décès de sa Majesté Louis XV. d'heureuse mémoire, et l'heureux avénement au trône de sa Majesté Louis XVI. On m'annonça par là, le changement des ministres, et je craignai par cette raison un retardement de secours ; et peut être du plan sur lequel j'avois dirigé mes opérations. Enfin toutes les circonstances s'opposoient à mes progrés ; j'appellai la patience et la fermeté à mon aide, espérant que le voile qui couvroit l'avenir tomberoit enfin.

Le 1 Janvier, 1776, je m'occupai à régler les comptes de ma troupe, et ceux du magasin général, que j'acquittai de ma propre bourse.

Le 10, la corvette du Roi la Dauphine, commandée par le Sieur Tromelin, Enseigne de vaisseau, partit de l'île de France pour aller aux îles Secheylles ; il me demanda des vivres que je lui fis délivrer.

Le 11, arriva le sénault du Roi le Coureur, que j'avois expédié à Mozambique. Le Capitaine de ce bâtiment me rapporta, qu'il avoit été contraint de relâcher à l'île de France, et qu'il n'avoit pu traiter que peu d'esclaves ; ce qui m'étonna, vu les fournitures qui lui avoient été faites du magasin général. J'envoyai à bord de ce sénault, un officier pour examiner les officiers et l'équipage sur la traite de Mozambique, et je m'y rendis moi même pour confronter les officiers et les mariniers. J'apris que le Capitaine avoit vendu à l'île de France quarante-deux

noirs, le produit de la cargaison et du Ris ; je le fis donc mettre en prison. A bord de ce vaisseau, on m'envoyoit trois hommes de l'ile de France, dont l'un étoit soi-disant tailleur, un autre menuisier, et le troisième écrivain ; trois malades qu'on avoit tirés de l'hôpital, sans doute parce que les administrateurs vouloient augmenter le nombre des morts à Madagascar.

Le 12, on m'avertit que le Rohandrian Cunifaloues, étoit en route pour se mettre sous la protection de l'établissement, afin de pouvoir résister aux Seclaves, qui le menaçoient, et dont plusieurs partis avoient déjà mis sur nos frontières des villages entiers en flammes.

Le 13, deux chefs Sambarives, très attachés à ma personne, m'avertirent que le Roi des Seclaves avoit envoyé en secret chez Hyavi, Roi et Chef de Foul Point, pour l'engager dans ses intérêts contre l'établissement ; et que Hyavi, avoit tenu là-dessus une assemblée, dans laquelle les envoyés des Seclaves avoient proposés à Hyavi, de le soutenir dans les droits de la royauté sur toute la côte de l'Est, sous les conditions qu'il feroit de son côté la guerre à l'établissement ; mais que Hyavi n'avoit pas voulu consentir à faire la guerre aux blancs, disant qu'il étoit impossible au roi de résister aux François, dont les Fangafoudi (Sorciers) étoient plus forts que ceux des noirs ; et que d'ailleurs, Mons. le Baron ayant une connoissance des astres, savoit tout ce qui se passoit contre lui ; que lui, Hyavi, s'étant engagé par serment d'être fidèle à l'établissement, il n'oseroit jamais

jamais rien entreprendre contre ses intérêts, étant sûr de mourir sur le champ s'il venoit à rompre son serment.

Le 14, nous étions dans le fort de la mauvaise faison. Si elle nous accable disois-je, et si les secours tardent encore, je pourrai dire avec Virgile, *Sic vos non vobis nidificatus aves.*

On m'avertit que Hyavi, malgré la réponse négative qu'il avoit fait aux Seclaves, penchoit de leur côté, et qu'il leur avoit fourni des armes et des munitions. Sa conduite m'engagea à abaisser son autorité, ce qui étoit facile d'exécuter, en faisant comprendre aux chefs Malates (fils des blancs) que la liaison d'Hyavi avec les Seclaves, les réduiroit à la servitude, et que réduits à l'obéissance d'Hyavi, ils seroient bientôt confondus avec ses esclaves. Leurs esprits orgueilleux, saisirent avec empressement l'instant pour se soustraire à la domination d'Hyavi, en s'attachant entièrement à l'établissement; mais je préférail d'employer les voies de la douceur, pour conserver la paix et la tranquilité, sur toute la côte de l'Est.

Depuis le 15 jusqu'au 20, je tins différentes cahabres, et j'envoyai plusieurs émissaires pour reconnoître les mouvements des ennemis.

Le 21, le nouveau gouvernement fut achevé, et je m'y logeai avec d'autant plus de satisfaction, qu'ayant demeuré jusques-là très incommodement, j'en avois ressenti toutes les suites facheuses pour ma santé.

Le 22, les chefs Sambarives m'annoncerent que les Seclaves les avoient invités de se liguer avec eux contre les blancs ; mais que leur nation pour toute réponse, leur avoit envoyé de la poudre, des balles, et des pierres à fusils, signals de la guerre, en leur déclarant que les Sambarives s'étoient liés à moi avec sincérité ; qu'ils reconnoissoient mes ennemis pour les leurs, et qu'ils éviteroient aux Seclaves le chemin de venir chez eux, en les allant chercher eux mêmes. Je donnai une fête à cette brave nation.

Le 23, je fus informé par mon interprète, que les Sambarives avoient envoyés plusieurs de leurs chefs en différentes provinces, pour engager les peuples à se joindre à eux pour faire la guerre aux Seclaves. Cette brave nation publia, qu'elle déclareroit tous ceux qui ne se joindroient point à elle, pour ses ennemis ; et que sa troupe porteroit les flammes et le feu dans leurs provinces. Cette marque d'un attachement aussi distingué, émut ma sensibilité, et je souhaitai ardemment de pouvoir convaincre ce bon peuple de mon affection.

Le 14, j'appris la nouvelle positive, que les Fariavas et les Betalemenes avoient recommencés la guerre contre Hyavi, et que même son peuple se mutinoit contre lui pour avoir fait le serment avec les Seclaves. Bientôt ces nouvelles furent suivies des demandes que Hyavi me fesoit de le secourir, c'étoit là ce que j'attendois.

Le 26, les chefs des Antambouques me firent dire, que plusieurs chefs des Seclaves établis sur nos frontières

tières avoient refusés de s'armer contre l'établissement ; et qu'en conséquence, pour éviter la colère de leur Roi, une partie s'étoit réfugiée chez eux, et d'autres, chez Cunifaloues, chef qui m'étoit annoncé, et qui ne devoit pas tarder à se présenter.

Le 29, Diafaich, chef des Machineranons, confident d'Hyavi, arriva pour me demander du secours contre ses ennemis, en se plaignant qu'on fesoit courir des bruits que j'avois abandonné Hyavi, et qu'il étoit absolument nécessaire que je me déclarasse pour lui, pour appaiser les troubles et les révoltes qui s'étoit élevés parmi ses propres sujets. Je lui répondis que c'étoit Hyavi qui avoit tort ; qu'il avoit lui même donné des raisons à ses ennemis de se déclarer de nouveau contre lui, par la ligue qu'il avoit fait avec les Seclaves contre le gouvernement ; que sa propre démarche avoit servi de garant aux Betalemenes et aux Fariavas envers moi, que c'étoit même par eux que j'avois appris toutes les intrigues d'Hyavi. Le chef Fauna, confondu par ma réponse, se jetta à mes pieds, demandant grace pour Hyavi, en me protestant qu'il rameneroit son maître à son devoir. Ma réponse définitive enfin fut, que j'exigeois d'Hyavi, qu'il envoyat chez moi son frere, avec cinq cent hommes de guerre, avec ordre de marcher contre les Seclaves, et de renoncer publiquement à l'alliance de cette nation ; qu'en attendant sa déclaration, j'empêcherois ses ennemis de rien entreprendre contre lui, mais qu'à la moindre apparence de refus de sa part, je soutiendrois ouvertement ses ennemis.

On ne sauroit s'imaginer avec quelles précautions il me falloit agir avec les habitants de cette île. Les révolutions y sont si subites, que pour les prévenir, j'étois forcé de faire le métier d'orateur pour me conformer au caractère de cette nation. Il étoit malheureux pour moi de me voir sans forces ; la moindre augmentation m'auroit suffi pour opérer des révolutions à mon gré ; mais n'ayant qu'une centaine d'hommes épuisés, qui ne pouvoient suffire à garder cent quatre-vingt lieues, l'espace contenant nos différents établissements, comment pouvoir franchir tant d'obstacles, sans employer la ruse et les cabales ? triste et singulière position pour un militaire, dont les opérations ne peuvent se faire que de son cabinet, métier ennuyeux et disgracieux.

Le 1 Fevrier, on observa un signal à la montagne de la découverte, qui nous annonçoit un vaisseau.

Le 2, le signal subsista, mais je ne découvris qu'une petite barque, qui m'avoit l'air d'être un bâton, ou quelqu'armateur, dont la fortune délabrée avoit besoin de se soutenir par des proies, et par l'espiionage.

Le 3, les chefs Antambouques et Saphirobay, vinrent pour me déclarer, que résolus de donner des preuves invariables de leur attachement à l'établissement, ils me prioient d'accepter mille cinq cent hommes armés de leur nation, pour les employer contre les Seclaves. Bonne nouvelle, m'écrirois-je, l'exemple de mes braves Sambarives, invite les autres nations à s'y conformer.

Le

Le navire particulier, le Lézard, vint mouiller au port, dont le Capitaine, le Sieur Etheard, m'offrit pour le compte du Roi sa cargaison, qui confisstoit en toiles, en eau de vie, et en sucre.

Le 8, je reçus des nouvelles positives de la marche des Seclaves qui s'acheminoient droit vers nos frontières.

Du 9, ou 15, je fis la visite de mes postes, et de l'artillerie, que je mis en état de servir.

Mes officiers, instruits par les noirs des approches des Seclaves, et voyant leur troupe affoiblie, furent consternés, et ne purent s'empêcher de me réitérer quelques détails, parce que me voyant tranquile dans des circonstances aussi critiques, ils crurent que j'ignorois les démarches des nos ennemis.

Le 17, jusqu'au 23, je fis défricher les alentours du Fort Louis, afin de mieux découvrir jusqu'au talons des ennemis. Je m'occupai particulièrement à faire des balles, des roches à feu, des fusées, et des lances à feu, &c. afin de pouvoir faire passer à l'ennemi l'envie de nous harceler.

Le 23, les chefs de la province d'Antivacai, et de celle d'Angontzi, vinrent pour m'offrir cinq cent hommes de guerre. Ces nouvelles me mirent du baume dans le sang, et je commençai à me rassurer, contre les évènements facheux qui menaçoint l'établissement. Le plus fort de la mauvaise saison étant passé, nos malades n'étoient pas en si grand nombre que je l'aurois cru.

Les envoyés de Lambouin, Roi du Nord, arriverent, et me demanderent une assemblée. Ils me

déclarerent de la part de leur prince, qu'il étoit déjà en campagne, pour attaquer de son côté les Seclaves, et qu'il n'attendoit plus que mes ordres à cette fin.

L'envie de ce chef, le porta à lier avec l'établissement un commerce suivi, afin de s'assurer de sa protection, dont il avoit besoin pour se soutenir contre les Seclaves, et pour conserver son autorité. En suivant adroitemment les intérêts de ce chef, l'établissement ne pouvoit pas manquer d'en retirer de très grands avantages.

Le 2, on m'annonça les envoyés du chef Cunifaloues, qui me donnerent avis de l'approche de leur chef, qui venoit avec Rozai, cousin du Roi des Seclaves, chassé par son parent de son pays natal, et qui, vraisemblablement, venoit profiter des circonstances présentes, propres à sa vengeance. Après avoir témoigné toutes mes amitiés aux envoyés du chef Cunifaloues, j'envoyai plusieurs espions avec eux au devant de lui, pour examiner sa conduite, afin de ne pas être surpris.

Le chef Cunifaloues, possesseur de la province de Santianak, avoit été depuis dix-huit ans tributaire des Seclaves, qui souvent sous les spécieux prétextes d'aller chercher le tribut de cette province, l'avoient ravagés. De-là, j'avois lieu de croire que l'entreprise de son voyage, n'étoit motivée et fondée que sur l'espérance de pouvoir se soustraire à la domination des Seclaves, par l'aide de l'établissement. Si ce chef entroit dans mes vues, les Seclaves pouvoient perdre beaucoup de leurs forces, parce que son exemple entraîneroit d'autres à le suivre. Rozai, chef des

des Seclaves, qui venoit avec lui, étoit de la famille dominante des Seclaves, sur laquelle, le pere du Roi actuel de cette nation, avoit usurpé la couronne, en se rendant maître de tous le pays par une révolte subite, et ayant impitoyablement réduit à la servitude l'ancienne famille royale. On m'assura que Rozai avoit beaucoup de partisans parmi la nation, qui le voyant avec des forces, se rangeroient de son côté. Toutes ces circonstances me firent espérer que je pourrois tirer de grands avantages cette année, en soutenant une campagne; quel beau coup j'aurois fait, si les secours m'étoient arrivés. Comme la guerre prochaine que je vais décrire, regarde le pays des Seclaves, il est à propos de donner une légère notion de ce royaume et de sa nation.

NOTION SUR LE ROYAUME DES SECLAVES DIT  
BOYANA.

Mars 1776. Le royaume des Seclaves, s'étend depuis la Baie de Muslaheli, qui est située à l'Ouest de Madagascar, sous le  $44^{\circ} 20'$  de longitude de Paris, et le  $14^{\circ}$  de latitude, jusqu'au  $16^{\circ}$  de latitude et  $42^{\circ}$  de longitude sur le même côté occidental de l'île. De-là il faut observer qu'il ne faut pas confondre ce royaume avec l'ancien pays des Seclaves, qui s'étend bien plus au Sud, et qui ne dépend plus du même chef. L'autorité du premier chef des Seclaves, qui depuis un temps immémorial prend le titre de Roi, est despotique; tout son peuple est esclave, et c'est lui

lui qui nomme les chefs pour gouverner différentes peuplades. Leurs biens et leurs vies sont entre ses mains ; et il entretient toujours sur pied, trois mille hommes de guerre. Cette autorité, dont il abuse souvent, le rend formidable à son malheureux peuple, et les lui fait haïr mortellement.

Les Arabes des îles de Johanna, Comore, et Mâ-yotte, ont établis à Maronvai, capitale des Seclaves, un comptoir qui est muni en tout tems d'effets et de marchandises de traite, qui consistent en toile de Sûrate, pagnes, manilles d'argent, boucles d'or, rassades, verroteries, couteaux, &c. en échange desquels ils réçoivent des cuirs, des carets, de l'encens, du benjoin, de l'ambre, de la cire, et des bois en planches. La facilité que le Roi des Seclaves avoit trouvé dans le commerce des Arabes, et celle qu'il avoit eu jusqu'ici de se munir d'armes, de poudre de guerre, et d'eau de vie, que les particuliers avoient portés à Madagascar, et qui lui revenoit en payement des tributs de différentes provinces de la côte de l'est, lui avoit empêché de désirer d'établir le commerce directement avec les François. Peut être aussi, que les Arabes jaloux de ce commerce, et plus encore de la concurrence, lui inspirerent des sentiments contraires aux intérêts de l'établissement. Mais comme depuis mon arrivée toutes les provinces de la côte de l'Est ont secouées le joug des Seclaves, et qu'elles ne leurs fournissent plus les armes et les munitions de guerre, les Seclaves se verront bientôt réduits.

Le terrain des Seclaves jouit d'un air très sain. Il est plat, peu boisé, arrosé d'une infinité de belles rivières,

rivières, et rempli de plaines immenses, habitées par des miliers de bœufs sauvages, qui appartiennent au premier venu. Le Roi des Seclaves pourroit mettre sur pied trente mille hommes, s'il étoit aimé de son peuple; mais il lui arrive, qu'à la moindre apparence de guerre, son peuple le fuit, et se répand dans les montagnes vers la côte de l'Est. De ces émigrations, on voit aujourd'hui plusieurs peuples se former. Dupuis mon arrivée en cette île, j'avois toujours entretenu des détachements dans le pays des Seclaves, ou sur ses frontières; et ils n'ont éprouvés aucunes de ces maladies, qui regnent sur le bord de la mer, sur la côte de l'Est; c'est par là que je me suis convaincu, que la côte de l'Ouest seroit plus favorable aux Européens. Un tel avantage, joint à celui d'avoir plusieurs excellents ports pour communiquer avec la côte d'Afrique, mérite qu'un Gouverneur établi, fasse tout son possible pour s'affûter de ce pays; pour y parvenir, il ne s'agit que de mettre toute la côte de l'Est dans son intérêt, et la compromettre vis-à-vis des Seclaves. La plus belle occasion se présenta, car le Roi des Seclaves avoit déclaré la guerre à l'établissement et à ses alliés, et pourquoi donc falloit-il nous borner à la feule défensive. Mais la foibleffe de ma troupe et nos besoins, rallentirent mon ardeur.

Le Courier de Foul Point, m'apporta la bonne nouvelle, qu'Hyavi avoit témoigné un sincère répentir d'avoir fait le serment avec les Seclaves, et que pour réparer sa faute, il envoyoit son frere avec mille deux cents hommes de guerre à mes ordres.

Le chef Cunifaloues arriva enfin le 6, et j'ordonnai l'assemblée pour le 8, à laquelle j'invitai les chefs

Samba-

Sambarives, Saphirobay, Antambouques, Antavacas, et Antivolisbei. L'assemblée tenue, voici ce que Cunifaloues me dit; je rapporte les propres termes des dis-  
cours des noirs, afin que ceux qui pourront me suc-  
céder soient familiers avec leurs expressions. " Moi,  
" Cunifaloues, chef malheureux, de la noble race des  
" Santianaks, soumis par les loix de la guerre aux  
" Seclaves, viens pour rendre ce que je dois au  
" grand guerrier et grand chef des blancs, dont le  
" nom soit bénî, et le bras soutenu par la force de  
" Dieu. Assuré que les bruits qui s'étoient répan-  
" dus de la guerre que les Seclaves vouloient te  
" faire étoient vrais, je suis accourus pour t'offrir  
" mon bras, avec ceux de mon peuple. Dispose de  
" nos biens à ta volonté, elle sera à jamais la mienne  
" et celle de mes enfants. Daigne recevoir notre  
" serment, pour t'assurer que Cunifaloues ne recon-  
" noit pour son maître que toi."

Cette harangue fut terminée par un cri de joie, que la suite de ce chef, composée d'environ trois cent guerriers, répéta à plusieurs reprises; après quoi, je lui fis la réponse qui suit: " Ta réputation, mon  
" ami, et tes malheurs, t'ont depuis long temps as-  
" suré ma protection. Je n'ignore rien de tes pré-  
" tensions, et de la juste vengeance que tu as contre  
" l'usurpateur des Seclaves; et tu peux compter  
" que mon bras soutiendra le tien. Mais à l'égard  
" de la soumission que tu viens de faire envers moi,  
" je vois que tu es dans l'erreur. Saches donc, que  
" mon principe n'est point de réduire la brave na-  
" tion Madagasse à la servitude. Je ne demande  
" que

“ que ton amitié pour moi ; mais j'exige ton attachement à l'union qui subsiste aujourd'hui entre les nations dont tu vois les députés assemblés près de moi. “ Mon intention unique est de vous éclairer sur vos intérêts, de vous faire connoître les avantages du commerce, et d'un gouvernement bien établi, et de vous donner des lumières pour vous conduire au bonheur. Si donc tu es résolu de te lier à nos intérêts communs, tu dois prêter le serment de fidélité à l'union, et tu recevra ses ordres par ma bouche, ou par celles de ceux qui me succéderont.”

A peine le chef eut-il entendu ma réponse, qu'il demanda de prêter le serment de fidélité, s'obligeant de payer à l'établissement le même tribut qu'il payoit aux Seclaves ; et offrant pour toutes les circonstances, mille hommes de guerre de sa nation, à mon ordre. Sur sa déclaration, je fis procéder à la cérémonie du serment, qui fut faite avec toute la décence imaginable. A peine fut elle finie, que Rozai, chef des Seclaves, arrivé avec Cunifaloues, me tint un second discours, que voici : “ Moi, Rozai, Prince malheureux de Boyana, cherchant chez les étrangers, un appui contre l'injustice de l'usurpateur de mon royaume, qui, non content de m'avoir privé de ma patrie, retient mes femmes et mes enfans dans l'esclavage, me jette à tes genoux, demandant ta protection. Les peuples disent de toi, que tu te dis le pere des malheureux : ne rejette donc pas la prière d'un Prince qui reclame ton secours. Reçois pour la preuve de ma soumission, mon ser-

“ ment,

“ ment, et tu me peux compter dès aujourd’hui, au  
“ nombre de tes fidèles amis.”

Voici ma réponse : “ J'accorde au Prince Rozai,  
“ qui reclame la protection de l'établissement, et  
“ celle des nations unies, le soutient constant et  
“ permanent de nos armes, avec d'autant plus de sa-  
“ tisfaction, que le titre d'infortuné parle en sa fa-  
“ veur ; titre, qui de tous temps a trouvé un appui  
“ contre l'injustice et l'oppression ; en attendant le  
“ Prince Rozai, pourra s'affurer par un serment de  
“ notre protection.”

Après avoir ainsi satisfait ce malheureux chef, je  
lui dis, ainsi qu'au chef Cunifaloues, de bien réflé-  
chir sur ce qu'ils venoient de faire, en se liant par  
un serment à l'intérêt de l'établissement, dont ils  
venoient de s'affurer la protection, tant qu'ils seroient  
fidèles à leurs engagements : mais que s'ils avoient  
le malheur de manquer à leurs serments, je ne serois  
plus le maître des suites funestes qui en pourroient  
résulter pour eux, pour leurs familles, et pour leurs  
sujets.

Le 9, 10, et 11, les chefs de la côte de l'est, don-  
nerent une fête à Cunifaloues, et à Rozai. Mes  
braves Sambarives s'y distinguèrent particulièrement.  
Les chefs, Cunifaloues et Rozai, me demanderent  
ensuite leurs congés pour s'en retourner, afin de se  
mettre en campagne contre les Seclaves. Ils m'in-  
struisirent en outre, qu'ils alloient incessamment ex-  
pédier des émissaires dans les différentes provinces,  
soumises aux Seclaves, pour les engager à suivre le  
parti

parti de Rozai, me demandant grâce et protection, pour ceux qui alloient entrer dans leur ligue.

Le 12, le chef Lambarault arriva avec douze bateaux armés de deux cent guerriers. Il s'annonçoit venir au secours de l'établissement; qu'étant fils de blanc, il avoit voulu être un des premiers au combat; que plusieurs de ses sujets revenant du pays des Seclaves, lui avoient rapportés, que les ennemis n'étoient plus qu'à cinq journées de marche de nos frontières; ainsi que si je voulois agréer ses secours, il iroit au devant d'eux pour les reconnoître. Je reçus ce chef amicalement, mais je le retins auprès de moi, pour différentes raisons.

Le 13, mon interpréte m'annonça, que ses gens lui avoient rapportés, que les chefs des différentes provinces envoyoient vers moi des députés, pour me demander si mon intention étoit de me tenir renfermé jusqu'à l'arrivée des Seclaves, ou si je ne craignois point d'aller au devant d'eux. Il m'informa aussi, que tous les chefs avoient une confiance aveugle en moi, mais qu'ils craignoient que me tenant sur la seule défensive, je ne sacrifiasse leurs provinces au ravages des Seclaves. Ce rapport me détermina à profiter des circonstances, pour engager toute la côte dans mes intérêts, dont les chefs se mettroient d'autant plus volontiers en campagne, qu'allant au devant des Seclaves leurs possessions resteroient à couvert et à l'abri du ravage.

Engagé enfin de nouveau dans une affaire importante, ou il falloit se décider sans soutient, et sans secours Européens, avec une poignée de monde, il me falloit

falloit entreprendre une opération de la dernière conséquence. Heureusement que la mauvaise saison étoit à sa fin, et que ma troupe se portoit assez bien pour payer de courage la mauvaise fortune.

Le 14, les chefs Sambarives asséablés chez moi, me présentèrent plusieurs députés des différentes provinces, que leur nation m'envoyoit, pour me prévenir qu'ils étoient tous prêts d'entrer en campagne, et qu'ils n'attendoient plus que l'indication du jour auquel ils devoient me rejoindre. Sur quoi je leurs répondis, qu'ayant des forces plus que suffisantes par devers moi, pour empêcher les Seclaves de continuer leurs hostilités sur nos frontières, j'avois d'abord résolu de ne pas engager mes alliés à me suivre, pour ne pas interrompre la culture de leurs terres ; mais que ne pouvant plus me refuser à leurs instances, et à leurs offres volontaires, que j'acceptois leurs secours, et afin de partager avec eux la gloire d'avoir puni les Seclaves, j'allois expédier mes couriers pour prévenir toute la côte de ma résolution ; qui étoit de me mettre en campagne à la fin du mois suivant, pour marcher droit aux ennemis, et les forcer à combattre.

A peine j'eus fini ma réponse, qu'ils s'écrierent tous d'une voix " les Seclaves seront battus, ils seront " nos esclaves." Le reste de la journée se passa en danses et en chansons de guerre. Pour moi, j'étois un peu inquiet ; je me voyois à la veille d'être engagé dans une affaire sérieuse, sans secours, et sans ordre de la cour, qui peut être à ce moment étoit prêt à décider l'abandon de l'établissement, et le rappel de ma

ma troupe, sur les faux rapports que les chefs de l'île de France avoient faits. Déjà trois années étoient révolues, sans avoir reçu le moindre ordre relatif à mon service.

Le 15, après bien des délibérations, je pris enfin le parti de publier la guerre contre les Seclaves, et d'ordonner à tous les chefs de se rendre à la fin d'Avril chez moi, avec l'élite de leurs gens de guerre.

N'ayant pas assez de troupes pour faire le service des pièces de campagne, je commençai l'école des cannoniers pour instruire les esclaves Mozambiques à cette manoeuvre.

Le 20, j'ordonnai à tous mes officiers de se rassembler au Fort Louis, pour la tenue d'une assemblée de Conseil, pour le premier d'Avril, afin de n'avoir rien à me reprocher dans une entreprise aussi délicate, dont l'engagement pouvoit m'être imputé par mes adversaires.

L'exercice des Mozambiques, fit des progrès sur ces esclaves ; ils commencerent à se faire à ce bruit et à la manoeuvre. Afin que les pièces fussent mieux servies, j'attachai au service de chaque pièce, un cannonier tiré de mes volontaires, un ouvrier, et quatre Mozambiques. J'avois neuf pièces en état de service, dont deux pièces étoient du calibre d'une livre de balle. J'eus lieu d'être charmé des progrés des Mozambiques ; car au 25, ils manoeuvrèrent très bien, sans aucun commandement des blancs.

Le 27, mes espions de retour de chez les Seclaves, me rapporterent que les ennemis s'étoient arrêtés

dans la province des Antanguins, pour y former une jonction avec une forte partie ; qu'alors leur dessein étoit de fondre directement sur l'établissement ; qu'ils s'occupoient en attendant à ravager les frontières, dont les habitants s'étoient réfugiés dans les bois, et désiroient notre arrivée, pour se joindre à nous.

Le 1<sup>er</sup> Avril, on tint l'assemblée générale du corps, dont le résultat est ci-joint (XX) dans laquelle il fut décidé, que la troupe seroit partagée en deux divisions, dont une sous les ordres du Chevalier de Sanglier, Capitaine du corps, commandant en mon absence, seroit chargée de la garde de nos postes de Louisbourg, de fort St. Jean, et de fort Auguste, tandis que l'autre se mettroit incontinent sous mes ordres en campagne, qui seroit poussée jusqu'au frontières des Seclaves pour les tenir en échec ; jusqu'à ce que les secours, ou quelques ordres que j'attendois, fussent arrivés. Aussitôt après la décision du conseil, je fis arborer le pavillon rouge, signal de guerre connu en cette île.

Le 2, je m'occupai à la manœuvre de ma troupe. Elle étoit très instruite à l'artillerie, et il n'y avoit que très peu de volontaires pour lesquels je ne pusse pas répondre à deux cent pas d'abattre son homme ; ce qui m'affuroit que j'aurois bon compte de mes ennemis ; mais pour que la campagne n'entrainat point de confusion, voici l'ordre dans lequel je tins toute la force de mon commandement, consistant en quatre mille cent treize têtes.

COMTE DE BENYOWSKY.

243

Ordre de Campagne partagé en trois Divisions, que je nomme Forces de l'Etablissement.

| <i>La Gauche.</i>                                | <i>Le Centre.</i>                                    | <i>La Droite.</i>  |
|--|--|--|
| Commandant.                                      | Commandant.  | Commandant.  |
| Mons. le Cerf, Capitaine                         | 1 Mons. Baron de Benyowsky                           | 1 Mons. de Mallendre, Capitaine                          |
| Corbi, Lieutenant                                | 1 Chv. de la Tour, Lieutenant                        | 1 — de la Boulaye, Lieut.                                |
| Le Maître, Interprète                            | 1 Evally, Porte-Drapau                               | 1 — Diard, Interprète                                    |
| Deforte, Interprète                              | 1 Mayeur, Interprète                                 | 1 —  |
| Volontaires                                      | 1 Volontaires  | 1 Volontaires  |
| Artillerie, trois Pièces, Servies par Canonniers | 112 Artillerie, trois Pièces, Servies par Canonniers | 64 Artillerie, trois Pièces, Servies par Mons. de la Min |
| Commandeurs Mozambiques                          | 3 Commandeurs Mozambiques                            | 4 Canonniers   |
| Esclaves Mozambiques                             | 2 Esclaves Mozambiques                               | 2 Commandeurs Mozambiques                                |
| Commandeurs Malgaches                            | 6 Commandeurs Malgaches                              | 6 Esclaves Mozambiques                                   |
| Gens de Guerre Malgaches                         | 2 Gens de Guerre Malgaches                           | 2 Commandeurs Malgaches                                  |
|  | 1000   | 1800   |
|  |  | Gens de Guerre Malgaches                                 |
|  |  | 1000   |
| Total  | 1129   | 1882   |
|  |  | Total 1088   |

R 2

Telles

L'HOPITAL.

|                             |          |                    |    |
|-----------------------------|----------|--------------------|----|
| Popengui, Chirurgien-Major  | -        | -                  | 1  |
| Son Aide Major              | -        | -                  | 1  |
| Douze Esclaves Mozambiques  | -        | -                  | 12 |
|                             |          |                    |    |
| <b>Total des Divisions.</b> | <b>-</b> | <b>4113 Têtes.</b> |    |

Telles étoient les forces avec lesquelles j'allois me mettre en campagne ; sur quoi il faut observer, que mes trois divisions devoient avoir avec elles, des troupes que nos alliés s'étoient obligés de fournir ; savoir, pour la droite, trois mille six cent naturels du pays ; pour le centre, cinq mille ; pour la gauche, trois mille six cent ; ce qui ne fesoit pas moins de seize mille trois cent treize hommes en tout.

Le 3, je m'occupai à dresser les ordres pour Mons. de Sanglier, commandant en mon absence, afin qu'il put se conformer à mes intentions, pour ce qui concernoit la défense des postes que je lui confiois. Je lui laissois soixante et seize blancs avec quatre officiers, cent vingt Mozambiques, et six cent quatre-vingt Malgages ; nombre suffisant pour défendre sous ses ordres nos postes établis.

Le 4, j'établis un campement dans la plaine, à une lieue de Louisbourg, pour accoutumer ma troupe à l'ordre, et j'envoyai dès ce jour mes ordres aux chefs nos alliés, de se rendre à la fin du mois à Hirbé, proche de Mananhar, à quinze lieues de la plaine où j'étois. Je choisis ce lieu pour notre rendezvous, par la facilité de me procurer des vivres, dont la fourniture pour seize mille hommes, auroit épuisée les magasins de l'établissement.

Le 10, mes envoyés de retour, m'assurerent que tous les chefs étoient prêts à marcher, et qu'ils seroient rendus avant moi à Hirbé. Ce même jour, les Sambarives donnerent une grande fête de guerre, selon la coutume du pays ; les Saphirobay en firent

autant, et on ne vit que des feux, le long de toute notre côte.

Le 11, j'achevai mes paquets pour le Ministre, à qui je rendis compte de ma position, et de mes opérations.

Du 12 au 15, je fis ma dernière visite des postes.

Le 16, désirant d'accélérer ma marche le plus qu'il me seroit possible, je fis raccommoder tous les bateaux pour le transport de l'artillerie et des munitions de guerre. Mes alliés me devoient encore envoyer soixante bateaux pour le transport de ma troupe, ainsi j'espérois mettre à la voile le 30, pour arriver à Hirbé le 2 Mai, d'où je m'étois déterminé de partir le 4, pour me trouver au de là des montagnes le 8 ou 9, et offrir la bataille aux ennemis le 10 ou 11; c'étoit de leur décision que dépendoit le reste de la campagne, ou plutôt des ordres de la cour que j'attendais, et dont l'incertitude me contraignoit à ne pas m'engager trop en avant.

Le 18, j'étois à la veille de mon départ; le parti en étoit pris, il falloit le suivre. Adieu reflexions; quand on est embarqué, il s'agit de manœuvrer, avant de penser à ce que l'on fera une fois à terre.

Ce jour Mulem, le frere d'Hyavi, arriva avec mille deux cent cinquante hommes de guerre, pour rester sous mes ordres, et pour former ma garde. Hyavi s'étoit distingué en ne choisissant que des jeunes gens, parmi lesquels on n'en trouvoit aucun qui avoit moins de cinq pieds huit pouces.

Le 20, deux couriers du Nord, m'annoncerent que les chefs des provinces d'Antimananh, d'An-

gontzi, et d'Antianak, étoient déjà en route avec trois mille hommes de guerre, dont une moitié venoit en bateaux, et l'autre par terre. On m'affura encore qu'ils avoient fait un serment entr'eux, de ne pas quitter le drapeau de ma troupe jusqu'à ce que Cimanongou, Roi des Seclaves, ne se fut rendu prisonnier. Descotte, mon interpréte, étoit à la tête de cette armée.

Les préparatifs pour la campagne, et les mouvements que j'étois obligé de suivre, ne me permirent pas de reprendre jour par jour mon mémoire, je me réservai de le continuer après mon retour.

#### HISTOIRE DE LA CAMPAGNE CONTRE LES SE- CLAVES.

Je mis à la voile avec ma petite escadre, composée de cent quatre-vingt treize bateaux du pays, le 30 Avril. Rendu à l'ile d'Aiguillon, je fis la revue du chargement, et l'ayant trouvé très disproportionné, je fis égaliser le poids.

Le 1 Mai, 1776, je remis à la voile pour atterrер à Manambia, distant de sept lieues de Louisbourg, où je trouvai une très jolie plaine, pour asseoir mon camp. Le soir du même jour, je reçus la visite des chefs de l'endroit, dont le principal, nommé Taca-lounin, me présenta trois cent hommes de guerre, destinés pour me suivre, avec six bateaux, chargés de vivres et trente bœufs.

Le

Le 2<sup>e</sup> Mai, je levai mon camp, et fis voile vers Tanson, où arrivant vers le soir, je trouvai la troupe de Tacalounin déjà campée, avec les vivres et les bœufs. A l'entrée de la nuit, les chefs de cette contrée, vinrent pour me saluer ; ils amenoient pour notre secours, dix bateaux chargés de vivres, et de boisson faite de miel et de sirop de sucre, avec trois cent jeunes gens pour la guerre.

Le 3, au moment où j'allois m'embarquer pour continuer ma route, je reçus des envoyés de Cunifaloues, qui m'annonçoient qu'il y avoit plusieurs partis des Seclaves, qui rodoient à l'entour de mon passage, ne cherchant que l'instant favorable pour me surprendre. Ils m'affurerent encore, que leurs chefs étoient déjà entrés en campagne, mais qu'ils craignoient beaucoup l'approche des Seclaves, qui étant bien supérieurs à eux en forces, pouvoient les attaquer avantageusement avant mon arrivée. Après avoir entendu le rapport de ces envoyés, je leurs ordonnai de me suivre, et afin que ma troupe de noirs conduisant nos vivres, ne fut pas surprise dans quelque défilés, j'ordonnai à Mons. de Mallendre, Capitaine, commandant la division de ma droite, d'accompagner avec sa troupe les noirs pour les protéger.

Après cette précaution je m'embarquai, et je continuai ma route vers Hirbé ; mais le vent debout continuant très fort, me força de relâcher à Fontzimarou. Un de mes bateaux, chargé d'artillerie, toucha sur une roche, et coula à fond ; un autre fut rompu par le milieu de sa quille, et plusieurs autres échouèrent ; ce qui m'obligea de laisser encore en

arrière la division de ma gauche, pour recueillir mes canons et leurs armements coulés à fond, et pour les ramener à Hirbé. Les chefs de l'endroit me donnèrent des plongeurs, et des bateaux pour conduire ma division au rendezvous, où j'arrivai le 4 sain et sauf; mais à peine eus-je le tems d'asseoir mon camp, que plusieurs noirs m'annoncerent que la division commandée par Mons. Mallendre, avoit été attaquée par les Seclaves. J'envoyai en conséquence douze bateaux chargés d'une partie de ma troupe et des Malgages pour les secourir. Ils revinrent bientôt, me rapportant qu'ils avoient découverts la division, qui étoit en marche peu éloignée de nous, et que la troupe paroissoit tranquille. Elle arriva aussi vers la minuit, faîne et sauve, et son commandant me rapporta, qu'à la vérité il avoit été attaqué par les Seclaves dans une défilé, mais que les ennemis s'étoient toujours tenus à une très grande distance, ne fesant valoir que les coups de leur tiraillerie, qui ne portoient point jusqu'à lui; ce que voyant, il avoit préféré de se rendre auprès de moi sans s'arrêter, pour ne pas me causer de l'embarras.

Le 5, la division de ma gauche arriva à la fin, et je me trouvai réuni. Le nombre des gens de guerre que les chefs m'avoient promis, augmentoit de jour en jour, et la consommation journalière des vivres devenant très forte, me força de hater mes opérations.

Le 7, je renvoyai les envoyés de Cunifaloues, pour le prévenir de ma marche; le même jour je reçus d'un parti que j'avois envoyé à la petite guerre, la

la nouvelle que les Seclaves avoient disparus, en se repliant sur la frontière de la province d'Antanguin.

Sur ce rapport j'envoyai la division de ma droite pour franchir le passage des montagnes ; je la suivis bientôt avec toute mon armée, et nous passâmes après beaucoup de fatigues et de peines, les montagnes Volisbey. Les pièces à la rostain sont d'un très mauvais usage dans des pays aussi montagneux et coupés ; j'aurois désiré qu'elles eussent été plutôt montées sur des chandeliers à la manière des pierriers.

Après avoir passé ces montagnes, je campai auprès d'une rivière dite Mananhar, et c'est à ce camp que je fus rejoint par les chefs Antimogolo, Antivoieson, Antivolisbey, et Sambarives. Leur nombre montoit à peu près à quatre mille hommes bien armés.

Après avoir fait reposer ma troupe deux jours, et avoir établi dans cet endroit un magasin de vivres, pour la garde duquel je laissai une partie de ma gauche, je levai mon camp et me mis en marche sur trois colonnes pour passer les bois, qui peuvent avoir six lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest. En sortant du bois, je découvris le camp de ma première division, et trois autres des Seclaves, postés vis-à-vis d'elle ; mais comme tout mon monde se trouvoit fatigué, je résolus de me tenir caché sur le bord des bois, afin de ne pas être découvert par les ennemis, que je me proposai d'attaquer aussitôt que mon armée seroit délassée. C'étoit en conséquence que j'instruisis de mes intentions le commandant de ma première division, afin qu'une attaque brusque de ma part ne l'alarmat point.

A trois

A trois heures du matin, après avoir établi une arrière-garde pour la sûreté de nos équipages, je marchai droit au premier camp des ennemis, et au lever du soleil je n'en étois pas plus éloigné que de la portée du canon. A mon approche, se rangeant sur plusieurs divisions à la tête de leur camp, ils firent mine de vouloir nous attendre, et aussitôt ils commencèrent à tirailler; les troupes des noirs nos alliés, malgré ma défense, répondirent coup sur coup, ce qui me fit prendre le parti de faire avancer mes canons, avec lesquels je fis tirer sur les ennemis à bout portant. Vingt coups les mirent en fuite, et les firent abandonner leur premier camp, que je traversai sans m'y arrêter pour marcher au second; mais je le trouvai aussi emporté par ma première division.

Les ennemis, voyant leurs deux camps perdus, quittèrent d'eux mêmes le dernier, que je vis bientôt consumé par la flamme. Cette affaire couta aux Seclaves quatre-vingt hommes tués, et cinquante blessés ou faits prisonniers, sans qu'aucun individu de mon parti ait réçu la moindre égratignure, exceptés quelques Madagasques, qui furent blessés. Les chefs nos alliés, encouragés par ce succès, me demandant d'aller en course pour chasser les ennemis, j'accédai à leur demande avec d'autant plus de satisfaction, que leurs cabares ou assemblées me devenoient à charge.

Après le départ des noirs, j'avançai mon camp dans une plaine agréable, remplie de citroniers, de bananiers, et de cardamones.

Le 14, le chef Cunifaloues, vint me rejoindre, ayant avec lui quinze cent hommes de guerre. Il me conta tout naïvement, que les Seclaves fuyards, avoient fait courir le bruit partout, que ce n'étoit point les blancs qui les avoient vaincus, mais que c'étoit les diables qui s'étoient mêlés parmi les blancs; et qu'ils avoient vomis sur eux un feu terrible.

Le 17, je vis arriver plusieurs partis des Seclaves, qui me demanderent grace, en me priant de m'approcher de leur province, afin de les mettre à couvert de la désolation que les noirs de mon parti feisoient.

Le 18, je détachai Mons. de Mallendre pour aller à Antanguin, afin de retenir les chefs nos alliés dans les bornes de la discipline. Sur le soir du même jour, je levai mon camp pour m'approcher en personne de la province d'Antanguin.

Le 19, j'arrivai à la vue d'Antanguin, village composé d'environ cinq cent maisons bien palissadées, et muni d'un fossé. Au de là de ce village, je découvris six camps, que les chefs nos alliés avoient établis. Pour moi, je préférai de camper du côté où j'étois, pour jouir d'une plus grande tranquillité, à laquelle il faut renoncer entièrement, si on se confond parmi les noirs.

Le 20, tous les chefs de mon parti se rendirent chez moi, pour me féliciter, et me faire valoir chacun ses exploits de guerre. Ils m'affurèrent, que les Seclaves non-content de se railler sur leurs frontières, s'étoient enfuis jusqu'au bord de la mer de la côte de l'Ouest de l'ile.

Le

Le 22, le chef d'Antanguin, nommé Tihenbato, vint dans mon camp en personne, ayant la tête rasée ainsi que sa barbe, en marque de soumission. Il me demanda pardon pour avoir suivi les Seclaves, et me prêta sur le champ, le serment de fidélité, reconnoissant la province conquise, dont il me demanda la conservation, moyennant un tribut annuel, qu'il s'obligea de me payer. C'étoit par ce chef que j'apris les nouvelles les plus précises des Seclaves, qui me confirmerent que l'envie de faire la guerre aux blancs, étoit passée au Roi des Séclaves. Qu'il avoit expédié des envoyés vers Hyavi, pour le prier de s'intéresser auprès de moi, pour lui procurer la paix, à tel prix que ce fut.

Quelques jours après, je reçus des envoyés du Roi des Seclaves, qui me proposerent la paix sous différentes conditions ; mais comme je ne crus pas devoir y consentir, je les renvoyai avec la seule réponse, que les chefs des Seclaves ne devoient pas demander la paix mais la grâce ; que je voulois bien m'arrêter dans cette province, pour leur donner le tems de prendre leur parti, et qu'ils ne devoient pas balancer à se soumettre aux loix établies parmi les chefs de la côte de l'Est.

Après le départ des dits envoyés, je continuai mon campement en ce lieu, jusqu'à la fin du mois, envoyant plusieurs officiers à la découverte du pays. Leurs rapports me confirmèrent de plus en plus, qu'il falloit s'établir en cette charmante, riche, et agréable contrée ; mais sans fonds, et sans forces, que peut on faire.

Le 1 Juin, 1776, je reçus l'avis de Mons. le Cerf, Capitaine commandant ma division gauche, que des noirs venants de Louisbourg, l'avoient assurés avoir vu deux navires entrer dans le port. Cette nouvelle fut très consolante pour moi.

Le 5, le courier si désiré arriva enfin, m'apportant des paquets de la cour, par lesquels j'appris avec une satisfaction sans égale, que le Ministre m'avoit envoyé de France la corvette du Roi la Sienne, chargée de munitions, de vivres, et d'argent pour la traite ; et que ce secours devoit être bientôt suivi par d'autres plus importants. Hélas, que ma joie fut courte ! D'un autre coté j'appris par les dépêches de l'ile de France, que la dite corvette s'étoit perdue au Sud du fort Dauphin, et conséquemment que je ne devois espérer aucun secours. Je fus donc encore reduit à la misère ; pour comble, dans une lettre particulière, le Ministre m'écrivoit que sa Majesté s'étoit réservée, de ne faire connoître ses intentions à l'égard de Madagascar, qu'à la fin de l'année ; ainsi que je devois me contenter de conserver mes postes, &c.

Tous ces pourrs et contres, ne firent qu'augmenter mes soucis, d'autant plus que ma présence devenant nécessaire à Louisbourg, je me vis forcé de surseoir mes opérations de guerre. En conséquence je fis assembler mes officiers, pour statuer définitivement sur le parti que nous avions à suivre.

Le 6, je tins un Conseil, et conforme à sa décision je me décidai de retourner à Louisbourg, en laissant ma troupe sous les ordres de Mons. de Mallendre en arrière

arrière, avec toutes les troupes des noirs nos alliés, que j'avois disposés à se contenter des avantages et de la victoire acquises sur nos ennemis. Il n'y avoit que les chefs, Cunifaloues et Rozai de mécontents, parce qu'ils craignoient le ressentiment des Seclaves ; mais je les rassurai par un serment que je leur fis, de venir à leurs secours dès que je serois instruit que les Seclaves marcheroient contre eux. Cunifaloues se remit enfin sur ma promesse, mais le malheureux Prince Rozai fut inconsolable ; il me déclara qu'il ne me quitteroit plus ; que s'étant une fois rendu à moi, toutes ses espérances ne dépendoient que de l'alliance des blancs. Voyant ce chef si accablé de ses malheurs, je lui promis d'envoyer chez les Seclaves pour réclamer ses femmes, ses enfants, et toute sa famille ; et qu'il pouvoit être assuré, qu'il seroit bientôt satisfait sur ce point. Cette assurance le consola entièrement.

Le 7, je distribuai des présents aux chefs ; je partageai en outre les prises faites sur les ennemis ; m'étant d'un autre part assuré de la soumission de la province d'Antanguin, je quittai la campagne pour m'en retourner à Louisbourg.

Le 8, à l'entrée de la nuit, je me mis en marche, et le 12, j'arrivai à Louisbourg, où je m'occupai tout de suite aux expéditions de mes paquets pour le Ministre. Mes occupations ne furent interrompues que par des fêtes que les chefs donnerent à leurs peuples, pour célébrer la victoire remportée sur les ennemis.

Le

Le 21, la corvette du Roi l'Iphigénie, mit à la voile, pour s'en retourner à l'île de France.

Le 26, je découvris une escadre de pirogues, qui feisoient voile pour entrer dans le port.

Le 27, elle mouilla dans le port, et mit à terre toute ma troupe, poussant des cris de bonne santé. Le soir du même jour, la troupe des noirs arriva pareillement, et établit son camp autour de Louisbourg. Mons. de Mallendre me rapporta, qu'après mon départ il avoit reçu des envoyés des Seclaves, qui avoient proposés au nom de leur Roi une arrangement pour rétablir la paix; mais que n'étant pas autorisé par moi, sur de pareilles affaires, il s'étoit contenté de leur répondre, que leur Roi par mon départ précipité, devoit être convaincu, que je ne voulois pas lui faire la guerre à toute force, et que conséquemment il devoit profiter de mes bonnes dispositions, pour envoyer vers moi directement des envoyés, afin de terminer son affaire, qui lui réussiroit certainement, si pour marque de bonne foi il renvoyoit vers moi la famille du Prince Rozai. Mon officier m'instruisit encore, que les envoyés furent très contents de sa réponse, et qu'ils s'en retournerent sur le champ. Que du reste, tous les chefs alliés avoient exactement obéis à ses commandements. Le reste du mois fut passé en fêtes, qui diminuoient bien les boîfsons, que je fis acheter et venir de l'île de France.

Le 1 Juillet, 1776, tous les chefs refusèrent de partir pour leurs provinces avec leurs troupes, en

me

me déclarant qu'ils avoient des raisons de ne me pas quitter en ce moment.

Du 2 au 9, je m'occupai à faire la visite de mes postes, tandis que ma troupe de retour de campagne, profitoit de ce tems que je lui avois accordé, pour se remettre de ses fatigues.

Le 10, je partageai ma troupe pour augmenter les garnisons de mes postes, et je fis reprendre les différents chantiers pour la construction.

Le 11, Mons. Mayeur, mon interprète en chef, ayant été chargé de découvrir les raisons qui déterminoient les chefs à ne plus vouloir me quitter, m'informa que Hyavi avoit reçu une lettre de l'ile de France, par laquelle on lui avoit mandé, que l'on alloit me relever, et me conduire en France pour me faire mon procés. Que le frere d'Hyavi avoit confié cette nouvelle à plusieurs chefs, qui avoient pris le parti de s'opposer de vive force à tous ceux qui arriveroient pour exécuter des pareils desseins. Cette information, portant l'assurance d'un attachement sincère de la nation entière, me consola sur mes disgraces; mais elle ne put banir mes tristes reflexions.

Le 12, plusieurs bandes de noirs, venant du côté des Seclaves, me demanderent la permission de s'établir sur les terrains de l'établissement, se soumettant à ses ordres. Je leurs accordai les terres le long de la rive gauche, sur la rivière de Tingballe. La puissance de cette province augmentant de jour en jour, je prévois qu'elle possédera dans la suite, le tiers de la population de cette île.

Du 18 au 19, je fis un voyage pour découvrir la partie du nord, et dans l'intérieur de l'île ; et je reconnus plusieurs rivières des plus considérables, entre la chaîne des montagnes de Ramangasi et de Volisbey, aux pieds desquelles je trouvai différents minéraux, et de très beaux cristaux de roche, dont il y en a quelques uns de colorés.

Le 1 Aout, 1776, la tranquilité du pays me donnant du repos, que je n'avois pas goûté jusqu'alors, je m'occupai à visiter mes habitations, et les ayant trouvés en bon état et en bonne culture, je me déterminai de distribuer alentour des terrains aux particuliers, pour en former des villages. Plusieurs soldats et particuliers m'en ont fait demander, et je fis expédier soixante quatre concessions.

Le 3, je fis assembler les chefs, auxquels je représentai que leur séjour avec leur monde, épuisait les facultés du pays ; et que s'ils vouloient absolument résider auprès de moi, je leur conseillois de renvoyer leur monde dans leurs provinces, et qu'ils auroient toujours le tems de se faire joindre. Sur cette information, ils me demanderent, à quel époque que je croyois que les vaisseaux d'Europe pouvoient arriver ; et comme je ne pus pas leur en répondre positivement, ils me prirent de ne rien exiger d'eux, et qu'en cette affaire, ils ne suivroient que l'instinct de leur amitié pour moi, étant décidés de périr plutôt que de se séparer de moi.

Le 9, ayant reçu la nouvelle qu'un navire particulier s'étoit perdu au nord de l'île, j'expédiai le se-

nault du Roi le Coureur, pour recueillir son équipage, avec ordre de le ramener à Louisbourg.

Le 14, on m'annonça des envoyés des Seclaves, qui me présenterent la famille du Prince Rozai, ce qui devoit servir de garant de la bonne foi du Roi des Seclaves. Ce envoyés, firent présent en outre de trois cent boeufs, cet de soixante esclaves au nom de leur Nation, et me demanderent que je m'obligeasse par serment, de ne lui point faire la guerre dorénavant. J'acceptai les présents, et je reçus avec plaisir la famille de Rozai; mais la promesse de ne plus faire la guerre étant attachée aux intérêts de l'établissement, je répondis aux envoyés, que j'étois prêt à faire le serment, pourvu que d'un autre côté le Roi des Seclaves fit le sien, et me donnat des assurances, qu'il accéderoit à l'union des chefs et des peuples de la côte de l'Est, qu'il se reconnoitroît membre de cette union, et soumis à ses décisions; et enfin qu'il permettroit l'entrée libre à toutes les marchandises expédiées par l'établissement dans son pays, pour entretenir un commerce suivi avec ses peuples; et comme la conservation des marchandises exigeoit des soins particuliers, qu'il permettroit aussi de batir de distance en distance, des magasins qui serviroient d'auberges à mes troupes à l'avantage des voyageurs. Les envoyés me répondirent, qu'ils ne pouvoient me faire aucune réponse à cet égard, mais qu'ils alloient partir sans délai pour informer leur maître de mes intentions, afin qu'il put se décider sur le parti qu'il avoit à prendre. Voyant ces envoyés sur leur départ, je les comblai de présents, et

ils promirent par serment, de faire tout leur possible auprès de leur maître, pour le déterminer d'accepter mes propositions, et de s'attacher entièrement à moi.

Le 16, le Sieur Mayeur m'annonça que les Chefs Raoul, Mandingue, Raffangour, et Ramaraombe, me demandoient une audience, en qualité de députés de la nation. Cette annonce extraordinaire, et inusitée jusqu'à ce jour, me surprit; pour m'en éclaircir, je me hatai de leur accorder cette audience. En conséquence je me levai pour aller au devant d'eux, les croyant y être déjà rendus; mais le Sieur Mayeur m'instruisit, que les dits chefs étoient encore dans leur Camp, occupés aux préparatifs pour se présenter en cérémonie, et qu'il alloit les prévenir sur ma permission. Aussitôt après son départ, j'invitai plusieurs officiers de la troupe, et de l'Administration, pour assister à mon audience, qui me paroifsoit devoir produire des suites; car la manière dont les députés s'annoncerent, m'indiqua que leurs propositions devoient contenir quelque chose d'importante; en quoi je ne me trompois pas. Vers les dix heures la garde du fort ayant découvert deux troupes armées, marchant en colonnes, les tambours battants et les drapeaux déployés, cria aux armes, mais l'officier de la garde étant dans le secret des chefs, comme je l'appris depuis, ne s'opposa pas à leur approche; il se borna à les faire reconnoître, et à m'envoyer son rapport par un ordonnance. Bientôt je découvris moi même cette troupe, composée de mille deux cent hommes, à la tête desquels mar-

choient les chefs députés, précédés des drapeaux de leurs provinces. Arrivés sur la place de parade devant le Gouvernement, après avoir fait border la haye, et ensuite fait poser les armes à terre à leurs troupes, les députés s'avancèrent vers la salle, et je les y fis recevoir, et conduire jusques chez moi par mes officiers. Après la première salutation, je fis présenter les sellettes [sorte de chaînes basses dont on se sert dans le pays dans les occasions de cérémonie] aux chefs. Trois d'entr'eux s'assirent, mais le Chef Raffangour resta debout pour me parler; je consigne ici ses paroles mot à mot.

“ Béni soit le jour, qui t'a conduit en ce monde.  
“ Bénis soient tes parents qui ont pris soin de ton  
“ enfance; et bénie soit l'heure dans laquelle tu  
“ posa ton pied sur la terre de notre île.”

“ Les Chefs et les Capitaines Madagassés, dont  
“ tu a conquis le cœur, qui t'aiment, et qui te sont  
“ attachés fidèlement, instruit que le Roi Fran-  
“ çois veut envoyer un autre à ta place, et qu'il est  
“ faché contre toi, parce que tu t'est refusé de nous  
“ livrer à son esclavage, se sont assemblés, et ont  
“ tenus des Cabares, pour se décider sur le parti  
“ qu'ils auroient à prendre, si cela se vérifioit. Leur  
“ amour, leur attachement pour toi, m'ont en cir-  
“ constance obligé, de leur révéler le secret de ta  
“ naissance, et tes droits sur ce pays immense, dont  
“ la nation entière t'adore. Oui, moi Raffangour,  
“ réputé seul vivant de la famille de Ramini, j'ai  
“ renoncé à ce droit sacré, pour te déclarer le seul  
“ vrai héritier de Ramini. L'esprit de Dieu, qui  
“ regna

“ regna sur notre Cabare, fit, que tous les Chefs et  
“ Capitaines, jurerent de te reconnoître pour leur  
“ Ampansacabé ; de ne plus te quitter, et de  
“ conserver ta personne, au prix de leurs vies,  
“ contre toutes les violences des François.”

Après cette déclaration, il s'assit en fesant lever le Chef Raoul, pour me rendre le message dont il étoit chargé; ce chef me dit ce qui suit. “ Moi,  
“ Raoul, chef des Saphirobay, envoyé vers toi par  
“ les chefs et Capitaines de plusieurs nations réu-  
“ nies, je te demande de nous accorder demain  
“ une Cabare publique, pour t'y rendre les homages  
“ de notre fidélité, et de notre obéissance. Je suis  
“ encore chargé de te prier de ne pas faire arborer  
“ le pavillon blanc, mais bleu, en signe que tu ac-  
“ cepte de bon coeur notre soumission.

“ Les chefs et les Capitaines assemblés en Cabare,  
“ m'ont encore commis de te prier d'éloigner tous  
“ les officiers et les soldats, du lieu où se tiendra  
“ la Cabare, et qu'en attendant tu conserveras pour ta  
“ garde, les mille deux cent hommes de guerre, que  
“ la nation entretiendra constamment auprès de  
“ toi.”

Après cette exposition, il se remit aussi en sa place, en attendant ma réponse. Cette démarche inopinée, m'embarrassa fort; mais pour avoir plus de temps à réflechir et à combiner mes mesures, je me décidai sur le champ, en leur répondant, que je verrois avec plaisir les chefs et la nation réunis en Cabare, et que je me reservois de leur déclarer mes sentiments en public; qu'en attendant je les priois d'être persuadés

de mon amitié pour eux, et de mon zèle pour leurs intérêts; et que j'étois décidé de sacrifier tout au bonheur de la nation.

Ma réponse les satisfit, et ils se prosternerent tous devant moi avant de me quitter, marque de soumission qu'aucun chef ne me témoigna jusqu'ici. Après leur départ, j'examinai Mons. Mayeur, sur les causes qui avoient produits cette résolution parmi les chefs; il s'excusa sur tout; et me dit que plusieurs de mes officiers en étoient mieux instruits que lui. Durant ma conversation avec le Sieur Mayeur, je vis arriver trois officiers, à la tête d'une cinquantaine de soldats; ils me déclarerent, qu'ayant appris les moyens qu'on avoit pris à l'ile de France, ils étoient tous résolus de mourir avant que de me voir quitter l'ile; que quant à eux, liés comme ils étoient aux naturels, ils étoient déterminés de s'y fixer; qu'ils me prioient donc, de ne plus les regarder comme soldats, mais comme des gens dévoués à mes intérêts. Cette démarche hardie, de la part des officiers distingués, m'embarrassa encore davantage. C'étoit inutilement que je leurs représentai de réfléchir sur ce qu'ils fesoient, et que je ne pouvois que les blamer, les voyant persister dans une résolution aussi délicate; mais ils me répondirent, qu'ayant faits le pas, qu'ils n'en pouvoient plus revenir; qu'étant liés aux intérêts des chefs, principalement aux miens, ils alloient exécuter leur dessein malgré moi. En cette occasion, ils me retracèrent la conduite du Ministre envers moi, l'intrigue, et la cabale que le gouyernement de l'ile de France avoit

avoit employé pour exciter les naturels, afin de nous exterminer ; et ils conclurent, que le passé suffissoit pour justifier leur conduite. La manière avec laquelle tout cela me fut dit, ne me laissoit aucun espoir de les en faire revenir. Je me bornai donc à les déterminer à rester tranquilles dans leur devoir, et que je me chargeois de leur faire expédier des congés, afin qu'ils pussent s'attacher au pays, sans avoir rien à se réprocher. Un des officiers me dit, qu'on ne trouveroit pas dix soldats qui voulussent quitter Madagascar ; et même que parmi les officiers, il n'y avoit que deux ou trois qui ne fussent pas d'accord avec eux. Cette information me fit connoître que la connivence de la troupe avec les chefs, provenoit de l'habitude qu'elle avoit contractée de vivre avec les naturels du pays, à l'occasion de la campagne que je fis contre les Seclaves ; et je ne m'y suis point trompé.

Après le départ de la troupe, je m'occupai à former un plan pour appaiser les esprits remuants, et pour tirer le meilleur avantage de la disposition favorable envers moi des naturels du pays. Ce plan me conduisit à celui de la civilisation de la nation Madagascar. Vers le soir je donnai des ordres de tapisser la salle de la Cabare, et de préparer tout pour célébrer un festin à l'issu de la dite Cabare.

Le 17, au matin, le fort tira vingt-et-un coups de canon sans arborer l'étendart ; mais sur le grand mat de pavillon, devant le gouvernement, on arbora, conformément à mes ordres, le pavillon blanc ; et je donnai des ordres, pour que toutes les troupes

restassent dans le fort. A sept heures, un détachement de six cent noirs arriva ; et ils formerent un carré autour de la salle. Vers les neuf heures, les chefs quittèrent le camp, avec tout leur monde, pour se rendre à la Cabare. Arrivés sur la place, ils députèrent vers moi douze chefs, avec autant de drapeaux, pour m'escorter. Etant prêt je les y suivis, mais avant d'entrer à la Cabare, j'allai auprès des chefs, pour les remercier de leur politesse et honnêteté. Soixante deux chefs s'affirèrent à la Cabare, et leurs suites resterent sous les armes rangées par bandes. Le premier chef qui parla, fut, Manongamon, et voici son discours.

“ Nous, Princes, Chefs, et Capitaines, assemblés, représentant la nation entière, déterminés “ par les droits de ta naissance, par ta Sageffe, et “ par ton amour pour nous, déclarons en cet in- “ stant, que nous te reconnoissons pour notre Am- “ pansacabé, et te prions d'accepter ce titre et ce “ rang, avec assurance de trouver dans nos coeurs “ la fidélité, l'amour et la constance. Réponds “ nous.”

Alors je me levai, et je répondis, que le même zèle que la nation entière m'avoit déjà reconnut pour son bonheur, me conduissoit d'accepter l'offre, dans l'espérance que les Princes, les chefs, et les Capitaines de la nation, m'affisteroient toujours dans la grande entreprise de la civilisation. Je leurs exposai les avantages qui en résulteroient pour eux, et surtout pour leurs enfants, par l'établissement d'un gouvernement solide. J'excitai leur amour propre,

en

en ce que leurs noms seroient transcrits à la postérité pour avoir établis des loix sages et humaines; je les animai par la gloire, dont devoit jouir un jour la nation Madagasse; mais ce qui les toucha le plus vivement, furent les détails des avantages que le commerce bien dirigé, et soutenu par une culture bien entendue, leur procureroit sous peu. Effectivement, cette partie étant la plus connue des Madagasses, devoit influer sur leurs esprits avec énergie.

Ma harangue finie, les chefs députèrent un Capitaine, pour annoncer aux peuples ma nomination, et sur le champ les décharges de la mousqueterie commencerent, et durerent près d'un quart d'heure. La tranquillité étant revenue, un second chef, nommé Siancé, parla, et il me dit, que sa nation exigeoit de moi de quitter le service du Roi de France, et de le faire quitter à tous ceux qui vouloient s'établir et rester à Madagascar; et que j'indiquasse la province dans laquelle je voulois fixer mon séjour, àfin que l'on y pufse batir une ville. Voyant qu'il ne me disoit plus rien, je répondis, que mon intention étoit de quitter le service de la France, et de le faire quitter à tous ceux qui voudroient s'établir à Madagascar, mais que je ne pourrois pas exécuter ce dessein, avant l'arrivée des commissaires du Roi; que pour cette raison je demandois à la Cabare de différer la prestation du serment; car jusqu'ici, étant engagé au service du Roi, je n'étois pas encore maître de mes actions. Quant à la ville en question, je croyois que le plus convenable seroit de la fixer au centre de l'ile, pour être à portée de chaque province;

vince; et afin de leur faire mieux comprendre mes intentions, je leurs déclarai, qu'ayant accepté la charge d'Ampanfacabé, mes premiers devoirs seroient d'établir des bonnes loix, de maintenir la paix et la tranquillité dans le pays, de les mettre à l'abri des incursions étrangères, et ensuite de faire fleurir le commerce par la culture; mais que pour exécuter tout cela, ma seule volonté seroit insuffisante, et que je comptois sur l'assistance des chefs de la nation, dont les uns seroient nommés au conseil, d'autres au gouvernement, d'autres encore pour la guerre, la marine, &c. &c. &c.

Ce discours conduisit les chefs à me faire des questions l'un sur l'autre, et j'eus bien à parler pour leur faire comprendre le vrai sens de ce que je leurs avoit dit. Je parvins enfin à les capaciter sur mes projets, et alors plusieurs d'entr'eux se prosternerent, et me remercièrent de leurs avoir inspiré la volonté de prendre la résolution, et de me nommer Ampanfacabé.

Le troisième chef qui parla fut Diamandris. Il dit que les François seroient fachés contre moi de les avoir quitté; qu'en conséquence on devroit s'attendre à une guerre de leur part, et il me demanda mon opinion là dessus.

Ma réponse fut, que le Roi de France avoit le pouvoir sur moi tout le temps que je serois à son service, mais que du moment que je l'aurois quitté, je serois à moi même; qu'il étoit bien vrai, qu'il pourroit se faire que les François deviendroient jaloux, en voyant Madagascar formé en un gouvernement

ment solide ; mais que je les plaindrois s'ils se résoudroient de vouloir forcer une nation entière. Que pour en prévenir des suites pareilles, j'avois un plan à proposer en son temps et lieu, pour assurer une amitié solide entre les François et les Madagasses. Le chef Raffangour m'interrompit en disant, que les François ne pouvoient jamais être bons amis avec les Madagasses, car ils devoient constamment se rappeler de plusieurs massacres commis contre leur nation en cette île.

Raffangour termina la Cabare, en proposant de faire un serment seulement entre moi et les chefs, avec la déclaration qu'il seroit répété publiquement, aussitôt que j'aurois quitté le service de la France. J'accéda à sa proposition, et le serment fut exécuté sur le champ ; et pour le rendre plus sacré, il fut confirmé par celui du sang. Ce serment s'exécute en ouvrant la peau sous la mammelle gauche avec un rasoir, et chacun des assistants boit ou suce une goutte du sang de celui que l'on reçois pour chef, et en le suçant, prononce des malédictions et des imprécations, contre celui qui manqueroit à son engagement.

A l'issu du serment, les chefs commirent le chef Siancé pour commander leurs troupes en chef, et de veiller qu'à l'arrivée des Commissaires du Roi, on n'attentat point contre ma personne. Avant de rompre la cabare, le chef Siancé sortit, sans doute pour prévenir la troupe et la populace de ce qu'ils auroient à faire. Il envoya dire par un de ses Capitaines que tout étoit prêt, et alors nous fortimes tous.

tous. A ma sortie, la troupe baissa les drapeaux, et les soldats Madagassés ayant leurs mousquets près du pied, passèrent leur main gauche sur la poitrine en signe du serment. Instruit sur ce qu'il y avoit près d'onze mille hommes assemblés à la cabare, je fis tuer vingt boeufs, et je leurs donnai douze barriques d'eau de vie. Quant aux chefs, je les régalaï particulièrement. La troupe ayant enfin reçue la permission de sortir du fort, vint me faire compliment à la suite de leurs officiers, pour avoir fait, à ce qu'ils me dirent, un pacte d'union et d'harmonie entre l'établissement et les chefs du pays.

Le Sieur Descotte mon second interprète me fit observer, en me disant, que tous ceux qui avoient des rubans bleus sur leurs cocartes blanches, étoient résolus de se fixer à Madagascar. Tout le reste de la journée se passa en fêtes. Vers le soir, près de douze cent femmes et filles, se présentèrent sur la place de parade pour me faire des compliments; elles s'amuserent ensuite en dansant, et je les régalaï toutes, par des présents en mouchoirs, en rubans, et en eau de vie sucrée.

Le 18, je convoquai les chefs, et je leurs proposai de s'en retourner chacun dans sa province et vers sa famille, excepté fix que je voulois avoir près de moi pour m'assister en qualité de conseillers, et le chef Siancé qui devoit rester campé avec trois mille hommes, prêts à mes ordres. Cette précaution me paroissoit d'autant plus nécessaire, qu'un négociant venant de Foul Point qui étoit arrivé en

ce port depuis quelques jours, m'assura qu'à l'île de France on avoit publié, que j'allois être arrêté et conduit en France, pour être jugé criminellement.

Le 19, 20, 21, et 22, occupé sans relâche à convier les chefs partants, qui se sont convenus avec moi de se rassembler du moment que l'on allumeroit les feux à Mangabey ; chaque chef s'étant engagé de suivre l'exécution de ce signal, en allumant plusieurs feux sur la côte ou sur la montagne.

Le 23, j'étois enfin parvenu à cette époque de tranquillité si désirée depuis mon arrivée en cette île. Je vis toute la côte de l'est entièrement liée à l'établissement, et celle de l'ouest prête à entrer dans ses intérêts. La culture du pays redoublée partout, me promit des avantages réels ; et il ne me manquoit plus que des secours plus amples, pour profiter de la disposition heureuse où je me trouvois. Mais malheureusement, le temps le plus propre pour établir des Colons s'écouloit, et je me voyois avec douleur dans ce moment reduit aux seuls mouvements d'un automate, ayant en sus à appréhender les suites de la prévention. Je ne pouvois plus attribuer le retardement des secours, qu'aux faux rapports que les administrateurs de l'île de France avoient faits passer en cour sur l'établissement de Madagascar ; et je devois craindre que les ministres prévenus par des fausses apparences, retardoient les secours dans la seule vue de me perdre. Je voyois aussi les principes sur lesquels j'avois fondu l'établissement de Madagascar, réduits par le manque de force, à des crises qui naturellement

naturellement conduisoient les madagassés à reconnoître leurs propres forces, pour se former un gouvernement à eux; lequel étant une fois établi, ne permettroit plus aux insulaires de souffrir aucune force étrangère; le premier pas vers cette résolution étant déjà fait. Si le ministre a exécuté le plan qui m'a été annoncé, la France se verra déchu de tous les avantages qu'elle s'étoit acquise par des traités de commerce et d'amitié auprès des naturels du pays.

Le 27, le Navire particulier le Saint Vincent, commandé par le Sieur Blanchard, venant de l'île de France, entra au port chargé de marchandises de l'Inde, propres pour la traite du ris; je me décidai à les faire acheter par le garde magasin, pour l'approvisionnement de l'établissement; d'ailleurs je ne pus me dispenser de cette opération, n'osant pas abandonner la traite, qui n'étant pas entretenue régulièrement, feroit tomber la culture du pays.

Le 10, le Navire le Défîr, entra dans ce port, m'apportant la nouvelle que Mess. de Belcombe et Chevreau étoient déjà arrivés à l'île de France à bord de la Consolante, frégate du Roi; et que ces Mess. ne devoient pas tarder de se rendre à Madagascar. Ce voyage inattendu, me rendoit certain que le ministre avoit pris le parti d'envoyer ces Mess. en qualité de commissaires du Roi, pour s'affurer de ma personne, afin de pouvoir suivre un parti violent, tendant à la réduction des insulaires par la force. Mes soupçons se trouvoient enfin justifiés

justifiés, car je reçus une lettre d'un ami, que Mess. les inspecteurs avoient des ordres de me faire venir en Europe, en cas qu'ils pussent être assurés, qu'une telle conduite envers moi de la part du gouvernement, n'exciteroit pas les Madagasses à chasser tous les François hors de leur pays. L'assurance que j'avois sur l'attachement des Madagasses, me tranquillisa sur ce point; mais la décision ministérielle m'indigna et m'affecta vivement, et je me déterminai de me démettre de ma charge, pour être plus à portée de rendre des services à mes amis.

Le 20, les chefs du pays ayant eus connoissance de l'arrivée des nouveaux ordres de la cour, et remarquant quelque consternation parmi les individus, ils se sont assemblés chez moi, pour me demander si j'avois reçu des ordres pour mon départ, et si c'étoient là les promesses que je leurs avois faits que je ne les abandonnerois jamais. Ces réproches furent suivies de lamentations qui me toucherent sensiblement, parce qu'elles étoient les effets d'un attachement réel. Je cherchai tous les moyens de les tranquilliser, en leur disant que les mouvements qu'ils avoient sans doute observés parmi les blancs, n'étoient que pour ordonner quelques préparatifs pour recevoir honorablement un officier général, qui venoit de la part du Roi pour reconnoître ma position, et pour les assurer de sa puissante protection. Cette réponse les tranquillisa un peu, sans détruire entièrement leurs craintes.

Le 21, on signala à la montagne, un vaisseau à trois mats; bientôt je le vis moi même, en le reconnoissant

connoissant pour la Consolante. Vers le soir elle mouilla à l'ile d'Aiguillon, et je reçus deux heures après, une lettre commune de Mess. de Belcombe et Chevreau, qui m'instruisoit de leur qualité de commissaires du Roi, et inspecteurs chacun dans son parti ; ils accompagoient leur lettre d'un ordre de par le Roi, pour me rendre à bord. Prévenu sur les instructions donc Messrs. les commissaires étoient munis, je ne crus pas devoir me rendre à bord, et je leurs fis réponse, que j'étois prêt, conformément aux ordres de sa Majesté, de leurs remettre le commandement de l'établissement, afin qu'ils pussent se conformer à leurs instructions ; mais, qu'en attendant cette acte de résignation, je ne pouvois ni ne devois quitter la terre. J'accompagnai ma réponse d'une lettre particulière à Monsieur de Belcombe, que je conjurois de descendre à terre avec toute confiance, et sans débarquer sa troupe ; et je lui promis solemnellement, que je me conformerai à tout ce qu'il pourroit exiger de moi honorablement. Sur cette réponse de ma part, il me répliqua qu'il descendroit à terre, pour m'inspirer aussi de la confiance, en se livrant à mes honnêtetés et ma délicatesse. A la fin de sa lettre, il m'insinua, que s'il vouloit croire à ce qui lui avoit été dit à l'ile de France, il ne se permettroit pas de faire ce pas ; mais qu'en militaire il devoit se rendre sur ma parole.

Le 22, Monsieur de Belcombe Maréchal des camps et des armées du Roi, et Mons. Chevreau, commissaire général et ordonnateur, mirent à terre.

Je

Je les reçus conformément aux ordres du Roi spécifiés dans la lettre du Ministre, et tout de suite je présentai ma troupe à Mons. de Belcombe, le faisant reconnoître à la tête du corps pour inspecteur. Vers le soir de ce même jour, Mess. les Commissaires me remirent un cahier, contenant vingt cinq articles de questions et de demandes relatives à leur mission, en me demandant de leur répondre objet pour objet; le reste de la journée se passa en pour-parler, sur les différentes parties de l'établissement.

Le 23, je présentai mes réponses, réduites pareillement en vingt-cinq articles, à Mess. les Commissaires. Cette pièce, notée L. X. A. est rapportée à la suite de ce mémoire. Le reste de la journée, se passa à faire la visite du fort, des autres batiments civiles, des cases et de l'hôpital. D'un autre côté, Mons. Chevreau s'occupa avec les comptables, sur leur fait et administration.

Le 24, je donnai tous les détails concernant le service militaire.

Le 25, les chefs du pays, auxquels j'avois fait l'invitation de s'assembler chez moi, conformément aux intentions de Mess. les Commissaires, me demanderent quelques jours de plus, pour faire venir ceux qui étoient éloignés. Mess. les Commissaires, pour ne pas perdre du temps, firent le voyage avec moi en remontant la rivière, pour visiter les deux postes du fort St. Jean et de la plaine. La crainte d'attraper les maladies du pays, fit que Mess. les Commissaires haterent leur retour.

Le 26, revenus à Louisbourg, ils tinrent la cabare, ou assemblée, avec les chefs, à laquelle je me dis-  
pensai d'assister, pour donner toute liberté aux natu-  
rels du pays de s'expliquer, dont la tentie est aussi à  
la fin de ce mémoire.

Le 27, enfin, Mess. les Commissaires, après  
m'avoir remis la décharge sur ma conduite, et ayant  
approuvés mes comptes, en fournissant un certificat  
sur la somme de quatre cent quinze mille livres que  
j'avois avancé au trésor du Roi, quittèrent la terre  
pour retourner à leur bord. Je crois que la crainte  
des maladies qu'on leur avait fait envisager à l'île de  
France, comme étant communes à Madagascar, les  
dégoutta de notre séjour à terre, et de là il pourroit  
se faire, que leurs rapports quoique très bien écrits,  
se ressentissent de la peur des fièvres du pays.

Le 28, je remis à Mons. de Belcombe ma dé-  
mission, en remettant le commandement de la troupe  
à Mons. de Sanglier.

Le 29, Mons. de Belcombe se retira à bord; il  
me remit un ordre de par le Roi pour me borner à  
conserver le chef lieu, jusqu'à nouvel ordre de la  
cour, d'arrêter tous les travaux quelconques, de  
continuer la défense de la traite des noirs, me per-  
mettant enfin de m'absenter de Madagascar. Mais  
comme je ne crus pas devoir me charger d'aucun  
ordre, ayant donné ma démission, j'adressai cet  
ordre à Mons. de Sanglier; et je déclarai à Mess. les  
inspecteurs, qui étaient, résolu de ne plus vouloir me  
charger d'aucune chose relative à l'établissement, je  
ne pourrois seconder les nouvelles vues du gouverne-  
ment

ment que par les bonnes offices que je pourrois rendre auprès des naturels du pays. Sur cette déclaration, Mess. les inspecteurs m'addresserent une réquisition, de vouloir bien seconder les intérêts de l'établissement ; mais ils me déclarerent, que ne pouvant pas accepter ma démission, je ne pouvois m'empêcher de remplir ma charge, en attendant des ordres précis du Roi, qui ne tarderoient pas à venir sur leur rapport. Après cette opération je ne vis plus Mess. les Commissaires, qui se rendirent à Foul Point, où je ne fais pas ce qu'ils firent. Pour moi, je me suis retiré sur le champ sur un de mes habitations, où je fus rejoint par plusieurs chefs Rohandrian et Voadziri, qui étant instruits sur ce que j'avois quitté le service du Roi de France, exigeoient de moi de faire l'acte de serment d'Ampansacabé ; pour cet effet ils ordonnerent l'assemblée générale de la nation au 12 du mois d'Octobre prochain.

Le troisième jour après ma retraite, plusieurs officiers vinrent me prier de les assister de mes conseils ; et la troupe envoya vers moi des députés pour me déclarer, que si je ne me chargeois pas de leur conduite, qu'ils étoient déterminés de quitter le fort, et de se déclarer indépendants. Mons. de Sanglier, commandant, insista aussi fortement auprès de moi pour conserver et reprendre le commandement, sans lequel la troupe se révolteroit infailliblement, et les naturels du pays ruineroient les postes établis. Ces représentations, et le danger éminent de l'établissement, me déterminerent enfin de reprendre le commandement, avec la déclaration que je ne le fesois

que pour préserver les individus, et pour conserver à la France les liaisons d'amitié et de commerce avec les naturels du pays ; mais que cette reprise du pouvoir, ne pouvoit rien conserver d'obligant pour moi, comme je me regardois entièrement hors du service de la France.

Voila la suite de la précipitation avec laquelle le Ministère avoit agi. Ma conduite leur a prouvé depuis, que toutes mes actions étoient motivées par la plus exacte délicatesse ; et que je n'ai pas compromis aucunement l'attachement que je devois à la France ; et si je me suis refusé de me prêter aux démarches que le gouvernement vouloit faire, pour violer les traités d'amitié, d'alliance, et de commerce, que j'avois stipulé avec la nation Madagasse, que je n'ai fait que mon devoir ; et certainement avec cette conduite je voulois servir la France ; car ayant des connaissances sur le caractère et sur les moeurs du peuple, j'étois persuadé que tout attentat de vive force sur la liberté de cette nation, seroit pernicieux à l'établissement, et aux intérêts généraux de la nation ; et la suite du temps prouvera, que Madagascar ne sera jamais soumise par la force, et que la seule voie de douceur, d'équité, et de justice, pourra conduire cette nation à la civilisation ; et cette civilisation étant une fois établie, procurera à ses alliés des sources immenses de biens et de prospérités. Mais, helas ! d'après ce qui s'est passé, je ne peux pas espérer que le Ministère François changeront leur système ; je suis pourtant décidé de faire tout pour les conduire à ce point.

Le

Le 1 Octobre, 1776. Voulant mettre l'établissement de Madagascar en état de se soutenir jusqu'à nouvel ordre de la cour, je revins à Louisbourg; où ayant convoqué la troupe, je déclarai que je reprenois le commandement, dans la seule vue, de régler ses intérêts de subsistance. Je m'occupai ensuite conjointement avec Mons. Coquereau ordonnateur, à pourvoir à toutes les parties qui le composoient; et pour donner plus d'ordre à mes règlements, j'assemblai chez moi un comité, composé de l'ordonnateur, de deux Capitaines, et un sous Commissaire de la marine, dans lequel nous réglâmes les provisions pour la subsistance et la continuation de la traite, ainsi que pour la conduite à tenir vis-à-vis les naturels du pays. Pour ce qui regardoit le service militaire, l'ayant toujours suivi, j'eus peu de choses à augmenter pour sa conservation.

Le 2 et 3, furent employés aux écritures, pour donner à chaque individu les instructions convenables.

Le 4, je tins une assemblée des chefs Sambarives, Saphirobay, Antivoiesons, Antivolisbey, Antimaroans, Antambouques, Antimakols, Antimananhars, Safe Ibrahim, et Safe Rahimina, auxquels je déclarai, qu'ayant quitté le service du Roi, je croyois devoir informer le Roi de France par ses Ministres, sur la position de l'établissement, afin que je n'eus rien à me reprocher sur les évènements, en cas que le Ministère François vouloit persister dans ses maximes d'affujettir les habitans de Madagascar par la voie de la force. Que je les priois donc tous, de

me confesser sincèrement, s'ils désireroient la continuation de l'établissement, ou son relèvement ; et je leurs promettois par serment de transmettre leur décision mot-à-mot au Roi de France. Sur cette proposition, les chefs se consulterent près d'une heure ; ensuite ayant repris leurs places, ils me répondirent ce qui suit.

" Sage et prudent que tu es, peux-tu douter de  
 " notre attachement envers toi ? N'as-tu pas vu  
 " avec quel ardeur nous avons combattus nos frères  
 " qui étoient rebelles, pour les ramener à leur de-  
 " voir ? D'où vient donc que tu montres tant de dé-  
 " fiance envers un peuple qui t'aime ? Si ton coeur  
 " te dit de vouloir du bien aux François, dis et  
 " écris à leurs Roi, que nous lui offrons nos coeurs  
 " et notre amitié ; mais nous voulons vivre sous ta  
 " conduite. Tu es notre pere et notre seigneur.  
 " Que les François t'aiment autant que nous  
 " t'aimons ; alors nos bras s'uniront avec les leurs.  
 " Oui, nos drapeaux seront unis aux drapeaux  
 " blancs, et nous combattrons vaillamment nos en-  
 " nemis communs ; mais, si tu dois souffrir la haine  
 " des François, jamais nous ne les reconnoirons  
 " pour nos frères. Leurs ennemis seront nos amis.  
 " Voila nos pensées, et les paroles de nos coeurs.  
 " Promets-nous donc par ce Dieu que nous adorons  
 " tous, de les écrire au Roi François ; et promets-  
 " nous aussi que tu nous aimeras plus que tu aimes  
 " les François, et que tu ne nous quitteras jamais."

Affuré de cette réponse unanime, je fis préparer tout pour la cabare en serment, et je la consommai

en m'engageant de faire connoître au Roi de France, les pensées des Madagassés, et de vivre avec eux. Les chefs de leur côté, s'obligèrent de suivre exagérément mes ordres, et de vivre en bonne harmonie avec l'établissement François.

Après la cérémonie, je donnai une fête, à laquelle les naturels du pays, et tous les Européens assisterent—Hélas ! Que ce tourbillon précédent une révolution qui fixera l'époque de la civilisation de Madagascar, me fit faire des réflexions. Sachant par expérience, combien je devois compter sur la justesse des combinaisons du cabinet de Versailles, mon esprit seul pouvoit combattre les appréhensions des trames politiques que la France employoit contre moi pour me calomnier, et pour ternir ma réputation. Mais assuré de ma loyauté, je pris la résolution, après avoir fixé mon système de conduite parmi les chefs et les peuples de Madagascar, de me rendre en France pour y présenter moi même la situation des intérêts relatifs; et pour combattre enfin les préjugés ministériels. Je n'ignorois point les risques que je pouvois courir; mais enfin ma réputation, et l'amour même pour la nation qui m'avoit adoptée, me prescrivirent cette résolution. Non, la France ne pourra pas m'appeler rebelle; si elle ne reconnoit point ses avantages, elle n'en pourra attribuer la faute qu'à ses ministres. Pour moi, quoique délaissé par la France, j'employerai ma fortune, mon crédit, l'intérêt même de Madagascar, pour lui procurer des amis, et pour conduire à une heureuse fin

le grand oeuvre de la civilisation. Telle est ma résolution, et je la soutiendrai tant que je vivrai.

Le 5, je reçus de la part de différents chefs, des présents considérables en esclaves, en bœufs, et en ris, que je fis distribuer à la troupe. Ce jour, ayant convoqué tous les individus composant l'établissement, je leurs déclarai qu'ayant assuré leur tranquillité auprès des gens du pays, et mis ordre à leur subsistance, jusqu'à ce qu'ils pussent recevoir les ordres de la cour, que je les quittais entièrement pour ne plus me charger d'aucun droit sur eux. Leurs larmes furent une réponse non équivoque, et je n'entendis que le seul cri. " Non, nous ne perdrons pas notre pere."

Le 6, l'interprète m'annonça que six chefs députés, venoient avec un nombre considérable de gens armés. Les ayant reçus, ils m'instruisirent que le grand jour du serment approchoit, et que les chefs et les peuples rassemblés, désiroient que je comparafse avec eux. Qu'en conséquence, ils m'avoient détachés la troupe pour ma garde et pour mes services. Pour me conformer donc à leurs désirs, ayant quitté mon habillement François, je me suis habillé en Indien, et je me mis en route. Il me falloit passer un grand défilé des naturels du pays, qui jettoient des grands cris, avec des invocations au Zahanhār. Mes amis officiers, ma troupe, et enfin tous les individus de l'établissement me suivirent. Rendu à la tête du camp, je fus reçu par tous les chefs et conduit à la tente qui étoit destinée pour moi, avec six autres pour mes domestiques. Ce jour, je fis venir six pièces

pièces de canon de quatre livres de balle au camp, qui furent placées devant ma tente, et ma garde journalière de deux cent hommes fut ordonnée.

Le 7, 8, et 9, je me suis occupé pour faire mes propositions à l'assemblée afin d'établir un gouvernement permanent. Le 10 enfin arriva, et je fus réveillé par une triple décharge des canons. A six heures du matin, le chef Raffangour, accompagné de six autres, se présentèrent à ma tente, tous vêtus en blanc, et demanderent à me parler. Je les reçus hors de la tente, vêtu pareillement en blanc. Le discours de Raffangour, portoit les témoignages de la confiance avec laquelle la nation Madagasse me confioit le pouvoir suprême, et les avantages qu'elle espéroit de retirer de ma sagesse et de mes services. Après son discours, il me pria de lui suivre, et nous sortimes du camp dans la plaine, où nous entrames dans le cercle formé par une assemblée de trente mille hommes armés. Les chefs étoient chacun à la tête de la cohorte de sa nation, et les femmes hors de l'enceinte. Aussitôt les chefs formerent le premier cercle autour de nous, et Raffangour les harangua. Voici son sermon ou discours.

“ Béni soi Zahanhar qui s'est rappelé de son peu-  
 “ ple. Béni soit le sang de Safé Ramini auquel  
 “ nous devons notre attachement. Béni soit la loi  
 “ de nos peres, qui nous ordonne d'obéir à un chef  
 “ descendu du sang de Ramini. Nos peres et nous,  
 “ nous avons éprouvés que la désunion est la vraie  
 “ punition de Dieu. Depuis longtemps privés du  
 “ chef de la race sacrée de Ramini, nous n'avons vécus  
 “ qu'en

“ qu'en bêtes farouches; tantôt égorgéant, tantôt  
“ égorgés par nos frères. Foibles par notre déf-  
“ union, nous étions toujours la proie du plus  
“ fort. Nous étions méchants fans vouloir écouter  
“ la voix de la justice et de l'équité. Oui, nous  
“ avons vus de nos jours, les malheureux descen-  
“ dans de ceux qui ont versés le sang de Ramini.  
“ Ils ont pour leurs malheur appellés chez eux les  
“ François, pour opprimer et pour égorer leur  
“ frères. Nous avons su comment le Zahanhar les  
“ a puni, en permettant qu'un de leurs esclaves,  
“ soutenu par les François, versat leur sang pour  
“ expier leurs crimes. Vous savez tout ce que je  
“ vous dis; mais j'ai cru devoir vous le rappeler, afin  
“ que vous preniez pour votre loi, l'union de vos  
“ coeurs. Pour la conserver, vous devez remplir  
“ la loi de vos peres, qui vous ordonne d'être sou-  
“ mis au sang de Ramini. Le voici, je vous le  
“ présente. Je lui remets cette sagaie, pour qu'il  
“ soit le seul Ombiaffobé comme le fut notre pere  
“ Ramini. Ecoutez ma voix Rohandrians, Ana-  
“ candrians, Voadziri, Lohavohites, Philoubey,  
“ Ondzatli, Ombiaffes, et Ampouria. C'est la loi  
“ du sang de nos peres. Reconnoissez l'Ampansa-  
“ cabé; soyez lui soumis; écoutez sa voix, suivez  
“ les loix qu'il vous prescrira, et vous serez heu-  
“ reux. Hélas! ma vieillesse ne me permettant pas  
“ de partager votre bonheur, mon ame et mon es-  
“ prit ne sentiront pas votre reconnaissance, mais  
“ témoignez la à mon tombeau.” Ensuite se tour-  
“ nant vers moi, il me dit, “ Et toi, digne fils du  
“ fan

“ sang de Ramini, implore le Dieu, qu'il t'éclaire  
 “ par son esprit. Sois juste, aime ton peuple  
 “ comme tes enfants. Que son bonheur soit le tien,  
 “ et que ses malheurs ne te soient point étrangers.  
 “ Gouverne et assiste de tes conseils les Rohandrians  
 “ et les Anacandrians, protége les Voadziri, veille  
 “ avec le soin paternel sur les Lohavohites et Phi-  
 “ loubey. Emploies pour le bien commun les  
 “ Ondzatsi et les Ombiaffes, et ne méprise point les  
 “ Ampouria. Faites qu'ils ne voient en leur  
 “ maître que leur père, ainsi qu'il a été pratiqué du  
 “ temps de notre père Ramini.”

Ayant fini ce discours, il me remit entre les mains la sagaie, et se prosterna devant moi. Ses six compagnons firent de même ainsi que tous les chefs assemblés, et je vis à cet instant plus de cinquante mille hommes prosternés. Raffangour m'insinua d'y faire une réponse publique, et il la répéta—  
 “ Veloun Raminiha, Veloun Ouloun Malacaffa,  
 “ Veloun Rohandriani, Anacandriani, Voadziri,  
 “ Lohavohites, Philoubey, Ondzatsi, Ombiaffes,  
 “ Ampouria, Veloun Veloun Safé Raminjha, Mi-  
 “ tomba Zahanhara :” qui veut dire, vive le sang  
 de Ramini, vive la nation Madagasse, vive les Ro-  
 handrians, &c. vive le sang de nos peres, vivons  
 tous ; en priant le Dieu créateur du ciel, et de la  
 terre. Après ces cris répétés, à mesure que je nom-  
 mai la classe, elle se levoit, et après que j'eus vu  
 tout le monde debout, je continuai mes paroles en  
 disant, que je bénissois la faveur du Ciel, qui me  
 fesoit revoir le pays de mes peres. Que j'allois em-

ployer toute ma vie pour suivre ce que l'esprit de Dieu m'inspireroit, et que toute Madagasse ne reconnoitroit en moi que son pere. Je priai les Rohandrians et les autres chefs jusqu'aux Voadziri de m'assister de leurs conseils. J'engageai les Lohavohites d'exécuter fidèlement ce qui leur seroit ordonné, et j'assurai les Ampouria, que les loix adouciroient le fort malheureux de leur esclavage. Je promis aux Ondzatsi et aux Ombiaffes, de les employer pour le bien de la nation ; et je conclus mon discours en déclarant, que le premier soin auquel je citoirois devoir donner tout mon temps, seroit d'établir une forme de gouvernement, afin que l'union et l'harmonie fut conservées. J'allois encore dire davantage, mais Raffangour me pria de cesser ma harangue. Alors tous les ordres se séparerent ; les Rohandrians se mirent ensembles, les Anacandrians ensembles, et ainsi de tous les autres. Je fus d'abord conduit aux Rohandrians, où je trouvai un bœuf, auquel je coupai la gorge, en prononçant le serment de sacrifice, et chaque Rohandrian prit quelques gouttes du sang qu'il avala, en disant à haute voix des imprécations contre lui et contre ses enfans, en cas qu'ils manqueroient à l'obéissance qu'il me juroit. Ensuite je fus au cercle des Anacandrians, où je tuai deux bœufs, et le même ferment fut répété. Je passai ainsi toutes les castes, immolant chez les Voadziri trois bœufs, chez les Lohavohites et Philoubey quatre, chez les Ondzatsi six, chez les Ombiaffes deux, et chez les Ampouria douze. Ces derniers, pour pouvoir chacun prendre du sang, tremperent les bouts de leurs sagaines et les lécherent, en prononçant chacun

le serment. Toute cette cérémonie se passa sans la moindre confusion, et je fus reconduit dans le cercle des Rohandrians, qui firent un second serment avec moi. Il fut ainsi exécuté. Chacun comme moi, se fit une incision avec un rasoir sous la mammelle gauche, et chacun suça mutuellement du sang de l'un à l'autre, en prononçant les malédictions les plus horribles contre celui qui violeroit le pacte du serment, et des bénédictions pour celui qui seroit fidèle à son engagement. Toute cette cérémonie étant finie à deux heures de l'après midi, les chefs annoncerent à leurs suites, un moment de récollection pour invoquer l'esprit de Dieu, et pour remercier Zahanhar de sa bonté et de sa protection.

A deux heures un quart, les Rohandrians me conduisirent dans ma tente, où je les retins pour manger avec moi. Au dessert, j'invitai les Anacandrians et les Voadziri pour boire de la liqueur ; et je fis porter aux Lohavohites quatre barriques d'eau de vie, pour les distribuer entre les Ondzatsi, les Ombiaffes, et les Ampouria.

Vers les six heures, près de trois cent femmes, naturelles du pays, se présentèrent, demandant de faire le serment avec mon épouse. La cérémonie se fit à la clarté de la lune, et le serment fut fait en dansant. Ce serment portoit, qu'elles obéiroient en tout ce qui leur seroit prescrit par mon épouse, et qu'elles appelleroient à elle toutes les querelles et les disputes qu'elles pourroient avoir femme à femme, dont il ne convenoit point aux hommes de se mêler. Ce serment étant fini, la rejouissance commença

commença, et la nuit se passa, en danses et en chansons.

Le 11, je priai tous les chefs de s'assembler pour tenir la première cabare. A huit heures, l'assemblée étant complète, j'exigeai de faire un acte de serment, avec insertion de tous les noms des chefs et peuples présents; cet acte fut écrit en langue du pays, avec des lettres latines; le voici :

“ L'acte du serment des Rois Rohandrians, des  
“ Princesses Voadziri, des chefs Lohavohites et des  
“ peuples de Madagascar, consommé le 10 Octobre  
“ 1776, statuant et confirmant l'élection de Maurice  
“ Auguste Comte de Benyowsky, au rang de l'Am-  
“ pansacabé, chef suprême de la nation; les Rois  
“ et Princesses, chefs, et peuples ci-dessous signés,  
“ étant assemblés en cabare.

“ En présence de nos peuples, ayant consommés  
“ le sacrifice, et fait le serment du sang, nous chan-  
“ tons, déclarons, et reconnoissons Maurice Auguste  
“ pour notre chef suprême Ampansacabé, titre  
“ éteint depuis le décès de notre sainte famille de  
“ Ramini; et que nous revivons en lui et en sa fa-  
“ mille. C'est pourquoi ayant consommés notre  
“ sacrifice, nous nous soumettons inviolablement à  
“ son autorité. En conséquence de quoi, nous nous  
“ décidons d'ériger en notre province de Mahave-  
“ lou, un monument pour perpétuer la mémoire de  
“ notre union, et pour immortaliser notre serment  
“ sacré, afin que nos enfants, jusqu'à la postérité la  
“ plus reculée, soyent soumis à la famille sacrée  
“ Ombiasse d'Ampansacabé, que nous tous sanc-  
“ tifions

“ tions par nos soumissions. Maudits soyent nos  
 “ enfans qui n’obéiront pas à notre présente volonté.  
 “ Maudits soyent leurs héritages et les fruits de la  
 “ terre dont ils se nourriront. Que le sort du plus  
 “ affreux esclavage les confondent.”

Ce serment trois fois lu à voix haute, fut signé  
 au nom de la nation, par

HYAVI, Roi de l’Est.

LAMBOUIN, Roi du Nord.

RAFFANGOUR, Rohandrian des Sambarives.

*Etat des grands du Pays et des Peuples présents à la Cabare.*

Raffangour, Rohandrian—Ciewi, Voadziri.  
 De la province de Safé Ramini, avec leurs peuples.

Sianique, Rohandrian—Mandingue, Anacandrian.  
 De la province de Saphirobay, avec leurs peuples.

Raoul, Anacandrian—Diamanong, Voadziri.  
 De la province d’Antambon, avec leurs peuples,

Manongamon, Rohandrian—Manon Anacandrian.  
 De la province d’Antivoieson, avec leurs peuples.

Manacandrin, Anacandrian—Diamandris, Lohavohite.  
 De la province d’Antisaphirobay, avec leurs peuples.

Raffenou, Anacandrian—Leloatoa, Anacandrian.  
 De la province d’Antivolisbey, avec leurs peuples.

Siancé,

Siancé, Rohandrian Malate—Damo, Anacandrian.  
De la province des Sambarives, avec leurs peuples.

Lambarault, Rohandrian—Francé, Anacandrian.  
De la province d'Antfirac, avec leurs peuples.

Hyavi, Rohandrianabé,  
Roi, avec la troupe d'Ondzatsfi.

Lambouin, Rohandrianabé,  
Roi du Nord, avec sa troupe.

Ramaraombe, Rohandrian—Diamboulmassé, Anacandrian.

De la province de Massoualla, avec leurs troupes.

Raffidzimon, Anacandrian—Diafaich, Lohavohite.  
De la province d'Antivacai, avec leurs peuples.

Dianbandze, Anacandrian—Siomba, Lohavohite.  
De la province de Rantabé, avec leurs peuples.

Romain, Lohavohite—Mamay, Lohavohite.  
De la province soumise à Hyavi, avec les Ondzatsfi.

Diane Sara, Rohandrian—Ravoye, Lohavohite.  
De la province de Manoarore, avec leurs peuples.

Mumere, Rohandrian—Ravoye, Lohavohite.  
De la province de Mananzar, avec leurs peuples.

Ravousow, Anacandrian—Belaze, Lohavohite.  
De la province de Mahafalé, avec leurs peuples.

Diane Soulout, Rohandrian—Fanhamenon, Anacandrian.

De la province de Matatanes, avec leurs peuples.

J'employai

J'employai le reste de la journée à conférer avec les chefs, pour leur faire adopter une constitution, sur laquelle je m'étois décidé de leurs faire des propositions au jour suivant, ayant fixé l'assemblée pour les dix heures.

Ce jour se passa de même en fêtes et en rejouissances; et il n'y eut rien de nouveau que la présentation d'une supplication, signée de trente-huit soldats, cinq bas officiers, trois officiers, et six personnes civiles, qui me prirent de vouloir bien leurs accorder ma protection; à quoi je ne pus me refuser. Ces individus avoient obtenus préalablement l'assurance de la protection de la plus grande partie des Rohandrians. Vers le soir, on m'annonça que des batiments particuliers étoient arrivés sur la côte, et j'expédiai sur le champ un interpréte, pour me procurer l'achat des dits batiments, et de leurs cargaisons.

Le 12, les chefs de la province de Rantabé, me présenterent les Européens autrefois appartenant à l'établissement, et me demanderent de les recevoir sous ma protection, et de leur permettre de s'établir parmi eux ; à quoi je consentis, et leur serment fut reçu en cabare. A dix heures la cabare étant complète, j'ouvris la motion pour l'établissement d'une forme de gouvernement, et de la constitution. Voici le résumé de mes propositions.

“ Etant élu Ampansacabé, je me vois chargé d’un  
“ poids prodigieux, quand je considère les devoirs  
“ annexés à ma charge. En acceptant la charge,  
“ je prévoyois que le bonheur général de la nation  
“ seroit mon premier but. Pour l’atteindre, je suis

“ convaincu que la puissance doit être dans les  
“ mains d'un conseil suprême, et ce conseil composé  
“ de personnes, dont la sagesse, la prudence, et la  
“ vigueur, sont reconnues. Ce conseil suprême, fera  
“ l'exercice de tous les actes de souveraineté, et lui  
“ seul, du consentement de l'Ampansacabé, aura le  
“ droit de convoquer l'assemblée générale de la na-  
“ tion, pour lui faire adopter et agréer la constitu-  
“ tion, lors qu'elle sera rédigé, ou lors qu'il s'agira  
“ de faire prêter le serment de fidélité à l'Ampansa-  
“ cabé ; et c'est aussi des membres de ce conseil su-  
“ prême, qui seront toujours tirés du rang des Ro-  
“ handrians et des Anacandrians, soit Indiens ou  
“ Européens, que l'en nommera aux places des  
“ gouverneurs des provinces, ainsi que pour remplir  
“ les charges des Ministres d'état ; comme ceux de  
“ la guerre et de la marine, de la finance et du  
“ commerce, de la justice et de l'agriculture : et  
“ comme il est encore nécessaire pour veiller avec  
“ plus d'exactitude à l'exécution de tous les ordres  
“ et de toutes les résolutions statués par le conseil su-  
“ prême ; l'Ampansacabé, de l'avis du conseil établira  
“ un conseil permanent, qui sera composé d'un  
“ ou de deux Rohandrians, et tout le reste de Voad-  
“ ziri, et de Lohavohites. Sous la direction de ce  
“ conseil permanent, on établira encore des conseils  
“ provinciaux, dont les membres seront composés  
“ d'un Rohandrian Gouverneur, de cinq Anacan-  
“ drians, deux Voadziri, quatre Lohavohites, et le  
“ reste des Ondzatsi et des Ombiaffles. Le conseil  
“ suprême, s'occupera constamment à prévenir  
“ toutes

“ toutes les dissensions qui pourront naître par des  
 “ mal-entendus des Rohandrians, et les provinces de  
 “ l’un à l’autre. Il s’efforcera de n’employer que la  
 “ voie de la justice. Il veillera à ce que les enne-  
 “ mis du dehors, n’attendent point sur la liberté de  
 “ la nation Madagasse, en formant sur les terres des  
 “ établissements. Il s’occupera constamment à faire  
 “ fleurir l’industrie par le commerce; et enfin il ne  
 “ travaillera que pour assurer le bonheur le plus  
 “ parfait à la nation.”

Je conclus mon discours, en assurant la cabare qu’avec l’aide et l’assistance de Dieu, j’espérois de voir sous peu le bonheur, la richesse, et la prospérité, revenir sur la nation; et moyennant un ordre et une forme de gouvernement établis sur ces principes, de voir à jamais bani de cette île, la discorde, le fléau de la guerre, et le triste état de l’esclavage.

Mes paroles étant terminées, tous les assistants s’écrierent, “ Veloun Ampansacabé, veloun Ramini;” qui veut dire, vive notre seigneur, vive le sang de Ramini. Le chef Raffangour me pria de lui permettre d’annoncer au peuple mon discours, et il sortit à cet effet avec plusieurs chefs. Il revint au bout d’une heure avec tout le peuple. Rentré à la cabare, il assura tous les chefs que la nation déposoit tous ses droits à l’assemblée, dont les individus me déféroient toute autorité de former le conseil suprême, et de faire tout ce que je jugerai à propos pour leur bonheur commun. Je procédaï donc à nommer aux charges du conseil suprême, dont la composition fut fixée à trente-deux personnes.

Quatre Européens furent nommés sur le champ, et huit naturels du pays, dont voici la liste :

Raffangour, Rohandrian ;  
 Sianique, Rohandrian ;  
 Raoul, Anacandrian ;  
 Manongamion, Rohandrian ;  
 Raffenou, Anacandrian ;  
 Siancé, Rohandrian, Malate ;  
 Hyavi, Rohandrian ;  
 Lambouin, Rohandrian.

Les deux derniers Rohandrians ont renoncé solennellement à toute prétention de la suprémité.

La nomination de vingt autres membres, fut différée pour pouvoir employer par la suite les Européens qui pourroient arriver, et les naturels du pays dont on reconnoitroit la capacité.

Après cette nomination, dont le choix fut approuvé généralement et par des cris de joie, je continuai celle du conseil permanent, dont la composition fut fixée à dix-huit individus.

Deux Européens furent nommés, et six naturels du pays dont voici les noms.

Ramaraombe, Rohandrian ;  
 Rafidzimon, Anacandrian ;  
 Ciewi, Voadziri ;  
 Diamanongue, Voadziri ;  
 Diamandris, Lohavohite ;  
 Diafaich, Lohavohite.

U

Cette

Cette nomination fut de même approuvée et applaudie, et la nomination des dix autres membres fut réservée, au même fin qui à été marquée à celle du conseil suprême.

Satisfait de la bésogne du jour, et étant parvenu à établir ces deux piliers, qui doivent supporter tous les fardeaux de la constitution, je différai la cabare, en ordonnant l'assemblée à huit heures du lendemain. Ce jour, je reçus une demande de l'établissement, de fournir une cargaison de ris pour l'île de France; et le commandant de Louisbourg marquoit, que les magasins étant vides et dépourvus de tout effet de traite, qu'il lui seroit impossible de se tirer de son embarras sans mon assistance. Pour témoigner donc combien j'avois à cœur les intérêts de l'établissement, j'exigeai des chefs Saphirobay, d'ouvrir la traite contre des billets dont je leurs en formai une modèle, et dont j'envoyai un nombre suffisant au commandant de l'établissement.

Dans la nuit de ce même jour, je reçus un avis, que le Roi des Seclaves envoyoit des présents et des envoyés vers moi, pour conclure la paix avec moi; et je détachai un Rohandrian au devant d'eux.

Le 13, le conseil étant assemblé, je proposai de déterminer un lieu pour l'érection d'une ville, et l'emplacement fut statué au haut de la rivière Manangouzon; ainsi qu'il fut décidé d'ériger six gouvernements, depuis le port de Maronvai jusqu'à la pointe d'Itaperé; mais comme il me manquoit des sujets capables pour remplir les charges, je différai l'exécution de l'acte du conseil. Cette circonstance

me fournit une occasion de représenter aux membres du conseil, qu'il seroit du plus grand avantage pour les intérêts de la nation, de lier en Europe, soit avec le Roi de France, soit avec toute autre puissance, des traités de commerce et d'amitié, afin de pouvoir nous procurer l'exportation de nos productions, et l'importation nécessaire à la jeunesse, dans les différentes sciences, et les différents arts et métiers, en engageant des Européens habiles en ce genre à venir s'établir parmi nous. J'accompagnai cette dernière proposition avec une assurance mâle, qui leur fit adopter mon conseil, et il n'y eut que le vieux Rohandrian Raffangour, qui m'en témoigna son déplaisir, disant hautement, que j'allois chercher ma mort. Il conjura ses compatriotes de s'opposer à mon départ; malheureusement j'étois trop attaché à mes principes, et je déclarai que mon intention étoit de me rendre en Europe, pour conclure avec n'importe quelle nation, des traités de commerce et d'amitié; et pour exécuter le projet, je ne différai que pour donner un cours à la forme de gouvernement que j'avois établie.

Le 14, 15, et 16, je m'occupai constamment pour établir la règle, et l'ordre du gouvernement. Ce jour, les envoyés de Cimanongou Roi des Seclaves, me furent présentés. Ils m'annonçoient un présent de quatre-vingt esclaves et cinq cent bœufs; mais comme ils s'étoient annoncés d'avoir été envoyés par leur Roi au commandant François, après leurs avoir déclaré que ce titre ne m'appartenoit plus, je les fis conduire avec leur suite à Louisbourg. Leur étonnement fut très grand, d'entendre que j'étois élu Ampansa-

Ampansacabé, et que l'on m'avoit reconnu pour descendant de la ligne de Ramini; car ce n'étoit que depuis la mort, ou plutôt depuis le massacre de Ramini Larizon, que le Rohandrian de Boyana avoit pris le titre de Roi des Seclaves.

Le 17, je fis acheter d'un navire particulier sa cargaison de traite, de la valeur de quarante-cinq mille livres, en donnant cent vingt huit noirs de traite; et ensuite cette cargaison fut consignée à la disposition du Rohandrian Ramaraombe, membre du conseil permanent.

Le 18, croyant devoir établir un ordre pour le service militaire, je nomurai le Rohandrian malate Siancé, Miaditompé, *Généralissime*; et j'établis douze compagnies, chacune de cent cinquante Ondzatfi, sous ses ordres, pour veiller à la conservation de la paix, conformément aux instructions qui lui seroient prescrits par le conseil suprême. À l'instant de cette formation, chaque Rohandrian me demanda la permission d'établir dans leurs districts respectifs, une compagnie de guerre; ce que non-seulement je leurs accordai, mais je l'ordonnai même; et afin de donner une sanction à cet établissement militaire, je me décidai de faire la résolution en pleine cabare, que j'avois indiqué au 19. Ce jour je fis faire vingt-deux drapeaux, pour les distribuer aux différents Rohandrians et Anacandrians. Ces drapeaux avoient le fond bleu, avec une lune blanche au milieu; celui seul de la légion, avoit dans un fond blanc un quarre bleu, avec une lune au centre, accompagnée de six étoiles.

Le 19, assemblés en cabare, je donnai sanction à l'établissement des corps de troupes, et les drapeaux furent distribués avec une solemnité vraiment imposante.

Le 20, ayant une corvette prête à mettre à la voile, et ayant réglé la direction de mes habitations, et pourvu aux affaires de la nation, je me décidai de renouveler les propositions sur mon départ, et je demandai les titres et les pouvoirs relatifs à ma mission ; en voici ce qui fut conclu et décidé en conseil.

Les chefs Rohandrians, Anacandrians, Voadziri, et Lohavohites, et les peuples Ondzatsi et Ombiaffes, assemblés en cabare générale de la nation, ayant agréés les propositions faites par leur Ampansacabé, consentent et agréent que le dit Ampansacabé s'absente pour faire un voyage en Europe, afin de conclure un traité, soit avec le Roi de France, ou toute autre nation, et pour pouvoir engager des hommes habiles en différents arts et métiers, pour venir habiter à Madagascar. C'est en conséquence qu'ils ont résolus de lui donner toute autorité, et un pouvoir absolu. Ils lui promettent sous serment, de suivre exactement l'ordre qu'il leur a prescrit pour la forme du gouvernement, pour tout le temps de son absence ; et ils lui jurent une entière fidélité, en ce qu'ils n'admettront aucun étranger dans leur île ; et encore moins souffriront-ils qu'aucun d'eux en particulier fasse des traités particuliers, avec qui que ce soit. Ils déclarent encore, qu'à l'époque d'une année et demie, s'ils ne voyoient pas revenir leur Ampansacabé, ils ne souffriront aucun établissement François sur la côte de leur île.

Mais

Mais ils exigent que l'Ampansacabé s'oblige de revenir, soit qu'il réussisse ou non dans son entreprise; et qu'en tout retard, il donne des nouvelles de sa vie.

Ces engagements et résolutions furent confirmés par le serment du sang, et la cabare se diffout par les lamentations, qui balancerent fortement ma résolution. Mais helas ! mon destin fut le plus fort, et j'en suivis l'impulsion, sur ce qui me paroissoit juste et raisonnable.

Après la cabare, Raffangour vint chez moi, pour me représenter encore les dangers auxquels je m'exposois. Il me dit qu'il connoissoit les François. Qu'ambitieux comme ils étoient, de se rendre maîtres tôt ou tard de leur île, ils attenteroient sur ma vie, et sur ma liberté; et cito des exemples de leur férocité, en me rappellant leur conduite dans cette île. En un mot, il me parla le langage d'un ami, sentant les calamités que ma démarche alloit m'attirer. Ses raisonnements furent des raisonnements justes, et appuyées des toutes les probabilités; et je ne peux inculper que mon zèle, qui m'a conduit à servir les intérêts de la France, au risque de perdre ma fortune, mon état, et ma vie. Ce jour fut employé pour composer les pleins pouvoirs, qui furent lus au comité et duement expédiés.

*Pleins pouvoirs.*

L'an 1776, le 23 Octobre, dans la plaine de Mahavelou. Les Rois, princes, chef, et peuples de Madagascar, de la côte du Nord et de l'Est de l'île, réunis en cabare, ayant entendus les propositions de

298 MEMOIRES ET VOYAGES DU

leur Ampansacabé, placent leur entière confiance en son amour envers eux, et en sa fidélité jurée, de tenir ses engagements ; ils lui attribuent les pouvoirs absolus et irrévocables, de traiter en Europe avec le Roi de France, ou tout autre Roi ou nation, pour conclure avec le dit Roi de France, ou tout autre Roi ou nation, des liaisons de commerce, d'amitié, de relations, ou d'engagements. C'est en conséquence que nous déclarons par la présente cabare, que nous approuverons, agréerons, et ratifierons, tout ce qu'il aura conclu et signé en sa qualité d'Ampansacabé ; et pour consolider nos soumissions, nous avons unanimement résolus, et statuons, qu'en cas que le Roi de France n'agréeroit point nos propositions, l'Ampansacabé jouira de toute autorité et pouvoir, de s'adresser à tout autre souverain et nation, de conclure avec elle des traités de commerce et d'amitié, et de contracter des engagements relatifs. Qu'en attendant le retour de notre Ampansacabé, nous nous obligeons solennellement de ne recevoir aucun étranger dans notre île, et de ne conclure aucun traité ou liaison avec aucune nation ; en foi de quoi nous avons commis en écrit le présent pouvoir. Après l'avoir fait lire et interpréter en pleine cabare, nous le remettons à notre dit seigneur Ampansacabé. Fait l'année, le mois, et le jour ci-dessus signé au nom de toute la nation.

RAFFANGOUR, Rohandrian.

HYAVI, Roi de l'Est.

LAMBOUIN, Roi du Nord.

Le

Le 21, j'annonçai aux chefs, que voulant vaquer à mes arrangements pour mon départ, je prenois congé d'eux; leurs proposant tout le temps de mon absence, de reconnoître Raffangour chef du conseil suprême, ou Siancé à son défaut. Le reste de cette journée se passa en un festin, auquel plus de quarante mille ames assisterent.

Du 22 au 10 Novembre, je m'occupai à mettre tous les intérêts, soit publics, soit privés, en ordre.

Le 11, je me rendis à Louisbourg, pour assister de mes conseils l'officier commandant l'établissement; et le 14, étant enfin instruit que tout étoit embarqué à bord du brigantin nommé Le Bel Artur, navire que j'avois frété pour me transporter au Cap de Bonne Espérance, je pris congé pour m'embarquer. Rendu au bord de la mer, je me vis accompagné de presque tous les chefs du pays, et de tous les individus de l'établissement; les uns me souhaitoient un bon voyage, et les autres invoquoient Zahanhar pour m'assister dans mes démarches; mais à la fin tout pleurerent. C'étoit en ce moment unique dans le cours de ma vie, que j'éprouvai ce qu'un cœur peut souffrir, en s'arrachant d'une société dont on est aimé, et à laquelle on s'est voué. Je me vis enfin rendu à bord, non sans avoir payé à la nature un tribut; chose que je n'avois pas senti dans les plus affreux malheurs d'un exil tyrannique. Le vent du nord commençant à fraîchir vers le soir, je fis mettre à la voile pour le Cap de Bonne Espérance, d'où ensuite je comptois fréter un

autre

autre vaisseau pour me rendre en France. Peut-être que de ce voyage naîtra des circonstances heureuses, telles que je les désire pour l'établissement de Madagascar, et qui repareront les fautes commises par le ministre.

F I N.

PIECES annoncées dans les MEMOIRES.

1775. *Pièce L. X.*

**ASSEMBLEE** du corps des officiers des volontaires de Benyowsky.

L'an mille sept cent soixante quinze, ce jour, le vingt-deux Septembre, Mons. le Baron de Benyowsky, Colonel du dit corps des volontaires de son nom, et Commandant en Chef pour le Roi des établissements François en l'ile de Madagascar, étant instruit par le Chirurgien Major du corps, de la situation critique dans laquelle il se trouve par sa maladie, qui ménace ses jours de plus-en-plus, par la diminution très sensible de ses forces, et désirant en conséquence prévenir les allarmes de Messieurs les officiers de son corps, qui voyant leur chef accablé sous le poid d'une maladie violente, et connaissant d'ailleurs la foible position de la troupe, exposée à des revers infinis, tant par le manquement de soldé que de vêtement, ont désirés de tenir une assemblée pour s'instruire des volontés de leur chef,

afin

afin de connoître les ordres qu'ils auroient à suivre dans le cas que le destin disposeroit de son sort. Sur ces causes et raisons, le dit Sieur Baron de Benyowsky, Colonel du corps des volontaires, et Commandant en chef pour le Roi en cette île, a fixé le jour du vingt-cinq du mois courant, pour assembler le corps de Mess. les officiers, afin de consulter sur le parti qu'ils doivent embrasser dans une circonstance aussi pénible. Il a, en conséquence, donné ses ordres, exigeants de mettre par écrit, et d'inscrire dans le registre du corps, les raisons qui l'ont déterminés à tenir ce conseil, ainsi que le résultat de la décision du dit conseil.

Mons. le Baron de Benyowsky, nonobstant sa violente maladie, se trouvant tranquille d'esprit et en pleine connoissance, a exigé l'agrément de son Chirurgien Major, pour présider à cette assemblée, ce qui enfin, après plusieurs consultations avec les autres Chirurgiens, lui a été accordé. Il a donc ordonné à Mess. les officiers de son corps, de s'assembler le vingt-cinq du mois courant, en son quartier général ; nommément à Mons. de Mallendre, Capitaine ; à Mons. le Cerf, dans la suite faisant fonction de Capitaine ; à Mons. Perthuis, Lieutenant ; à Mons. Certain, Lieutenant ; à Mons. de la Boulaye, Lieutenant en second ; à Mons. de la Tour, Lieutenant en second ; à Mons. Larmina, Quartier Maître ; à Mons. Evally, Porte Drapeau ; à Mons. de Rosiere, Lieutenant, dans la suite Aide de Camp du Colonel, et faisant fonction de Greffier ; à Mons. Besse, Trésorier, invité pour assister à l'assemblée,

en

en qualité d'officier principal de l'administration, au défaut d'ordonnateur ou commissaire.

L'an mille sept cent soixante quinze, le vingt-cinq Septembre, Mess. les officiers du corps des Volontaires de Benyowsky, Colonel du dit corps, et Commandant en Chef de l'ile de Madagascar, Mons. de Mallendre, Capitaine; Mons. le Cerf, Capitaine à la suite; Mons. Perthuis, Lieutenant; Mons. Certain, Lieutenant; Mons. de la Boulaye, Lieutenant en second; Mons. de la Tour, Lieutenant en second; Mons. Larmina, Quartier Maitre; Mons. Evally, Porte Drapeau; Mons. de Roziere, Lieutenant, dans la suite faisant fonction de Greffier; Mons. Besse, Trésorier, invité pour assister à l'assemblée, en qualité de principal officier d'administration, au défaut d'ordonnateur ou commissaire, Mons. de Sanglier, étant détaché à l'ile de France, Mess. de la Boulaye l'ainé, Lieutenant en premier; et Corbi, Lieutenant en second, détachés en partis en cette île, étant absents.

Discours que Mons. le Baron de Benyowsky tint à Mess. les officiers assemblés.

“ Les allarmes, Messieurs, que vous avez pris  
 “ par rapport à ma maladie, sont des nouvelles  
 “ preuves de votre attachement; mais comme je les  
 “ trouve guidées par le zèle qui vous est si com-  
 “ mun, pour le service de sa Majesté notre maître,  
 “ je suis obligé de passer ici les mouvements de la  
 “ reconnaissance de mon cœur vis-a-vis de vous,  
 “ pour parler en premier des intérêts qui m'ont été  
 “ confiés par la cour, afin de vous mettre à portée

“ de suivre un parti sur, en cas qu'il plairoit à la  
“ Divine Providence de disposer de mon sort.

“ A la fin de l'année mille sept cent soixante  
“ douze, le Roi ordonna la levée de notre corps,  
“ en m'en donnant le commandement. Au com-  
“ mencement de l'année suivante, je reçus l'ordre  
“ du Roi par ses Ministres, de passer avec le dit  
“ corps en cette île; mais comme il m'étoit en même  
“ temps enjoint de garder le secret sur notre mission,  
“ je n'osai pas vous faire part de l'endroit de notre  
“ destination, que vous n'avez appris que très con-  
“ fusément à l'île de France. Vous observerez de  
“ là, que ce n'étoit pas le manque de confiance de  
“ ma part, qui vous a laissé ignorer le sujet de notre  
“ entreprise. La conduite que j'ai tenu vis-a-vis de  
“ vous dans notre passage, en m'efforçant de vous  
“ instruire sur la tactique, vous a convaincu de mon  
“ zèle pour votre bien commun. Vous m'avez  
“ payés de votre attachement, et de votre estime;  
“ dont les marques ne s'effaceront jamais de mon  
“ ame. Rendus à notre destination en cette île,  
“ nous avons soufferts des maux communs, en par-  
“ tageant les peines et les fatigues, et en combattant  
“ contre l'intemperie d'un climat chaud, et d'un  
“ peuple jaloux de sa liberté. Nous avons su  
“ nous armer de courage, pour exécuter les ordres  
“ qui nous ont été donnés, et nous avons réussis  
“ enfin, malgré le sort envieux qui nous a pour-  
“ suivis. Excusez moi, mes chers camarades, si je  
“ ne nomme pas ici les auteurs de nos maux; ils  
“ vous font connus; la honte qu'ils doivent ressentir

“ de

“ de se voir découverts et d'avoir échoués, nous  
“ venge assez d'eux. La conduite que j'ai tenu en  
“ cette ile vous est tellement connue, qu'il ne me  
“ reste rien à vous dire sur les maux passés. Vous  
“ êtes convaincus que j'ai fait mon devoir pour les  
“ soulager, en livrant ma fortune pour subvenir aux  
“ besoins et au secours de l'établissement que nous  
“ avons formés; vous même m'avançant vos ap-  
“ pointements, m'avez fournis des moyens pour  
“ nous procurer les besoins pressants que l'on nous  
“ refusoit si injustement, et sans lesquels nous euf-  
“ sions été reduits entièrement. En récompense de  
“ mon zèle et de mes peines, je me vois aujourd'hui  
“ payé par la plus noire calomnie de la part de l'ile  
“ de France. Il n'y a pas d'horreur qu'on ne vo-  
“ misse contre ma personne. On s'est récrié sur les  
“ dépenses exorbitantes qu'on prétend avoir été  
“ faites en cette ile; sur des cruautés commises par  
“ moi, ou par mon ordre envers des commerçants  
“ particuliers, que l'on fait dire publiquement de  
“ les avoir forcés à signer certains écrits, leur met-  
“ tant le pistolet à la gorge. Et ce qui est le plus  
“ mortifiant, on s'efforce de persuader et de divul-  
“ guer au public de l'ile de France, que le trésor de la  
“ dite ile, avoit fourni des fonds suffisans pour le ser-  
“ vice de la troupe; que j'avois usurpé ces sommes,  
“ et que j'avois laissé les soldats sans ressources, ac-  
“ cablés de travaux, détestants leur vie, et ménacés  
“ de toutes les horreurs d'une tyrannie. Ces bruits  
“ malicieux, par lesquels on s'efforce de ternir ma  
“ réputation, ne me touchoient point dans toute

“ autre circonstance ; et je me mettrois au dessus d'eux,  
“ si l'esperoir de me voir rétabli de cette maladie, me  
“ laissoit celui de rendre compte personnellement de  
“ ma conduite au Roi et à ses ministres ; mais ap-  
“ percevant les suites dangereuses de la maladie qui  
“ m'accable, et qui d'un jour à l'autre me peut obliger  
“ de vous quitter, je vous appelle par votre honneur  
“ Messieurs, d'en rendre le témoignage à la vérité,  
“ pour interdire les bouches qui veulent ternir ma  
“ réputation. Vous me connoissez en soldat, et  
“ vous m'avez éprouvés en chef. Rendez à mon  
“ nom la justice que j'ai mérité en personne ; c'est  
“ ce que vous ne pouvez me refuser.

“ Apres ce récit précis, il faut que je passe à la  
“ position présente dans laquelle nous nous trou-  
“ vons. Pour affermir l'établissement, jusqu'à nouvel  
“ ordre de la cour, et pour le mettre à l'abri des  
“ maux qui pourront l'attaquer, les ayant prévus, j'ai  
“ expédié il y a un an, la corvette le Postillon pour  
“ la France, afin de rendre compte à la cour de  
“ notre position, et d'implorer des secours, en at-  
“ tendant que j'eusse réclamé ceux de l'ile de France,  
“ en conséquence des ordres du Roi. Vous les démé-  
“ lerez dans la lettre que son ministre écrivit aux  
“ chefs de l'ile de France, et je vous la produis ici  
“ pour vous assurer du fait. Vous aurez crus sans  
“ doute comme moi, que les chefs de cette ile au-  
“ roient subitement fournis des secours ; mais hélas  
“ en réponse, j'apprends un refus de leur part, que je  
“ vous ai laissé ignorer jusqu'ici, afin de ne pas vous  
“ consterner. Ce refus nous met aujourd'hui d'au-  
“ tant

“ tant plus dans l'embarras, qu'ayant employé tous  
“ mes fonds pour le service du Roi, je suis hors  
“ d'état de pourvoir aux besoins pressants. Les  
“ magasins remplis d'effets inutiles, que vous a en-  
“ voyée l'île de France, sont vuides pour le nécessaire;  
“ le trésor sans sols, la troupe toute nue et sans solde;  
“ voici l'état dans lequel nous sommes; état triste,  
“ pour des gens qui depuis deux ans, sans une ré-  
“ lache de vingt quatre heures, sont forcés d'être  
“ dans un mouvement continual, et qui par la der-  
“ nière guerre contre les insulaires, se sont si vailla-  
“ ment distingués sous votre conduite. La réussite  
“ de cette guerre, dont l'évènement a affermi notre  
“ bonheur, et a assuré la tranquillité du pays, nous  
“ a comblée de joie; il faut profiter de sa bonne  
“ disposition, pour encourager davantage, et relever  
“ les esprits de nos soldats; ils nous aiment Mes-  
“ sieurs, et rien ne nous est impossible vis-a-vis d'eux.  
“ Je vous conjure donc de les animer, en les rap-  
“ pellant à la gloire, ce grand véhicule des Fran-  
“ çois. Un soldat animé, et à qui l'officier montre  
“ l'exemple, souffre, je dis plus, il court à la plus  
“ grande fatigue. Vous réussirez donc par là, à  
“ soutenir le service ordinaire, et qui est forcé par  
“ les différents partis que nous sommes obligés de  
“ soutenir. Pour ce qui est de la solde de neuf mois  
“ due à la troupe et à vous, je tacherai en partie  
“ d'y satisfaire, en me défendant de mon petit néces-  
“ faire, par le moyen d'un navire particulier qui se  
“ trouve sur la côte. Peut être pourrons nous de  
“ même par ce canal, nous pourvoir d'effets de traite

“ pour subvenir aux besoins journaliers des hopitaux.  
“ Balançant ainsi nos secours avec nos malheurs,  
“ nous pourrons espérer de nouveaux ordres de la  
“ cour, qui, selon toute apparence ne peuvent pas  
“ tarder sur l'expédition du Postillon. L'endroit  
“ d'ailleurs que nous habitons, étant rendu plus sain  
“ par les ouvrages que nous avons exécutés, garan-  
“ tira des maladies ceux qui aujourd'hui se portent  
“ passablement, et qui ne sont point tout à fait  
“ épuisés. L'expérience de cette année nous con-  
“ firme dans cette croyance. L'année passée ayant  
“ perdu cent treize hommes, cette année ne nous en  
“ a couté qu'onze ; voilà une différence qui doit  
“ faire notre gloire. Nous nous sommes exposés  
“ en travaillant pour les autres ; ils auront l'agré-  
“ ment de jouir en sûreté, et sans crainte, de nos tra-  
“ vaux ; mais on ne nous disputera pas la gloire  
“ d'avoir travaillé au peril de nos vies pour le bien  
“ commun.

“ Je vous quitte un instant Messieurs, pour me  
“ remettre un peu mes forces ; vous priant en atten-  
“ dant de consulter ensemble sur les moyens les plus  
“ convenables pour notre situation. Il seroit superflu  
“ que je vous observasse que c'est par ordre du Roi  
“ que nous avons travaillés ici ; et que ce n'est pas tout  
“ d'avoir réussis, mais qu'il faut conserver les avan-  
“ tages acquis. Il n'y a rien qu'un courage décidé  
“ ne puisse vaincre. Adieu, mes amis, je vous  
“ quitte un instant.” (Signé)

LE BARON DE BENYOWSKY.

Avec paraphe.

Le

Le commandant pressé par son incommodité se retira, ayant terminé son discours en exhortant Messieurs les officiers de consulter ensemble, et de lui soumettre leurs opinions ; sur quoi Messieurs les officiers délibérerent de rédiger par articles leurs opinions, et les soumetterent à leur commandant.

*Opinions de Messieurs les Officiers, soumis à leur Commandant.*

PRIMO. Messieurs les officiers du corps des Volontaires, ayant entendus le discours de leur commandant, sont pénétrés d'une douleur unanime, en apprenant qu'en récompense du zèle et des soins multipliés, qu'il a prouvé aux dépens de sa fortune et de ses jours, envers tous ceux qui ont eu l'honneur de servir sous ses ordres, on s'efforce de ternir sa réputation par des impostures, et la plus noire calomnie. Témoins de sa conduite, ils croient suivre leur devoir, en protestant solennellement par le présent acte, contre toutes les imputations et les prétendues malversations ; s'obligeant mutuellement, en cas que le sort disposeroit des jours de leur commandant, de représenter cette affaire à sa Majesté et à son ministre.

2°. Ils ont l'honneur de représenter à Monsieur le Commandant, qu'ayant observés tous les efforts magnanimes avec lesquels il a bien voulu soutenir l'établissement royal, et le corps des Volontaires, en fournant des moyens pour pourvoir à chaque individu jusqu'ici, ils se feroient honneur de suivre l'exemple de leur chef, en le priant de permettre qu'ils fassent

310 MEMOIRES ET VOYAGES DU

eux mêmes une masse en fonds pour l'avance au trésor, afin que par ce moyen ils puissent mériter son estime, et contribuer de toutes leurs forces au bien de sa Majesté.

3°. A l'égard de la troupe et du service, ils n'oublieront rien pour justifier l'opinion de leur commandant, en le priant par égard au petit nombre de la troupe, de faire retirer les deux postes intermédiaires de Massoualla et de Mananhar, afin que la troupe renforcée de quelques hommes, soit plus en état d'agir dans le voisinage du chef lieu, et de se mettre à couvert des brigandages qui se commettent depuis la dernière guerre par des gens vagabonds.

4°. Ils représentent respectueusement à leur commandant, de vouloir bien considérer que l'attente d'un vaisseau d'Europe, pourroit être frustrée par quelques évènements imprévus; et qu'en conséquence il seroit très nécessaire d'envoyer à l'ile de France une sommation au nom du Roi, tant pour obtenir des secours en hommes, que des fonds et des effets pour la subsistance.

5°. Mess. les officiers, voyant que la santé de Mons. leur Commandant s'est très altérée, instruits d'ailleurs par le Chirurgien Major, que sa maladie ne peut qu'augmenter par les fatigues et les travaux auxquels Mons. le Commandant s'expose nonobstant leur opposition, ils l'osent prier unanimement de se dispenser pour un certain temps de vaquer au travail assidu, ainsi que de renoncer à ses fatigues. Ils fondent leurs instances sur l'amitié qu'il a toujours bien voulu témoigner pour le corps des Volontaires, ainsi que

que pour les intérêts de l'établissement; il se doit au Roi, et non à lui même.

6°. Mess. les officiers osent en dernier représenter, qu'épuisés par les maux passés et présents, il n'y a pas un d'entr'eux qui ne ressente des foibleesses dans son corps, et que le changement de la garnison seroit très nécessaire pour le corps entier. Ils remettent donc leurs intérêts communs à Mons. le commandant, le suppliant de vouloir bien s'intéresser auprès de sa Majesté et de son ministre en la faveur du corps, pour lui procurer une juste récompense, et quelque temps heureux pour le remettre des fatigues énormes dont il est accablé.

Signé des nommés ci-après :

DE MALLENDRE, avec paraphe ;  
 LE CERF, avec paraphe ;  
 PERTHUIS, Lieutenant ;  
 LE CERTAIN DE VEZIERS, Lieutenant ;  
 DE LA BOULAYE des Greves, Lieutenant en second ;  
 Le Chevalier DE LA TOUR, Lieutenant en second ;  
 LARMINA, Quartier Maitre, avec paraphe ;  
 DE ROZIERE, Lieutenant, ensuite fesant fonction de Greffier ;  
 BESSE, Trésorier, avec paraphe.

*Décision de l'Assemblée du Corps des Volontaires de Benyowsky.*

PRIMO. Mons. le Commandant, satisfait de la promesse de Messieurs les officiers de son corps pour ce qui concerne sa réputation, et ne réclamant que leurs témoignages de vive voix, en cas de son décès prématuré, se réserve en personne de se justifier de toutes les imputations calomnieuses, et de porter ses plaintes au pied du trône de sa Majesté.

2º. Mons. le Commandant, enverra par la première occasion, une sommation à Messieurs les chefs de l'île de France, pour obtenir les secours nécessaires pour la subsistance de l'établissement.

3º. Mons. le Commandant distribuera entre Mess. les officiers, les parties du travail journalier, pour se reposer. Il déclare pareillement par le présent, qu'ayant disposé de toutes les affaires concernant l'établissement, et aussi les siens propres, ils trouveront en cas de son décès, ses derniers volontés dans la cassette No. A, scellée, et qui se trouvera dans son cabinet, déposée dans le bureau; cette même cassette, renferme plusieurs papiers adressés au Ministre, et un ordre de par le Roi, qui enjoint à celui de Mess. les officiers, qui par son rang devroit prendre le commandement, de se conformer jusqu'à nouvel ordre de la cour, aux instructions qu'il trouvera jointes à l'ordre. Mess. les officiers éviteront par là un embarras,

barris, qui faute de cette précaution ne pourroit que devenir très funeste à l'établissement ; il les exhorte donc à s'armer de courage, pour soutenir les intérêts de leur maître. Ayant tous bravés la mort pour acquérir de la gloire, aujourd'hui il faut se soumettre noblement, aux peines et aux maux pour les soutenir.

4°. Mess. les officiers du corps des Volontaires, formeront une masse de douze mille livres, laquelle sera remise au trésor pour servir au payement de la troupe ; et Mons. le Commandant se charge de fournir une pareille somme, pour faire faire achat de différents effets et marchandises de traite, pour la subsistance des hopitaux et pour les besoins journaliers.

5°. Les postes de Massoualla et de Mananhar, seront relevés pour renforcer le chef lieu, afin d'y mettre la culture des insulaires alliés, à l'abri de la dévastation et de l'incendie des vagabonds.

6°. Mons. le commandant, fera parvenir ses instances au Ministre, en lui représentant les maux et les fatigues de son corps, et demandera pour le soulagement du dit corps, un garnison plus convenable au rétablissement de la troupe épuisée, en la fixant dans l'intérieur de l'ile.

7°. Il sera dressé, un acte en forme de la présente assemblée en conseil, du corps de Mess. les officiers des Volontaires, et fait triplicata, dont un sera soumis au Ministre, le second envoyé à l'ile de France avec la sommation, et le troisième déposé dans les archives du corps.

Fait

314 MEMOIRES ET VOYAGES DU

Fait en notre camp général de l'ile de Madagascar,  
le vingt-cinq Septembre, mille sept cent soixante et  
quinze.

Signé,

Le Baron de BENYOWSKY, Colonel  
et Commandant en Chef des éta-  
blissements François de l'ile de Ma-  
dagascar;

DE MALLENDRE, Capitaine, avec  
paraphe;

LE CERF, Capitaine, avec paraphe;  
PERTHUIS, Lieutenant;

LE CERTAIN, Lieutenant;

DE LA BOULAYE des Greves, Lieu-  
tenant en second;

Le Chevalier DE LA TOUR, Lieute-  
nant en Second;

DE LARMINA, Quarter Maître;  
ROZIERE, Lieutenant, ensuite faisant  
fonction de Greffier; — et

BESSE, Trésorier.

*Assemblée*

*Assemblée du Conseil de Mess. les Officiers du Corps des Volontaires de Benyowsky, convoquée par Ordre de Mons. le Baron de Benyowsky.*

*Pièce L. X. X.*

L'an mille sept cent soixante seize, le 1 Avril, Mess. les officiers assemblés en conseil par ordre de Mons. le Baron de Benyowsky, Colonel du corps de son nom, et Commandant en Chef des établissements François en l'île de Madagascar : Mons. le Chevalier de Sanglier, Capitaine ; Mons. de Mallendre, Capitaine ; Mons. Perthuis, Lieutenant en premier ; Corbi, Lieutenant en second ; De la Boulaye, Lieutenant en second ; Le Chevalier de la Tour, Lieutenant en second ; Larmina, Quartier Maitre ; Evally, Porte Drapeau ; Rosiere, faisant fonction d'Ingénieur ; Mayeur, Lieutenant, dans la suite premier Interpréte de l'établissement ; Bessiere, faisant fonction de Greffier ; et Besse, Trésorier, invité pour assister à l'assemblée, en qualité de principal officier de l'administration, en défaut d'ordonnateur ou commissaire ; Mons. le Baron de Benyowsky, présidant en ce conseil ; Mess. le Certain et de la Boulaye, l'ainé, Lieutenants en premier, étant absents, le premier détaché à l'île de France, et le second commandant à Foul Point.

Discours que Mons. le Baron de Benyowsky tint à Mess. les officiers assemblés.

“ Je

“ Je vous ai assemblés, Messieurs, afin de con-  
“ cerner avec vous sur les circonstances critiques de  
“ notre position actuelle, sur la garantie et la sûreté  
“ de nos postes, sur la conservation des différentes  
“ provinces alliées à l'établissement, ainsi que sur le  
“ parti que nous devons prendre dans la circonstance  
“ présente, à l'égard de la guerre des Seclaves, dont  
“ le chef, s'est déclaré ennemi du pavillon Français,  
“ et a déjà commencé des actes d'hostilités, en ra-  
“ vaseant les peuples qui par serment se sont  
“ alliés à notre établissement, et qui n'étant pas se-  
“ courus par nous, pourront bientôt être contraints  
“ par la force à céder à nos ennemis, et à passer  
“ sous leur domination. Toutes ces circonstances  
“ exigent de la part de l'établissement toute son at-  
“ tention ; d'autant plus qu'augmentant continuelle-  
“ ment, elles ménacent de perdre tous les fruits des  
“ peines et des travaux que nous y avons employés  
“ pour l'espace de trois ans; et qu'elles arrivent dans  
“ un contre temps, où les forces de l'établissement  
“ sont épuisées. Ces positions exigent donc que  
“ nous discutions leurs parties en détail, afin de  
“ former un plan juste et courageux, sans être témé-  
“ raire, pour faire face à tout, pour suffire à nous  
“ mêmes, et en rassemblant nos forces de soutenir  
“ avec gloire nos travaux, en les couronnant par les  
“ titres de braves soldats et de fidèles serviteurs du  
“ Roi qui nous a employé.

“ Il seroit superflu que je citasse ici tous les genres  
“ de gênes et de vexations, qu'on nous a laissés si  
“ injustement éprouver, et qui ont remis cet éta-

“ blissement dans une situation triste et critique, et  
“ le corps de notre troupe dans une foibleesse ex-  
“ trême. Tous ces maux vous sont connus; nous  
“ les avons discutés dans la dernière assemblée du  
“ corps, tenu le 25 Septembre, 1775, et auxquels  
“ nous avons pour un tems remédiés, espérant des  
“ prompts secours, soit de l'ile de France ou de la  
“ France même. Mais voici depuis cette époque  
“ six mois écoulés, et les petits secours que l'ile de  
“ France nous a fourni étoient à peine suffisants  
“ pour nous soulager jusqu'ici; nos maux ne peu-  
“ vent donc qu'augmenter et nous accabler. Il  
“ s'agit aujourd'hui de leur opposer une fermeté et  
“ un courage déterminé. Pour y réussir, suppo-  
“ sons que les secours, quoique journellement atten-  
“ dus, soient encore bien éloignés; comptons sur  
“ le présent, calculons nos vraies forces, et décidons  
“ après sur la conduite que nous devons tenir; alors  
“ notre propre assurance d'avoir employés toutes les  
“ forces et toutes les ressources de notre courage,  
“ pour le service de sa Majesté, nous récompensera  
“ avec prodigalité de nos labeurs.

“ Si nous voulons considérer le nombre qui com-  
“ pose ordinairement la force d'une troupe, nous ne  
“ verrons en nous que le foible reste d'un corps a-  
“ battu par la dureté de travaux longs et affidus,  
“ qui peut à peine suffire au service ordinaire, n'osant  
“ plus sortir de ses forts et de ses retranchements;  
“ mais d'après l'esprit valeureux qui doit être naturel  
“ aux militaires, nous devons éléver notre courage  
“ au dessus du vulgaire. Plus les vicissitudes nous  
“ accablent

“ accablent et s’augmentent, plus de force et de  
“ fermeté nous devons rassembler. Obligés par  
“ l’honneur et par le devoir, de justifier la confiance  
“ de la cour, qui nous a destinée pour former un  
“ établissement solide dans cette île, il faut se resou-  
“ dre à vaincre et à dompter tous les obstacles.  
“ Trois années se sont passées, que nous avons oub-  
“ liés les douceurs de la tranquillité. Nos corps se  
“ sont formés à la dureté des travaux et de la guerre  
“ de ce climat. Des milliers d’ennemis vaincus et  
“ dispersés, nous ont acquis dans toute l’étendue de  
“ cette vaste île, une réputation qui nous a procuré  
“ des liaisons, de plus d’un tiers même de la popu-  
“ lation. Que risquerions nous donc aujourd’hui  
“ en partageant notre troupe pour employer la moitié  
“ à garder nos postes fortifiés et munis d’artillerie,  
“ tandis que l’autre tiendroit la campagne, porteroit  
“ la terreur aux ennemis, tiendroit en respect ceux  
“ qui sont neutres, et conserveroit les alliés de l’éta-  
“ blissement ? Un tel arrangement bien exécuté,  
“ nous ouvriroit des ressources que nous ignorons  
“ jusqu’ici. Les secours si long temps demandés et  
“ attendus, ne tarderont pas d’arriver ; et alors  
“ toutes les difficultés et tous les obstacles seront  
“ surmontés. La troupe renforcée, reprendra sa  
“ vigueur primitive ; ayant jusques-là tenue en échec  
“ les ennemis, elle les anéantira d’emblée ; et les  
“ magasins étant fournis, augmenteront la confiance  
“ des naturels du pays, qui depuis notre arrivée en  
“ cette île ayant été entretenus par des espérances  
“ seuls, et ne voyant arriver aucun secours, pour-  
“ roient

“ roient se mettre du parti des Seclaves, la seule  
“ nation qui nous reste à combattre et à vaincre ;  
“ parce que son opiniatreté naturel, ne se laissera  
“ jamais surprendre par la politique, et qu'elle ne  
“ néglige rien pour attirer toutes les autres nations  
“ de l'ile dans ses intérêts contre nous, soit par pro-  
“ messes ou par menaces. Pour leur opposer, nous  
“ n'avons que nos bras, et la supériorité de l'art de  
“ la guerre. Acheter la paix, est contraire au ca-  
“ ractère Français. D'ailleurs c'est un moyen qui  
“ ne pourroit que ternir notre réputation, et nous  
“ avilir même aux yeux de toutes les nations de  
“ cette ile. Elles se réveilleroient si elles nous  
“ voyoient indécis et embarrassés devant une seul  
“ nation ; tandis que plusieurs, par une précipitation  
“ à notre seule vue, se sont rendues, et n'ont pas  
“ mêmes osées rassembler leurs forces, pour s'opposer  
“ à nos entreprises. Elles se sont toutes attachées à  
“ l'établissement par politique ; elle doivent être  
“ conservées par la civilisation, et par la justice qui  
“ leur est administrée. La douceur avec laquelle  
“ nous les avons traités jusqu'ici, et les secours que  
“ nous leurs avons donnés à propos contre leurs  
“ ennemis, font qu'elles nous estiment ; et oubliant  
“ le nom d'étranger, elles ne voyent en nous que  
“ leurs amis. Mais dès l'instant que nous leur re-  
“ fuserons des secours contre les Seclaves, et qu'elles  
“ prendront de la crainte, elles se rangeront indubi-  
“ tellement du parti du plus fort, et augmenteront  
“ sa force.

“ Toutes

“ Toutes ces circonstances, Messieurs, exigent  
“ de notre part une prompte décision, afin de pren-  
“ dre le parti le plus convenable, et le plus assuré.  
“ D'autant que mes vues s'étendent à l'égard de  
“ notre situation, et de la position dans laquelle nous  
“ nous trouvons vis-à-vis des naturels du pays, nous  
“ ne pouvons nous dispenser d'entrer dans la guerre  
“ contre les Seclaves. Il s'agit seulement de savoir,  
“ si nos opérations doivent se restreindre sur la dé-  
“ fensive des frontières de nos alliés avec eux, ou  
“ sur l'offensive, pour entrer dans leur pays. Comme  
“ il nous est impossible de rester dans nos forts, et  
“ derrière nos retranchements dans un état d'attente,  
“ jusqu'à ce que nos ennemis viennent à nous,  
“ parce que nous exposerions nos alliés demeurant  
“ sur les frontières au ravage continual, et à un  
“ esclavage dont l'établissement ne fauroit se discul-  
“ per par la suite, s'étant obligé de soutenir ses alliés  
“ contre toutes les atteintes des ennemis.

“ Ce sont des justes raisons qui doivent nous déci-  
“ der de tenir la campagne, et de la pousser jusqu'à  
“ la frontière des Seclaves. Nous couvrirons par  
“ une telle manœuvre nos possessions particulières, et  
“ celles de nos alliés et nous nous mettrons en état,  
“ aussitôt que les premiers secours en hommes sont  
“ reçus, (ayant pris la connoissance nécessaire du  
“ pays, et des moyens qu'il y faut employer pour y  
“ réussir) de donner sur les ennemis, les vaincre et  
“ les forcer d'accepter des traités que nous leurs  
“ prescriront.

Après

“ Après vous avoir, Messieurs, ainsi proposé le  
 “ détail des circonstances dans lesquelles nous nous  
 “ trouvons, et après vous avoir fait part de mes vues,  
 “ je vous prie de bien discuter le parti annexé à une  
 “ entreprise aussi délicate que celle-ci, et de me faire  
 “ connoître incontinent vos sentiments à cet égard.”

Fait à Louisbourg, le 1 Avril, 1776.

(Signé,)

LE BARON DE BENYOWSKY.

Le corps des officiers de Volontaires assemblés, après avoir murement considérés et discutés les partis qu'on pourroit prendre, pour prévenir les inconvénients ennemis qui ménacent l'établissement, n'en voyent point de meilleur que de se mettre incontinent en campagne, de là pousser jusqu'aux frontières des Seclaves, et d'attendre ainsi dans un mouvement continué les ordres ultérieurs de sa Majesté, et les secours qui ne doivent pas tarder. Ils osent représenter, que quoique le nombre de la troupe partagée pour la campagne, et pour la défense des postes et du chef lieu, soit petit, la valeur et le courage de chaque compagnie, justifiera l'opinion de Mons. le Commandant; et que le corps ne désire rien plus ardemment, que de recevoir des ordres à cette fin, pour remplir dignement son devoir.

Pour ce qui regarde l'alternative de l'offensive ou défensive, le corps des officiers ne devant rien anticiper sur les volontés de leur commandant, suivra toujours avec ardeur, le parti que Mons. le Com-

TOM. II.

Y

mandant

322 MEMOIRES ET VOYAGES DU  
mandant aura pris, et duquel vraisemblablement dé-  
pendra le succès de la campagne.

Fait le 1 Avril, 1776, au camp général de Louif-  
bourg.

(Signé,)

Le Chevalier SANGLIER;  
DE MALLENDRE;  
LE CERF;  
DE LA BOULAYE des Greves;  
CORBI;  
Le Chevalier DE LA TOUR;  
ROZIERE;  
MAYEUR;  
LARMINA;  
Evally; — et  
BESSE.

ETABLISSE-

ETABLISSEMENT DE MADAGASCAR.

ADMINISTRATION GENERAL ET PARTICULIER.

L. X. A.

*Demandes, Observations, et Questions, faites à Mons. le Baron de Benyowsky, Colonel et Commandant pour le Roi des établissements François dans l'Ile de Madagascar, par Mess. De Belcombe et Chevreau, en vertu des pouvoirs dont ils sont munis, comme Inspecteurs et Commissaires pour sa Majesté dans la dite Ile de Madagascar. Avec les Répliques de Mons. le Baron de Benyowsky aux dites demandes.*

ARTICLE I.

**N**OUS demandons à Mons. le Baron de Benyowsky, qu'il nous communique les originaux des ordres du Roi, des dépêches et des instructions du Ministre, au nom desquels il est venu prendre possession pour sa Majesté, et ensuite s'établir et commander à Madagascar, au lieu dite la Baie d'Antongil ; comme aussi l'ordonnance de création du corps des Volontaires de son nom, et datée du 30 Octobre, 1772 ; et la communication des dépêches et des correspondances de la marine et des colonels, et de Mess. les chefs de l'administration de l'ile de France.

Y 2

Réplique

## Réplique. ARTICLE I.

J'ai l'honneur de présenter à Mess. les commissaires, ci-joint sous l'enveloppe *L. A.* les ordres de la cour qu'ils me demandent, l'ordonnance du corps, et ma correspondance avec le Ministre, et les chef de l'administration de l'île de France. N'ayant pas eu ordre de prendre aucune possession dans l'île de Madagascar, je me suis borné à y établir des postes, pour favoriser les établissements du commerce et de la culture, en formant des liaisons et des traités d'amitié et d'intérêt avec les naturels du pays, qui m'ont volontairement accordés les terrains sur lesquels sont formés les différents forts et établissements.

## ARTICLE II.

Nous demandons à Mons. le Baron de Benyowsky, l'état détaillé, et nom par nom, des officiers, bas officiers, et volontaires; des employés, des gens de mer, et autres sujets de sa Majesté quels qu'ils soient, qui ont passés sous ses ordres à Madagascar, et qui y sont actuellement; en quel lieu ils résident, et quelles sont leur fonctions.

## Réplique. ARTICLE II.

J'ai l'honneur de présenter à Mess. les commissaires, le répertoire du corps des Volontaires, pour leur faire connoître les noms de tous les soldats qui ont passés avec

avec moi, ou qui ont été enrollés depuis dans mon corps, soit pour la troupe, soit pour la marine, et qui y sont actuellement. Les nottes en margue, marquent les lieux de leur résidence, et leurs fonctions; pour le reste des personnes attachées à l'administration, leurs registres doivent en faire foi. *L. B.*

## ARTICLE III.

Nous demandons encore un autre état détaillé, et nom par nom, de tous les officiers, bas officiers, et volontaires, des employés, gens de mer, et autres sujets de sa Majesté qui y sont morts, ou, ce qu'ils sont devenus; le jour de leur mort, ou désertion, depuis le commencement de son établissement jusqu'à ce jour; et comme il est très intéressant pour les familles, d'avoir des titres et des renseignements, au sujet des morts ou déserteurs, nous demandons un détail homme par homme, des inventaires, des procés verbaux de vente, et des états de succession de chaque décès, pour les faire passer au Ministre, qui nous a expressément recommandé cet article, ainsi que l'envoi en France des lettres de change.

## Réplique. ARTICLE III.

Les états de toutes les personnes décédées en cette île depuis la formation de l'établissement, sont ci-joints *L. C.* A l'égard des inventaires et du produit des successions des morts, gens de guerre, j'ai fait passer au Ministre le montant en lettres de change, avec

326 MEMOIRES ET VOYAGES DU

le détail des inventaires des ventes, conformément à ses ordres. Je ne parle ici que pour les personnes militaires, la connoissance de ceux qui étoient attachés à l'administration, n'étant pas de mon ressort.

ARTICLE IV.

Quel est l'état actuel de la caisse et des magasins du Roi à Madagascar ? Nous demandons à Mons. le Baron de Benyowsky, de nous en présenter ou faire réprésenter par les comptables, le trésorier ou le garde magasin, des bordereaux et inventaires, signés de lui et d'eux, du restant net à notre arrivée.

Réponse. ARTICLE IV.

La caisse, et la manutention des magasins à Madagascar, ayant été confiées depuis le décès de Mons. des Assises ordonnateur, à Mons. Aumont, garde-magasin, et à Mons. Besse, les bordereaux et inventaires constateront sa position ; le trésor et les magasins, n'étant fournis depuis deux années que par mes avances.

ARTICLE V.

Quels sont les travaux publics, comme chemins, ou canaux, commencés ou finis, quels sont les fortifications et bâtiments civils, élevés pour le compte de sa Majesté dans l'île de Madagascar depuis que Mons. le Baron est arrivé ? nous lui demandons.

demandons un état détaillé, et apprécié, ainsi que de l'artillerie, et des munitions de guerre attachées à son établissement.

L'île de Madagascar, ne peut elle pas fournir tous les matériaux nécessaires, comme pierres, chaux, briques, et bois, pour toutes constructions ?

#### Réplique. ARTICLE V.

Les travaux publics, chemins, fortifications et batiments civils, faits par mes ordres pour le compte de sa Majesté, sont constatés par l'état de l'ingénieur chargé de cette partie, que j'ai l'honneur de présenter ci-joint, à Messrs. les Commissaires sous l'enveloppe *L. D.* J'ai l'honneur de leurs configner aussi l'état détaillé et apprécié, de l'artillerie et des munitions de guerre.

L'île de Madagascar fournit des briques, de la chaux, des pierres, du bois, et des planches, soit pour exportation, soit pour toutes sortes de constructions.

#### ARTICLE VI.

Nous demandons encore à Mons. le Baron de Benyowsky, la Communication de tous les registres, de toutes les recettes et les dépenses quelconques, qui ont été faites dans l'île de Madagascar, et à l'occasion des divers postes qu'il y a établi depuis son arrivée, avec un tableau de comparaison, de toutes les sommes qu'il a reçu en Europe, à l'île de France

et à Madagascar, sous quelque titre et dénomination que ce puisse être ; soit depuis qu'il est Colonel, et chargé en chef de cette grande affaire, soit en effets de traite, en argent, en piaftrés, en gourdes, en papier monnoie, et en lettres de change ; avec toutes les dépenses et consommations de quelque nature quelles soient.

## Réplique. ARTICLE VI.

J'ai l'honneur de présenter à Mess. les Commissaires, le tableau général de la balance du doit et avoir de la caisse, arrêté dans le mois de Mai de la présente année. Les dépenses faites depuis, seront aisées à connaître par les registres du trésorier. L'état démontre que la recette jusqu'à l'arrivée de Mess. les Commissaires, ne monta qu'à six cent quarante mille livres, et la pièce *B.* contient les dépenses, dont le montant forme la somme de deux millions, neuf cent quatre-vingt trois mille, cent quatre-vingt six livres, sept sols, onze deniers, sur laquelle somme le trésor du Roi me doit quatre cent quinze mille livres. Par la comparaison de ces deux états, Mess. les Commissaires seront convaincus, que la somme d'un million, sept cent vingt-huit mille, cent quatre-vingt six livres, a été procurée par le commerce, et par les présents gratuits des naturels du pays.

## ARTICLE VII.

A quelle somme monteront par mois toutes les dépenses quelconques, à faire pour le compte de sa

Majesté dans la baie d'Antongil, et dans les autres établissements qui en dépendent, à compter du 1<sup>er</sup> Octobre prochain, dans l'état actuel des choses ? Nous prions Mons. le Baron de Benyowsky, de nous en présenter les états détaillés, en distinguant ces différentes natures de dépenses, sous ces noms :

Troupes effectives ;  
Administration : employés et autres serviteurs blancs et noirs, à gages ;

Hopitaux ;

Marine ;

Entretien des batiments civils ;

Subsistances ;

Quelle est la manière d'acquitter ces dépenses ; est-ce en argent, en papier monnoie, en lettres de change, ou en effets de traite ?

#### Réplique. ARTICLE VII.

Dans l'état actuel du corps des volontaires, la subsistance et la solde reviendra à la somme de onze mille huit cent soixante livres.

Dans l'administration.—Pour la subsistance et solde des employés, et autres blancs à gages, je ne puis rien déterminer ; leur partie et contingent devant être réglés par le chef de l'administration.

Les hopitaux — Reviendront par mois à mille huit cent livres.

La Marine — Environ à deux mille livres.

L'entretien des batiments civils — à des marchandises de la valeur de mille six cent livres.

Noirs

Noirs à la solde du Roi—Valeur en marchandises de neuf cent livres.

La manière la plus prompte d'acquitter ces dépenses, est, de payer les dépens comptant, qui en achetant leurs besoins au magasins comptant, feront rentrer au trésor l'argent. Par ce moyen la fourniture des subsistances diminuera, leur consommation sera plus proportionnée à l'état d'un chacun, et les espèces se maintiendront dans la circulation, ou rentreront au trésor par le virement des magasins.

#### ARTICLE VIII.

La traite du ris et des bestiaux, étant par rapport à l'ile de France, un des motifs qui ont déterminés le gouvernement à former un établissement à l'ile de Madagascar, nous demandons à Mons. le Baron de Benyowsky, quelles sont les causes du peu de succès quelle a eu jusqu'à présent, et pourquoi l'ile de France n'a pas été pourvue de ces deux objets (ris et bestiaux) depuis trois ans; surtout d'après les envois considérables qui lui ont été faits en effets de traite pour cette destination?

Nous lui demandons les états des envois qu'il a fait à l'ile de France en esclaves, en bestiaux, et en ris; comme aussi l'état des ventes de ces trois objets, qu'il a pu faire à des particuliers pour le compte du Roi.

Réplique

## Réplique. ARTICLE VIII.

La cause du peu de succès de l'approvisionnement en ris et en bœufs pour l'île de France, ne doit être attribuée qu'à la mauvaise volonté que les chefs de l'administration de l'île de France, ont témoignés pour l'établissement de Madagascar. La première fourniture qu'ils ont faits en toiles et en fusils, seuls objets nécessaires à la traite du ris, suffissoit à peine pour fournir aux dépenses des premiers besoins, et pour jeter les fondements de cet établissement. Du reste ils n'ont jamais satisfaits aux demandes que je leurs ai réitéré plusieurs fois, pour fournir aux traites. Les factures d'envois qu'ils ont faits justifient mes assertions : j'ai l'honneur de les présenter à Mess. les Commissaires ci-joints *L. E.* D'ailleurs quoique j'ai si souvent répété à Mess. les chef de l'île de France, l'abondance du ris et des bœufs, ils m'ont long temps laissés ignorer leurs dispositions à cet égard, jusqu'à ce qu'ils eurent enfin déclarés qu'ils renonçaient à tous ces secours. Leur correspondance que j'ai l'honneur de présenter à Mess. les Commissaires, les convaincra évidemment de cette assertion. D'ailleurs sur l'article de la traite je ne saurois trop m'étendre, vue que cette partie étoit subordonnée à Mons. Des Affises, ordonnateur et subdélégué, qui naturellement devoit avoir des instructions *ad hoc*. La correspondance de cette administrateur avec les chefs de l'île de France, doit elle même justifier mes assertions, que la traite du ris, des esclaves et des bestiaux, et leurs fournitures,

332 MEMOIRES ET VOYAGES DU

tures, ont été négligés par la faute de l'île de France. Je prie dérechef Mess. les Commissaires, d'examiner les factures des envois que l'île de France a fait à l'établissement de Madagascar; et j'espère qu'ils reconnoiront alors, que les fournitures n'ont pas été certainement considérables.

Les papiers de l'administration, doivent contenir les détails des envois faits à l'île de France, en esclaves, en bestiaux, et en ris; comme aussi des ventes de ces trois objets faites aux particuliers au compte du Roi. Cette partie étant absolument étrangère à ma charge, & Mons. Maillard m'ayant requis d'en laisser l'entièr disposition à son sub-délégué, je ne me suis pas informé de ce détail, qu'autant qu'il m'étoit nécessaire, pour m'instruire des motifs qui ont déterminés Mons. Maillard à s'empêtrer à contrebarre mes opérations,

ARTICLE IX.

A quel nombre évalu-t-il la garnison nécessaire en hommes, pour se soutenir dans le chef lieu qu'il a choisi, et dans les postes qui en dépendent?

Réplique. ARTICLE IX.

Je ne fais que répondre à Mess. les Commissaires sur la question de l'article neuf, ignorant entièrement sous quel point de vue on regarde l'établissement de Madagascar; j'en envisage trois:

1°. L'éta-

1<sup>o</sup>. L'établissement de Madagascar, considéré comme devant acquérir la domination de cette vaste île, pour former une colonie solide d'Européens, qui, une fois maîtresse de la domination de l'île entière, formeroit une partie de la puissance de sa métropole, et par sa fertilité naturelle fourniroit les besoins de la première nécessité aux autres colonies Françoises, en renfermant dans son sein une force militaire, pourroit s'employer avantageusement contre les ennemis de sa patrie dans l'Inde. La conduite du Ministère, et l'envoi de Mess. les Commissaires, m'induisent à faire cette digression.

2<sup>o</sup>. L'établissement de Madagascar peut être considéré comme un poste pacifiant militaire, pour gagner la confiance des naturels du pays, pour former avec eux des traités d'amitié et de commerce, et, enfin, pour assurer les traités que les négociants seroient dans le cas de faire en cette île; et pour veiller et tenir la balance sur eux, afin que le commerce des armateurs n'occasionne plus ces désordres, dont il y en a eus précédemment tant d'exemples.

3<sup>o</sup>. L'établissement peut encore être considéré sous le point de vue de la tolérance; et sur celui-ci je ne saurois m'expliquer.

Vue le prospectus de ces trois principes sur lesquels le Ministère croit devoir fonder l'établissement, c'est à vous, Messieurs, d'en donner vos opinions; mes opérations et mes travaux jusqu'ici ont été dirigés pour former cet établissement sur une base fondamentale, qui est le second des trois points de vue que j'ai proposé; je l'ai suivi, et j'ose répondre que les

les moyens que j'ai employé, ont été nécessaires pour y parvenir. Les instructions particulières de la cour m'y ont conduites. J'ai l'honneur de les présenter à Mess. les Commissaires, et je les prie de vouloir bien examiner leur précis.

## ARTICLE X.

Quels sont les chefs lieux, ou postes, sur la côte, ou dans l'intérieur de l'île, dépendants du principal établissement ? En quel état sont-ils quant à la partie des bâtiments civils ; surtout celui appelé la Plaine de Santé ? Qu'en retire-t-on, et de quelle utilité sont-ils ?

Est-il facile de traverser l'île de l'est à l'ouest, en partant du point d'Antongil, jusqu'à Bombetoc ?

Combien a-t-il établi de postes pour assurer la communication ?

## Réplique. ARTICLE X.

Les chefs lieux et postes dépendants de l'établissement principal, fixé à la baie d'Antongil, sont le fort St. Jean, le fort Auguste, Antsirac, Mananhar, Massoualla, le fort St. Maurice à Angontzi, Fénérif, le fort François à Foul Point, et le comptoir à Tametave.

Ayant fait l'inspection de Louisbourg, du fort St. Jean, et du fort Auguste, ou la Plaine de Santé, ils seront connus à Mess. les Commissaires. Les autres consistent en palissades munies de maisons pour le logement

logement nécessaire, faites à la manière du pays. Chaque poste a son avantage pour la traite ; mais mon principal objet en les établissant, étoit de m'assurer des postes, qui par leurs positions me rendoient maître du commerce du pays, en m'assurant de la navigation des principales rivières. La position dans laquelle Mess. les Commissaires me trouvent, en prenant mon second principe pour la base de mes établissements, les assurera de la justice de mes opérations. Le passage de l'est à l'ouest est facile ; les difficultés pourroient être applanies par des forces médiocres ; cette opération ayant été une des principales annexées à mon plan, je l'ai ébauchée ; mais le manquement de force m'a retenu dans mes entreprises. Il y a cinq postes pour assurer cette communication ; mais ayant cru devoir céder aux chefs alliés de l'établissement, les postes de Ranoumena, d'Antanguin, et d'Angonum, je n'en ai gardé que deux, celui du fort St. Jean, et celui de la plaine.

## ARTICLE XI.

Quel est le nom du chef sur le terrain duquel nous sommes établis ? Quelle est l'étendue du terrain où réside ce chef ? Avons-nous des propriétés en terrains, ou en concessions, acquises, ou en ferme, à la baie d'Antongil, et dans les postes qui en dépendent ? En ce dernier cas, nous prions Mons. le Baron de Benyowsky de nous en communiquer les titres.

Réplique.

## Réplique. Article XI.

Le nom du chef qui a ci-devant occupé le terrain, et qui l'a cédé gratuitement, pour former l'établissement, est Sianique. L'étendue de la possession du lieu, est d'une demie lieue, renfermé entre le port et la grande rivière. Les chefs résident dans la ville que j'ai formé, mais leurs habitations sont dans l'intérieur de l'île. La propriété de la province d'Antimaroa, appartient aux naturels du pays ; mais ils cèdent volontairement des terrains, pour engager les Européens de s'établir parmi eux, et de cultiver les terres en friche. Mess. les Commissaires peuvent s'assurer là-dessus plus particulièrement, dans l'assemblée prochaine des chefs de la province, que j'ai fait inviter par leur ordre.

## Article XII.

Nous lui demandons l'état détaillé et nom par nom, des principaux chefs Madagasques, qui ont reconnus l'autorité de sa Majesté, et qui s'en sont rendus tributaires ? En quoi consiste le tribut annuel auquel ils se sont soumis ? Quelle recette a-t-on fait pour sa Majesté de ces différents tribus, ou redevances annuelles ?

Nous demandons à Mons. le Baron de Benyowsky, qu'il ait à convoquer sous huit jours ces différents chefs tributaires, afin que nous puissions les assurer nous mêmes de la protection de sa Majesté.

Réplique.

## Réplique. ARTICLE XII.

Aucuns des chefs n'ont reconnus l'autorité du Roi ; mais ils se sont attachés par des traités aux intérêts de l'établissement ; et leurs noms sont ci-joints ; savoir : Sianique, Mandingue, Raoul, Diamanongue, Manon, Manongamon, Diamandriffe : ces chefs ont près de cinquante autres chefs, qui leur sont subordonnés, tous de la province d'Antimaroa. Raffénou, chef Sambarive, établi au village d'Antianak, avec quatre autres chefs. Raffangour, Ciewi, Siancé, Damo, principaux chefs des Sambarives de Mananhar, ayant une quarantaine de chefs subordonnés, des peuples Antivacai, Antivoieson, Antivolisbei, et Antimakol. Lambarault, avec douze autres chefs de la province de Laontousou ; Francé, Siloulout, avec une vingtaine de chefs établis à Rantabé. Le Roi Hyavi, avec une cinquantaine de chefs de la Province de Foul Point et de Tametave. Ramaraombe, Diamaffe, avec une trentaine de chefs, de la province d'Antisambarives à l'est. Raffidzimon, Diafaich, Diaboulmassou, avec une trentaine de chefs de la province d'Angontzi ; Lambouin, chef du nord de l'isle, avec sa famille, composée d'une vingtaine de chefs à Voemara.

Les chefs et peuples de Madagascar ne payent aucun tribut à l'établissement ; mais j'y ai procuré à l'établissement des revenus à titres de subsides. Ils consistent en ris, en bœufs, et en quelques es-

claves. Avant la dernière guerre d'Antimaroa, les chefs fournirent, chacun pour son village, huit gammes de ris, et quatre bœufs ; ordinairement j'acceptai l'équivalent en fourniture de bois, en planches et en esclaves, comme les borderaux des magafins le témoigneront. La valeur des subsides à cette quatrième année, monte à neuf cent quarante-deux mille livres.

Les chefs seront rassemblés au jour fixé par Mess. les Commissaires.

### ARTICLE XIII.

Quels sont les traités et les engagements réciproques, entre la nation Françoise, et les différents chefs Madagaffes ?

Quels lieux habitent ceux-ci, quelles sont leurs forces, et quel est leur crédit ?

Quel est la nature de leurs revenus ? Connoissent-ils le droit de propriété sur les terres ?

Avons-nous quelque alliance avec le Roi des Se-claves, qu'on dit être le plus puissant et le plus bel-liqueux de tous les chefs de Madagascar ?

### Réplique. ARTICLE XIII.

J'ai l'honneur de présenter à Mess. les Commissaires, les traités, et les engagements réciproques, entre les insulaires et les Français ; ils ne forment que trois articles. 1<sup>o</sup>. Que les Madagaffes permettront de commercer librement dans leur pays,  
et

et d'établir des habitations partout où le terrain est en friche ; et qu'ils accorderont des terrains aux François volontairement. 2°. Qu'ils soutiendront les établissemens François contre toutes les entreprises de leurs ennemis. 3°. Que les François ne se mêleront aucunement de leurs intérêts particuliers, qu'autant qu'ils feront requis d'être les médiateurs.

Les forces de tous les chefs alliés de l'établissement, peuvent être évaluées à cent vingt-trois mille hommes de guerre : ce nombre augmente ou diminue, selon l'abondance des récoltes. La nature de leurs revenus est le sucre, le tabac, l'indigo, le coton, le ris, les esclaves, & les bœufs.

Le droit de propriété est connu ; il n'y a que l'héritage, ou le sort de la guerre, qui puisse assurer ou déposséder un chef.

Nous avons fait alliance avec le chef des Seclaves, mais les chefs qui lui sont subordonnés s'étant mêlés de la guerre des Antimaroans contre l'établissement, je lui ai déclaré la guerre jusqu'à ce qu'il désavoue, et rende justice à l'établissement sur les chefs qui ont portés les armes contre nos amis. Les Seclaves dans leur façon de guerre, quoique très braves, n'ont jamais eu de supériorité sur le reste de la nation.

#### ARTICLE XIV.

Y a-t-il une milice nationale, ou des gens du pays, qui se sont soumis volontairement comme défenseurs, aux ordres de Mons. le Baron de Beny-

owksy ? En quel nombre sont-ils ? Comment les rassemble-t-on ? A quelles conditions se sont-ils engagés avec nous ? Pourroit-on, en cas de besoin, transporter dans l'Inde des Madagassés libres, pour les employer à la guerre ?

Pourquoi Mons. le Baron de Benyowsky, a-t-il le projet d'introduire dans l'ile de Madagascar des traites de noirs Mozambiques, pour le compte du Roi, ainsi qu'il s'en est expliqué dans la correspondance avec l'ile de France ?

#### Réplique. ARTICLE XIV.

J'ai entretenu, au commencement de l'établissement, une troupe de noirs à la solde, portant les armes, qui m'ont servi dans plusieurs voyages que j'ai fait faire par mes officiers, pour découvrir et reconnoître l'intérieur de l'ile. Mais n'ayant pas reçu les ordres que j'ai demandé à cet effet du ministre, et leur entretien devenant onéreux, n'en ayant pas besoin non plus, depuis le commencement de cette année, je les ai reformés, en leur substituant des noirs Mozambiques, esclaves du Roi, quoiqu'en petit nombre, qui, dans la position présente de l'établissement, pouvoient suffire en cas de besoin.

On pourroit aussi employer à la guerre des noirs libres ; on peut les avoir au nombre de trois, quatre, cinq, ou six mille de chaque province. Leur discipline est d'obéir sans restriction ; on les rassemble par l'envoi d'un signal, qu'ils reconnoissent m'appartenir. Leurs armes sont des fusils, et des sagaises.

Leur

Leur engagement est un fusil pour quarante jours, et leurs vivres. Mons. la Bourdonnais, et Mons. Laly, ont transportés des Madagassés libres dans l'Inde pour faire la guerre ; mais comme les gouverneurs, au lieu de les récompenser, les ont réduits à l'esclavage, je n'oseraï point promettre qu'ils voulussent s'expatrier, avant que leur confiance envers les François soit rétablie. Le projet d'introduire des Mozambiques à Madagascar est naturel ; les désertions deviennent impossible. Etrangers dans un pays, ils sont plus laborieux ; d'ailleurs, on ne fauroit s'en passer, pour exploiter les sucres et l'indigo.

## ARTICLE XV.

Les habitans de Madagascar, nous voyent-ils avec plaisir établis parmi eux ? Des colons François, tirés d'Europe ou des îles de France, et de Bourbon, que le gouvernement transporteroit dans cette grande île, seroient-ils exposés à être inquiétés par les naturels du pays ; Ou bien, ceux-ci en seroient-ils satisfaits, au point de profiter de nos arts et de notre industrie ?

## Réplique. ARTICLE XV.

Mess. les Commissaires, dans l'assemblée des chefs, pourront s'assurer si les Madagassés voyent les François avec plaisir établis parmi eux. Les colons François, qui seroient transportés pour établir une colonie Européenne, pourvu que son gouvernement n'attente pas à la liberté de la nation, seroient en toute sûreté

par toute l'étendue de l'île. Les Madagasses les défiroient, et leur industrie par l'émulation s'augmenteroit. Ce n'est que par des exemples qu'on parviendra à ramener à la police, et à civiliser la nation Madagasse.

## ARTICLE XVI.

Quel est le caractère des peuples qui habitent les environs de la baie d'Antongil ?

Sont-ils entourés de nation ou de peuplades, nombreuses, puissantes, rivales, ennemis, ou amies ?

Sont-ils sédentaires, agriculteurs, ou belliqueux ? Ont-ils quelque commerce, et avec qui ? en quoi ce commerce confiste-t-il ? Le pays est-il boisé ? Quel emploi peut-on faire de ce bois ? Quelles sont les productions qu'il fournit naturellement, et par la culture ? Le blé prospéreroit-il à la baie d'Antongil ?

## Réplique. ARTICLE XVI.

Le caractère des Madagasses, est par toute l'île le même ; curieux, faciles, superficiels, superstitieux, ambitieux, vindicatifs, voluptueux, hospitaliers, compatissants, crédules, prodigues ; aujourd'hui sédentaires, demain agriculteurs, et ensuite guerriers, rusés, et braves à la guerre. Leur commerce principal, est avec nous ; le second, entre composé des échanges des esclaves, pour des bœufs ou du ris. Le pays est très boisé, et on peut faire de ce bois tout emploi imaginable. Les productions du pays sont du ris, des cannes de sucre, de l'indigo,

du

du tabac, du benjoin, de l'encens, de la cire, du miel, du cotton, de la soie, du bois, différents légumes et fruits, et une quantité de bêtes à cornes. L'effai que j'en ai fait, m'assure que le blé, l'orge, et l'avoine, prospèrent à la baie.

## ARTICLE XVII.

Les peuples de Madagascar vivant en société, ont-ils une forme de gouvernement, sont ils gouvernés par des usages, ou suivent-ils simplement les notions de la loi naturelle? Ont-ils une religion, ou au moins l'idée d'un Dieu? L'adorent-ils? Sont-ils disposés à se soumettre au gouvernement François, à adopter notre police, nos usages et notre religion? Sont-ils industriels, diligents, et laborieux? Ont-ils quelques arts et manufactures? Sont-ils curieux des productions des nôtres? Quelles sont celles de nos denrées et de nos marchandises qui leurs plaisent le plus? Ces peuples sont-ils imitateurs? Seroit-il facile de leur inspirer le gout de l'instruction, dans tous les genres?

## Réplique. ARTICLE XVII.

Les peuples Madagassés vivent en société. Ils ont une forme de gouvernement aristocratique. Leurs loix se transmettent par tradition. Ils ont une religion, et adorent un seul Dieu.

Leurs dispositions, par leurs inclinations précoces, les attachent aux François; mais trop jaloux de leur liberté, ils ne voudront jamais souffrir qu'on les sou-

mette à un gouvernement étranger ; ils adoptent nos usages et notre police ; mais je n'ose affirmer sur le changement de religion. La volupté d'avoir la pluralité des femmes, est une charme parmi eux qu'ils ne pourroient pas quitter. Les femmes semblent désirer d'embrasser notre religion ; l'intérêt peut être d'avoir un mari sans concurrence les y pourroit porter. Ils sont industriels, dociles, et bons ouvriers en métaux et en bois ; comme orfèvres, forgerons, armuriers, et charpentiers. Leurs manufactures consistent à faire des pagnes de taffia sur la côte de l'Est, et des pagnes de soie et de cotton, sur celle d'Ouest. Très curieux d'ailleurs de nos productions, les toiles, l'eau de vie, la poudre de guerre, les fusils, les raf-sades, les haches, l'argenterie, les miroirs, les cou-teaux, l'étain, et les galons, sont leurs délices. Ils sont imitateurs, et enclins d'apprendre des métiers.

## ARTICLE XVIII.

Les Madagassés viennent-ils s'établir librement auprès de nous ? Quelle est leur manière de commerçer avec nous, et quels sont les objets d'échange de notre part et de la leur ?

Les denrées que portent annuellement les Arabes dans la partie de l'Ouest, se répandent-elles dans toute l'île, et jusqu'à la baie d'Antongil ? Quelles sont ces denrées ou marchandises ? Seroit-il facile à la nation, d'étendre des communications dans toute l'île ? Par quel moyen, comment, et de quelle manière, les sujets de sa Majesté, faisant ci-devant le commerce

commerce, et la traite à Madagascar, ont-ils été prévenus et informés, que son intention étoit qu'elle fut interdite dans les endroits où s'établiroit Mons. le Baron de Benyowsky ? Y a-t-il eu une ordonnance promulguée à l'île de France à ce sujet ? Quels sont les vaisseaux particuliers, et quel est le montant des cargaisons qui ont été confisquées par Mons. le Baron de Benyowsky au profit du Roi ?

## Réplique. ARTICLE XVIII.

Les Madagassés établissent par préférence leurs domiciles auprès des blancs. Les objets d'échange et du commerce, consistent en toiles, en eau de vie, et d'autres marchandises annoncées dans l'article précédent ; ils fournissent du riz, des bœufs, et des esclaves, ils aiment aussi des piastres ; les Arabes en font avec eux un commerce considérable ; mais ils ne reçoivent en échange de leurs marchandises, que du benjoin, de l'encens, un peu d'ambre, et beaucoup d'écailles de tortue, et de riz. Ils fournissent de leur côté, des pagnes de Surate, des manilles d'argent, des boucles d'oreilles d'or, des plaques d'or et d'argent, et des haches très mal faites. Le plus grand commerce des Arabes, est établi chez la nation des Seclaves.

Suivant le plan du second principe que j'ai établi, les communications de l'Est à l'Ouest peuvent s'étendre par toute l'île, et on y réussira avec des forces modiques ; mais il faudra s'assurer de la confiance des

des chefs, afin qu'ils fournissent les ouvriers et les laboureurs.

Messieurs les chefs de l'ile de France ont instruits le public de l'interdiction du commerce, et ils ont promulgués cet ordre à l'ile de France. Il n'y a eu aucun vaisseau particulier confisqué depuis mon séjour en cette ile. Il y en a eu plusieurs d'arrêtés, faisant le commerce interlope, mais que j'ai relâché après l'assurance que les armateurs et les capitaines m'ont donnés, qu'ils n'avoient aucune connoissance de l'interdiction du commerce, tel que les vaisseaux la Flore et le Coureur.

#### ARTICLE XIX.

Quelle est la manière la plus simple, la plus sûre, et la plus avantageuse, de faire avec Madagascar les traites du ris, des bestiaux, et des esclaves, que nous avons coutume d'en tirer ? Les esclaves sont-ils abondants dans le pays de la baie d'Antongil, et sur la côte de l'Est ? pourroit-on en traiter facilement dans l'intérieur de l'ile ? mais si le gouvernement le jugeoit à propos d'établir une colonie à Madagascar, ne seroit-il pas plus avantageux de n'y faire aucune traite d'esclaves ?

#### Réplique. ARTICLE XIX.

La manière la plus simple, la plus sûre, et la plus avantageuse, de faire avec les Madagassés les traites du ris, des bestiaux, et des esclaves qu'on a coutume d'en

d'en tirer, est de faire ces traites en argent comptant, et d'entretenir dans les postes établis, des magasins de vente, munis des effets de traite, qui ne se vendroient que comptant, comme des toiles, des fusils, de la poudre de guerre, et de l'eau de vie ; retirant par ce moyen l'argent donné. Cette circulation établie, seroit seule suffisante, au moyen d'un supplément modique par chaque année, à faire des traites très considérables. Les habitants de la baie d'Antongil, étant tous cultivateurs, ne vendent jamais d'esclaves ; au contraire, ils en recherchent tous les ans. Toute la côte de l'Est, fournit très peu d'esclaves ; ils viennent de l'intérieur de l'île, de chez Ovou Antiasnak. La population de Madagascar, vu l'étendue de cette île, est très modique ; dans le cas que le gouvernement se proposeroit de faire sortir plus de deux mille noirs par an, le pays seroit bientôt dépeuplé, si on ne les remplaçoit pas par des esclaves Mozambiques ; qui, disciplinés par les colons Européens, formeroient une milice ; et mêlés avec les femmes Madagassères donneroient une race particulière, qui seroit très propre et analogue pour former des nouveaux établissements. Il seroit sans doute nécessaire d'interdire la traite des noirs Madagassères.

## ARTICLE XX.

Au total, quel peut être à peu près l'état actuel de la population de toute Madagascar ? l'intérieur de l'île est-il habité ? Tous ces peuples parlent-ils la même langue ?

Réplique

## Réplique. ARTICLE XX.

Le total de la population dans l'état actuel de l'île de Madagascar, ne passe guères deux millions cinq cent ames mâles; l'intérieur de l'île, est très peu-peuplé et habité. Tous les peuples Madagassés, parlent, à peu de chose près, la même langue.

## ARTICLE XXI.

Quelles sont les observations de Mons. le Baron de Benyowsky, sur la partie, dite partie du Nord de Madagascar? Est-elle aussi peuplée, aussi abondante en troupeaux, et aussi fertile que celle du Sud? Pour quelle raison Mons. le Baron de Benyowsky, a-t-il préféré s'étendre dans la partie du Nord, plutôt que dans le Sud, qui, suivant l'opinion reçue, offre plus de moyens pour le commerce, et est aussi plus peuplé et plus abondant en ris, en troupeaux, et en esclaves?

## Réplique. ARTICLE XXI.

Les observations que j'ai fait sur la partie du nord de Madagascar sont, qu'elle est abondante en bœufs, en bois de construction, et en ris; qu'elle offre plusieurs ports, très-bien situés pour lier et étendre le commerce avec la côte d'Afrique, avec Surate, Mafcatte, Baffora, Moca, et les îles Arabes. La côte du nord est plus fertile que celle du sud, et les troupeaux y sont plus abondants.

Les raisons pour lesquelles je me suis étendu dans la partie du nord, sont fondées sur l'assurance de pouvoir traiter avec des peuples moins prévenus contre les François. J'ai toujours envisagé, que l'intention du ministre, en m'envoyant pour former un établissement, étoit, de civiliser la nation Madagasse ; et de former avec elle des liaisons, à la faveur desquelles les François jouroient des avantages du commerce, et de l'assistance dans un évènement de guerre, pour pouvoir secourir les établissements dans l'Inde ; et j'ai dirigé mes démarches en conséquence, ne croyant pas encore aujourd'hui, que sa Majesté, ou son ministre, ayent pu attendre de moi aucune autre opération. J'ai fait mon devoir, et j'ose vous assurer, Messieurs, pertinemment, que le parti que j'ai suivi, est celui que tout autre auroit pris qui étoit, comme moi, jaloux de la gloire du souverain qu'il sert, et de la nation dont il porte les armes.

## ARTICLE XXII.

Quelles sont en général les productions de cette île immense ? Et à quelle spéculation de commerce et d'objets d'importation, pourroit-on se livrer raisonnablement sans excès, avec la prudence et la sagesse qui préparent et décident du succès de toutes les entreprises ?

## Réplique. ARTICLE XXII.

J'ai envisagé en militaire, que l'île de Madagascar civilisée et attachée aux intérêts de la France, auroit servie

service pour la construction des bâtiments, pour approvisionner les autres colonies de sa domination ; qu'ayant enfin augmentée sa population, elle auroit été portée à une assiette de guerre ; et, qu'étant voisine de l'Inde, et des possessions les plus vastes des Anglois et d'autres nations, elle les auroit tenue en respect. Les insulaires, accoutumés à ce genre de la navigation, auroient pu être employés à bord des bâtiments marchands ; et étant faits à la mer, par différents voyages, seroient devenus propre à servir dans la navigation de l'Inde, et dans l'Inde ; moyens sûrs et nécessaires pour la conservation des Européens.

Pour le commerce présent, il consiste en ris, en esclaves, en bœufs, en bois, et en planches ; avec du benjoin, qu'on peut exporter. Par la suite, si des colons Européens ou Malabars, transportés en cette île, s'occupoient de profiter des richesses que la nature offre par le commerce, on en ouvrirait plusieurs branches, telles que le sucre, l'indigo, le tabac, le coton, la soie, la cire, &c. Le vrai état de Madagascar est, que le commerce y est réel, et subsiste déjà ; il ne s'agit que des moyens qu'on veut employer pour s'en assurer l'étendue. Le marchand dit, qu'il suffit que sa Majesté abandonne le commerce aux particuliers ; que l'émulation et l'exportation augmenteront la culture, et encourageront les naturels du pays ; et qu'on recouvrira par ce seul moyen les subsistances et les richesses. Il croit avoir raison, n'envisageant que soi-même, parce qu'il ne s'intéresse que de la durée de son commerce, qui peut subsister quelques années ; de la suite, il ne

s'en

s'en inquiète plus. Les spéculateurs diront, qu'il faut aller lentement; que les plus difficiles entreprises réussissent avec de la douceur; qu'en formant de petits établissements à la faveur des traites des négociants et d'autres, on parviendra à gagner entièrement la confiance des naturels; et que, par ces moyens on augmenteroit la petite colonie, qui deviendroit enfin nombreuse, et telle qu'on la souhaite, sans fatiguer l'état par des dépenses, et sans faire sentir la perte des hommes; et ils croient encore avoir raison; le premier et le second de ces projets seroient établis sur la tolérance, dont l'issue est toujours malheureuse. Je vous laisse ainsi, Mess. les Commissaires, à décider quel parti doit prendre un chef dans ces circonstances, à qui on a confié une pareille entreprise, et qu'on envoie pour former un établissement, de la manière la plus convenable,

## ARTICLE XXIII.

Trouve-t-on à la baie d'Antongil, ou aux environs, des mines de fer, de cuivre, ou d'aucun autre métal? Quels sont les végétaux intéressants, et les plantes médicinales que l'on pourroit en tirer pour nos îles de France et de Bourbon?

Le pays fournit-il des bois propres à la construction des vaisseaux, et pour la teinture?

Quelles sont les résines et les huiles du pays? Quels moyens y a-t-il d'établir sur les côtes avantageusement la pêche de la baleine, qui y sont en abondance?

Ré.

## Réplique. ARTICLE XXIII.

On trouve à la baie d'Antongil, des mines de fer et de cuivre ; de la poudre d'or à la source d'Angonaw ; de l'argent à Angontzi ; et des cristaux à Mananhar. Sur l'article des végétaux, je ne m'aventurerai point de vous assurer quelque chose, étant le plus ignorant des botanistes.

Le pays fournit des bois très-propres pour la construction des vaisseaux, et pour leur maturer ; pour la teinture pareillement. Les noirs s'en servent pour teindre en jaune, en bleu, en noir, en rouge, en verd, &c. Pour les résines, il y a celle d'Arant, de Tamaca, et de Vohinata. L'huile de la baleine, et du manaté faite par les noirs. La pêche de la baleine sera toujours pernicieuse sur les côtes, à moins qu'un établissement formé à Ste. Marié, (que je regarde comme impossible) ne soit suffisamment pourvu de bateaux et d'hommes destinés à ce métier.

## ARTICLE XXIV.

Quelles sont les remarques et les observations de Mons. le Baron de Benyowsky, sur la navigation de la baie d'Antongil ? Les vents du sud, sont-ils les vents regnans, comme à l'Ile de France ? Sont-ils contraires à la sortie des vaisseaux de la baie d'Antongil ? En combien de temps, les vaisseaux ordinaires se rendent-ils communément de cette baie dans la partie du sud au fort Dauphin ?

Mons.

Mons. le Baron a-t-il envoyé reconnoître par mer la partie du nord de Madagascar ?

A-t-on découvert qu'il y eut port ou asyle sûr pour des vaisseaux ?

Quelles sont les rivières navigables de l'île ? où sont-elles situées ?

Le pays est-il sujet à des ouragans, à des tempêtes ?

Réplique. ARTICLE XXIV.

Les vents de sud-est au sud-ouest, regnent depuis le mois de Mars, jusqu'au 15 Septembre, et quelques fois jusqu'à la fin du mois ; ensuite regnent les vents de nord-est, nord nord-ouest, et ouest, jusqu'à ces époques ; mais dans la baie, il y a ordinairement brise de terre, et brise du large, dans les vingt-quatre heures, dont la durée est éphémère ; la brise du large commence à huit, neuf, et dix heures du matin, et tombe à six, sept, et huit heures du soir ; et à onze heures du soir, on a ordinairement la brise de terre, à la faveur de laquelle on peut presque toujours sortir ; observant que le premier jour en appareillant, on est à même de doubler les îles aux Chauves-Souris, on mouillera à l'arrivée de la brise du large ; ou si on est sûr de son bâtiment, on peut louoyer dans la baie. Vers le soir on se remet en route, et le lendemain on est assuré de sortir. Voici les observations que j'ai fait en vingt-deux voyages. Des bâtiments qui sont sortis de la baie, aucun n'a mis plus de quatre à cinq jours pour sortir, excepté le Grand Bourbon, qui étoit trois

mois à sortir, quoique plusieurs bâtiments sortirent, tandis qu'il s'amusoit à courir des bordées. J'ignore si c'étoit le défaut du navire, ou la faute du capitaine ; ou d'après certains ordres que Mons. Maillard lui avoit donné, de n'exécuter aucune mission à laquelle je pourrois employer ce bâtiment. Pour se rendre au fort Dauphin, il faut choisir la saison depuis Septembre jasqu'au mois de Mai ; on s'y rend ordinairement en quatre jours depuis la sortie de la baie ; dans la saison contraire, on emploie quelques fois vingt-deux à vingt-cinq jours ; mais pour revenir, on ne met guère plus de six à sept jours.

J'ai envoyé au sud et au nord de l'île. Au nord on a reconnu deux ports, situés l'un à Angontzi, et l'autre à Voemar. Au sud il n'y a que le Barachois de Foul Point, et la rade de Tametave. La rivière la plus considérable dans la partie du nord, est celle de Tingballe, qui borde le chef lieu. Elle est navigable pour des canôts et les bateaux du pays. Voemar et Louquez au nord, sont pareillement navigables pour des bateaux du pays. Le pays est exempt d'ouragans.

#### ARTICLE XXV.

Enfin, quelles sont les reflexions de Mons. le Baron de Benyowsky, sur les malignes influences du mauvais air, que l'on respire pendant l'hiver, principalement à la baie d'Antongil, et sur la côte ? Nous le prions de nous donner un mémoire très détaillé

taillé sur cette partie si essentielle, et qui mérite la plus forte considération pour la conservation des sujets de sa Majesté.

L'expérience qu'il a acquis, les pertes considérables qu'il a fait ici en hommes, depuis environ trois ans qu'il a commencé son établissement, doivent avoir fixées ses idées, et sur les précautions à prendre, et sur les moyens de s'en préserver.

Les peuples que l'on trouve sur les bords de la mer, dans la saison où l'air est salubre, se réfugient-ils dans l'intérieur des terres lors de la mauvaise saison, pour en fuir les influences ? Quand ils séjournent sur les bords de la mer pendant la mauvaise saison, sont-ils sujets aux mêmes maladies que les Européens y éprouvent ? C'est d'après toutes ces considérations, qui sont de la plus grande importance pour le succès des vues que le gouvernement peut avoir, que nous demandons à Mons. le Baron de Benyowsky, quels inconvénients il y auroit à former un établissement solide, et pendant toute l'année, sur la presqu'île de Tametave. Ce pays est sain, situé au centre de la côte de l'est, et où le commerce de la traite en ris, en bestiaux, et en esclaves, abonde de tous parts. En ce cas ne suffiroit-il pas, d'envoyer dans la belle saison des chefs de traite à Foul Point, à la baie d'Antongil, et principalement au fort Dauphin, et donner la préférence à Tametave, pour en faire le chef lieu ?

Au reste, quel que soit l'endroit auquel Mons. le Baron de Benyowsky croit donner la préférence, pour y former l'établissement d'une colonie, en l'ad-

A a 2 mettant

mettant sain et salubre, par lui-même et pendant toute l'année ; nous lui demandons, quelles seroient les forces, les moyens, et les dépenses à faire par le gouvernement, pendant les dix premières années, et ensuite, quels seroient les avantages que la nation en retireroit ?

Nous portons encore plus loin la question et le raisonnement. Si le ministre et les chefs de l'administration de l'île de France avoient accédés à toutes les demandes que Mons. le Baron de Benyowsky a fait depuis qu'il est à Madagascar, soit en hommes et en argent, soit en effets de traite, et autres secours de toutes espèces, quels avantages en seroient-ils résultés pour la nation ? Déjà elle a fait des efforts, qui, pour les quatre premières années, 1773, 1774, 1775, et 1776, peuvent s'élever à plus d'une million cinq cent mille livres; nous lui demandons donc et nous le prions de nous démontrer, de quelle utilité a été l'emploi de ces premiers fonds, ou, quels succès pour l'avenir l'on peut espérer, d'avances aussi considérables ?

Nous sommes très persuadés, que personne ne pourroit mieux remplir une mission aussi délicate, que Mons. le Baron de Benyowsky ; et qu'il falloit réunir toutes les qualités qu'il rassemble, pour s'en charger, et la soutenir comme il a fait jusqu'à ce moment-ci ; mais l'expérience du passé doit éclairer son courage, et la force de son ame ; et c'est de l'un et de l'autre que nous attendons les traits de lumière et de vérité, qui doivent fixer les vues du gouvernement, du ministre, et de sa Majesté.

A la

A la baie d'Antongil, île de Madagascar, le 20 Septembre, 1776.

Réplique. ARTICLE XXV.

Ayant adressé au ministre, conformément à ses ordres, un extrait de mes reflexions, sur les maladies du pays, j'ai l'honneur de vous en présenter la copie.

Les naturels de l'île, passent ordinairement la mauvaise saison dans l'intérieur de l'île ; les gens de l'intérieur arrivant sur le bord de la mer, sont attaqués de fièvres comme les Européens, mais ils en sont exempts dans l'intérieur du pays. L'établissement formé et concentré selon mes principes, éprouveroit les inconvénients suivants.

La rade de Tametave, étant dangereux pour les bâtiments, ne leur offriroit pas l'asyle nécessaire, et ils courroient toujours de grands risques. Les naturels de ces contrées étant entourés de nations ennemis, ne tarderoient point par leurs démêlés, de compromettre l'établissement, qui étant présent et intéressé aux possessions du terrain, ne pourroient guères garder la neutralité ; et sa déclaration, soit pour l'un ou pour l'autre parti, engageroit l'établissement à une guerre, qui ne feroit qu'aliéner les esprits des voisins. Hyavi, premier chef de Foul Point, voyant donner la préférence à Tametave, seroit un des premiers à entretenir des discordes continues ; qui interdirroient la culture, et réduiroient l'établissement à manquer du nécessaire. Les Beta-

lemenes, peuples aisés, nombreux, ennemis de toutes les autres nations de ces contrées, et les plus riches en troupeaux de bœufs, n'oseroient plus s'approcher de Tametave, par rapport aux Fariavas, ou à Hyavi; enfin, la communication avec les autres postes seroit très-difficile; la rade étant battue à chaque pleine et nouvelle lune, par des coups de mer, et des tourbillons de vent, pour près de six jours, le vaisseau à l'ancre, qui souvent seroit obligé de sortir en pleine mer, et déradé par le courant, seroit quelques fois plus de quinze jours à revenir à Tametave; cette circonstance, jointe à la difficulté de sortir de la rade, qui est toujours dangereuse, le rend absolument impossible de fixer l'établissement du chef lieu, à Tametave. La meilleure chose donc que l'on puisse faire, est, d'établir un comptoir dépendant de Foul Point. Il seroit avantageux par la confluence des naturels accoutumés au commerce des esclaves, des bœufs, & du ris. La salubrité de Tametave et de Foul Point, ne peut pas différencier beaucoup; d'ailleurs Mess. les Commissaires, ayant jugés d'une partie de Tametave par eux-mêmes, et de l'autre considérant mes réflexions à ce sujet, seront à même de fixer leurs idées.

Sur le paragraphe du présent article, qui commence, " Au reste, quel que soit l'endroit," &c. par lequel Mess. les Commissaires me font la question, quelles seront les forces, les dépenses à faire par le gouvernement pendant les dix premières années, et ensuite, quels seroient les avantages que la nation en retireroit, j'ai honneur de représenter,  
que

que pour me mettre à même de répondre à cette demande, il faudroit qu'on m'eut fait l'ouverture de la décision définitive de sa Majesté, sur l'établissement de Madagascar ; si l'intention de sa Majesté, est que la domination de l'île entière, soit le fruit d'un établissement, ou si les vues d'un commerce général doivent arrêter le plan de l'établissement, qui par sa nature se transformera en une colonie, ou si enfin la seule subsistance des îles de France et de Bourbon, en doit être le profit. Sur le premier plan je n'ose rien hasarder, car les exemples précédents sont suffisants, pour faire tomber toute entreprise violente, sur la nation Madagasse ; d'ailleurs les traités et les liaisons que j'ai formé avec cette nation, par ordre de sa Majesté, me défendent de les rompre ; c'est donc au second que je m'arrêterai.

Pour l'exécuter, d'après les connaissances que j'ai, voici ce que je peux répondre. Sa Majesté, fournitant six cent hommes, dès la première année, soutenus par une recrue de deux cents à la fin de chacune des deux autres suivantes, permettant de choisir dans la troupe des colons, leur donnant aussi permission de se marier avec les femmes du pays, sans aucune gène de religion, et d'importer chaque année le nombre de deux cent enfans trouvés, de l'âge de douze à quatorze, donnant en outre la permission d'importer des familles Malabar et Chinoises de l'Inde ; Madagascar, dis-je, par ce moyen, formeroit au bout de trois années une colonie, qui ainsi liée à toute l'île de Madagascar, commenceroit d'avoir son mérite. Pour la dépense à faire, on

A a 4 n'employe-

n'employeroit pas plus d'un million par année, excepté la dépense de deux navires ; un de six cent et l'autre de deux cent tonneaux, dont sa Majesté donneroit l'approvisionnement, afin qu'ils ne tombassent pas à la charge de la colonie, ainsi que six galiotes, nécessaires pour la communication des postes, et pour le transport.

Voici donc le plan des forces, des moyens, et des dépenses à faire, pendant trois années ; au bout desquelles, la colonie Madagasse, se soutiendroit, et augmenteroit, par le produit de ses fonds principaux réunis de trois millions, jusqu'à la dixième ; à laquelle on trouveroit une colonie bien établie, assez forte pour ne pas craindre une révolution subite, et en état de rembourser par le produit de son commerce, les avances qu'on lui auroit fait.

Sur le paragraphe, " Nous portons encore plus loin," &c. J'ai l'honneur de répondre, que si sa Majesté m'avoit accordée les secours que j'ai demandé, et que l'ile de France avoit fournie à mes demandes pour Madagascar, la culture seroit augmentée, et les différentes parties du commerce exploitées, avec avantage pour la nation. Enfin, la gloire de sa Majesté auroit seule indemnisée le sacrifice, pour avoir civilisé une nation entière, et qui étant comptée au nombre de ses alliées, auroit augmentée la force de sa puissance.

Mess. les Commissaires, sur les tableaux que l'ile de France les a fournie, ont évalués pour les quatre premières années, 1773, 1774, 1775, et 1776, les dépenses à la somme d'un million cinq cent mille livres.

livres. Je les prie de vouloir bien, pour déterminer les vraies dépenses; revoir la balance de mon compte, et faire la juste comparaison avec les tableaux de l'île de France, en divisant les sommes qui véritablement ont été employées, pour la formation de l'établissement, et de les séparer de celles qu'on prétend, ou qu'on exagère. D'ailleurs, comme j'ai eu l'honneur de présenter à Mess. les Commissaires par un article précédent les recettes, je le croirois superflu de répéter l'état des comptes.

Enfin, pour démontrer de quelle utilité a été l'emploi des premiers fonds, ou quels sont les secours qu'à l'avenir on peut espérer, j'ai l'honneur de représenter à Mess. les Commissaires, qu'ayant toujours dirigé mes observations pour la formation de l'établissement, je l'ai subordonné au plan de m'assurer de la confiance des naturels du pays; et que le commerce n'est jamais entré dans mes vues, que comme un accessoire, fondant les richesses nationales sur le produit de la culture d'une terre, dont j'assurerois la propriété au gouvernement; et que les travaux que j'ai exécuté, pour rendre la salubrité au terrain que j'ai choisi, ont été indispensables, ainsi que la communication, et l'établissement des différents chemins, et les reconnaissances de l'intérieur du pays, pour diriger les opérations ultérieures. Ainsi, comme toutes ces parties de mes opérations ne tendoient qu'au même but fixe, qui forme toute la base de mon projet, je conviens que la plus grande partie des dépenses, tomberont en pure perte, si le Ministère veut soutenir le plan d'as-

sujettir Madagascar. Car le seul fruit que l'on retireroit d'une entreprise pareille, seroit la perte des hommes, et des sommes que l'on aura prodigué inutilement.

Pour ma justification particulière, et afin que je n'aye rien à me réprocher, je réitere encore mes instances à M<sup>ss</sup>. les Commissaires, de vouloir bien relire les instructions du Ministre pour ma mission; et alors j'espère qu'ils se convaincront, que je n'ai rien fait que ce que mon devoir et mon zèle me préscrivoient.

Après avoir enfin répondu à M<sup>ss</sup>. les Commissaires, sur les questions et demandes qu'ils m'ont faits, par ordre de sa Majesté, je prens la liberté de leur représenter, que dans la position actuelle de l'établissement, et dans le cas que sa Majesté auroit différée de statuer définitivement, sur l'établissement de Madagascar, jusqu'à ce que les comptes lui soient parvenus, il ne me reste d'autres moyens que d'assurer le chef lieu et ses dépendances, par un approvisionnement convenable de la subsistance, pour la troupe, qui y fera nécessaire, jusqu'au reçu des ordres du Roi; et de suspendre tous les travaux quelconques, qui occasionneroient des dépenses, et d'attendre ainsi l'époque qui doit décider du sort de l'établissement.

A la baie d'Antongil, île de Madagascar, ce 22 Septembre, 1776.

## OBSERVATIONS SUR LA MALADIES

DE

L'ILE DE MADAGASCAR.

ARRIVE en cette île par ordre du Roi, pour former un établissement, dont le succès dépendoit naturellement de la conversation des individus, j'ai porté mes premiers soins pour acquérir une connoissance parfaite des maladies du pays, dont on m'avoit si fort menacé. Mais après toutes les recherches que j'ai fait auprès des chirurgiens qui ont fréquentés l'île de Madagascar, je me suis vu frustré de mes espérances. Sur seize que j'ai consulté, il n'y en avoit pas deux qui fussent d'accord sur les causes du mal, et sur le traitement des maladies. L'objet de leurs voyages ayant toujours été celui de suivre le commerce, ils s'embarrassoient peu d'une affaire importante, à laquelle ils auroient du s'appliquer entièrement. Les informations d'un autre part, que j'ai pris auprès des naturels du pays, ne m'ont rien découvert sur la nature du mal, quoique je crois leur devoir l'avantage des traitements, qui ont conservés ma vie, et celles de ma famille.

Il n'y a eu donc, que le temps et l'expérience, qui m'ont pu donner quelques lumières, que j'ai mis

mis par écrit, dans l'espérance que mes découvertes et observations, engageront le gouvernement à les faire discuter, suivre, et autoriser si elles le méritent.

Voici ces OBSERVATIONS.

Tout Européen, arrivant à Madagascar, qui n'aura pas séjourné dans les climats chauds, ressentira les fièvres du pays. Elles l'attaquent plus ou moins vivement, selon la disposition du tempérament de l'homme. Elles retarderont plus ou moins, et seront pareillement plus ou moins dangereuses, selon la sécheresse ou l'humidité des endroits, dans lesquels les établissements seront fondés. Je fonde cette observation sur ce que,

1. De trois cent soixante-et-sept hommes, passés sous mon commandement à Madagascar, il n'y a eu que cinquante hommes qui n'ayent pas eus les fièvres du pays; et ces hommes étoient faits depuis long-temps au climat des pays chauds, ayant demeurés un temps considérable à Bengal.

2. Il n'y a eu aucune des personnes replettes, qui n'ayent pas éprouvées des fièvres chaudes, suivies de transports, dont la plus part d'un tempérament fort, se sont trouvées exempts.

3. Les fièvres, dès notre arrivée 1773 et 1774 firent des ravages considérables. Les nouveaux débarqués à Louisbourg, endroit établi au milieu des marais, pouvoient à peine subsister six mois, sans les éprouver; elles étoient très meurtrières. L'année 1775, après que la plus grande partie des marais avoit été désechée, les nouveaux arrivés subsistoiient plus de dix-sept mois sans les éprouver; et elles les attaquaient

quoient avec moins de force, les malades n'éprouvoient pas ces délires affreux, suivis de convulsions, et la mortalité devint essentiellement moins nombreuse. L'année suivante, 1776, fut même plus favorable; les fièvres sont devenues ordinaires et sans suites funestes. J'ose actuellement les mettre au nombre de celles que tous les climats chauds et humides occasionnent.

Le traitement ordinaire que les chirurgiens ont suivis pour traiter les fièvres de Madagascar.

Aussitôt que les premiers accès ont été passés, on donnoit au malade une dose d'émétique, le lendemain de l'Ipecacohana, et ensuite on lui donnoit du quinquina et de la ptisanne, jusqu'à la cinquième crise. Les malades à cette époque éprouvant ordinairement un assoupiissement léthargique, étoient dans un délire continual, duquel on avoit de la peine à les rappeler, par l'application des mouches: mais l'expérience a malheureusement démontrée, que deux tiers de ceux qui étoient traités de cette façon, ont été conduits au tombeau. Heureux ceux qui pouvoient résister à ce traitement jusqu'au huitième jour, parce qu'alors les chirurgiens les abandonnoient au cours de la nature, qui plus souvent a fait de meilleurs effets.

Mes observations particulières sont :

Que les Européens arrivant à Madagascar, acquièrent un grand appétit. Ils dévorent les viandes pèle-mêle avec les fruits, ne buvant par dessus que de la limonade. Exposés d'ailleurs à de grandes chaleurs, respirant un air humide, occasionné par les

les exhalaisons des marais, et les brouillards des rivières et des bois, ils sont sujets à une sueur continue, qui affoiblit à la fin l'humidité radicale, si nécessaire à la digestion. De-là proviennent les indigestions, auxquelles on se voit sujet dans ce climat ; elles engendrent des convulsions à la moindre transpiration supprimée, qui, enfin, se dissipant en vapeurs, donnent des violents maux de tête, accompagnés le plus souvent d'un délire affreux ; on perd alors l'appétit, qui est remplacé par une envie continue de vomir, et une chaleur violente, qui accable le cerveau. A la suite de ces symptômes, se manifestent les fièvres, qui, selon le tempérament ou le local, sont plus ou moins vives et meurtrières. L'expérience que j'ai eu que le traitement des chirurgiens conduissoit ordinairement les malades au tombeau, a fait que j'ai mis en usage, sur moi et sur ma famille, une autre méthode, copiée sur la manière que les insulaires ont de se traiter, à l'exception que j'ai fait usage de la thériaque, pour exciter les sueurs, qu'ils provoquent par des bains et par des simples qu'ils ont dans le pays. Voici la méthode :

Au premier mal de tête que l'on ressent, il faut administrer une dose de thériaque, se conserver chaudement dans une chambre, où on doit entretenir le feu, afin de rétablir la transpiration ; le lendemain on saigne au pied, et le troisième jour on purge le malade avec de la manne pure. On continuera ensuite de donner tous les soirs au malade, une dose de confection d'hyacinthe, ou quelqu'autre cor-dial

dial, et pendant tout le reste de la maladie, on ne lui doit donner que du bouillon et des œufs frais. Voici un traitement bien simple, et auquel je crois devoir la vie, et celles de la plupart de ceux qui ont l'honneur de servir sa Majesté dans cette colonie.

Remarques sur les moyens que je crois propres à prévenir, et même à extirper entièrement les maladies auxquelles on est sujet dans ce pays.

Il faut qu'on défende les usages des viandes bouillies, à tous ceux qui viennent nouvellement de débarquer, et qu'ils soient nourris avec de la soupe, et du roti, avec du ris ; qu'on leur défende tout usage du citron, le remplaçant par le vinaigre, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement acclimatés. Qu'on accorde aussi à chaque soldat, ouvrier, &c. les trois premières années, une ration de quelque liqueur forte, qui sera distribuée le matin et le soir, pour les préserver du mauvais air, occasionné par les vapeurs des marais, des brouillards, des rivières, et des bois.

Il faut avoir le soin d'élever les maisons pour les logements, afin de faciliter la circulation de l'air, et faire construire des foyers pour le raréfier en dedans, particulièrement la nuit, qui ordinairement est humide et froide.

Il faut faire combler ou saigner le reste des marais, qui existent aux environs de l'établissement, ce qui a déjà été exécuté en partie avec succès, et qui peut promptement être achevé, pourvue que le gouvernement veuille faire un sacrifice.

Il faut que les endroits où l'on veut établir des postes, des bourgades, &c. dans l'intérieur de l'île, soient éloignés des plantations de ris ; et que les endroits soient défrichés six mois avant d'être habités, afin que les exhalaisons occasionnées par les nouveaux défrichements, n'ayent pas cette force de genre putride, telle que je les ai reconnus.

L'expérience m'ayant dénotée que le temps des plantations étoit l'époque des maladies, elle m'a aussi démontrée que les postes établis dans les bois non-défrichés, jouissoient d'un bon air, et ne se ressentaient point des fièvres.

Il faut que les hommes ne soient employés aux travaux, que lorsque le soleil aura dissipé les vapeurs et les brouillards, qui s'élèvent des marais ; les chaleurs étant moins nuisibles que les exhalaisons du matin.

Il faut, enfin, qu'on abolisse partout Madagascar, la culture du ris rouge, qui ne croit que dans les marais. Les insulaires, pour s'en procurer avec moins de peine, construisent, le mois de Décembre, des saignés, qui conduisent l'eau des rivières dans le terrain où ils veulent planter ces ris. Ils l'entretiennent ainsi, jusqu'à ce que la terre ait prise la consistance d'un marais ; alors ils chassent dedans un troupeau de bœufs, qui travaillent cette terre, et ensuite ils ensément les ris. Ces ris ainsi semés, germent vite ; et aussitôt qu'ils ont poussé en herbe, ils les couvrent en même temps d'eau, en la faisant entrer dans leurs champs par les canaux des rivières, et ils les laissent ainsi couverts d'eau jusqu'à ce qu'elle se

se soit entièrement évaporée. Il y a une grande partie de ces insulaires, qui, pour ne pas se donner le travail d'ouvrir des canaux, et de faire des fossés alentour des champs pour contenir l'eau, barrent tout uniment les rivières, pour interdire leur cours ordinaire, et les forcent d'inonder leurs terres ; c'est ce qu'on voit ordinairement sur la côte. Ne seroit-il donc pas permis de croire que cette seule méthode pour la culture, peut empoisonner un pays entier ? Et qu'en l'abolissant on pourroit rétablir la salubrité ? On pourroit m'objecter, que, privant les insulaires de cette culture, on les soustrairoit d'une grande partie de leurs productions. Mais je répondrai à ceux qui me feront ces objections, qu'ils connoissent peu Madagascar ; parce que le produit du ris rouge, ne fait tout au plus, que le quart du produit total du ris, et que les trois autres quarts environ de ris blanc, ne croissent pas dans les marais, mais sur des terrains élevés. Ne pourroit-on pas, pour remplacer cette culture, introduire la semence de froment, en instruisant les naturels à se servir de la charue ? &c. &c.

L'expérience que j'ai fait, m'a prouvée que le blé, l'orge, et l'avoine y viennent parfaitement, et surtout le maïs.

REFLEXIONS

SUR LE

PROJET D'UNE COLONIE A MADAGASCAR,

EN CAS QU'UNE PUISSEANCE ADOPTEROIT

LE SYSTEME DE CIVILISATION,

FONDE SUR LA

BASE D'UNE ALLIANCE.

---

FORCE DE L'IMPORTATION DES HOMMES, ET DE  
LA POPULATION.

LA colonie de Madagascar, pouvant être fondée dans l'espace de dix ans, moyennant l'avance de trois millions de livres, elle aura consommée en hommes, près de mille huit cent, pendant ces dix années ; en supposant que de la première année on y envoie sept centvingt hommes de troupes ; les deux suivantes, deux cent par chaque année ; et les sept dernières, cent cinquante ; et qu'on y porte, pendant

dant les dix années, l'une portant l'autre, cent vingt colons Européens, trente créoles, et cinquante, soit Indiens, Chinois, ou Malabars. Le total de l'importation, montera à quatre mille cent soixante-dix hommes, et ce nombre produira chacune des dites années six cent enfants, dont le total à la dixième année, sera de six milles Créoles, et trois mille trois cent soixante et dix Européens ; nombre suffisant pour fixer l'époque d'une colonie.

## C O M M E R C E.

Madagascar, dans l'état actuel, peut consommer trois cent mille pièces de toiles, trois mille barriques d'eau-de-vie, à vingt-cinq veltes la barrique, qui font soixante-et-quinze mille veltes ; vingt mille fusils, cent soixante milliers de poudre de guerre, six cent mille couteaux, cent mille miroirs, quinze mille pièces de mouchoirs, cinq mille pièces de chittes, patnas, guingans, &c. &c. une grande quantité de fayancerie, d'instruments et d'outils en cuivre, en fer, et en étain, des gazes d'or et d'argent, des draps fins, des galons, et des dentelles d'or et d'argent ; et ce commerce doit me donner, de la première année, un bénéfice d'un million, quatre cent soixante-neuf mille piaffres, tous les frais prélevés, qui fait en monnoie de France sept millions, huit cent soixante-neuf mille, sept cent cinquante livres tournois.

En échange de ces marchandises, on tirera des cuirs, du bois propre pour la construction, du bois

pour la teinture, des gommes, de la cire, du miel, &c. et ce commerce d'échange augmentera encore sous peu de temps, en fournissant des cafés, de l'indigo, du sucre, du poivre, et de la soye ; et en attendant, on jouira toujours du bénéfice de cent pour cent, sur l'échange de la valeur de sept millions, huit cent soixante neuf mille, sept cent cinquante livres, qui ainsi produiront nette la somme de quinze millions, sept cent trente-neuf mille, cinq cent livres. La propriété des premières marchandises, ouvrira des branches de commerce avec Mozambique, Mascate, Bassora, et Surate ; et ces dernières seront toujours précieuses à l'Europe, principalement l'indigo, qui est de la meilleure espèce et qualité. En un mot, Madagascar, avec ses productions, jointes aux assortiments de celles d'Europe, fera le commerce le plus avantageux, dans toutes les parties au-delà du Cap, et se soutiendra avec l'Europe par ses propres productions.

## REVENUS DE L'ETAT.

L'établissement principal de Madagascar, recevra de la première année le revenu des différentes provinces, en quatre mille bœufs, un million trois cent milliers de ris, vingt-cinq mille madriers, quinze mille planches, et cent quatre-vingt bateaux du pays ; le tout évalué à quatre cent trente-huit mille livres. Ce tribut augmentera nécessairement avec la population, et avec l'extension de la culture ; et on peut le faire monter, sans exagération, la troisième

sième année, à un million, trois cent soixante mille livres.

### AUGMENTATION DE LA CULTURE PAR LES COLONS ET LES EUROPEENS.

Cet établissement, dès la troisième année, aura formé cent cinquante habitations Européennes, qui rapporteront seize millions de livres de sucre, cinq cent mille livres de café ; six millions de livres de tabac, cinq cent mille livres de coton, cinq millions de livres de grains, ce qui réduit au dixième revenant à l'état, se portera à la somme de trois cent cinq mille livres en argent, qui entreront au trésor. De la troisième jusqu'à la dixième année, ces habitations se multiplieront, et conséquemment le produit en sera plus considérable ; surtout quand on sera parvenu à fonder des manufactures de coton et de soie, &c.

Toute puissance alliée à Madagascar, jouira encore d'un avantage supérieur ; qui est, qu'au lieu d'exporter son numéraire dans l'Inde, pour le verser entre les mains de ses rivaux, elle se pourvoira des marchandises nécessaires, chez ses amis et ses alliés, et elle les recevra en échange de ses productions et de son industrie.

### M I N E S.

L'île de Madagascar, remplie de mines de fer et de cuivre, et surchargée de bois, offrira encore l'avantage

374 MÉMOIRES ET VOYAGES DU  
vantage de fournir ces matières dans l'Inde, dans le  
Golfe Persique, et dans la Mer Rouge.

### MARINE ET NAVIGATION.

Madagascar, remplie de bois les plus propres pour la construction, possédant des résines, ayant le chanvre dans le pays, et munie de ports excellents, offrira la commodité de construire des vaisseaux. Les insulaires, très enclins à la navigation, et faits à la mer par leur propre cabotage, serviront efficacement dès les premières années, à la navigation marchande de l'Inde, et dans l'Inde ; et instruits aux manœuvres, pourront être aussi employés à bord des vaisseaux de guerre. Il n'y a personne qui ne sente ces avantages très considérables, tant pour la conservation des matelots Européens, que pour la facilité de compléter les équipages des escadres, qui souvent, faute de sujets, sont obligés de renoncer à leurs entreprises. L'île de Madagascar donnera enfin l'asyle aux vaisseaux, deviendra un chantier pour leur construction, et pour leur armement, et sera le magasin général pour la subsistance des armées navales, et celui des possessions de ses protecteurs, au de-là du Cap de Bonne Espérance.

### ETAT DE GUERRE DEFENSIVE.

L'étendue de l'île de Madagascar, n'exige point des amas de fortifications du premier ordre. Les premiers postes peuvent être défendus par des ouvrages

vrages simples, pour mettre seulement les habitans à couvert d'un débarquement inopiné. Les ennemis ne pourront jamais débarquer en si grand nombre, qu'ils ne soient forcés de quitter le pays. J'ose dire qu'à la dixième année de la formation de l'établissement, les plus grandes forces envoyées, ne sauroient se soutenir dans quelqu'endroit que ce soit dans l'ile ; et le résultat de leurs entreprises, se réduira toujours à des dépenses et à des pertes considérables.

J'ose assurer positivement, que l'ile de Madagascar, dès la troisième année, entretiendra sur pied plus de vingt mille combattants d'infanterie, bien réglés et bien disciplinés ; et ces vingt mille hommes, conduits par des officiers instruits, surpasseront bien le petit nombre d'Européens fatigués, et languissants, qu'on pourroit y envoyer pour les attaquer. L'expérience que j'ai acquis dans cette ile, me fait assurer que les Madagasses libres, sont aussi bons et aussi valeureux, qu'ils sont timides et laches, lorsqu'ils sont réduits à l'esclavage.

Les Madagasses aiment naturellement les Européens ; ils s'attacheront sincèrement à eux, s'ils croient que par des alliances ils peuvent s'assurer de l'égalité des conditions, et de la propriété de leur fortune. Bientôt, suivant ces principes, on verra ces insulaires, confondus parmi les nouveaux arrivés, ne former qu'un même peuple.

Pour prévenir l'objection qu'on pourroit me faire, sur ce que les différentes entreprises qu'on a fait depuis un siècle, pour fonder une colonie à Madagascar, ont toujours été funestes et meurtrières ; et que

376 MEMOIRES ET VOYAGES DU

l'établissement actuel dans l'ile, pourroit courir le même risque. Je dis que cet établissement, n'auroit rien à redouter, tant que le chef de la nation maintiendroit la défense de la traite des esclaves, et que les Européens arrivés, n'excitent point eux mêmes des troubles, et qu'ils se prêtent à préserver ce peuple de l'esclavage. Ayant examiné la conduite des officiers François, auxquels on avoit confié ci-devant les différentes entreprises sur Madagascar, je me suis convaincu que leur avidité les a conduit à l'injustice, et à l'oppression, sources des malheurs, qui ont exterminés ces anciens établissements. Usurpateurs et tyrans pour l'accroissement de leur propre fortune, ils n'ont pas rougis d'attenter à la liberté des peuples, auxquels ils devoient de la reconnaissance.

ETAT DE GUERRE OFFENSIVE.

L'ile de Madagascar, ravitaillera les escadres de la puissance à laquelle elle se sera attachée, et leur fournira des matelots qui serviront mieux que les Européens dans les climats chauds. Elle fournira encore des gens de guerre, pour être employés en qualité de troupes légères. Ce peuple pouvant être nourris avec le ris et le bœuf, produits naturels de l'ile, sera moins couteux pour la subsistance, et étant acclimaté, il soutiendra mieux les fatigues et les chaleurs de l'Inde.

Ceux qui ont fait la guerre dans l'Inde, assurent que les Anglois surpassent en force les François, par le nombre des Indiens qu'ils ont à leur solde; oseroit-on

on comparer ces foibles Indiens, qui n'ont aucune idée de gloire, avec les Madagassés, peuples libres, conduits par l'amour et l'attachement, pour soutenir la cause de leurs alliés qui sont devenus leurs frères et leurs amis? J'ose prédire que la supériorité décidée qu'une puissance pourroit acquérir dans l'Inde, dépendra de sa liaison avec Madagascar.

SUPLE-

## S U P L E M E N T

POUR

SERVIR DE SUITE

A U

## MEMOIRE DE MADAGASCAR.

---

*Croyance des Madagasses.*

LA nation Madagasse croit en un Etre Suprême, nommé par elle Zahanhar, qui veut dire Créateur de tout. Elle l'honore, et le révère, mais elle ne lui a dédiée aucun temple, moins encore a-t-elle substituée des idoles. Elle fait des sacrifices, en immolant des bœufs et des moutons, et elle addressé ses libations toutes à Dieu. On a attribué à cette nation, qu'elle fesoit aussi des offrandes au diable; mais en ceci on s'est trompé; car le morceau de la bête sacrifiée, que l'on jette ordinairement dans le feu, n'est point destiné comme on le prétend, à faire honneur au diable. Cette coutume leur vient de l'ancien tems, sans qu'aucun m'en ait pu dire

dire la véritable raison. Quant à l'immortalité de l'âme, les Madagasses sont persuadés, qu'après leur mort, leur esprit rejoindra la région dans laquelle réside Zahanhar ; mais ils n'admettent aucunement, que l'esprit de l'homme après sa mort puisse sentir aucune souffrance. Quant à la distinction du mal ou du bien, ils sont persuadés que l'homme bon et sans méchanceté, sera récompensé dans cette vie, par une bonne santé, par la constance de ses amis, par l'augmentation de sa fortune, par l'obéissance de ses enfants, et par le bonheur de voir prospérer sa famille ; pour le méchant c'est le contraire. Les Madagasses sur cette croyance, en faisant des serments, ajoutent des bénédictions pour ceux qui ne les violent pas, et des imprécations, contre ceux qui oseroient les romprez ; et c'est ainsi qu'ils appellent au jugement de Zahanhar, en contractant des pactes ; et jamais on n'a vu ni ouï, qu'un Madagasse ait rompu son serment, pourvu qu'il ait été fait à la manière usitée et prescrite par leur peres, comme ils le disent.

*Distinction des Rois, et des Ordres formant le Gouvernement du Pays.*

Les Madagasses, ont toujours reconnus la ligne de Ramini, comme celle à laquelle appartenloit les droits d'Ampansacabé ; (qui dit souverain) ils ont crus cette ligne éteinte, depuis la mort de Dian Ramini Larizon, mort depuis soixante-six ans, et dont le corps fut enseveli sur une montagne, à laquelle la rivière Manongouzon prend sa source. Mais ayant

reconnus

reconnus l'héritier de la ligne par les femmes, ils ont rétablis ce titre dans l'année 1776. Le droit de l'Ampansacabé, est de nommer des Rohandrians, pour l'assister dans les cabares auquelles doivent comparaître tous ceux qui y sont cités, et le jugement porté par l'Ampansacabé, dans sa cabare, est décisif. Un autre droit encore de l'Ampansacabé est, que chaque Rohandrian, est obligé de lui laisser par testament, une quotité sur sa succession, et que les successeurs rachètent ordinairement par un léger tribut. Un troisième droit de l'Ampansacabé est d'exiger de chaque Rohandrian, un dixième du produit de sa terre, un nombre de bêtes à cornes, et des esclaves en proportion à la richesse du pays possédé par le Rohandrian.

Le second ordre est composé des Rohandrians, c'est à dire des Princes. Depuis la perte de l'Ampansacabé, trois de ces Rohandrians ont pris le titre de Roi; celui de la province de Mahavelou, nommé Hyavi; celui de Voemara, nommé Lambouin; et le troisième à Bombétok, nommé Cimanongou.

Le troisième, est des Voadziri, seigneurs d'un compté, composé de plusieurs villages.

Le quatrième, des Lohavohites ou chefs des villages.

Le cinquième, des Ondzatsi, ou Madagasses libres, attachés aux suites des Rohandrians, des Voadziri, et des Lohavohites.

Le sixième, des Ombiaffes, ou des gens savants; et cette ordre forme les gens de guerre, les ouvriers,

les médecins, et les devins, et ceux-ci ne possèdent aucune charge.

Le septième, des Ampourias, ou les esclaves.

Ayant fait faire les conscriptions dans les provinces, depuis Bombetok passant par le nord, et jusqu'à Itapere, le cadastre à prouvé, qu'il s'y trouvoit trente-huit Rohandrians régnant, et deux cent quatre-vingt sept Voadziri. Quant aux Lohavohites, aux Ondzatzi, et aux Ombiaffes, il n'étoit pas possible de connoître à fond leur nombre.

Ces ordres conservent une graduation réglée entre eux; et il seroit très difficile de pouvoir en observer les détails. Ils vivent à la façon comme on nous a transcrit celle des anciens patriarches. Chaque pere de famille, est le prêtre et le juge dans sa maison, quoiqu'il dépende de la surveillance d'un Lohavohite; celui-ci répond de tout à son Voadziri, et le Voadziri au Rohandrian.

#### *Les Commodités de la Vie, et les Elémens.*

Les Madagaffes se nourrissent des troupeaux de bœufs, de cabris, et de moutons, qu'ils élèvent, et de la volaille qu'ils entretiennent en grande quantité. Leurs maisons ne sont baties qu'en bois, mais très commodément; et le dedans en est d'une propreté admirable. Leurs villages sont entourés de pallis-fades et de fossés; et les demeures des Rohandrians, sont bien fortifiées et défendues par des canons. Ils ont des esclaves, ils cultivent la terre industrieusement, et elle leur produit du ris, du mil, des haricots

cots, du maïs, et des légumes en quantité. Le sol produit encore le sucre, le tabac, l'indigo, le café, et le poivre ; et la terre s'y donne et ne se vend pas. Les bâtimens ne coutent que d'aller chercher les bois, le poisson ne coute que la peine de le pêcher, et le gibier que de le prendre à la chasse. Les Madagassés n'ont que faire d'avoir peur des bêtes féroces ou vénimeuses dans toute l'ile, puisqu'il n'y en a point. Les froids, les gelées, les neiges, ne les affectent point. Les grandes chaleurs n'y sont pas si incommodes, qu'elles le sont dans toutes les autres îles situées sous la Zone Torride, d'autant que les nuits rafraîchissent ; et comme la grande chaleur durant l'été, ne commence qu'à neuf heures du matin, et se termine à trois heures après midi, et que pendant ce même temps la brise de mer regne, elle tempère et modère tellement la chaleur, que rarement on en est incommodé ; et cette chaleur ne dure que quatre mois, les autres huit mois n'étant que printemps suivi.

Les Madagassés, n'ayant aucune communication avec la terre ferme de l'Ethiopie, n'ont point altérés leurs loix primitives ; leur langue est aussi la même dans toute l'étendue de l'ile. Il seroit bien hardi de vouloir constater l'origine de cette nation ; mais ce qui est certain est, qu'il y en a trois races distinctes, qui ont formées depuis des siècles, des castes qui varient à l'infini. La première est celle de Safé Ibrahim, ou descendants d'Abraham ; mais ils n'ont aucun vestiges du Judaïsme, excepté la circoncision, et quelques noms, comme Isaac, Ruben, Jacob, &c.

&c. Cette race est basanée. La seconde est celle de Safé Ramini. Quant à celle-ci, quelques livres qui se trouvent encore parmi les Ombiasses, dénotent, qu'elle n'est pas arrivée que depuis six siècles à Madagascar ; et comme c'est la seule sur laquelle j'aye trouvé des renseignements, je veux en donner un précis, tel comme les naturels le transmettent. Quant à la troisième de Safé Canamanbou, elle est Arabe, qui est arrivée des côtes d'Ethiopie, et elle est la plus récente ; aussi elle ne jouit d'aucun pouvoir et créé dit, et ne remplit que les charges d'écrivains, d'historiens, de poëtes, &c.

*Origine de Safé Ramini, traduit du livre Fassiri.*

Rahimini, père d'Imina, mère de Mahomet, avoit deux fils ; dont l'ainé se nommoit Ramini, et qui fut un grand prophète. Il alla trouver Mahomet à la Meque, et Mahomet fut étonné de la sagesse de Ramini. Mais comme Ramini ne vouloit point manger des viandes, qu'il n'eut coupé la gorge aux bêtes lui-même, il irrita les disciples de Mahomet, qui voulurent verser son sang, à cause qu'il vouloit introduire une nouvelle coutume. Mais Mahomet, inspiré par le Dieu, empêcha qu'on ne versat le sang d'un prophète, et il lui permit de couper la gorge aux bêtes qu'il mangeroit, et quelque temps après, il lui donna une de ses filles, nommée Farafatéma, en mariage. Ramini s'en alla avec sa femme, ses disciples, et ses esclaves, à Mongalore, où il vécut le reste de sa vie, et fut un Ampansacabé.

Il eut un fils qui se nomma Réhaurorud, et une fille Ramini, qui se marierent ensemble, et eurent deux fils, l'ainé Rahadzi, et le ca et Racovatzi. Rahadzi succéda à son pere, et fut Roi de Mongalore. Rahadzi voulant revoir son pays natal, et visiter les tombeaux de ses ancêtres à Palmire, fit équiper deux vaisseaux pour faire ce voyage ; et comme il n'avoit pas d'enfants, il ordonna, qu'en cas de sa mort, son frere fut élu Ampansacabé à sa place Mais à peine fut il parti, qu'un grand, nommé Ambouhor, inspira à Racovatzi, le dessein de prendre le titre de Roi, et de gouverner ainsi le pays. Racovatzi, naturellement ambitieux, convoqua les grands, et leur déclara, que son frere étoit allé, non pour visiter les tombeaux de ses peres, mais pour faire l'acte de profession à la loi de Mahomet. Sous ce prétexte, il réussit de se faire élire ; et de tous les grands, il ne resta fidèle à Rahadzi qu'un seul, nommé Amboulmasse, qui suivit son maître à Palmire, où il lui apprit la triste nouvelle de ce que son frere avoit fait. Rahadzi, se voyant ainsi détroné, prit la résolution d'aller en pays inconnu, et voguant trois mois entiers avec ses navires, arriva à l'ile Comoro, qu'il trouva habitée. De-là, il passa à Madagascar, et débarqua à Manghabey, où il fut reçu des grands du pays, avec amitié. Il se maria à la fille d'un Roi, de laquelle il eut deux enfants, et dont l'ainé par sa sagesse, et par l'esprit de Dieu, fut élu Ampansacabé. Ce Roi, nommé Ramini Azoringhetzi, eut plusieurs enfants, entre lesquels il partagea les provinces. Mais comme ces enfants eurent

éurent des guerres les uns contre les autres, les Rohandrians, gouverneurs des dites provinces, se déclarerent princes et souverains du pays, et massacrerent les enfants de leur Ampansacabé, jusqu'à Ramini Mamere, qui étoit encore à la mammelle. C'est à ce Ramini Mamere, qu'ils conserverent le titre d'Ampansacabé, et voici la ligne de ce Ramini Mamere :

Son fils Ramini Olivé,  
 De qui, Ramini Rohamado.  
 De qui, Ramini Ragomin.  
 De qui, Ramini Savatto.  
 De qui, Ramini Panghare.  
 De qui, Ramini Boamasse.  
 De qui, Ramini Pangharzaffé.  
 De qui, Ramini Bohitz.  
 De qui, Ramini Missava.  
 De qui, Ramini Ravohé.  
 De qui, Ramini Nong.  
 De qui, Ramini Arivé.

L'Ampansacabé Arivé, eut quatre fils ; dont un étoit légitime, et trois de concubines. Ramini Bénoulé fut l'héritier du titre d'Ampansacabé ; les trois autres furent, Dian Maninpele, Dian Tzianban, et Dian Raval. Ces trois conspirerent contre leur frere ainé, et le massacrerent ; et comme il n'eut qu'une fille, ils profitèrent de la confusion en s'érigent en Rohandrians, et en s'établissant vers le sud de Madagascar. Car les provinces du nord, voulant venger la mort de leur Ampansacabé, leur firent la guerre, et les chassèrent. La fille de Ramini Bénoulé, se maria à Dian Mihalé, Rohandrian des pro-

vinces de Mananhar, d'Antivoieson, d'Antimakol, d'Antivolisbey, d'Antimaroa, et ces provinces élurent et reconnurent Dian Mihalé pour l'Ampansacabé, en lui donnant le nom de Ramini Mihalé.

Ramini Mihalé eut un fils qui lui succéda.

Ramini Lubeton, qui eut

Ramini Ciewi, qui eut

Ramini Lontazou, qui eut

Ramini Raffidzimon, qui eut

Ramini Ravalou, qui eut

Ramini Larizon, dernier de cette seconde race de Ramini. Il fut tué dans une guerre qu'il eut à faire au Rohandrian Milouzou, de Mahavelou, qui fut assisté par les François. Le Rohandrian Milouzou, fit mourir deux fils du Ramini Larizon, sur son tombeau ; et ne conserva que sa fille, qu'il vendit à un marchand Hollandois, qui la transporta au-delà de la mer ; avec la mort du Roi Larizon, le titre d'Ampansacabé resta éteint.

Les descendants de Dian Maninpele, de Dian Tzianban, et de Dian Raval, établis à Mananzar, Itapoule, et Matatanes, reçurent les François chez eux alternativement, et furent par eux exterminés jusqu'à la ligne de Tzeronc, qui vengea sa famille par un massacre de tous les François dans le pays. Voilà jusqu'où va le détail du Fassiri, livre que les Ombiaffes de la race de Safécanimanbou ont composés. Mais comme il importe de donner une suite sur ce qui s'est passé de nos jours, en voici l'extrait.

L'année 1776, les Rohandrians, Voadziri, et Lohavohites, furent persuadés qu'ils avoient retrouvés un descendant de la fille de Ramini Larizon ; ils lui conférerent la charge d'Ampansacabé, et lui prèterent le serment du sang.

*Les Arts et Métiers de Madagascar.*

La nation Madagasse, n'ayant pas besoin de beaucoup de choses pour remplir les nécessités de la vie, ne s'est pas appliquée à la recherche de tant d'arts et métiers, qui deviennent indispensables en Europe. Ils se sont contentés de faire leurs meubles, leurs ustensiles de travail, et de ménage, et des armes pour la défensive ; de construire leurs logements, et les bateaux nécessaires pour leur navigation ; et enfin de fabriquer leurs toiles et leurs étoffes pour leurs habillements. Ils n'ont ambition que d'avoir le nécessaire à leur usage, et les commodités du premier ordre.

Le principal métier, et le plus révéré, est de forger le fer et l'acier. Les artistes en ce genre se nomment *Ompanefa vibé* ; ils sont très experts à fonder la mine, à forger des utensiles, comme des haches, des marteaux, des enclumes, des couteaux, des bêches, des sagaies, des rasoirs, des pincettes à arracher le poil, &c.

La seconde est des orfèvres, *Ompanefa vola mena* : ils fondent l'or en lingots, et travaillent des manilles d'or, des boucles d'oreilles, des grains, des anneaux, &c.

La troisième nommée *Ompavillanga*, ce sont des potiers.

La quatrième *Ompanevatta*, tourneurs en bois, qui font des boîtes, qu'ils nomment *vata*, des plats, des cueillîères en bois et en cornes, des ruches, des cercueils, &c.

La cinquième *Ompan cacaou*, ou charpentiers, et en ce métier ils sont adroits ; ils se servent de la règle, du rabot, et du compas.

La sixième *Ompani avi*, cordiers ; ils font leurs cordes de diverses sortes d'écorces d'arbres, et du chanvre aussi.

La septième, *Ompan lamba*, les tisserands. Ce métier n'est exercé que par des femmes ; un homme seroit réputé infame, s'il s'occuperoit à travailler en ce genre.

Les *Ombiasies* sont les gens lettrés, et les médecins, qui ne se mêlent que pour donner des conseils.

Les *Herauvitz* sont des comédiens et des danseurs.

#### *Demeures et Bâtiments.*

Les Madagassies habitent toujours en société ; c'est à dire, dans des villes et des villages ; les premières sont entourées d'un fossé et d'une palissade, ayant aux extrémités des corps de garde de douze à vingt hommes armés. Les maisons des particuliers, sont composées d'une case commode, entouré de plusieurs petits. Dans la grande, demeure le maître de la maison, et dans les petits, les femmes ou esclaves du maître ;

maitre ; et ces maisons sont batis en bois, et couvertes feuilles de Latanier, ou de la paille.

Les maisons des grands du pays, sont très spacieuses ; chacune est composée de deux salles et de quatre appartements, et c'est alentour de la principale, que d'autres plus petites sont aussi batis, pour les logements des femmes, et de la famille entière du chef. Mais dans leurs enceintes, les esclaves ne peuvent pas passer la nuit. La plupart de ces maisons habitées par les Rohandrians, sont batis avec gout, et avec une symétrie admirable.

On trouve à cette place les mots suivants, dans l'écriture du Comte :

*Fin du troisième et dernier Volume.*

---

Je, soussigné, certifie le présent ouvrage, redigé en trois volumes, et en douze cahiers, être le véritable original.

MAURICE AUGUSTE Cte. DE BENYOWSKY.

390 MEMOIRES ET VOYAGES DU

C O P I E S

D E S

LETTRES MINISTERIELLES DE FRANCE,

D U

SERMENT DES MADAGASSES

EN VERS LE

COMTE DE BENYOWSKY,

DE L'ACTE DE SON ELECTION A LA DIGNITE D'AMPANSACABE, DE SES PLEINS POUVOIRS POUR TRAITER EN EUROPE, DE SA DECLARATION EN ANGLETERRE, ET DE SES PROPOSITIONS FAITES AU GOUVERNEMENT D'ANGLETERRE.

Colonies,  
Bureau de l'Inde. }

Copie de la pièce  
principale, au sujet  
de l'expédition de  
l'île de Madagascar,

*A Versailles, ce 19 Mars, 1773.*

LE Roi en vous attachant, Monsieur, à son service, à voulu vous mettre à portée de lui donner des preuves de votre zèle. Sa Majesté vous a, en conséquence, choisi, pour former à Madagascar un établissement qui lui a paru absolument nécessaire, pour pro-

curer à l'ile de France les secours dont elle a besoin. Cet établissement peut avoir des suites encore plus grandes, et plus dignes du zèle qui vous anime pour la gloire du Roi. Je ne peux mieux vous faire connoître les vues de sa Majesté, qu'en vous envoyant la copie de la lettre que j'écris par son ordre à Mons. le Chevalier de Ternay, et à Mons. Maillard. Elle contient les instructions sur lesquelles vous devez agir. La correspondance que vous ferez dans le cas d'entretenir avec Mess. de Ternay et Maillard, sur les détails de vos opérations, ne doit pas vous dispenser de me rendre compte directement de tout ce que vous ferez pour le succès de la mission, aussi importante qu'honorale, que sa Majesté a bien voulu vous confier; et je vous prie de ne me rien laisser ignorer à ce sujet. J'ai l'honneur d'être bien sincèrement,

MONSIEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant serviteur,

A Mons. le Baron  
de Benyowsky.

DE BOYNES.

Colonies,  
Bureau de l'Inde.

Pièce S. E. Expé-  
dition à Mada-  
gascar.

*Copie de la Lettre de Mons. de Boynes,  
à Mess. de Ternay et Maillard, du 19  
Mars, 1773.*

VOUS êtes instruits, Messieurs, du projet que Mons. de Maudave avoit fait adopter en 1767, de former à Madagascar une colonie d'Européens, pour civiliser les habitans de cette île, et pour les accoutumer à nos mœurs et à nos usages. On n'a pas tardé à s'apercevoir, que cet établissement portoit sur des faux principes, et on a été forcé d'y renoncer, par l'impossibilité de subvenir aux avances de toutes espèces, que Mons. de Maudave exigeoit en faveur des nouveaux colons.

Malgré le peu de succès de cette tentative, on ne peut pas se dissimuler, que l'Île de Madagascar ne renferme de très grandes ressources, et qu'il ne fut utile d'y avoir un établissement. Mais au lieu d'une colonie, (dont les vues blesseroient trop ouvertement les droits de la propriété pour être reçue avec plaisir par un peuple pastoral et agricole) il ne doit être question que d'un simple poste, à la faveur duquel on puisse former des liaisons utiles avec les principaux chefs du pays, établir avec eux un commerce d'échange, et faire cesser l'abus de traiter en argent. Ce sera ensuite à l'intelligence de celui qui sera

chargé du soin de cette entreprise, à étendre ses liaisons dans l'intérieur de l'île, pour ouvrir de nouvelles branches de traites ; et en se conduisant avec prudence, on peut espérer d'arriver un jour au but proposé par Mons. de Maudave, et de former une colonie d'autant plus solide, qu'elle seroit fondée sur l'intérêt des insulaires mêmes, et sur la confiance qu'on leur aura inspiré. Enfin, quand on se borneroit à faire la traite comme on l'a faite jusqu'à présent, en éloignant toute idée de domination et de souveraineté, il seroit toujours important d'avoir un poste fixe, pour éclairer les opérations des personnes qui en seront chargées, et maintenir une juste balance entre elles et les naturels du pays. Personne n'a paru plus propre à remplir à cet égard les vues de sa Majesté, que Mons. le Baron de Benyowsky. Il a appris dans le cours de ses navigations, la manière de traiter avec des peuples sauvages, et il joint à beaucoup de fermeté, la douceur de caractère qui convient pour un pareil dessein.

Le Roi l'a, en conséquence, destiné à passer à Madagascar, avec la troupe dont sa Majesté lui a donnée le commandement, en lui laissant la liberté de choisir le lieu qui lui paroitra le plus convenable, pour l'établissement que sa Majesté a résolue d'y former.

Sa Majesté n'excepte que le fort Dauphin, malgré la salubrité de l'air, parce que cette partie de l'île est très aride, et qu'elle n'offre aucune ressource pour le commerce. On prétend qu'on pourroit en faire un très avantageux à Tametave, à la côte de l'est ; et que

que c'est le lieu le plus propre pour former un établissement, tant par la facilité d'y avoir un port, que par la disposition des habitans, la fertilité du terrain, et les secours de toutes espèces qu'on peut en tirer. Mons. de Benyowsky jugera par lui-même de ces avantages; mais dans l'incertitude du lieu où il croira devoir se fixer, il est indispensable de lui donner un petit bâtiment, pour parcourir la côte, et faire toutes les reconnaissances nécessaires pour le succès de l'établissement qu'il est chargé de former. C'est dans cette vue que le Roi a fait acheter le brigantin le Postillon, qui pourra être employé à transporter à Madagascar une partie de la troupe de Mons. de Benyowsky, et rester ensuite à ses ordres, avec le Sieur Saunier. Cet officier a fait plusieurs voyages à Madagascar, et il est par cette raison, en état de seconder les opérations de Mons. de Benyowsky.

Du reste, Mons. de Benyowsky trouvera dans sa troupe, tous les autres secours dont il aura besoin. La levée en a été faite avec le plus grand soin, et elle est toute composée de jeunes gens, forts et robustes, et d'ouvriers de différents métiers, afin que Mons. de Benyowsky ne soit point embarrassé pour les travaux qu'il auroit à faire exécuter. J'ai d'une autre côté donné des ordres pour vous faire passer des tentes, tant pour les officiers que pour les soldats, pour qu'ils puissent camper dans tous les endroits que Mons. de Benyowsky jugera à propos de leur faire parcourir, sans commettre aucun dégât. Mons. de Benyowsky employera l'ingénieur géographe,

phe, qui est attaché à la suite de sa troupe, à lever des plans exactes de la côte, du cours des rivières, et des parties de l'intérieur de l'île, où il pourra pénétrer. Le Roi vient d'y attacher également un chirurgien, auquel Mons. Maillard pourra donner un aide pour le traitement des malades; en sorte qu'il n'y aura plus à ajouter, qu'un officier d'administration, un garde-magasin et un trésorier, pour l'ordre et la manutention des dépenses, et un aumonier pour le service spirituel.

Sur les témoignages qui ont été rendus du Sieur de Maisonneuve, il a été choisi pour accompagner Mons. de Benyowsky, et pour faire auprès de lui les fonctions d'ordonnateur; et sa Majesté a bien voulu lui accorder, en cette considération, le brevet de sous-commissaire. Elle s'en rapporte à Mons. Maillard, pour le choix d'un trésorier, et d'un garde magasin, et au brevet apostolique pour l'aumonier. Mons. Maillard verra s'il ne feroit pas possible de charger la même personne de la caisse et du magasin.

Tel est le plan sur lequel Mons. de Benyowsky doit opérer; il n'occasionnera aucune dépense extraordinaire au Roi, et il en résultera un soulagement réel pour l'île de France. La troupe de Mons. de Benyowsky, pouvant être entretenue plus facilement, et à bien meilleur compte à Madagascar qu'à l'île de France. Lorsque Mons. de Benyowsky sera arrivé dans la colonie, Mons. le Chevalier de Ternay lui fera remettre les recrues qui lui sont destinés, suivant les rôles de signalement, qui en auront été dressés à leur embarquement, pour procéder à la formation de

la nouvelle troupe que Mons. de Benyowsky commencera à faire exercer ; et vous voudrez bien ensuite donner, sur sa demande, les ordres nécessaires pour la transporter à Madagascar, et pour la débarquer dans le lieu qui sera indiqué par Mons. de Benyowsky.

Quoiqu'on doive s'abstenir avec le plus grand soin de toute entreprise sur les habitants de Madagascar, et que Mons. de Benyowsky soit expressément chargé de n'employer vis-à-vis d'eux, que les voies de la douceur et de la négociation, et de contenir sa troupe dans la plus exacte discipline, il ne seroit pas prudent de l'exposer au milieu d'insulaires jaloux de leur liberté, et naturellement inquiets et soupçonneux, sans le mettre en état de repousser leurs violences.

Les forces dont il sera muni, peuvent d'ailleurs lui servir pour gagner plus facilement la confiance et l'amitié des chefs, qui seroient dans le cas de réclamer son secours pour leurs propres querelles.

Il demande douze pièces de canon, dont six de douze, quatre de huit, et deux de trois livres de bale ; six pierriers, et deux petits mortiers, avec leurs bombes ; cinq cent grenades, trois tonneaux de poudre à canon, un de poudre à giboyer, cinq cent livres de soufle, et autant de salpêtre, et quatre milliers de plomb, avec les moules pour faire des bales. Vous verrez ce qu'il vous sera possible de lui faire délivrer, relativement à la situation des magasins ; quelques uns de ces objets peuvent être employés à la traite ; il sera bon que vous y fassiez ajouter

ajouter dans la même vue, un assortiment d'autres objets, également recherchés par les habitants de Madagascar, tels que des fusils et des pistolets, des haches, des cloux, des barres de fer, du cuivre, quelques pièces de toile, et en général de tout ce qui sert pour la traite. Mons. de Benyowsky aura besoin pour lui-même d'une provision d'instruments, tant de charpenterie que de menuiserie. Le garde-magasin que Mons. Maillard aura choisi, se chargera de tous ces effets pour en compter dans la forme ordinaire.

Comme il est à présumer, qu'on touchera de près à la mauvaise saison, lorsque Mons. de Benyowsky sera rendu avec sa troupe à Madagascar, il est important de pourvoir à la subsistance de cette troupe, et au payement de sa solde, pendant le temps qu'elle ne pourra point avoir de communication avec l'île de France ; Mons. Maillard fera en conséquence remettre au trésorier, les fonds de six mois de solde, et au garde-magasin, les boissons en vin et en eau-de-vie nécessaire pour le même temps, avec une quantité suffisante de farine et de viandes salées pour trois mois seulement, parce que les ressources en ce genre ne manqueront point à Madagascar, dès que la troupe y sera établie. Elle pourra se fournir au magasin des objets de consommation, sur le pied du tarif que vous en dresserez avant le départ de Mons. de Benyowsky.

Si cette expédition a le succès qu'on a lieu d'attendre du zèle et de l'intelligence de Mons. de Benyowsky, elle procurera des secours très abondants

dants à l'ile de France ; en observant néanmoins de ne point laisser approcher les armateurs particuliers, du point de l'ile ou Mons. de Benyowsky sera fixé, et de n'y envoyer que les bâtiments qui iront chercher les esclaves et les bestiaux provenants de la traite qu'on aura faite pour le compte du Roi, sans souffrir que les officiers, à qui le commandement de ces bâtimens sera confié, fassent eux-mêmes la traite. Mons. de Benyowsky a des ordres précis à ce sujet ; et il est chargé de tenir la main à leur exécution, sans aucune ménagement. On préviendra par là le renchérissement que la concurrence des armateurs produit nécessairement, et on fera cesser l'abus si funeste de traiter en argent, en saisisant le moment où les insulaires ont besoin d'effets et de marchandises de traite, ce que ne peuvent pas faire des armateurs particuliers, qui parcourent rapidement la côte, et qui ne cherchent qu'à couvrir les frais de leurs expéditions.

Le Sieur de Masonville, devant diriger en qualité d'ordonnateur, toutes les opérations de traite qui se feront pour le compte du Roi, dans l'endroit que Mons. de Benyowsky aura choisi, il est important qu'il ait avec lui un homme dont la fidélité soit connue, pour être chargé, sous ses ordres, de ces opérations, avec deux interprètes, qui serviront en même temps à Mons. de Benyowsky, pour ses négociations avec les chefs du pays.

Mr. Maillard voudra bien mettre dans le choix de ces hommes, la même attention que je lui recommande pour les autres personnes, dont le Roi lui laisse

laisse la nomination, parce qu'ils peuvent également influer sur le succès des vues que je viens de vous expliquer.

De tous les moyens qui peuvent être imaginés pour procurer à l'île de France les secours qui lui manquent, pour augmenter la culture et assurer sa subsistance, il n'y en a certainement point de plus convenable, et qui soit en même temps moins onéreux au Roi, et sa Majesté compte que vous secondez avec d'autant plus d'empressement les efforts de Mons. de Benyowsky, que si l'habitude de vivre à Madagascar peut opérer une heureuse révolution dans l'esprit et les mœurs de ses habitans, et qu'on parvienne à leur inspirer le gout de nos productions et des ouvrages de nos manufactures, le commerce y trouvera un très grand débouché, à l'île de France une source abondante de richesses et de prospérités. Ces motifs doivent exciter tout votre zèle; et vous ne pouvez rien faire de plus agréable à sa Majesté, afin de rendre à l'île de France les ressources dont elle a été privée par les abus qui se sont introduits dans la traite de Madagascar, et la tirer enfin de la dépendance, dans laquelle elle est pour sa subsistance des colonies étrangères.

J'ai l'honneur, d'être, &c.

Colonies,  
Bureau de l'Inde. }  
Approvisionnement.

*A Versailles, ce 2 Juillet, 1775.*

JE vous envoie, Messieurs, par la corvette du Roi la Sirène, l'état apprécié des commestibles, des boissons, et effets de traite à Mons. — dont j'ai ordonné l'approvisionnement.

Cet envoi, ne forme qu'une partie des demandes que Mons. de Benyowsky a fait ; mais je me propose de vous faire parvenir le reste par les bâtiments qui seront expédiés à la fin de cette année. Mons. des Affises, ou l'officier d'administration qui le représentera, aura soin de faire porter en recette par le garde magasin, les effets qui seront remis dans la colonie, après qu'ils auront été visités et confrontés avec l'état ci-joint, et veiller à ce qu'ils n'en soyent délivrés que par ses ordres, afin de prévenir les abus qui pourroient se commettre dans les consommations.

Au reste, en vous conformant aux instructions communes, que vous recevrez par mes dépêches, vous ne trouverez aucune difficulté dans la conduite que vous devez tenir. J'ai l'honneur d'être bien véritablement,

MESSIEURS,

Votre très-humble,

et très-obéissant serviteur,

A Mess. le Baron de Benyowsky et des Affises.

DE SARTINE.

Colonies,  
Bureau de l'Inde. }

En forme d'Instruc-  
tions, sur la con-  
duite passée et à  
venir.

No. 16.

*Versailles, le 17 Juillet, 1775.*

LE senault le Postillon, m'a apporté, Monsieur, toutes vos dépêches, depuis votre arrivée à la baie d'Antongil, jusqu'au 24 Septembre dernier. Je me suis fait rendre compte dans le plus grand détail, de toutes vos opérations dans cette partie de l'ile, pendant les huit premiers mois; et j'ai vu avec satisfaction, que le gouvernement pouvoit concevoir des espérances favorables, de vos vues et de vos premières démarches avec les habitans de Madagascar.

Le Succès de cette importante entreprise, depend en effet, des moyens de conciliation et de prudence, que vous avez continués d'employer avec les naturels du pays. Ils sont doux, laborieux, et disposés à commercer et à s'associer avec nous; mais les différentes tentatives qui ont été précédemment faites dans cette ile, et qui n'ont eus qu'une fin, ou très meurtrière ou très dispendieuse, exige que l'on multiplie sans cesse les précautions nécessaires pour prévenir toute trahison, et toute entreprise funeste de la part des Madagasses, jaloux de leur liberté, comme le sont tous les peuples qui ne sont pas encore civilisés. Ces insulaires, seront toujours portés à craindre les suites d'un établissement solide, si on ne les traite pas avec douceur et avec bonté, et si on cherche à les

TOM. II.

D d

distinguer

distinguer des Européens, d'une manière humiliante pour eux. L'appas d'un commerce qui leur est devenu agréable et avantageux, dans ces commencements a d'abord pu les séduire, mais il est à craindre qu'ils ne redoublent un jour, les avantages que doit nous donner sur eux la supériorité de nos connaissances et de nos forces; vous ne pouvez par conséquent apporter trop d'attention à la manière dont vous en userez avec eux.

Ces considérations, sont toujours entrées dans les vues d'utilité, qui ont déterminées le Ministère à vous confier le soin d'une entreprise, qui demanderoit actuellement des secours considérables; mais sa Majesté est décidée à ne faire connoître ses intentions sur cet établissement, qu'à la fin de cette année; en attendant je vous expédie la corvette la Sirène, pour vous porter les premiers secours en officiers de santé, en ouvriers, en argent, en commestibles, et en effets de traite, autant que la capacité du bâtiment pourra le permettre. Je me borne donc à l'indispensable, jusqu'à ce que je puissé entrer avec vous dans un plus grand détail, et embrasser toutes les parties du service, qu'exige un établissement de cette espèce. Vous recevrez alors des recrues, dont j'ai déjà ordonné la levée, un plus grand nombre d'ouvriers, et une plus grande quantité de commestibles, et d'autres demandes par vos dépêches, auxquelles je me réserve de répondre plus particulièrement.

Sa Majesté, en se déterminant à faire armer la corvette la Sirène, et en approuvant que je vous fasse passer un aumonier, deux chirurgiens, quelques

soldats et ouvriers, vous faire assez connoître que son intention est, que vous continuez à donner tous vos soins à l'établissement de Madagascar, et à la conservation de ses sujets, afin que vous puissiez veiller avec succès aux secours qui seroient nécessaires à ceux qui éprouveroient encore les effets de l'intempérie du climat, qui vous a été jusqu'à présent si funeste. J'attends avec une grande impatience, des nouvelles de l'hivernage; et je crains toujours, que la mauvaise saison ne vous ait enlevée la plus grande partie de votre monde, et que vous n'ayez été forcés d'abandonner la baie d'Antongil, et de replier toutes vos forces dans l'endroit, que vous désignez sous le nom de Plaine de la Santé. Je suis persuadé cependant, que vous ferez tous vos efforts pour conserver autant qu'il vous sera possible, tous les postes que vous avez établi dans l'intérieur de l'île et sur les côtes. Au surplus, je vous invite à continuer d'être ferme et constant dans votre entreprise, malgré les obstacles et les inconvénients que vous avez éprouvé, et qui sont toujours inséparables du début d'un établissement. Plus votre situation deviendra pénible, moins je vous perdrai de vue; et vous pouvez compter sur mon attention, et sur les dispositions de sa Majesté à votre égard. Elle m'a autorisée à vous en assurer, et elle m'a chargée de vous exhorter à continuer avec le même zèle. Cependant, comme elle désapprouve l'envoi que vous avez fait de noirs Madagassés, au Cap de Bonne Espérance, elle vous recommande de mettre plus de circonspection dans vos opérations, surtout par rapport à la colonie de

l'ile de France, avec laquelle vous devez chercher à traiter, par préférence à toute autre de ses colonies, et à plus forte raison à toute colonie étrangère ; de manière que toutes vos dispositions soient toujours subordonnées à la règle, et au bien du service de sa Majesté. Je ne peux trop vous recommander à cette occasion, d'observer la plus grande économie dans les dépenses, de donner à Mons. des Affaires tous les éclaircissements dont il aura besoin, pour mettre en règle ceux qui auront précédé son arrivée ; de lui laisser entièrement l'administration des finances, et l'emploi des dix mille piafres, que portera la corvette la Sirène ; enfin, d'agir envers lui, avec tous les égard et tous les ménagements nécessaires, pour maintenir la bonne union et l'harmonie, qui sont si essentielles au bien du service du Roi. J'ai l'honneur d'être bien véritablement,

MONSIEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant serviteur,

DE SARTINE.

P. S. De la main de Monseigneur.

Je viens de recevoir votre lettre du 1 Novembre. Lorsque vous aurez vu les deux chirurgiens que je vous

vous envoie, vous pourrez renvoyer à l'ile de France, ceux que Mons. Maillard vous a addressé, si vous trouvez que ceux de France soyent mieux instruits; pour vous servir utilement, je pourvoirai incessamment au reste; mais je ne saurois trop vous recommander, de mettre de l'ordre dans la comptabilité, d'user d'économie, et de vous concilier avec l'ordonnateur. Je ne vous dis rien de ce qui est relatif à la conservation des sujets de sa Majesté, vous en fentez l'importance, et vous y êtes le premier intéressé.

Colonies.  
 Bureau de l'Inde. }  
 Au Sujet de la Mort  
 de plusieurs de ses  
 Officiers, et de celle  
 des Messrs. Marin,  
 pere et fils. }

No. 17.

Versailles, 23 Juillet, 1775.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre du 20 Septembre, 1774, à laquelle je ne puis être que très sensible, en apprenant la perte considérable que vous avez fait de vos officiers. Celle de Mons. Marin, votre Lieutenant Colonel, cause particulièrement mes regrets, tant par la réputation qu'il s'étoient acquis en Canada, que parce qu'il devoit contribuer avec vous au succès de l'établissement de Madagascar. Quoique je sente la nécessité de remplacer promptement cet officier, je n'ai pas voulu précipiter mon choix, parce qu'il est essentiel que celui qui doit seconder et partager vos travaux, réunisse les talents nécessaires à un emploi de cette importance; ce ne sera dont qu'à la fin de cette année, que je pourrai vous envoyer un Lieutenant Colonel; mais je vous promets d'avance, que j'apporterai toute mon attention, pour qu'il soit capable d'imiter l'exemple de courage et de fermeté que vous lui donnerez.

La lettre du 18 Septembre, 1774, par laquelle vous proposez des sujets aux emplois vacants, m'est aussi parvenue. Je remets au même temps à m'occuper de vous former un nouveau corps d'officiers, dans lequel cependant, il ne me sera pas possible de comprendre

comprendre tous ceux que vous proposez; non seulement parce que j'ai un grand nombre d'officiers réformés, qu'il sera juste de remplacer par préférence, mais encore, parce que l'avancement que vous proposez pour plusieurs de vos volontaires, seroit beaucoup trop prématûr; j'aurai cependant pour vos demandes, tous les égards que les circonstances et les principes pourront me permettre. J'ai l'honneur d'être bien véritablement,

MONSIEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant serviteur,

DE SARTINE.

D d 4

Versailles,

Colonies.  
Bureau de l'Inde.  
No. 18.

*A Versailles, le 30 Mars, 1777.*

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre du 2 Juin, 1776, N° 4, servant de réponse à celle que je vous avois écrit le 17 Juillet, 1775. La crainte où j'étois, que vous n'eussiez été forcé d'abandonner la baie d'Anton-gil, est heureusement dissipée ; et je vois au contraire, que vous avez augmenté et étendu de nouveaux postes, en faisant de nouvelles conquêtes. Quoique jusqu'à présent les succès ayent toujours couronnés vos entreprises, j'aimerois encore mieux vous voir employer les moyens de douceur et de persuasion, pour soumettre les insulaires. Les exploits militaires épuisent votre troupe, sont dispendieux, et l'issue quelques fois peut en être funeste. Je sais d'un autre côté, que vous n'avez pas toujours été le maître des évènements ; mais d'après les détails contenus dans votre lettre, j'entrevois avec plaisir le terme de vos expéditions guerrières ; et j'ai lieu de croire que vous allez vous occuper uniquement, du soin de pacifier entr'eux, et de civiliser les peuples soumis à votre commandement. L'objet principal de votre mission, étant l'agriculture et le commerce, vous sentez bien qui vous ne pouvez faire fleurir l'un et l'autre, qu'autant que les Madagasses s'y adonneront ; mais pour tourner leurs vues de ce côté, il faut en évitant vous même les troubles

de

de la guerre, leurs présenter dans une union sûre et durable, plus d'avantages qu'ils n'ont crus en trouver jusqu'à présent, à se rendre esclaves les uns des autres. J'ai l'honneur d'être bien véritablement,

MONSIEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant serviteur,

Mons. le Baron de  
Benyowsky.

DE SARTINE.

*Versailles.*

410 MEMOIRES ET VOYAGES DU

Colonies,  
Bureau de l'Inde. }  
No. 19.

*Versailles, le 30 Mars, 1777.*

LES lettres que vous m'avez écrits, Monsieur, les 10 et 24 Avril, 1776, me sont parvenues. J'ai trouvé joint à la première, le discours que vous avez prononcés à l'assemblée des officiers de votre corps, et à la seconde le manifeste et la déclaration de guerre, que vous avez jugés à propos de publier contre les Seclaves. Votre position étoit à cet époque, on ne peut pas plus critique. Je vois que vous n'aviez à opposer à la multitude de vos ennemis, qu'un petit corps de troupe ; et j'ai regretté que les secours que je vous avois envoyé par la Sirène, ne vous fussent pas encore parvenus. Quoique le bâtiment ne vous portat point de recrues, l'argent dont il étoit chargé, et mes dépêches eussent au moins écartés les inquiétudes ou vous étiez. La politique que vous avez employés en cette occasion, la résolution que vous avez pris d'aller chercher l'ennemi, plutôt que de l'attendre dans vos lignes, font l'éloge de votre prudence et de votre courage. Je dois surtout vous témoigner le plaisir que j'ai pris à la lecture de votre marche, et de votre plan de campagne, et le plaisir plus grand que vous m'avez fait encore,

en

COMTE DE BENYOWSKY. 414

en m'annonçant le succès de vos opérations. J'ai  
l'honneur d'être bien véritablement,

MONSIEUR,

Votre très-humble,

et très-obéissant serviteur,

Mons. le Baron de  
Benyowsky.

DE SARTINE.

*Versailles*

Colonies,  
Bureau de l'Inde. }  
No. 20. }

*Versailles, le 6 Avril, 1777.*

J'APPRENDS avec plaisir, Monsieur, par votre lettre du 1 Janvier, 1776, que vous avez eus le bonheur de résister à l'influence du climat de Madagascar, et que votre convalescence vous met en état de me rendre des comptes plus détaillés de vos opérations, que ceux que vous avez addressés à Mons. de Boynes par le Sieur Saunier.

Sa Majesté, informée des mesures que vous avez pris pour dissiper la ligue qui menaçait l'établissement de Louisbourg, a paru satisfaite du zèle que vous avez montrés dans cette occasion. Cette ligue vous prouve, que vous aviez peut-être trop compté sur les dispositions pacifiques de plusieurs chefs, que vous regardiez comme amis du gouvernement. Ces chefs, qui ne voyent qu'avec inquiétude, les efforts que nous faisons pour nous établir dans leurs pays, employeront de leur côté toutes sortes de manœuvres, pour nous en chasser ; vous devez donc sans cesse vous tenir en garde contre les pièges qu'ils vous tendront, vous défier même de ceux qui vous paroissent le plus sincèrement dévoués, et n'avoir de postes, qu'autant que vous en pourrez défendre contre les attaques imprévues, auxquelles vous serez longtemps exposés. L'objet de votre mission est moins de vous étendres dans l'île de Madagascar, que

de vous y maintenir. Lorsque vous serez affermis dans le poste que vous occupez actuellement à la baie d'Antongil, j'espère que les peuples les plus voisins, attirés d'abord par l'appas du commerce que nous ferons avec eux, s'appercevront de la douceur de nos loix, et se soumettront d'eux mêmes, à un gouvernement, dont ils reconnoiront la supériorité et en rechercheront les avantages.

C'est la seule voie que sa Majesté autorise ; tout ce qui tendroit à la destruction, répugne à sa bienfaisance. Elle aime mieux attendre du temps la soumission volontaire des Madagassés, que de la devoir à ses armes ; et elle n'approuve les guerres que vous aurez à soutenir, que lorsque vous les justifierez à ses yeux, par la nécessité d'une défense légitime. Je vous exhorte donc, Monsieur, à ne pas vous écarter de ces principes, et je vous annonce, que j'apprendrai toujours avec plus de satisfaction, la nouvelle d'un traité de paix solide, que celle d'une conquête brillante. L'impatience que vous témoignez sur les secours qui vous ont été annoncés, est très naturelle ; mais le Roi, avant que de permettre qu'ils vous fussent envoyés, a voulu s'assurer de l'état dans lequel étoit l'établissement de la baie d'Antongil, des avantages certains que l'on en pourroit retirer, et surtout de la possibilité de se former sans s'engager dans des guerres, et sans exposer trop sensiblement la vie de ses sujets. C'est ce que l'inspection de Mess. de Belcombe et Chevreau a pour objet ; et j'attends de jour en jour leurs observations, pour proposer à sa Majesté, ou de soutenir par des

moyens efficaces, ou d'abandonner sans retour, les ouvrages que vous avez fait.

Je ne vous dissimule pas, que les maladies qui regnent dans le lieu où vous êtes, et qui vous ont enlevées tant d'hommes, me causent toujours des vives inquiétudes ; et que je ne suis pas pleinement rassuré par ce que vous avez fait pour les détruire. Le comblement des marais est sans doute une précaution très-sage ; mais le succès n'en est pas infaillible ; et cela peut servir, tout au plus, à corriger un peu l'influence du climat, si les maladies en dépendent. Voilà le point qu'il s'agit d'éclaircir, et sur lequel je n'ai point encore assez d'éclaircissements ; car de ce que vos pertes ont été moins considérables dans les dernières années, il ne s'en suit peut-être pas, que l'air de la baie d'Antongil soit devenu plus pur, mais seulement qu'il a été moins contraire à des hommes qui s'y sont accoutumés. C'est sur ceux qui arrivent, que les expériences doivent être faites, et que l'on peut se convaincre par un calcul exact des effets qu'ont produit vos opérations.

Je vois avec peine, Monsieur, les contestations que vous avez eu avec les administrateurs de l'ile de France, et le Roi en a été très-mécontent. Non seulement elles ont nui au service de sa Majesté, mais elles ont donné lieu à des lettres peu mesurées de votre part. Ce n'est point sur des rapports obscurs que vous avez dus juger des sentiments de Mess. de Terney et Maillard. Si vous aviez à vous plaindre d'eux, vous étiez sûr de me trouver dégagé de toute prévention, et disposé à vous rendre justice. D'ailleurs

leurs vos raisons, si elles étoient fondées, n'auroient rien perdues de leurs forces, pour être exposées avec moins d'aigreur ; et vous eussiez observés les égards que des hommes en place se doivent réciprocement, et auxquelles il n'est pas permis de manquer sans se rendre répréhensible. J'ai cru cette observation nécessaire, afin que vous vous conduisiez dans la suite d'une manière plus conforme à mes vues ; et qu'étouffant dans votre cœur, tout ressentiment secret, vous vous attachiez à ne faire, et à n'écrire, que ce qui pourra vous concilier l'affection des administrateurs avec lesquels vous correspondez, et contribuer à remplir les intentions du Roi dans le commandement que sa Majesté a bien voulu vous confier. J'ai l'honneur d'être, bien véritablement,

MONSIEUR, &amp;c.

Mons. le Baron de  
Benyowsky.

DE SARTINE.

Bureau.

Bureau de l'Inde, }  
No. 21. }

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrit le 2 Juin, 1776. Les inquiétudes que vous aviez sur le sort de la flûte du Roi la Sirène, n'étoient malheureusement, que trop bien fondées. Vous avez appris depuis la perte de ce bâtiment; et ce qui me fait encore plus de peine, est, la mort de presque tout son équipage. Quant aux effets, et à l'argent que je vous avois fait passer par cette voie, Mons. Maillard a eu l'attention de les remplacer, et Mess. de Belcombe et Chevreau, ont dus vous porter de quoi subvenir aux besoins de votre établissement; ainsi j'espère que les secours que vous avez reçu, vous mettront en état de l'administrer, jusqu'à ce que je puisse vous déclarer les volontés du Roi, sur des opérations ultérieures, si elles doivent avoir lieu. L'indécision dans laquelle on est encore à cet égard, m'engage à ne vous faire que des réponses très sommaires; mais lorsque sa Majesté m'aura donnée ses derniers ordres, si son intention est de laisser subsister l'établissement de la baie d'Antongil, je vous présenterai alors dans le plus grand détail, la conduite que vous devez tenir, par rapport à la comptabilité, qui fait l'objet principal de votre lettre; et je vous enverrai les sujets dont je sens que vous avez besoin, pour que cette partie essentielle du service,

service, ne soit pas négligée, et pour y établir invariablement l'ordre qui doit y être. Ce que je vous recommande en attendant, c'est de faire tenir des comptes exactes de vos dépenses, de veiller à la conservation des effets du Roi, et de ne pas permettre qu'on en dispose sans votre consentement; afin que vous soyez en état de me rendre raison de l'emploi qui en aura été fait, et que je puisse juger si l'économie que j'ai ordonné est ponctuellement suivie.

J'ai bien trouvé joint à votre lettre, le mémoire que vous m'annoncez sur les fièvres de la baie d'Antongil; mais l'encre dont vous vous êtes servi étoit si mauvaise, que l'écriture en est presque entièrement effacée; ensorte qu'il n'a pas été possible de le déchiffrer. Je vous prie de m'en envoyer une double par la première occasion.

J'ai lu avec plaisir, les reflexions que vous m'avez présentés, sur la colonie de Madagascar. Je pense, comme vous, que la traite des esclaves, en seroit la ruine; et que toutes les vues doivent se tourner du côté du commerce, et de la culture des terres. J'avois déjà consigné ces vérités, dans les instructions particulières remises à M<sup>ss</sup>. de Belcombe et Chevreau; ainsi vous n'aurez pas eus de peine à leur faire gouter vos principes, qui ne sont pas différentes des miens. Je ne suis pas éloigné non plus, de ce que vous me proposez par rapport aux Européens; mais cette question ne sera entièrement résolue, qu'alors que je pour-

rai vous dire positivement, que l'intention de sa Majesté est d'avoir une colonie à Madagascar. J'ai l'honneur d'être, bien véritablement,

**MONSIEUR,**

Votre très humble,

et très obéissant serviteur,

**Mon. le Baron de  
Benyowsky.**

**DÉ SARTINE.**

**DECLARA-**

D E C L A R A T I O N

D U

COMTE MAURICE DE BENYOWSKY.

LE Comte de Benyowsky, né Magnat d'Hongrie, qui a l'honneur de présenter à sa Majesté Britannique, les propositions ci-jointes, a été chargé de la part de sa Majesté, feu Roi de France, Louis XV, de former un établissement à l'île de Madagascar, l'année 1772, avec la charge de contracter avec les naturels du pays, des traités de commerce et d'amitié. Il a suivi l'espace de cinq années sa mission, et l'ayant remplie, il instruisit la cour de Versailles de ses succès ; mais le ministère François, voulant changer les traités de commerce et d'amitié, en une soumission aveugle, de la part des chefs et des peuples de l'île, envoya des ordres au Comte de Benyowsky, pour changer le système convenu, et pour établir une domination illimitée ; ce que ne pouvant exécuter, sans enfreindre les traités primitifs conclus avec les naturels du pays, il a cru devoir envoyer sa démission à la cour, qui, sur le champ, envoya Mess. de Belcombe et Chevreau, en qualité de commissaires, et inspecteurs du Roi, pour examiner la conduite du Comte de Benyowsky, qui se trouva pleinement justifié par les instructions primitives ;

tives ; et les commissaires du Roi, n'ont pu refuser de lui donner un acte justificatif. L'ayant obtenu, il s'est démis de sa charge de commandant, et gouverneur général, en renonçant entièrement au service de la France. Les chefs et peuples de Madagascar, instruits des désagréments arrivés au Comte de Benyowsky, voulant lui témoigner leur reconnaissance, s'assemblerent, et lui conférèrent la charge de suprême juge, et chef suprême de la nation. C'est, muni de ce titre, qu'il a obtenu l'autorité et le pouvoir de traiter en Europe, pour établir des liaisons de commerce, d'intérêt, et d'amitié, afin de pouvoir accélérer la civilisation des habitans de Madagascar. Avec cette charge, le Comte de Benyowsky est revenu en Europe, où il a effuyé une persécution violente de la part du ministère François. C'est pour se soustraire à cette persécution, qu'il a passé au service de sa Majesté l'Empereur, espérant de pouvoir obtenir de ce souverain, les secours dont il avoit besoin pour Madagascar ; mais ayant bientôt reconnu que les intérêts de sa Majesté Impériale, n'étoient pas susceptibles de remplir ses engagements, il a quitté avec congé son service, et depuis deux années s'occupe de l'exécution de sa charge. C'est pour la remplir, qu'il a l'honneur de présenter à sa Majesté Britannique, les propositions ci-jointes. Son bonheur sera au comble, s'il peut intéresser sa Majesté, et obtenir d'elle, les secours dont il a besoin, pour répondre au désir d'un peuple doux et bon, qui lui donne toute sa confiance.

PROPO-

COMTE DE BENYOWSKY. 421

## PROPOSITIONS

D U

COMTE MAURICE,

A U

MINISTERE DE SA MAJESTE BRITANNIQUE,

POUR ETRE PRESENTEE LE 25 DECEMBRE, A  
LONDRES, 1783.

LE Comte de Benyowsky, ayant obtenu les pouvoirs et l'agrément des chefs et des peuples de Madagascar, qui lui ont confiés la charge de chef suprême de la nation : convaincu des avantages qui en résulteroient pour les intérêts de sa Majesté Britannique, l'augmentation du commerce de ses royaumes, et le bien particulier de la civilisation de la nation Madagasse, si l'intérêt du commerce s'établiroit entre les sujets de sa Majesté Britannique, et les habitans de l'île de Madagascar, propose, et se soumet envers la dite Majesté Britannique, de la faire reconnoître suzeraine de cette grande et vaste île ; le gouvernement

nement intérieur, civile et politique, et tous les autres règlements de civilisation, haute police, culture, et commerce, restants indépendants. C'est en cette seule qualité de vassaux de sa Majesté, que les chefs et les peuples de l'île de Madagascar s'engagent :

## I.

De fournir à sa Majesté, à tout évènement d'une guerre dans l'Inde, cinq mille combattans, conduits et commandés par leurs propres officiers, qui déféreront en tout, aux ordres du commandant général des forces de sa Majesté, tout le temps qu'ils seront employés au dehors de l'île, et contre les ennemis de sa Majesté.

## II.

Ils s'obligeront encore, de ravitailler les escadres de sa Majesté, et de fournir, si le cas y requiert, le contingent de deux mille matelots, pour servir à bord des vaisseaux de sa Majesté dans l'Inde.

## III.

Ils stipuleront, de tirer constamment toutes les marchandises Européennes, des manufactures, et du produit de l'Angleterre. La population de Madagascar montant à trois millions d'âmes, les consom-

consommations augmenteront nécessairement les avantages du commerce, en faveur de l'Angle-terre.

## IV.

En reconnaissance de leur hommage lige, les chefs et peuples de l'ile de Madagascar, s'obligeront de payer annuellement une somme stipulée, pour servir d'appanage à un des princes, fils du Roi. Mais cette redevance ne pourra être perçue, qu'à la quatrième année de la signature du traité. Contre ces avantages, le Comte de Benyowsky demande, au nom des chefs et des peuples de Madagascar réunis :

1. Que sa Majesté accorde, en cas d'une invasion étrangère, des secours en armes, en vaisseaux, et en ammunitions de guerre; les forces de Madagascar, suffisant d'ailleurs à répousser tout ennemi sur terre.
2. Que sa Majesté permette l'embarquement libre dans ses ports à tous les individus étrangers, excepté les François, qui voudroient passer à Madagascar pour s'habiter dans la dite ile. Quant aux sujets François, ils ne pourront être reçus qu'avec l'agrément du représentant de la nation.
3. Que sa Majesté accorde au Comte de Benyowsky, un armement d'un vaisseau de quatre cent cinquante tonneaux, d'un autre de deux cent cin-

quante, et d'un troisième de cent cinquante tonneaux, avec le chargement et approvisionnement des munitions de guerre, d'effets, et de marchandises de traite, pour la valeur de cinquante mille livres sterlings ; le montant de cette somme sera reçu à la charge de l'île de Madagascar, et son administration payera les intérêts, l'espace de quatre années, et à cette époque, la somme capitale sera remboursée à sa Majesté. A ces conditions, le Comte de Benyowsky s'offre de stipuler sa soumission, conformément aux articles annoncés ci-dessus, et de l'autre part ; et il ne dépendra que de la volonté de sa Majesté, de nommer et d'envoyer un, ou plusieurs commissaires, avec le Comte de Benyowsky à Madagascar, pour conclure le traité définitif.

Fait à Londres, l'année, le jour, et le mois, comme de l'autre part.

Notta. Mons. de Magellan, pour sa direction, observera, que dorénavant, toute idée de Suzeraineté doit être bannie, & que désormais ont doit se borner à des traités d'alliance, d'intérêt, et de commerce. C'est dans cette unique vue, que nous lui avons communiqués les présents régistres.

Fait à Londres, le 24 Mars, 1784.

(Signé)

MAURICE AUGUSTE, AMPANSACABE.

F I N.